

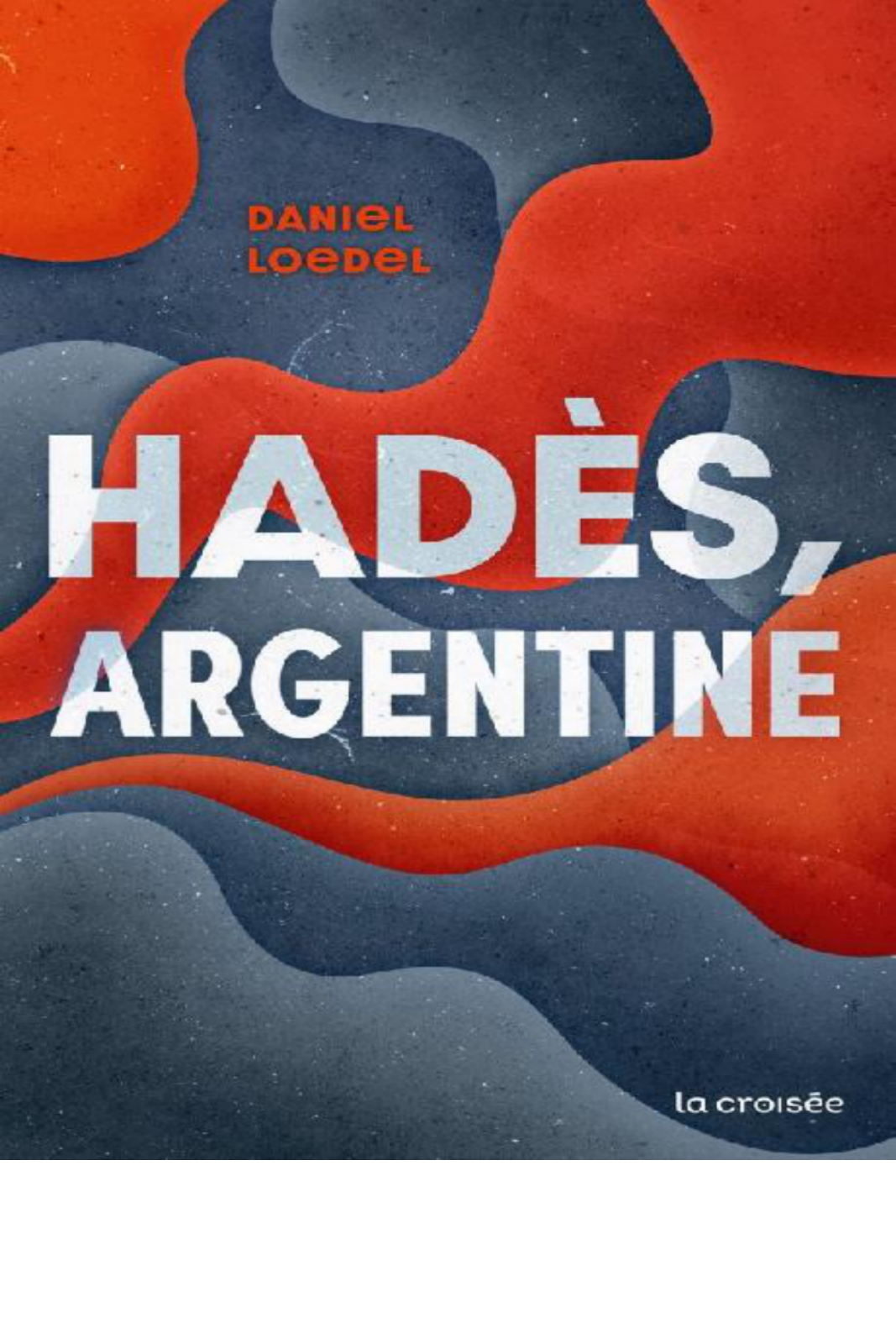


Hadès, Argentine

Loedel, Daniel

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



DANIEL
LOEDEL

HADÈS, ARGENTINE

la croisée

Daniel Loedel

HADÈS, ARGENTINE

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par David Fauquemberg*

la croisée

À ma sœur

Première partie

1986

Un

*

Cela faisait huit ans que j'avais officiellement disparu. Enfin, à ma connaissance ; je n'étais pas retourné en Argentine depuis que j'avais quitté le pays au plus fort de la dictature, en 1976, et même après le prétendu retour de la démocratie en 1983, personne au sein de l'administration n'était parvenu à confirmer mon existence. C'est seulement au cours de la neuvième année, lorsque j'épousai une Américaine et dus me procurer certains papiers pour ma carte verte, que Tomás Orilla recommença, formellement, à exister.

Mais l'intervalle entre les deux n'avait pas été uniquement une absence bureaucratique. Je m'étais totalement coupé du monde jusqu'à ce que je rencontre ma femme, et même après d'ailleurs – le temps de fêter notre premier anniversaire de mariage, je dormais déjà sur le canapé. C'était elle qui m'avait trompé mais la faute, avais-je tacitement reconnu, m'en incombait. Je n'avais jamais été vraiment présent. Gentil et disponible, oui. Impliqué, aussi. J'avais même des projets à long terme – un compte joint, ces démarches pour accéder à la citoyenneté américaine et, plus récemment, des conversations au sujet d'enfants à venir. Mais c'était toujours un effort, un masque que j'enfilais. Je reprochais en fait à Claire de s'en être rendu compte et de me laisser le porter quand même.

C'est l'une des raisons pour lesquelles je suis retourné en Argentine, après avoir reçu le coup de fil m'annonçant que Pichuca se mourait : c'était l'occasion de faire un break avec nos problèmes. Mais comme toujours, il s'agissait d'une combinaison de choses, et une combinaison pour le moins compliquée. Le timing a joué : je courrais vraisemblablement moins de risques en Argentine maintenant, après trois années de gouvernement non militaire. Et puis il y avait mon job, qui me permettait de travailler à distance, et tout un tas d'autres détails dans le genre. Le fameux attrait du passé – surtout au milieu de

ces discussions secrètement inconfortables au sujet de l'avenir – a certainement contribué à mon retour.

Il y avait en outre l'appel proprement dit. Pichuca s'en était chargée sans l'aide de personne, divaguant de manière à peine intelligible au gré d'une mauvaise connexion qui la faisait paraître plus âgée que ses soixante ans, et sacrément plus folle. Pas au début, lorsqu'elle m'avait annoncé que c'était un cancer du pancréas et qu'elle n'en avait plus pour longtemps, ni quand elle m'avait fourni tous les détails logistiques nécessaires à ma visite. Mais à la fin, quand elle avait déclaré à travers les parasites de plus en plus féroces qu'Isabel pouvait revenir, elle aussi, alors qu'Isabel avait disparu depuis aussi longtemps que moi. J'avais attribué cette divagation à la maladie de Pichuca. N'empêche, cette idée n'en possédait pas moins un certain attrait symbolique, quelque chose qui avait à voir avec le besoin de faire le deuil et de trouver la rédemption, de remettre au fond de leurs tombes des fantômes obstinés.

Ce n'est qu'après avoir raccroché que ce dernier facteur est venu s'ajouter à la liste des motifs de mon retour. J'avais quitté le pays sans laisser de traces, ou presque. Je n'avais laissé derrière moi ni adresse de réexpédition, ni numéro de téléphone, et je n'avais prévenu personne, pas même ma mère, malheureusement, qui était morte quelques mois plus tard. Comment Pichuca m'avait retrouvé – comment quiconque aurait pu me retrouver –, cela demeurait un mystère.

Un mystère peut-être pas si épais que ça, finalement. La constitution de mon dossier de carte verte m'avait obligé à remplir tout un tas d'autres formulaires, ouvrant des chemins jusqu'à moi plus nombreux que je ne l'aurais souhaité. Il y avait eu des questionnaires de recensement, des banques et des avocats me contactant au sujet de l'héritage non réclamé de ma mère et des convocations à un entretien émanant de la CONADEP, la commission récemment créée par le gouvernement argentin pour enquêter sur les crimes de la dictature militaire et les personnes disparues. Les sollicitations de cette commission avaient été les plus délicates à gérer, car Claire avait vu passer l'une de ses enveloppes. Elle en savait davantage que les grandes lignes dont la plupart des Américains étaient familiers – la guerre froide, un régime autoritaire soutenu par les États-Unis, qui avait kidnappé et assassiné à sa guise des dizaines de milliers de gens, au prétexte d'endiguer le communisme. Elle savait que j'avais passé quelque temps en détention, m'avait entendu raconter certains cauchemars et m'avait encouragé à m'y confronter. Cependant, mon honnêteté à son égard demeurait sélective, et je n'avais nulle envie d'examiner et encore moins de lui confier l'histoire complète, dans

toute sa chair.

Donc, en cherchant un peu, je pouvais bien concevoir plusieurs manières de retrouver ma trace. Mais pour l'essentiel, toutes impliquaient de grands organismes d'enquête et le genre de ressources dont quelqu'un comme Pichuca n'aurait jamais pu disposer. Si bien que la question de savoir comment elle s'y était prise était en soi une incitation. J'aurais pu la rappeler, bien sûr – elle m'avait donné le nom de l'hôpital de Buenos Aires où elle se trouvait, ainsi que le numéro de sa chambre –, mais je n'en ai rien fait. Je me suis contenté de faire part de mon intention à Claire, avant de réserver vol et hôtel.

Je devais pourtant pressentir que les frontières que je m'apprêtais à franchir lors de ce voyage n'auraient rien d'habituel. Car, sur un coup de tête à demi conscient dont je me persuadai qu'il était purement nostalgique, j'emportai avec moi – fourré tout au fond de ma valise comme si je voulais le cacher – le faux passeport que le Colonel m'avait fourni quand je m'étais enfui d'Argentine, il y avait presque une décennie de cela.

Deux

*

Je n'avais jamais pris l'avion pour me rendre à Buenos Aires, et je n'en étais parti en avion que cette seule et unique fois, ce qui fit d'emblée de ce retour une expérience déroutante. Tout, dans cet aéroport, dégageait un sentiment d'étrangeté, de territoire inexploré. Les gens autour de moi, tout particulièrement : ainsi, j'eus beau montrer mon nouveau passeport argentin, on ne peut plus réel, à l'agent de l'immigration, l'homme le contempla un long moment, ne sachant visiblement pas comment réagir devant le fait qu'il s'agirait là du premier tampon argentin imprimé sur ses pages. Il y eut aussi l'employée du bureau de change, qui me dévisagea avec suspicion en me voyant compter et recompter les billets qu'elle m'avait donnés, persuadé que le taux de change ne pouvait correspondre à ce ratio de quasiment un pour un que j'avais sous les yeux ; et le jeune taxi bavard qui me lança un regard similaire dans son rétroviseur quand je lui déclarai que je n'avais pas envie de parler, invoquant ma fatigue.

Ce n'était pas la vraie raison, évidemment. Pas plus que la difficulté inattendue que j'avais à saisir les hauts et bas tourbillonnants de son accent. C'était la vue tandis que nous approchions, la ville dans cette lumière éclatante de neuf heures du matin. Ce moment de la journée, ici, associé pour moi à de terribles souvenirs, m'emplissait d'un effroi pavlovien. Le tintamarre des scooters et des motos qui nous doublaient, bien plus nombreux qu'à New York, les émissions de radio jaillies des fenêtres des voitures, et même les pull-overs élégamment noués sur les épaules des hommes – le mien était froissé dans mon sac à dos, avec les manches qui dépassaient, d'une manière tout ce qu'il y avait de plus américaine, et qui m'apparut aussitôt comme une marque supplémentaire de mon statut de paria.

J'avais caressé l'espoir de faire une longue marche comme j'en avais autrefois l'habitude, ou de m'asseoir sous l'un de ces parasols Coca-

Cola aux terrasses des cafés pour réfléchir en sirotant un expresso, et conférer à ce voyage un sentiment de boucle bouclée. Au lieu de quoi je passai les deux premières heures de mon retour à Buenos Aires dans ma chambre d'hôtel étouffante, à travailler sur une traduction, stores baissés et lampe allumée, comme j'aurais pu le faire à la maison.

Et parce que tout me semblait déjà si bizarre et oppressant, je ne prêtai guère attention au prospectus posé sur le bureau, promouvant des visites guidées du cimetière de la Recoleta, le dernier endroit où j'avais vu le Colonel avant de m'enfuir d'Argentine. Ni, quand je la jetai dans la corbeille à papier vide, à la petite bouteille à moitié bue de Johnnie Walker, son alcool préféré pour les grandes occasions. Je me fis juste la réflexion, en constatant qu'il y avait un espace vide dans le minibar : j'espère qu'ils ne vont pas me la facturer.

*

L'Hospital Alemán n'était qu'à vingt minutes à pied de mon hôtel, mais je pris tout de même un taxi. Arrivé sur place, je me sentis tout aussi mal ; j'avais certes vu bien des morts, mais quasiment jamais dans des hôpitaux, et je n'avais pas souvent eu l'occasion d'y aller depuis l'époque de la fac. Résultat, je m'égarai par deux fois en cherchant la chambre de Pichuca.

C'était une chambre privée, sans doute payée par Cecilia, la sœur de Pichuca, et son mari aisé. Ces deux-là étaient froidement conservateurs, le genre qui avait jadis qualifié de terroristes les membres des mouvements révolutionnaires luttant contre le régime, et je crus d'abord que c'était pour cette raison qu'ils me dévisageaient si intensément lorsque j'entrai. Puis je me rendis compte que toute la chambre me dévisageait.

À l'exception de Pichuca. Elle n'était qu'une minuscule coquille creuse allongée sur ce lit, bardée de tuyaux, les yeux clos.

« Suis-je... ? », commençai-je, avant que la réponse ne devienne évidente : bien sûr que j'étais arrivé trop tard.

« Tomás ? dit Cecilia, en me scrutant de manière théâtrale tandis qu'elle s'approchait. Tomás Orilla ?

— C'est de lui que Mamie parlait ? », demanda une fillette derrière elle. Elle devait avoir dix ans, et bien qu'elle eût laissé entendre que Pichuca était sa grand-mère, je ne pus identifier la moindre ressemblance avec aucune des deux filles de Pichuca – pas d'yeux bleus ni de joues rondes ni quoi que ce soit d'autre. C'était une petite brune au menton anguleux et au large front, et elle m'étudiait avec

encore plus de curiosité que les autres.

« Je crois bien que oui, répondit Cecilia, tout en me jaugeant du regard. Nous pensions que Pichu hallucinait sur vous comme sur tout le monde. Cette histoire de coup de fil qu'elle vous aurait passé – je croyais que c'était encore une de ses affabulations. Elle est tombée dans le coma hier soir, ajouta-t-elle avec une pointe de soulagement.

— Je suis désolé », dis-je, même si c'était plus que cela. Toutes les entêtantes questions que je me posais resteraient sans réponse, à présent. Seul le mystère de ce qui lui avait permis de survivre au chagrin d'avoir perdu deux filles, alors que ma mère n'avait pu se remettre de la perte d'un seul fils, semblait résolu : sa petite-fille. Tandis que je serrais mollement les mains de toutes les personnes présentes dans la chambre, en délivrant des réponses laconiques à propos des dix dernières années – non, je n'avais prévenu personne avant mon départ en 1976, ni après ; oui, c'était étrange et, oui, c'était étrange de revenir maintenant, pour une autre mort –, la fillette ne cessa pas un seul instant de m'observer.

Quand son tour vint de recevoir mes pauvres condoléances, elle ignore la main que je lui tendis et me déclara : « Grand-mère a dit que tu aurais une deuxième chance.

— Quoi ?

— Comme dans un jeu, dit-elle, avant que Cecilia lui demande de se taire, sèchement.

— Ne l'embête pas avec ces bêtises, Vivi. Je suis désolée, Tomás, poursuivit-elle. Pichuca l'a élevée, et elle l'a vraiment chouchoutée, donc vous pouvez imaginer à quel point ç'a été dur pour elle. De la voir comme ça, d'entendre toutes les absurdités qu'elle racontait. Ce n'est pas facile.

— C'est la fille de Nerea ? », demandai-je. Je savais que Nerea était enceinte quand ils l'avaient kidnappée, mais j'avais toujours pensé que le bébé avait disparu avec elle.

Cecilia fit oui de la tête. « Née dans un centre de détention. Toutes ces choses terribles qu'on raconte sur les militaires, qu'ils volaient des bébés pour les élever comme si c'étaient les leurs, tout ça, mais voyez un peu : un jeune soldat l'a déposée devant la porte de Pichuca. Ça a été une telle bénédiction pour elle. »

Cela ne semblait guère être une bénédiction pour Cecilia. Peut-être pas tant que ça non plus pour la fillette, qui faisait la moue maintenant, tête basse.

« Allez, viens, lui dit Cecilia en prenant de force la main de la petite

dans la sienne. Et si on sortait un moment pour laisser Tomás et Pichu un peu seuls tous les deux ? Qu'est-ce que tu en penses ? »

Elle n'eut pas l'occasion de dire ce qu'elle en pensait, ni moi, d'ailleurs, car Cecilia l'entraînait déjà vers le couloir. Les autres sortirent en file indienne derrière elles, et je me retrouvai bientôt seul avec cette femme dans le coma. Je tirai une chaise pour m'asseoir à son chevet, assez près pour sentir la puanteur de la décomposition.

*

Cela n'aurait pas dû être le cas, mais ce moment me prit au dépourvu. Toutes ces répliques que j'avais répétées mentalement durant le vol, et voilà que j'étais planté là, incapable de prononcer la moindre phrase. J'avais vu Pichuca réduite au silence en pleurant d'autres morts, mais, stupidement, je m'étais représenté la sienne comme quelque chose de beaucoup plus animé. « Tu es marié, Tomás ? », je m'étais imaginé cette question dans sa bouche. « Des enfants ? » Après lui avoir dit que nous étions en train d'essayer – ce qui n'était pas totalement faux d'un point de vue technique ; nous avions essayé d'avoir des enfants et maintenant nous essayions de rester mariés –, je me l'étais représentée soupirant avec nostalgie, avec une larme de cinéma étincelante au coin de l'œil, avant de déclarer : « Ça aurait dû être toi, Tomás. J'aurais aimé que ce soit toi qui te retrouves avec mon Isabel. »

Mais Pichuca ne prononça pas un seul mot.

Moi non plus. Finalement, je parvins à la conclusion que cela aurait été un mensonge d'essayer, qu'il aurait fallu lui dire ce que j'avais à lui dire alors qu'elle était encore consciente pour l'entendre. Si bien qu'à la place, en guise d'hommage, je me repassai tous les bons souvenirs qui me revenaient – les dîners à Mar Azul ou dans son appartement de Palermo, les nombreuses fois en 1976 où j'avais appelé Isabel et où c'était elle qui avait décroché –, jusqu'à ce que cette spirale d'images débouche sur des appels téléphoniques plus graves, et je me retrouvai à contempler alternativement sa lente respiration assistée et l'horloge tout aussi lente accrochée au mur, en espérant que les autres endeuillés allaient bientôt revenir.

Je pris congé dès le retour de Cecilia, en lui donnant mon numéro à l'hôtel et en précisant que je reviendrais le lendemain. Dans le hall d'entrée, j'aperçus la fillette allongée sur une rangée de chaises, assoupie, une personne qui m'était inconnue caressant ses cheveux bouclés. J'aurais voulu lui demander ce que Pichuca avait dit d'autre à mon sujet, mais je savais qu'il n'aurait pas été correct de la réveiller.

Sans l'excuse d'être là pour Pichuca, une façade protectrice s'était peu ou prou effondrée. Je me sentais nu, exposé aux yeux inquisiteurs de cette ville et à tous ces foutus démons intimes que j'étais vraisemblablement venu satisfaire. Car c'était le sentiment que j'avais : le sentiment de leur devoir quelque chose, un genre de taxe psychique dont j'allais devoir m'acquitter à présent que j'étais revenu.

Puis je franchis les portes coulissantes pour sortir dans l'air du crépuscule. D'abord, la vision qui m'apparut me plongea dans la confusion ; je supposai qu'il devait s'agir d'une simple ressemblance, d'une extrapolation mentale. Mais quand à mon approche elle leva les yeux avec indolence, il n'y eut plus de doute, rien qu'un flot d'émotions que je fus incapable de démêler ou d'identifier, si ce n'est pour prononcer son nom :

Isabel. Elle était plantée là à fumer une cigarette.

Ou plutôt, elle l'avait été – quand j'arrivai à sa hauteur, elle la jeta quasiment intacte et l'écrasa sous son talon, en disant : « Quel goût de merde...

— Je n'arrive pas à y croire, dis-je.

— Vraiment ? Tu es là, pourtant, fit-elle remarquer. Tu veux prendre un verre ? Ça fait un siècle que je n'ai pas bu. »

Elle se mit en chemin sans attendre ma réponse. Pourquoi l'aurait-elle fait, d'ailleurs ? Elle savait que je la suivrais où qu'elle aille. Je l'avais toujours fait.

Trois

*

Isabel avait été mon premier amour, et d'une certaine manière, notre relation était aussi simple et aussi compliquée que cela.

C'est Pichuca qui fut à l'origine de notre rencontre. Amie d'enfance de ma mère, Pichuca avait quitté La Plata pour s'installer à Buenos Aires après son mariage, puis y était restée après son divorce. Ma mère venait de subir elle aussi un traumatisme conjugal – la mort subite de mon père, d'une réaction allergique à un anesthésique pendant une opération de routine de la prostate – et dans une tentative de maintenir un esprit de famille qui, d'ailleurs, n'avait toujours été qu'illusoire, elle avait organisé des vacances d'été chez Pichuca à Mar Azul. Pour me persuader de venir, ma mère m'avait dit que Pichuca avait deux filles d'à peu près mon âge.

Mes fantasmes s'étaient d'abord focalisés sur Nerea. Elle avait douze ans, comme moi, et son prénom basque faisait référence aux Néréides, ces nymphes marines, si bien qu'il était difficile de ne pas l'accoler au mien et à celui de Mar Azul pour invoquer un mirage teinté par le soleil et le fracas des vagues. Et puis, j'avais rencontré Isabel. Elle n'avait qu'un an de plus, mais elle semblait avoir vécu plusieurs vies déjà en termes d'expérience et de savoir.

Lors d'un de nos premiers jours à la mer, je m'étais frayé un chemin parmi les enfants qui mendiaient sur le parking et, en me retournant, j'avais aperçu Isabel qui s'était arrêtée pour discuter avec eux. Après coup, éprouvant le besoin de me justifier, j'avais affirmé ne pas avoir de monnaie dans mon maillot de bain. Isabel avait répliqué qu'elle non plus. « Nous pouvons donner davantage que de l'argent, tu ne crois pas ? », m'avait-elle dit et, tout à coup, il m'était apparu clairement que oui, nous le pouvions.

Un autre jour, elle m'avait demandé de but en blanc ce que je

ressentais par rapport à la mort de mon père. C'était un sujet que ma mère surprotectrice n'avait jamais abordé, et j'étais resté assis là dans la salle à manger sablonneuse, abasourdi qu'une étrangère puisse me poser cette question. « Ce que je ressens ? », avais-je répété, stupéfait, et elle avait éclaté de rire : « Je suis sûre que tu ressens *quelque chose*. Comme tout le monde. »

Je n'avais jamais rencontré personne qui ressente autant les choses qu'Isabel. Lorsqu'elle était heureuse, elle était dix crans plus joyeuse que je ne l'avais jamais été, se jetant dans les vagues telle une gosse turbulente et riant si sauvagement qu'elle en renâclait. Lorsqu'elle était fâchée, elle se lançait dans de grandes disputes blessantes avec sa mère et partait faire de longues marches boudeuses pour lesquelles elle n'offrait aucune explication.

Les premières fois où j'avais demandé à l'accompagner, elle n'avait pas refusé, ni même pris la peine de répondre. Mais un jour, j'étais venu quand même. Isabel était restée silencieuse, haussant les épaules en réponse à mes questions, jusqu'à ce que moi aussi, je me taise. Puis, sans prévenir, elle s'était écartée d'un bond de l'eau qui venait nous lécher les chevilles, et nous en avions fait un jeu, esquivant les vagues comme si ce monde méchant les envoyait juste pour nous et qu'ensemble, nous pouvions leur échapper.

Même si nous nous étions à peine adressé la parole, et que quelques jours plus tard, lors d'une nouvelle marche taciturne, elle avait rejeté ma tentative de renouveler l'expérience – à la place, elle s'était tournée vers la mer et s'était avancée dans les rouleaux –, cela avait ouvert une porte entre nous. Nos discussions à cœur ouvert n'allaient sans doute pas au-delà des mièvreries adolescentes habituelles, mais à mes yeux, elles paraissaient vertigineusement uniques. La solitude nous rapprochait comme si nous avions découvert ce concept, et nous rêvions tout haut de trouver des compagnons romantiques aux caractéristiques étrangement semblables aux nôtres – honnêtes, investis, sans peur.

Le fond de l'histoire, c'est que nous nous sentions elle et moi comme des orphelins. Même si nous avions encore nos mères, l'absence de nos pères pesait douloureusement sur nous. Le sien était parti lors de la répression contre les universités qui avait suivi le coup d'État d'Onganía en 1966, pour prendre un nouveau job et une maîtresse à New York, ce qui avait fait d'Isabel une rebelle. Là où je me sentais rejeté, seul dans l'univers, elle semblait en permanence assiégée par lui.

Nous nous étions à peine quittés cet été-là – faisant peu d'efforts pour empêcher la pauvre Nerea de se sentir comme la cinquième roue

du carrosse. Nous avions même pris l'habitude de nous adresser l'un à l'autre comme si nous étions cousins : je l'appelais *prima*, tandis qu'elle employait pour moi le diminutif *primito*.

À la fin des vacances, j'étais certain d'être amoureux. Et lors de l'une de nos dernières nuits ensemble, alors que nous étions descendus en douce à la plage une fois tous les autres partis se coucher, j'avais tenté de l'embrasser.

Isabel m'avait repoussé. « Nous sommes cousins, Tomás.

— Non, ce n'est pas vrai.

— Eh bien, c'est tout comme. »

Pendant un temps, cette affirmation s'était apparentée à une prophétie. Au cours de l'année qui avait suivi, notre relation s'était limitée à des lettres, et dans cette correspondance, nos confessions avaient fini par céder la place à des plaisanteries, à une certaine cordialité. Isabel m'avait même confié qu'elle avait le béguin pour quelqu'un, un garçon plus âgé de son collège, ce qui représentait à mes yeux une telle trahison qu'il m'avait fallu inventer une rousse prénommée Susanna pour lui rendre la monnaie de sa pièce.

Si Susanna était une invention, d'autres furent bien réelles. Je ne tardai pas à connaître mes propres toquades, et Isabel passa l'été suivant aux États-Unis avec son père, ce qui aurait dû constituer l'ultime étape pour l'oublier. Bizarrement, je crois que j'aurais pu si Isabel était restée en Argentine et retournée à Mar Azul. Alors, elle aurait pu graver le rythme établi de notre relation dans la pierre platonique.

Au lieu de quoi je ne la revis plus jusqu'à mes quatorze ans, et ses quinze ans. J'avais fait un bond en termes de taille et de confiance aussi, j'avais batifolé avec des filles tandis que leurs parents étaient à l'étage du dessous. Suffisamment de temps s'était écoulé pour que le compteur des possibles soit remis à zéro. Quand je déménageai à Buenos Aires en 1976, cela eut le même effet. Je la redécouvrais toujours après m'être tellement éloigné que j'avais l'impression de pouvoir tout recommencer, que cette fois nous ferions ce qu'il fallait ou que le monde s'en chargerait. Avec Isabel, je n'ai jamais cru qu'il était trop tard.

*

Quand j'avais repensé à Isabel, au cours des dix dernières années, c'était le plus souvent l'image de cette fille avec laquelle j'avais passé mes étés sur les plages de Mar Azul qui me revenait. Celle qu'elle était

en 1976 avait fini par s'entremêler avec l'année 1976 elle-même, et il était plus sûr de laisser ces portes-là verrouillées dans la mesure du possible. Plus sûr, et plus beau aussi : une fois 1976 retiré de la photo, tout le reste changeait. De tout autres possibilités s'ouvraient, dont certaines où l'histoire passait purement et simplement au-dessus de nos têtes, et où nous nous retrouvions mariés ou amants épisodiques, poussés l'un vers l'autre avec la même force inexorable que dans notre jeunesse.

À treize ans déjà, le corps d'Isabel tendait vers les rondeurs et l'opulence. La puberté l'avait dotée très tôt de formes féminines, et les épisodes dépressifs qui la poussaient à dévorer des bocaux entiers de confiture de lait n'y étaient pas étrangers non plus. Je ne sais pas si tout le monde l'aurait trouvée belle, en tout cas à Buenos Aires, qui aimait ses femmes minces comme des fils de fer – la ville comptait le plus fort taux de boutiques de lingerie et de thérapeutes par habitant de la planète, disait-on. Mais à mes yeux, cet aspect plantureux ne la rendait que plus adorable, comme si j'étais le seul à la percevoir comme elle le méritait. Comme si cela attestait la connexion plus profonde qui existait entre nous, un lien pareil à une antenne que nous ne partagions avec personne d'autre.

Les rondeurs avaient complètement disparu, à présent. De sa taille et de ses membres, mais aussi de ses joues rondes de chérubin qui, dans sa vingtaine, étaient restées un trait caractéristique de son physique. Ses vêtements tombaient, larges et informes – un jean pattes d'éph sous un chemisier ample au motif floral. Ses cheveux noisette semblaient aussi plus fins, raides et cassants, donnant l'impression que le vent n'aurait pas réussi à les agiter. Et ses yeux, jadis d'un bleu perçant, avaient viré au gris de plomb.

Il y avait d'autres changements quasi imperceptibles, des différences sur lesquelles j'avais de la peine à épingle un sens ou une explication plus large. Son pas, vif à présent, lent jadis. Son regard, qui semblait parfois vide et las, mais qui de temps à autre scrutait les alentours comme s'ils étaient nouveaux pour elle, comme si elle venait d'arriver au monde et que tous les détails, même les plus triviaux, avaient de l'attrait.

Mais au gré de ses incessantes fluctuations, ce regard ne se posa jamais sur moi. Ni tandis que nous parcourions le bloc qui nous séparait du premier café, ni en entrant dans celui-ci et en nous dirigeant vers des tabourets libres au bout du comptoir. Elle ne m'envoyait pas non plus les signes d'affection auxquels on aurait pu s'attendre pour de telles retrouvailles. Cela me rappelait la froideur et la nonchalance avec lesquelles elle était revenue à Mar Azul,

lorsqu'elle avait quinze ans, après avoir passé l'été précédent chez son père à New York. Elle portait à toute heure du jour des lunettes de soleil surdimensionnées et tenait une cigarette en suspens au-dessus de son poignet comme une star de cinéma. Elle avait vu la neige, les manifestations contre la guerre du Viêtnam, Coney Island, la faune étrange de St Marks Place et notamment un type qui avait toute une toile d'araignée tatouée sur le visage – pourquoi se serait-elle intéressée à nous, pauvres diables du tiers-monde ?

Mais cette froideur-ci était forcément pire encore. Je me préparai à encaisser des accusations, des paroles de haine ou de trahison. Mais les récriminations ne vinrent guère plus que les mots tendres. À l'exception de nos commandes – un whisky pour elle, un verre de Malbec pour moi (j'avais pour règle, depuis 1978, d'éviter les alcools forts) – nous demeurâmes silencieux jusqu'à ce qu'on nous serve.

Nos regards papillonnaient de nos verres au cendrier posé entre eux, en passant par les bouteilles derrière le bar et les décorations ornant le mur d'en face – des maillots sportifs encadrés, entre autres marques de fierté nationale.

« Je ne sais pas par où commencer, dis-je.

— Comment ça ? répliqua Isabel. Tout se raconter, tu veux dire ? Ce serait mieux si on pouvait s'en abstenir, tu ne crois pas ? Prendre un nouveau départ ne serait pas plus mal.

— Je ne suis pas sûr que ce soit mon fort, à présent.

— Vraiment ? Tu n'as pas une toute nouvelle vie à New York ? »

Je me demandai comment elle pouvait le savoir. Ou plutôt, je me demandai si ce n'était pas elle qui avait retrouvé ma trace et transmis mon numéro à Pichuca.

« Elle n'a plus rien de très nouveau, maintenant », répondis-je.

Elle soupira. But une gorgée. Arracha une serviette en papier du bloc et la froissa dans sa main. « Dix ans, non ? dit-elle, comme si c'était une vraie question. C'est à peine croyable.

— Pourquoi ne me l'as-tu jamais dit, Isa ? Dix ans. Sais-tu seulement ce que cela m'aurait fait de savoir que tu avais survécu ? »

Elle rit. Parcourut son corps d'un geste ample de la main, comme pour produire une preuve. « Je te donne vraiment l'impression d'avoir survécu, Tomás ?

— Autant que nous tous, répondis-je, hésitant.

— Eh bien, ça n'a rien de glorieux alors, pas vrai ? » Ce cynisme,

cette négativité désinvoltée lui ressemblaient tant, malgré tout ce que cela laissait deviner sur la manière dont elle avait survécu, que je ne pus que me réjouir de cette Isabelité retrouvée. « Je suis une coquille vide, Tomás. Ne le vois-tu pas ?

— Ils vous ont trouvés, alors ?

— Ils nous ont trouvés.

— On t'a mise dans un centre de détention ?

— Le plus grand de tous. »

Je replongeai dans le silence. Finis mon verre et fis signe au serveur de m'en servir un autre.

« Mais ne parlons pas de ça, reprit Isabel. Parlons de toi. J'espère que tu es plus qu'une coquille vide, Tomás ? »

De récentes disputes avec Claire défilèrent dans ma conscience, se mêlant à d'autres plus anciennes, à ces sorties en ville avec ses amies ou ses proches où je m'étais montré taciturne tout en niant obstinément qu'il y eût le moindre problème. Des souvenirs arbitraires remontant à plus loin, aussi : le couple des Nations Unies qui m'avait loué une chambre dans leur appartement de Parkway Village, dans le Queens, et m'avait obtenu mes premières interventions comme interprète, et dont je déclinai systématiquement toutes les invitations à venir partager un barbecue ; cette fille que j'avais branchée dans un bar de Kew Gardens et qui m'avait demandé, d'un ton acerbe laissant entendre qu'elle savait déjà combien ma réponse serait limitée, ce que je faisais pour me distraire.

« Pas beaucoup plus, répondis-je.

— Allez, insista Isabel. Parle-moi de ces dix ans. Tu as réussi à t'échapper, non ? »

Une irrésistible envie m'assaillit de lui faire écho : « Je te donne vraiment l'impression de m'être échappé ? » Mais je n'en fis rien, et lui racontai à la place comment je m'étais enfui à Rome en décembre 1976, et avais tant galéré là-bas que je m'étais de nouveau enfui à New York, où j'avais trouvé un boulot et, plus tard, une femme.

Isabel ne m'interrogea pas sur la femme ni, et je n'en fus pas moins soulagé, sur la manière dont j'avais réussi à m'enfuir de Buenos Aires. Seulement sur mes galères à Rome. Alors je lui confiai que je n'avais pas réussi à trouver ma place parmi les exilés argentins, là-bas, ces anciens membres des mouvements révolutionnaires qui parlaient encore jusqu'à l'aube de Perón et Che Guevara et de la destinée du

pays, comme s'ils avaient une quelconque influence là-dessus ; que je n'avais pas non plus réussi à trouver du travail, comme ces gens avaient su le faire – les architectes qui fabriquaient des jouets à vendre dans la rue, les artistes qui confectionnaient des bijoux ; que je passais mes journées à parcourir à pied ces ruelles sans âge et sinueuses, tel un fantôme ne sachant trop quel lieu hanter, désorienté par la couleur des panneaux et longeant des monuments tels que le Colisée en me disant que cela aurait dû être un stade de football.

« Tu passais aussi tes journées à marcher dans Buenos Aires, fit remarquer Isabel.

— Pas toutes mes journées », rétorquai-je. L'ironie qui voulait que ce soit moi qui exprime du ressentiment ne m'avait pas échappé.

— C'est vrai, concéda Isabel. Mais je ne crois pas non plus que tu aies jamais été un fantôme hantant quoi que ce soit, Tomás. »

Mon ressentiment était lié à cela : Isabel ne prenait jamais ma douleur autant au sérieux que la sienne.

« Tu es ici pour combien de temps ? demanda-t-elle.

— Je ne sais pas. J'ai pris un aller simple. »

Isabel hocha la tête comme si cela allait de soi.

« Tu es sûr que tu as vraiment été surpris en me voyant, Tomás ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— C'est juste que tu en as toujours su davantage que tu ne voulais bien le reconnaître. »

Cela me fit l'effet d'une vieille rengaine, le fondement secret de toute notre relation, bien que, dans mon souvenir, elle n'eût prononcé qu'une seule fois cette phrase devant moi. C'était peu de temps après mon déménagement à Buenos Aires ; elle m'avait demandé si je me croyais capable de tuer quelqu'un un jour, et quand je lui avais répondu que je n'en savais rien, elle m'avait dit cela : *Tu en sais davantage que tu ne veux bien le reconnaître.*

Soudain, je me rappelai qu'Isabel portait ce jour-là le même chemisier à fleurs. Trempées par notre course sous la pluie, les fleurs blanches et jaunes s'étaient identifiées dans mon esprit brumeux à des abeilles. Le chemisier était déjà miteux à l'époque, mais dix ans plus tard, il était en outre clairement démodé – ce qui me frappa, car malgré tous les discours d'Isabel sur des choses plus essentielles, elle n'avait jamais été détachée de ce genre de futilités.

« Je suppose que tu ne vis plus ici ? demandai-je, attribuant ce

changement à un mode de vie tout autre, une existence cloîtrée, retirée du monde.

— Non, dit Isabel. Je ne sais pas non plus combien de temps je vais rester. Sans doute pas très longtemps.

— Pourquoi ? » Je me rendis compte que nous n'avions pas encore évoqué sa mère. « Tu ne crois pas que tu auras des choses à régler, ici ?

— Cecilia et son nazi de mari pourront s'en occuper, j'en suis sûre.

— Mais les obsèques ? Tout ce qui accompagne une mort ?

— Je ne suis pas revenue ici pour la mort, Tomás. Si je suis revenue pour quelque chose, c'est bien pour la vie. J'en ai oublié jusqu'au goût, tu comprends ? »

Je songeai à lui rappeler ses sempiternelles attentes démesurées. À lui demander comment il était possible qu'elle n'ait toujours pas appris à les revoir à la baisse.

Au lieu de quoi je lui proposai d'aller dîner ensemble, de savourer de bons steaks saignants. Elle secoua la tête. « Tu ne comprends pas. Je veux retourner à Mar Azul, ou taguer des murs à Collegiales. Tu te souviens quand on faisait ça ? Manger, c'est juste manger. Je veux des expériences, des histoires. Je t'ai raconté celle de Gustavo à l'usine de poulets, par exemple ? »

Gustavo avait déjà fait des apparitions inattendues dans ma vie, mais sans doute jamais aussi inattendues que celle-ci. La première allusion claire, entre nous, à la plus grande jalousie de mon existence.

« Nous avons besoin d'argent, et il prenait tous les petits boulots qu'il pouvait trouver. Il avait d'abord essayé dans le bâtiment. Mais il avait fait tomber un outil dans la fosse septique et – je te jure – ils l'avaient forcé à aller le récupérer. » Elle éclata de rire ; j'échouai à l'imiter. « Après ça, il a travaillé dans une usine de poulets en sous-effectifs à Caseros, où ils conditionnaient les poulets qu'on achète au supermarché. Il bossait à la chaîne, son rôle consistait à attacher les pattes, emballer la viande dans du plastique, ce genre de trucs. Mais Gusti n'arrivait pas à suivre le rythme, et les poulets plumés ont commencé à s'empiler au-dessus de lui. Il a essayé de les repousser mais – paf ! –, ils se sont mis à dégringoler par terre. Paf paf paf ! Quand il s'est penché pour les ramasser, ceux qui étaient sur le tapis roulant ont continué de défiler. Résultat ? Disons que pendant un jour ou deux, la résistance a consisté à offrir aux supermarchés de la bourgeoisie argentine un nombre incroyable de poulets non emballés, impropres à la consommation et vecteurs de salmonellose. »

Elle rit de plus belle – fort, comme un gloussement. *Paf paf paf*.

« Qu'est-il arrivé à Gustavo ? demandai-je.

— Nous étions planqués tous les deux quand ils nous ont trouvés. Que crois-tu qu'il lui soit arrivé ? »

Sur la base de l'expérience, je pouvais le deviner. Les femmes survivaient souvent un peu plus longtemps, à cause des penchants de leurs ravisseurs masculins. Les hommes, ces derniers s'en lassaient plus vite.

« Enfin, tu vois ce que je veux dire. On pourrait aller au bord de l'eau, ou dans l'un des coins qu'on fréquentait en 76. Se glisser en douce dans le Jardin japonais ou aller à ton ancienne pension.

— Je ne crois pas, dis-je.

— Et les Bosques de Palermo, ça te tente ? Après Mar Azul, c'est sans doute l'endroit où nous avons passé le plus de temps ensemble, non ? On pourrait acheter en passant quelques bouteilles de vin et les boire dans des gobelets en polystyrène. »

J'attendais un sourire ou tout autre signe indiquant qu'elle faisait allusion à un souvenir en particulier – une nuit où nous avions bu de la sorte, serrés l'un contre l'autre sur mon lit simple avant de nous débarrasser de notre douleur et de nos vêtements – mais rien ne vint.

« Tu es sérieuse ? dis-je. Les Bosques, de nuit ?

— Ça te fait peur, Tomás ? »

J'eus l'impression d'avoir douze ans à nouveau, de contempler son pied ensanglanté après qu'elle avait marché sur un tesson de bouteille de bière, à la plage, et affirmé que cela ne lui faisait pas peur. Puis j'eus l'impression d'avoir vingt et un ans et de la contempler tandis qu'elle racontait des choses sur son rôle dans le mouvement révolutionnaire et sur la manière dont elle envisageait le mien. Cette fois-là, elle n'avait pas eu besoin de me dire que cela ne lui faisait pas peur.

« Tu ne veux pas savourer un peu la vie avec moi ? », dit-elle.

*

L'entrée des Bosques se trouvait à une demi-heure de marche, mais Isabel insista pour que nous prenions un taxi. Tout au long du trajet, elle regarda dehors par la fenêtre comme une étrangère ne voulant pas rater les sites touristiques. Elle parlait à peine. Bougeait à peine. Sa raideur était telle que j'étais conscient à l'extrême de mes moindres

mouvements, de mon petit bond après une bosse au balancement de mes épaules dans les virages. L'un d'eux me propulsa si près d'elle que je me rendis compte qu'elle ne sentait pratiquement rien. Pas de parfum, pas d'odeur corporelle. Pas même les relents du tabac. J'attribuai cela à la vitre entrouverte, aux senteurs agressives de la ville – gaz d'échappement, sueur des gens, pollen des fleurs tardives.

Je réglai la course et nous entrâmes dans une épicerie aux abords du parc. Là, Isabel parut retrouver ses esprits ; elle se dirigea sans hésiter vers le rayon alcool et me tendit une bouteille de Chivas Regal.

« Je croyais que tu voulais du vin, dis-je.

— Je ne suis plus capable de faire la différence entre un bon vin et un mauvais. »

Domage pour ma règle sur les alcools forts. Isabel repartit dans l'allée, sans doute en quête de gobelets.

« Tu veux qu'on achète à manger ? demandai-je.

— Quoi ? Pour rester sobres ?

— Pour manger, Isa. »

Elle haussa les épaules pour montrer son désintérêt. « Prends-toi des *empanadas* si tu veux. »

Ce que je fis, assez pour tous les deux malgré ce qu'elle venait de dire. Puis nous fîmes la queue pour payer.

« Merde alors », lâcha Isabel en remarquant l'embonpoint de mon portefeuille, que j'avais rempli de pesos argentins à l'aéroport. « Te voilà riche maintenant, *boludo* ? »

Boludo. La plus argentine des expressions argentines. Littéralement, cela voulait dire que vous aviez de grosses couilles, mais on l'utilisait de manière tellement indiscriminée qu'elle signifiait tout simplement que vous étiez humain. C'était merveilleux de m'entendre dire à nouveau par Isabel que j'étais humain.

« Je croyais que je serais plus riche encore, répondis-je. En tant qu'Américain en Argentine.

— Je ne comprends pas comment tu peux vivre là-bas », dit-elle.

Il fut un temps où moi non plus. Quand ma raison originelle de m'installer là-bas s'était évaporée comme le coup de tête qu'elle était en réalité, et que je m'étais retrouvé coincé dans une sorte de purgatoire et un quartier dont je n'avais jamais entendu parler avant d'arriver à New York. Quand les conversations de ma jeunesse au sujet des « impérialistes yankees » étaient encore bien fraîches dans ma

mémoire, et que ma connaissance du soutien qu'ils avaient apporté aux militaires et aux horreurs commises par ceux-ci venait obscurcir toutes les opportunités qui se présentaient là-bas, toutes les occasions de me réjouir.

Mais le temps avait fini par émousser cette honte-là, ou du moins par ne plus lui laisser de place. Il m'arrivait rarement de contempler ma vie d'en haut, désormais, j'enfouissais plus volontiers ma tête comme une autruche dans la routine du quotidien. Cela faisait des années que mon américanité grandissante ne m'avait plus inquiété.

« Toi aussi, tu es devenu un fasciste comme Cecilia ? m'interrogea Isabel à la sortie du magasin.

— Je suis aussi méchant que Ronald Reagan en personne », répondis-je. Isabel m'enveloppa d'un regard vide. « Le président des États-Unis ? L'acteur californien ? » Toujours aucun signe de reconnaissance. Elle traversa la rue devant moi, et entra dans le bois.

*

C'était comme si la nuit nous avait suivis sous les arbres. Comme si elle abolissait l'espace entre les ramures, de sorte qu'il ne restait plus qu'une sensation de canopée, une courtepointe d'ombres finement tissée. La brise murmurait dans notre dos, elle aussi – joueuse, légère. Même les nuages soulevés par nos pas le long du chemin de terre donnaient l'impression d'être de jolies et douces bouffées de pourpre.

Je scrutai les environs en quête de présences moins accueillantes – des jeunes avec leurs bouteilles, l'éclat d'un couteau dans la lueur fugace de la lune, l'éblouissement d'une torche de police –, mais n'en repérai aucune. Nous longeâmes le jardin botanique et le zoo où nous nous retrouvions jadis en secret parmi les chants des oiseaux tropicaux, et poursuivîmes vers le nord-ouest et le cœur tentaculaire des Bosques. Notre conversation au long du chemin était fragmentée, ponctuée par les échanges de la bouteille de Chivas et d'autres histoires. « Je n'arrive pas à croire que tu m'aies donné le foutu nom de code de Pingouin », lui dis-je, et elle répliqua, « Putain, Tomás, moi j'étais Mme Amère, tu te rappelles ? » Nous nous remémorâmes les barbecues, les soirées tardives à danser sur ABBA et Earth, Wind & Fire, nos escapades grisantes loin d'une Nerea exclue et contrariée. La nostalgie vibrait dans l'air, le passé dans toute sa gloire savoureuse et imparfaite.

Nous nous arrêtons çà et là sur un banc, et Isabel me fit même m'asseoir une fois dans l'herbe à ses côtés. Mais la nuit était déjà

froide et humide de rosée, et au bout de quelques minutes, elle transperça mon pantalon. Malgré les protestations d'Isabel jurant qu'elle ne sentait rien du tout, je la pris par la main pour la relever et nous poursuivîmes notre marche.

Nous plaisantions, nous riions. Pas aux éclats, mais avec suffisamment de verve pour sentir la crispation de nos premières interactions se détacher peu à peu comme l'écorce d'un tronc.

D'autres réminiscences, d'autres gobelets d'alcool. Et la notion du temps qui allait s'estompant.

Je repensai à notre dernier été ensemble, le plus important, alors qu'elle avait dix-sept ans et moi seize. Une nouvelle fois, elle était revenue avec un air supérieur et toute une ribambelle d'histoires qui m'avait donné l'impression de n'avoir rien à raconter. L'une d'elles concernait la semaine qu'elle avait passée dans la résidence universitaire de New York University – le père d'Isabel et son idiot de copine s'étaient trompés sur les dates du séjour d'Isabel et Nerea, et s'étaient organisé au même moment un voyage dans les Caraïbes. Plutôt que de l'annuler, leur père avait fait jouer ses relations pour leur obtenir une chambre sur le campus pendant son absence. « Tu n'imagines pas la liberté que nous avons », m'avait confié Isabel, me régaland d'anecdotes sur les fêtes auxquelles Nerea et elle avaient participé dans les autres chambres du couloir, et laissant entendre qu'elles n'avaient pas dormi toutes les nuits dans celle qu'elles partageaient.

Elle riait encore d'une histoire particulièrement scandaleuse quand, soudain, elle s'était mise à pleurer. Je m'étais approché de quelques centimètres à peine sur le canapé – juste assez pour passer mon bras dans son dos. Sa tête s'était nichée de sa propre volonté au cœur de mon épaule. C'était en fin d'après-midi, l'heure de la sieste, et il n'y avait personne dans les parages, pas même Nerea.

« Putain, c'est tellement débile, avait soupiré Isabel entre deux reniflements. C'est tellement insignifiant. Je ne sais même pas ce qui me manque.

— Tu n'es pas obligée de le savoir », dis-je. Je ne suis pas sûr d'avoir jamais été plus sage.

Alors, Isabel m'avait embrassé. Fugacement, ses lèvres se posant à peine sur les miennes sans s'y attarder. Je voyais bien que c'était par gratitude, mais j'étais quand même reconnaissant, moi aussi.

Cela n'aurait pas dû marquer le début d'une relation sexuelle. Mais la nuit suivante, tard, Isabel m'avait rejoint dans ma chambre, avait grimpé sur moi dans le lit et m'avait réveillé d'un baiser plus long,

d'un autre genre. « Chhh », avait-elle murmuré quand, malgré ma prise de conscience extatique de ce qui était en train de se produire, je n'avais pu m'empêcher de lui demander ce qu'elle était en train de faire. « Tu rêves, Tomás. Continue de rêver. »

Si cela ne s'était passé que cette fois-là, j'en aurais peut-être conclu que j'avais effectivement rêvé, puisqu'elle était repartie pendant la nuit et que tout cela avait pris l'allure d'un miracle. J'avais glissé ma main de ma propre initiative sous son haut de pyjama, mais c'était elle qui avait fait descendre mes doigts sous la ceinture de son bas et nous avait fait basculer sur le côté pour m'offrir un meilleur angle. J'avais déjà touché des filles de cette manière, mais ces expériences s'étaient toujours déroulées selon une dynamique inverse, c'est-à-dire que je menais la danse et qu'elles y consentaient. Tout en délicatesse, avec leur permission. Mais cette nuit-là, il y avait une douceur et une ouverture nouvelles pour moi, qui conféraient à l'événement une impression de naturel et de liberté, et alignaient à la perfection ce moment avec les embruns dansants des rouleaux de Mar Azul.

Cela ne se répéta pas toutes les nuits – Isabel évoquait nos mères et Nerea, exagérant les risques encourus. Je me disais que cette excitation devait lui plaire, et m'abandonnais avec bonheur au sommeil en sachant qu'elle se glisserait bientôt hors de mon lit et regagnerait à pas de loup la chambre qu'elle partageait avec Nerea, comme s'il était possible de garder ce secret.

C'était comme si cet été-là n'avait existé pour moi que la nuit, et seulement dans ma chambre. Même les moments où nous renouions avec nos vieilles confessions, partageant nos angoisses et nos peines, ont tendance à se dérouler sur des oreillers, dans mon souvenir, les draps du lit défaits mais nos vêtements froissés toujours sur nous. Nous n'étions jamais entièrement nus, et nous n'avons jamais vraiment couché ensemble. Même si j'ai toujours eu l'impression du contraire.

« Tu vis seule ? », demandai-je à Isabel, tandis que nous progressions d'un carré de pelouse éclairé par un lampadaire à l'autre.

« Très », répondit Isabel, et même si je lui avais confié d'emblée que j'étais marié, je trinquais avec elle comme si je l'étais moi aussi, nos gobelets de polystyrène se heurtant tels des coussins. Elle semblait encore assez sobre. Bien qu'ayant mangé toutes les *empanadas*, je ne l'étais certainement pas.

« Tu te sens seule ? l'interrogeai-je.

— Comme Dracula », dit-elle, et je ressentis alors un nouvel élan d'ivresse et de jeunesse s'écouler librement en moi. Je buvais pour des raisons si différentes, à l'époque où je me soûlais, que c'était comme le

faire pour la première fois.

Nous finîmes par atteindre une grande statue posée sur un socle élevé. C'était un homme en habits militaires du ^{XIX}^e siècle juché sur son cheval, avec un fin mousquet ou peut-être un sabre qui se déployait sous l'un de ses bras – difficile à dire dans cette obscurité. Le cheval était aussi majestueux que son cavalier – tête bien haute, le panache fourni de sa queue dressé derrière lui. La conquête, plus que l'héroïsme ou le sacrifice, semblait définir leur posture. La victoire.

« C'était qui ? », demanda Isabel.

Je m'efforçais de me remémorer mon histoire d'Argentine. Ça ne pouvait pas être Sarmiento ni San Martín, car ils avaient donné leur nom à de grandes places, et tous les autres personnages historiques étaient noyés dans le brouillamini de l'école primaire.

« Un général sans doute, dis-je. Qui sait ? »

Nous contemplâmes la statue. Puis Isabel tendit la main vers mon sac de courses. En tira les gobelets de polystyrène. Ils étaient vendus par paquet de vingt, et nous n'en avions utilisé que deux.

Elle en prit un et le jeta vers la statue. Le vent s'en empara et le projeta de côté, sans violence, telle une plume.

Elle prit un autre gobelet et le jeta.

Puis un autre et un autre, sans que je ne dise rien. Pas un n'atteignit la statue. Ils se retrouvèrent éparpillés sur le sol devant nous tels les vestiges d'un grand pique-nique, ou d'une couche de neige en train de fondre.

« Je devrais peut-être porter des lunettes », déclara Isabel.

J'enfonçai ma main dans le sac de courses. En sortis la bouteille de Chivas et la lui tendis. Elle m'adressa un sourire plein de gratitude. Empoigna la bouteille par le goulot et, malgré la maigreur de ses bras et sa posture déséquilibrée, la lança à la perfection. La bouteille se brisa contre le cheval, et nous entendîmes la pluie sonore de ses éclats de verre.

Nous recommençâmes à rire.

Quel était donc ce yo-yo émotionnel ? Était-il différent de celui qu'Isabel avait toujours connu, entre la rebelle charmeuse qui aimait s'amuser, l'amante fragile et tout ce qu'elle pouvait être par ailleurs ?

Un autre aspect, aussi, demeurerait inchangé : je me sentais bien plat, en comparaison. J'étais devenu aussi impassible qu'un rocher, m'avait dit un jour Claire, avant de se corriger : *Non. Une dalle. Un sol de*

pierre.

Fais-moi rebondir, Isabel, songeai-je.

« Isa, dis-je. Tu veux bien rentrer avec moi à mon hôtel ? S'il te plaît ? »

Je la vis qui pesait le pour et le contre. Était-ce donc si mal de penser que l'univers me devait bien ça ? Nous devait ça ? Après toutes ces années et ces erreurs. Si l'on me donne ça, songeai-je, je veux bien rendre n'importe quoi. Tout le reste.

Je ne me demandais pas si j'avais le pouvoir de la faire rebondir, elle – si cela lui était même possible. Elle avait les yeux rivés au sol, à la file de gobelets qui partait de ses pieds. Du bout miteux de sa chaussure, elle en poussa doucement un.

« Seulement parce que tu le demandes poliment », lâcha-t-elle.

*

Nous quittâmes le parc. Sur le trottoir, alors que je tendais la main pour héler un autre taxi, je pensai un instant à Claire. Je ne me sentais pas vraiment coupable de ce que je m'apprêtais à faire. Curieusement, tout ce que j'avais omis de lui raconter me pesait davantage. Le fait que dans mon honnêteté fragmentaire envers elle, je n'aie jamais évoqué que les blessures les plus évidentes, celles liées aux atrocités du régime – les enlèvements, la torture, la mort. Je ne lui avais jamais confié mes tourments plus ordinaires, mon amour inexaucé ou ma jalousie par exemple, ou le rôle qu'ils avaient joué dans ces atrocités plus larges. Je n'avais jamais retracé toute la complexité, ni la place d'Isabel dans ce grand malheur. Si je l'avais fait, elle aurait peut-être compris. Aurait peut-être même été heureuse de pouvoir enfin un peu me comprendre. Mais Isabel n'était pour Claire qu'un nom parmi tant d'autres, une victime de plus dans une liste si longue que tous s'y mélangeaient.

Isabel et moi ne nous touchâmes pas dans le taxi, ni même dans l'ascenseur de mon hôtel. Ce n'est qu'après avoir bataillé avec la serrure de ma chambre et lui avoir tenu la porte que je posai une main sur sa taille. Laquelle était tellement plus décharnée que dans mon souvenir.

Elle s'arrêta devant le lit, resta figée. Avant même que je ne m'approche, elle entreprit d'ôter son chemisier.

La chose avait quelque chose de mécanique. Ne donnait guère l'impression d'une attraction, d'un besoin – c'était comme si elle

voulait en terminer, et vite. J'aurais pu espérer davantage, après toutes ces années passées à désirer un tel moment, mais si c'était là tout ce qu'on m'offrait, je me découvris malgré moi prêt à coopérer, à me comporter moi aussi de manière mécanique.

Je me déshabillai à mon tour. Ce n'est qu'une fois nus tous les deux qu'enfin nous nous embrassâmes. Ses lèvres étaient sèches, gercées. Sa langue prudente, lente dans ses mouvements, moins désordonnée que la mienne ; on aurait dit qu'elle déchiffrait ma langue et réagissait plutôt qu'elle ne la cherchait. Mes doigts frôlèrent sa colonne vertébrale, sa nuque, s'enfoncèrent dans ses cheveux ; eux aussi étaient secs, comme lavés trop fréquemment, ou simplement mal nourris, privés de leurs sécrétions naturelles. Il n'y avait toujours aucune odeur perceptible, et parmi les innombrables pensées déplacées, alcoolisées, qui voletaient sous mon crâne, me vint celle que j'étais incapable de me souvenir de l'odeur d'Isabel, à l'époque.

Une autre, fugace : je connaissais tous les parfums de Claire, jusqu'à celle du dissolvant dont elle se servait pour enlever son vernis à ongles, et les sueurs distinctes de ses aisselles et de son cou. Pour me mettre en colère en apprenant sa tromperie – avec un avocat plus âgé et sans doute moins abîmé que moi, travaillant dans son cabinet –, je m'étais représenté cet homme embrassant une gouttelette sur sa nuque, comme si ce goût salé devait m'être réservé.

Mais rien de tout ça n'avait d'importance – aucune de ces observations ni de ces insaisissables distractions. Quel que soit l'état dans lequel il se trouvait, c'était le corps d'Isabel qui se tenait devant moi, de nouveau à ma portée.

Elle se coucha sur le lit, et je m'allongeai sur elle.

*

Quand la chose se révéla désastreuse, je m'en voulus. Non pas à cause de la performance elle-même. En raison, plutôt, de son manque évident de pertinence ; Isabel contempla le plafond quasiment tout du long comme si une horloge y était fixée, dont elle aurait pu suivre le compte à rebours. Ce n'était guère mieux de mon côté, moi qui me concentrais avec presque autant d'intensité sur un carré d'oreiller, juste à côté de son visage, pour empêcher ma tête de tourner.

Le problème n'était pas seulement physique. L'inquiétude était pire, les comparaisons avec Gustavo et les chemins sur lesquels s'égaraient mon esprit tandis que j'allais et venais. À un moment, une évidence me frappa dont je ne sus que faire : ma pitoyable vie sexuelle avec

Claire avait une justification de moins à présent que l'ombre qu'Isabel avait longtemps jetée sur elle venait de disparaître. Puis, à un autre moment, je me demandai même ce que cette ombre avait bien pu faire là. Dans une certaine mesure, mes explorations physiques avec Isabel avaient toujours plus ressemblé à nos explorations émotionnelles que je ne voulais bien l'admettre. Se toucher demeurait une histoire de réconfort, il s'agissait là d'affirmer à l'autre qu'il était bien réel. La première fois qu'Isabel m'avait pris dans sa main et avait senti ma dureté, elle avait ri d'étonnement, comme une amie aurait pu le faire. Et quand j'avais joui dans sa paume, quelques instants plus tard, elle avait ri de plus belle, comme s'il s'agissait moins de sexe que d'une simple curiosité, d'un besoin de se rassurer, d'un amusement devant ces corps à l'intérieur desquels nous existions.

Cette fois-là, c'était différent. Sans doute parce qu'il n'y avait plus aucun réconfort dans cette étreinte.

Je m'excusai ; Isabel me répondit que ce n'était pas ma faute. Nous nous étendîmes côte à côte, en laissant un espace suffisant entre nous pour donner l'impression que nous étions un parfait couple marié : tous deux sur le dos, contemplant le plafond. Sans une goutte de sueur, ayant presque froid. Je dus résister à l'envie de tirer les draps sur moi. La chambre avait cessé de tourner et se stabilisait peu à peu, et j'aurais préféré que non.

« Je suis désolé, répétais-je quand le silence devint insupportable. J'imagine que le sexe est... compliqué pour toi, maintenant.

— On peut dire ça comme ça, répondit Isabel et elle rit – sombrement, je crois que c'est le mot, même s'il semble trop neutre, trop unidimensionnel.

— Tu le dirais comment, toi ?

— Privé de feu. Privé de sang.

— C'est un peu ironique, non ?

— Non », répliqua sèchement Isabel, et je me serais volontiers giflé d'avoir été aussi idiot.

Elle se leva, marcha nue jusqu'à la fenêtre. Repoussa le rideau de quelques centimètres pour regarder dehors, se transformant en une silhouette rougeoyante dans la lumière douce de la ville. Cela aurait dû être beau. Mais la maigreur de ses membres s'en trouva encore accentuée. Elle semblait soudain si petite.

« Les hôtels... dit-elle.

— Qu'est-ce qu'ils ont ?

— On dirait que le monde entier n'est qu'un putain d'hôtel. »

Elle me tournait encore le dos et ne put voir mes sourcils se dresser. « Tu es devenue philosophe sur tes vieux jours », dis-je. Ce qualificatif semblait préférable à « cliché ».

« Mes vieux jours », répéta Isabel. Puis ce même rire résigné et creux.

« Tu as l'air sceptique.

— Disons que je ne vois rien de tel dans mon avenir. »

Je n'éprouvai aucun choc, ni même la nécessité d'une inquiétude. Tout cela était trop prévisible, trop Isabel. Je repensai à l'une de nos conversations sur l'oreiller lors de cet été charnière, où elle avait fondu en larmes en évoquant son père et la douleur qu'il lui causait, l'insignifiance de cette souffrance et combien cela la faisait se sentir insignifiante à son tour. « Je veux me soucier de choses plus grandes, avait-elle dit. Pas de ces conneries sans importance.

— N'est-ce pas ce que nous voulons tous ? avais-je demandé.

— Non, pas tous, avait-elle déclaré avec assurance. Elles nous suivent partout, pas vrai ? Les conneries sans importance. Il n'y a pas moyen de leur échapper. Sauf la mort. »

Je ne me souvenais plus de l'argument que je lui avais opposé, ni même d'ailleurs si j'avais répondu. Je me rappelais juste que je l'avais pelotonnée plus près de moi, qu'elle avait soufflé, reconnaissante, dans mes bras, et que je croyais alors que nous nous protégerions toujours l'un l'autre.

« Tu y penses, Isa ? lui demandai-je.

— À quoi ?

— Au suicide. »

Une nouvelle fois : ce rire. « Non. Pas comme tu l'entends, toi. »

Y avait-il plusieurs manières d'entendre le suicide ?

« Moi non plus, désormais », dis-je.

Ce n'était pas un mensonge, d'un point de vue concret. Mais cela donnait l'impression d'en être un, à cet instant précis, une tentative si évidente, si inepte, de trouver un terrain d'entente, une douleur commune. Je m'attendais à ce qu'elle réclame l'histoire, préparant déjà les détails dans ma tête – une autre chambre d'hôtel, les tempes moites, les voix de je ne sais combien de fantasmes débattant entre elles pour décider si je devais passer à l'acte – mais elle n'en fit rien.

Elle ne se retourna même pas.

« Tu veux dormir ? demandai-je.

— Dors, toi. Moi, je ne peux pas.

— Qu'est-ce que tu peux faire ?

— Pas grand-chose, dit-elle. Quelle déception ce doit être pour toi.

— Tu n'as jamais vraiment été la personne la plus gaie que je connaisse. » J'espérais sans doute obtenir le même genre de réaction à laquelle j'avais sporadiquement eu droit dans le parc des Bosques, au milieu de tout ce whisky et toute cette nostalgie. Ou alors j'étais fatigué et je ne réfléchissais plus vraiment à ce que je disais. « C'est agréable de savoir que, sous certains aspects, tu n'as pas changé.

— Sous certains aspects, j'ai changé », répliqua Isabel. Elle ne s'expliqua pas, et le sens de tout cet échange commença à s'embrouiller, embrumé de sommeil. De quels aspects parlions-nous, au juste ? Qu'avait-elle dit au sujet des hôtels, et pourquoi avais-je l'impression que nous nous parlions dans un code que je n'avais jamais appris à déchiffrer ?

« Quoi ? », demandai-je, et elle se tourna vers moi. Sourit comme si j'étais un mignon petit garçon qui tombait de sommeil, et qu'elle était ma mère. Je ne voulais pas qu'Isabel me regarde comme ça.

« Dors, Tomás, dit-elle. Fais des rêves. J'aimerais beaucoup que tu en fasses.

— Ce n'est pas comme si je n'avais pas mes propres cauchemars, Isa », répliquai-je. Mais j'avais l'impression de dériver vers une vieille conversation que nous n'étions plus en train d'avoir, et que cette déclaration semblait déplacée, maladroite, malvenue.

« Eh bien, dit-elle. N'en fais pas ce soir, pour moi, tu veux bien ? »

Une nouvelle fois, l'envie me vint de lui faire écho, de lui répondre quelque chose comme : « Seulement parce que tu le demandes poliment ». Mais une nouvelle fois, je me retins. Et bientôt, des vagues de fatigue me repoussèrent sous la surface, et je sombrai dans le sommeil avant qu'elle ne revienne se coucher.

*

Quand je me réveillai le lendemain matin, elle était partie. Elle n'avait pas laissé de numéro de téléphone, pas de mot, aucune autre trace, pas même près de moi dans les draps. Comme si elle n'avait jamais été allongée sur ce lit avec moi.

Je ne peux pas dire que cela m'étonna – c'était conforme à notre routine de Mar Azul, après tout. Ce que je peux dire, en revanche, c'est que ça faisait mal. Plus qu'on ne pourrait le croire, sachant que je l'avais cru disparue pendant une décennie. Et, pour la première fois depuis quasiment tout ce temps, je me mis à pleurer malgré moi.

Quatre

*

Tout cela prit le lendemain un aspect onirique, un semblant d'irréalité. Je me souvenais parfaitement des événements de la nuit, mais j'avais l'impression que ces souvenirs étaient criblés de trous, comme si j'avais perdu conscience. Là encore, comme un rêve ou un cauchemar dont on ne garde au matin que la sensation, l'appréhension.

Claire en faisait partie. Malgré les justifications que je m'étais trouvées en hélant ce taxi, je n'étais pas préparé à la sensation de rupture qui s'empara de moi au réveil, un sentiment paniqué de mots écrits sur le mur et de roues inexorablement mises en mouvement.

Ma gueule de bois n'arrangeait rien ; cela faisait des années que je n'en avais pas connu de pareille. Quand le téléphone de ma chambre d'hôtel sonna – j'étais encore au lit, le visage enfoui entre deux oreillers pour tenir à distance l'éclat du soleil – cela eut l'impact strident d'un bébé hurlant dans mon oreille. Je décrochai d'un sursaut maladroit et j'entendis ma propre voix : éraillée et à ce point apathique que j'avais l'air drogué.

C'était le mari de Cecilia, qui m'appelait pour me dire que Pichuca s'était éteinte peu avant l'aube. J'offris gauchement mes condoléances, et il promit de les transmettre.

« Isa est là ? », demandai-je. Elle me faisait encore l'effet d'un baume, peut-être même d'une drogue, en effet. Quelque chose qui me permettait de tenir la réalité à distance.

« Isa ? », répondit l'homme. Sa confusion était audible. Plus qu'une confusion – un vide.

« Oui, Isabel », dis-je. Peut-être n'allait-elle jamais à l'hôpital lorsqu'ils y étaient. Peut-être ignoraient-ils qu'elle était en vie, comme

ils avaient ignoré jusque-là que je l'étais moi-même. « Isabel, la fille de Pichuca.

— Un instant, Tomás, je suis désolé. » Même s'il voulait sans doute dire qu'il était désolé pour cet instant, on aurait dit qu'il était désolé pour *moi*. Qu'il ne s'était pas rendu compte que j'étais dans l'état, quel qu'il soit, où il pensait que j'étais. Brisé par le chagrin ? Brisé, tout court ?

« Tomás ? demanda Cecilia, qui avait pris le combiné. Tu te sens bien ? »

J'étais embarrassé. Voilà ce que je me dis : j'avais mal compris quelque chose, et j'étais embarrassé. Voilà tout.

« Pichuca a évoqué Isabel au téléphone, et je... je me demandais si elle...

— Elle parlait d'un tas de choses sur la fin, Tomás, m'interrompit Cecilia. À ta place, je n'y prêterais pas trop attention.

— Ce n'est pas le cas. Je voulais juste... bredouillai-je, changeant de direction. Je voulais juste savoir ce qu'elle a dit d'autre, à propos de moi.

— Ce qu'elle disait n'avait plus aucun sens, Tomás.

— Un tas de choses n'ont aucun sens, Cecilia, rétorquai-je. »

Elle laissa échapper un soupir irrité. « Pichu disait qu'il fallait que tu ailles voir cet ami que tu avais – le Colonel, c'est ça ? Felipe Gorlero ? »

Encore une personne dont j'avais minimisé l'importance dans mes confidences à Claire. Rien qu'un autre nom sur la liste, et pas « le Colonel » qu'il était depuis longtemps pour moi.

« Pourquoi ça n'aurait pas de sens ? l'interrogeai-je.

— Parce que je croyais qu'il était mort, Tomás. J'ai lu quelque part qu'il avait eu une crise cardiaque l'année dernière, ou peut-être celle d'avant, je ne sais plus. Quand toutes ces accusations ont commencé à sortir dans la presse au sujet des vols de la mort, tout ça. Il n'était pas si haut placé dans l'armée à l'époque, mais peu importe, ils lui ont mis tout ce qu'ils voulaient sur le dos, et il paraissait dans un sale état.

Je repensai à la bouteille de Johnnie Walker que j'avais trouvée dans ma chambre d'hôtel. À la brochure de la réception, vantant les mérites des visites guidées du cimetière de la Recoleta.

« C'est le Colonel qui a donné mon numéro à Pichu ?

— Je ne sais pas, Tomás. Honnêtement, je m'en fiche. »

Je n'insistai pas sur le moment – mon esprit en surchauffe cherchait en vain une porte d'entrée – et avant que j'aie pu le faire, j'entendis le clic indiquant qu'elle m'avait raccroché au nez.

*

Je ne rappelai pas. Par crainte de me trouver à nouveau embarrassé, me dis-je – et je rajoutai grossier et égoïste, pour faire bonne mesure. À la place, je descendis de ma chambre en quête d'une *confitería* où prendre un café et des *medialunas*, dans l'espoir que mes idées s'éclairciraient en même temps que ma gueule de bois. Mais les croissants argentins n'étaient pas un palliatif aussi puissant que les petits déjeuners saturés de gras auxquels je m'étais habitué aux États-Unis. *Bacon and eggs* – la première fois que j'avais goûté à ce plat, c'était dans un *diner* de Jamaica Hills, quelques jours après mon arrivée à New York. Le Colonel m'avait longuement vanté ses mérites en cas de gueule de bois, et j'avais hâte de confirmer la validité de ce nouvel enseignement.

Je n'étais pas sorti dans l'intention claire de le trouver. Tandis que je titubais face au soleil couchant, en direction de son quartier, seul l'instinct parlait, la fiabilité d'un premier pas sur un chemin si souvent emprunté. Rien qu'une longue marche hallucinée comme j'en avais si souvent fait ici, dans la beauté tentaculaire et cruelle de Buenos Aires.

La verdure oscillant dans le vent, l'architecture parisienne, ces charmantes boutiques spécialisées comme les magasins de parapluie – la ville demeurerait immaculée malgré tout ce qui pouvait s'y passer. Buenos Aires ne montrait jamais ses cicatrices, ne laissait jamais rien brouiller sa surface ; c'était une ville faite pour l'oubli aussi bien que la nostalgie, même si j'étais personnellement incapable d'éprouver l'un ou l'autre.

Ce n'est que dans les virages très spécifiques pris à l'approche du lieu – quitter l'Avenida Libertador pour m'engager dans la rue Cerviño, puis à gauche dans la rue Melo – que j'admis enfin ce que j'étais en train de faire : je cherchais cet homme, comme d'habitude, afin qu'il m'aide ou m'éclaire. La dernière fois, c'était en 1976, tout aussi alourdi d'alcool et désesparé que je l'étais à présent : « Tu as mauvaise mine, Tomasito, avait-il déclaré en ouvrant la porte. Tu es tout pâle. Il te faut du sang dans ces veines... »

Mes réflexions à son sujet me semblaient aussi obliques que ma trajectoire. Cette conversation sur les petits déjeuners américains

n'arrêtait pas de me revenir, par exemple. Elle avait eu lieu le lendemain matin d'une fête que le Colonel avait donnée chez lui, où il s'était lancé dans un soliloque sur la nécessité d'être soi-même et de ne rien cacher. « Tout ce que je veux te dire, c'est que tu peux venir me voir. Quelle qu'en soit la raison, avait-il ajouté, tu n'as pas à avoir peur de moi, jamais. »

Je n'avais jamais eu peur de lui. Même pas la première fois que je l'avais rencontré, à l'âge de dix ans à peine, à l'Atenas, un club pour hommes de La Plata. La plupart des clients s'y rendaient en quête de plaisirs aussi sulfureux que le whisky, les cigares et les prostituées – j'y perdrais ma virginité quelques années plus tard –, mais moi, j'y allais parce que l'Atenas était le seul vrai club d'échecs de la ville. J'étais bon pour mon âge, et mon père s'était débrouillé pour m'obtenir une carte de membre, afin de trouver des adversaires à ma mesure. Les meilleurs joueurs de la ville, et d'autres venus de plus loin, s'y défiaient, et parmi eux un colonel nommé Felipe Gorlero, qui assista un jour à ma victoire contre un vieux professeur de mathématiques de l'université locale. Intrigué, il me proposa de l'affronter ensuite, et je l'impressionnai suffisamment pour qu'il m'offre de me donner des cours chaque fois qu'il passerait en ville.

Ces cours ne tardèrent pas à dépasser le simple cadre des échecs. Livres, science, histoire – il bouillonnait de savoir autant que de personnalité. Il avait beau être maigre comme un clou, il semblait tellement plus imposant que mes parents – et que n'importe qui d'autre, d'ailleurs. « Vous n'êtes pas comme les gens de l'armée, lui avais-je dit un jour, émerveillé comme un gamin.

— Tu connais beaucoup de gens dans l'armée, Tomasito ? », avait-il demandé. Après un silence, j'avais avoué que non. Le Colonel avait ri fièrement. « Ne t'inquiète pas : effectivement, je ne suis pas comme les gens de l'armée. La plupart d'entre eux ne sont que des pions. Comme la plupart des gens, Tomás. Et si j'ai un credo, c'est de n'être jamais un pion, dans quelque domaine que ce soit. »

Il avait été un mécène autant qu'un tuteur. M'hébergeant lors de mes séjours à Buenos Aires, demandant à ma mère la permission de m'emmener en voiture jusqu'à Mar del Plata pour assister au tournoi du joueur d'échecs argentin Najdorf, qui venait de remporter la troisième place aux championnats du monde organisés en Bulgarie. Quelques années plus tard, il avait commencé aussi à me guider dans mes études, me poussant à la fois vers la médecine – son père, chimiste, avait voulu qu'il embrasse la même carrière, et ma mère voulait bien que j'exerce n'importe quel métier, du moment que la paie était régulière – et vers l'anglais. Par le biais de l'armée, il avait

été amené à côtoyer un grand nombre d'Américains haut placés (notamment à l'École des Amériques au Panama ; il ne m'a jamais dit ce qu'il avait étudié là-bas, mais ses allusions aux types coincés de la CIA et aux tactiques contre-insurrectionnelles employées au Viêtnam me l'avaient laissé entendre), et il en avait tiré un engouement qui avait déteint sur moi. « C'est une si belle langue, si bien foutue », répétait-il et, convaincu, j'avais étudié l'anglais de la primaire jusqu'à la fac. « Paré de ces mots-là, on peut être qui on veut. L'*American Dream*. C'est quoi, d'ailleurs, l'*Argentine Dream* ? »

Je ne savais même pas ce qu'étaient mes propres rêves. Peut-être que si j'avais eu des rêves plus solides, mes relations avec le Colonel ne se seraient pas de nouveau métamorphosées quand j'avais déménagé à Buenos Aires, sa ville, en 1976. Mais à cette époque, les rêves que j'avais impliquaient tous Isabel, et ses rêves à elle impliquaient la lutte contre les militaires, et il n'était plus question de se rapprocher de quiconque, seulement de s'impliquer davantage.

*

Je restai planté devant l'immeuble du Colonel pendant de longues minutes avant de pousser la porte. Il y avait dans le hall d'entrée un concierge que je ne connaissais pas, malgré son âge avancé et son air d'avoir travaillé là depuis toujours. Hésitant, je demandai les Gorlero, sixième étage – appartement 6A, clarifiai-je, pour prouver que je n'étais pas un inconnu.

« Ils ont déménagé il y a des années, séparément », répondit le concierge, sourcils froncés, sans doute parce que le divorce demeurerait encore illégal en Argentine. Ma propre déception était d'une nature plus basique : dans ma jeunesse, aucun couple ne m'avait semblé aussi parfait et heureux que celui formé par le Colonel et Mercedes.

« Où sont-ils partis ? »

Les sourcils du concierge s'arc-boutèrent de plus belle – blancs et broussailleux, parsemés de longs poils hirsutes qui soulignaient son scepticisme. « J'ai bien peur de ne pas pouvoir vous le dire », déclara-t-il. Je caressai brièvement l'idée d'inventer une histoire pour qu'il me laisse monter – me faire passer pour un journaliste, un exécuteur testamentaire ou je ne sais quoi – mais, par gêne ou pour une autre raison plus latente, je préfèrai m'en abstenir.

Je me rendis à la Plaza San Martín. C'était l'un des lieux préférés du Colonel – le seul où, disait-il, il était capable de rester sans rien faire. Pendant plus d'une heure, je regardai les hommes d'un certain âge lire

dans l'ombre des *ombús*, et comme il n'y avait aucune trace de lui, je poursuivis vers le sud-ouest pendant plusieurs kilomètres en direction de Balvanera, le quartier moins glamour où je vivais en 1976. Longeant mon immeuble de l'époque, je me retrouvai au coin des avenues Jujuy et Yrigoyen, à contempler ce qui était jadis le café Parada Norte – une adresse démodée, à l'intérieur froid et humide, que le Colonel m'avait fait découvrir, et le lieu d'une partie des conversations dont je m'étais souvenu ce jour-là. Il s'appelait désormais The Roxy, arborait une atmosphère lumineuse et moderne et proposait un menu à l'américaine – des frites avec tout. C'était le genre de nourriture dont mon estomac avait besoin, me dis-je en pénétrant dans la salle.

Il y avait un journal sur la table. Tous les gros titres semblaient concerner la dictature et ses répercussions – les interminables procès des officiers de l'armée ; la promulgation probable de la loi du Point Final, qui interdisait les poursuites au pénal contre les personnes accusées de s'être livrées à des actions politiques violentes durant la dictature ; le sentiment général de colère et de justice non rendue. Dans les pages intérieures, je tombai sur un article consacré à une agression dans une station de ski de Bariloche, sur la personne d'un lieutenant de l'armée, un dénommé Rodrigo Astral – apparemment plus connu sous le surnom d'Ange Blond de la Mort. Une petite photographie sous le texte montrait ses traits aquilins et sa chevelure gominée de prince charmant, que je reconnus aussitôt : Rubio, l'un des soldats présents dans les locaux d'Automotores quand je m'y trouvais. Cet endroit était également cité dans l'article, désigné par l'abréviation étrangement formelle de CCD : Centre Clandestin de Détention.

Je pliai soigneusement le journal et le reposai sur la table, puis quittai le restaurant sans un mot au serveur. Je n'étais pas paniqué, mais le poids de tout cela m'accablait. Cette impression de vendetta qui se dégageait des événements, cette sensation que l'Argentine ne m'avait pas forcé à revenir sans raison. Mon retour aurait pu avoir lieu à d'autres occasions – ces lettres concernant l'héritage de ma mère exigeaient que je vienne le réclamer en personne, et les demandes d'entretien de la commission CONADEP évoquaient le remboursement des billets d'avion – mais ces requêtes étaient dépourvues de visage, impersonnelles, limitées à de simples communiqués administratifs que je pouvais tout à fait ignorer. Tout ceci, au contraire, n'était qu'une succession de visages, et je voyais très bien qui serait le suivant : j'imaginais déjà le sourire du Colonel sous sa moustache, tandis qu'il porterait un verre de whisky à ses lèvres.

Je repensai une nouvelle fois à la bouteille de Johnnie Walker dans

ma chambre d'hôtel et à la brochure des visites guidées au cimetière de la Recoleta. Soudain, elles parurent constituer un message qui m'était destiné. Bien sûr, c'était là, dans le dernier endroit où j'avais rencontré le Colonel dix ans auparavant, que je devais le retrouver. Le passé resurgissait violemment alentour, et pour moi tout particulièrement.

*

Il était plus de six heures du soir quand j'arrivai sur place car j'avais continué à pied, et le cimetière était fermé. Mais au lieu de rentrer à mon hôtel, je m'installai dans un café voisin, où je restai jusqu'à la nuit – c'est-à-dire assez tard, car c'était la fin du mois de novembre. Puis, à moitié ivre des deux litres de bière que j'avais consommés, j'allai m'asseoir sur la place devant l'entrée principale du cimetière.

Je n'avais aucune affection pour ce cimetière. Même aux premiers temps de mon séjour à Buenos Aires, je n'y avais vu qu'un simple attrape-touristes, un hommage tape-à-l'œil à certaines des institutions les plus condamnables du pays, à l'aristocratie, à l'Église catholique. Il ne manquait que l'armée. C'était d'ailleurs la raison pour laquelle j'avais été surpris que le Colonel le choisisse comme lieu de rendez-vous : ce n'étaient pas les siens qui étaient enterrés là, ou qui flânaient dans ces allées en prenant des photos. Je n'avais jamais réussi à tirer cela au clair. Mais bon, le Colonel n'était pas vraiment le plus prévisible des hommes.

La nuit était tombée, et il n'y avait pas d'éclairage proprement dit dans le cimetière, ce qui rendait le ciel légèrement plus noir que dans le reste de la ville. Les seuls lampadaires étaient suspendus à des structures en fonte fixées au mur d'enceinte, et ne projetaient pas assez de lumière pour éclairer les colonnes gréco-romaines immaculées du portail. L'austère relief en latin qui couronnait l'entrée – *REQUIESCANT IN PACE* – était plongé dans l'ombre au point d'en être illisible, et le clocher de l'église coloniale, juste à côté, était si indistinct qu'on aurait pu le confondre avec la flèche d'un mausolée parmi tant d'autres.

Néanmoins, cette scène était assez pittoresque pour qu'un homme déguisé en caricature de Carlos Gardel, avec un chapeau feutre et une rose rouge accrochée à sa boutonnière, fasse la manche en jouant des notes douces-amères sur son bandonéon. Des chats de gouttière efflanqués passaient discrètement devant lui comme attirés par la musique, mais plus probablement par l'espoir que toute personne suffisamment généreuse pour donner un peso au musicien le serait

assez pour leur offrir de quoi manger. L'un avait un pelage couleur or, hirsute, l'autre était blanc moucheté de points noirs, le troisième était un siamois au poil soyeux dont les yeux chatoyaient comme des éclats de glace. Ronronnant par intermittence, ils décrivirent un arc-de-cercle pour regagner le mur du cimetière et se glisser entre les barreaux d'un portail plus petit, situé au sud du premier.

Le portail était ouvert, remarquai-je, légèrement entrebâillé d'un côté. Je me levai et, sans même vérifier que personne ne regardait, je me glissai à mon tour à l'intérieur.

Je n'étais jamais entré dans ce cimetière la nuit. Tous les majestueux détails de l'architecture et des sculptures ainsi noyés dans les ténèbres, sa splendeur était moins flagrante, de même que l'impression que les lieux étaient bien tenus ; cela ressemblait davantage à des ruines, à une véritable cité des morts. Des vases de fleurs renversés attirèrent mon attention, la maigreur des tiges desséchées. Des statues d'ange brisées et des croix gothiques projetaient des ombres macabres, mes pas résonnaient sinistrement derrière moi, et les dalles branlantes se remboîtaient sous mon poids avec des claquements précipités et effrayants.

L'un des chats de tout à l'heure était assis au milieu de l'allée, en train de se lécher. Simple silhouette dans l'obscurité, il me parut d'abord noir, accentuant cette impression de décor d'Halloween ; puis il leva ses yeux louches sur moi et je me rendis compte que c'était le siamois. Il s'enfuit sur sa gauche et je m'engageai après lui dans l'allée secondaire.

C'est alors que je l'aperçus – un homme proportionnellement aussi maigre que l'animal qu'il caressait, courbé sur cette allée étroite au pied d'une crypte ancienne et décrépite appartenant à un noble oublié répondant au nom de Dasso, et de la Vierge Marie fissurée, privée de nez, qui contemplait les lieux depuis son pinacle.

Il était habillé en civil – un costume du même gris que la pierre alentour et que sa chevelure dégarnie. Seules ses bacchantes broussailleuses avaient gardé ce brun profond qu'elles avaient dix ans plus tôt. Même ses yeux – de petites choses perçantes qui, à cause de sa personnalité hautement cultivée, semblaient toujours exiger des lunettes pince-nez – étaient devenus humides et brumeux.

« Colonel », hélai-je, et le siamois fila se cacher, laissant la main de l'homme caresser l'air.

« Señor Shore. » Il se redressa et m'examina des pieds à la tête, un sourire amusé, familier, palpitant sur ses lèvres. « Vous portez une barbe. »

Il le dit comme si j'étais encore un adolescent, et que je faisais cela pour avoir l'air d'un adulte. Cette impression me troubla – peut-être parce que c'était vrai.

Le nom qu'il avait employé me troublait encore davantage – me tourmentait, pour tout dire. Il avait toujours aimé faire étalage de sa maîtrise de l'anglais devant moi, l'une de ses manières préférées étant de traduire mon nom. Je ne me rappelle plus s'il avait commencé à m'appeler Thomas Shore, « Thomas Rivage », avant ou après m'avoir parlé de l'écrivain britannique du ^{xix}^e siècle, mais je me rappelle en revanche des mots qu'il avait employés pour me le présenter. C'était pendant l'été de mon déménagement à Buenos Aires, deux mois avant le coup d'État de 1976 :

« Il a écrit un livre qui s'appelle *The Churchman and the Freethinker*, "L'Homme d'Église et le Libre-penseur". Intéressant, non ? Si c'était comme en Argentine, ces deux-là ne devaient pas très bien s'entendre. À vrai dire, si c'était tant soit peu comme en Argentine, ce livre se serait sans doute intitulé "L'Homme d'Église", tout court. Ce pays ne saurait rien tolérer qui soit plus proche d'un libre-penseur que je ne le suis, Tomás. Heum, pardon – *Thomas*. Señor *Thomas* Shore, c'est comme ça que je devrais t'appeler. Car toi aussi, à ta manière, tu es un libre-penseur. »

C'était le nom qu'il avait fini par inscrire sur mon faux passeport. Et ce nom avait pris à mes yeux, par le prisme complexe d'une casuistique élaborée a posteriori, l'allure d'une sorte de malédiction, la raison spirituelle pour laquelle j'étais devenu traducteur en m'installant à New York. Certes, c'étaient des textes médicaux que je traduais pour gagner mon pain, à mille lieues de la libre-pensée, mais quand même. C'est comme si, en me baptisant de la sorte, mon identité tout entière s'était enchevêtrée dans la traduction et qu'elle s'était à jamais, selon l'expression consacrée, perdue entre deux mondes.

« Êtes-vous un genre de fantôme ? lui demandai-je.

— Plutôt un ange, en fait. Je suis ton ange, Tomás, tu ne le sais pas ? Je l'ai toujours été. La seule chose qui ait changé, c'est ton... » Il m'étudia de nouveau, avant de m'adresser un geste vague, d'une joue à l'autre, comme un parent indiquant à son enfant de s'essuyer le visage. « Ton... *menton*. » Il sourit d'avoir retrouvé le mot en anglais, puis fit presque la moue en voyant que je ne partageais pas sa satisfaction. « Allons, Tomás, tu sais bien que c'est vrai. Je t'ai sauvé de cet endroit de bien des façons, n'est-ce pas ? »

Il parlait comme il le faisait de son vivant : contaminé par une

certaine forme de pouvoir, le genre qui vous donne confiance, vous autorise toutes les manies. Sa conversation semblait partir en roue libre, mais elle menait toujours quelque part, même quand on ne pouvait deviner sa destination.

C'est également ainsi qu'il jouait aux échecs. Ou plus précisément, il jouait aux échecs dans tout ce qu'il entreprenait : avec des sacrifices audacieux et qui semblaient aléatoires, des mouvements si inexplicables qu'on aurait cru qu'il se moquait. Cela m'avait toujours désarçonné. Visiblement, c'était encore le cas.

« Et vous venez faire quoi ici, cette fois ? demandai-je.

— Pas te sauver de cet endroit. Plutôt le contraire, à vrai dire. »

Le vague pressentiment qui accompagna ces paroles – je fus surpris par l'attirance qu'il déclenchait en moi. La même attraction gravitationnelle que le Colonel – et Isabel aussi, d'ailleurs – avait toujours exercée.

« Que voulez-vous dire ?

— Ma moralité a toujours été... compliquée. Tu sais que jouer pleinement les héros ou les méchants n'a jamais été mon truc. Et pourtant... ça finit par vous travailler, pas vrai ? Certains d'entre nous en tout cas...

— La culpabilité, vous voulez dire ?

— Bien sûr. La pénitence, la culpabilité », dit-il, comme si toute nuance entre ces notions était superflue. « On voudrait revenir en arrière et changer certaines choses. Mais dans la vie, c'est impossible, n'est-ce pas ? Tout ce qu'on peut faire dans la vie, c'est essayer de se rattraper par d'autres moyens. Je sais que tu sais de quoi je parle, Tomás. »

Cela aurait dû être une bonne chose, sans doute, d'essayer de compenser les mauvaises actions du passé. Mais il avait lancé cette remarque comme si c'était tout l'opposé – un échec moral, la preuve de l'ampleur inexpiable de ces mauvaises actions.

« Et vous, vous savez de quoi vous parlez ? demandai-je.

— Évidemment. Pourquoi crois-tu que je t'ai cherché ?

— Vous comptez vous racheter auprès de moi ?

— Auprès de *toi* ? Ha ! Quel égoïste tu fais, Tomás, vraiment. » Il souffla entre ses dents. « Auprès d'elle, Tomasito. Nous allons nous racheter auprès d'elle. »

Des moments de la journée de la veille passés avec Isabel se mirent

à défilier sous mon crâne et dans mes sens : je sentais ses lèvres gercées sur les miennes, ses cheveux secs sous mes doigts, je voyais la maigreur nouvelle et improbable de ses cuisses. Je humais l'air dépourvu d'odeurs et j'entendais son fameux rire évasif.

C'est agréable de savoir que, sous certains aspects, tu n'as pas changé.

Sous certains aspects, j'ai changé.

Et c'est seulement en voyant se dévider ces moments que tout cela devint concret pour moi. C'est alors, seulement, que ces bribes fantomatiques de logique et de sensations se tissèrent ensemble pour constituer des faits tangibles et une certitude, la réalité étrange et granuleuse de la fantômité elle-même. Le Colonel en faisait partie. Et Isabel aussi – malgré mes dénégations, je le savais depuis le début, depuis ce premier instant tout sauf miraculeux – lui appartenait aussi.

Dix ans. Sais-tu seulement ce que cela m'aurait fait de savoir que tu avais survécu ?

Je te donne vraiment l'impression d'avoir survécu, Tomás ?

« Comment ? demandai-je.

— Tu sais comment », répondit le Colonel d'un ton suffisant. Ce n'était peut-être que cela, cette qualité dans son discours que j'avais toujours attribuée à un mélange de liberté et de calcul, à une sorte de prescience excentrique – peut-être que c'était tout simplement de la suffisance. « Nous avons pris sa vie, Tomás. N'aimerais-tu pas la lui rendre ? La ramener à la vie, je veux dire ?

— La ramener ? Vous voulez dire, la reprendre à... ?

— La reprendre, la ramener – quelle différence ? Ce qui compte, c'est qu'elle revienne *ici*. De là-bas.

— Mais *là-bas*, c'est... ?

— Tu crois que c'est impossible ? Même maintenant, après l'avoir vue ? Après m'avoir vu, *moi*, souligna-t-il avec emphase. Regarde-moi – frais comme une rose. Ou plutôt quelque chose d'un peu plus flétri, je le reconnais, mais bien assez vivant pour mener à bien cette proposition. La frontière, c'est quelque chose de très réel. Mais elle est fine, et poreuse d'une certaine manière. Il y a plus de manières de la franchir qu'on ne pourrait le croire.

— Si c'est si facile, pourquoi Isabel ne peut-elle pas tout simplement revenir toute seule ? », demandai-je, troublé par de nouveaux échos de la nuit précédente, et voyant tous nos échanges se renverser de plus belle dans ma mémoire.

On t'a mise dans un centre de détention ?

Le plus grand de tous.

« Facile ? Non, ne tire pas de conclusions trop hâtives, Tomasito. Il y a la manière dont elle est revenue, et moi aussi. Mais ce que je disais à l'instant, c'est qu'il y avait *plus* de manières. D'*autres* manières. Nous sommes revenus ici, ta petite rebelle chérie et moi, fondamentalement en nous glissant dans des fissures. En profitant de failles fugaces et incertaines, comme tous ces fantômes misérables dont on parle dans les histoires. Mais il faut que tu comprennes, cet endroit, l'au-delà – ça te change. Ça te tue encore et encore, vraiment, à chaque instant. Au bout d'un moment, ce n'est pas seulement ta vie que tu perds, c'est *toi*. Alors revenir de cette manière, ce n'est pas bon, tu vois. Il te manque quelque chose, il te manque tout. C'est un simple épiphénomène, pas la réalité. Pas la vie.

— Mais vous avez trouvé une autre manière », dis-je, avec une tension dans la voix, quelque chose de plus tranchant que le sarcasme ou le scepticisme. Tout cela me semblait encore trop aisé, trop semblable à un pion jeté en pâture pour m'appâter. Il faisait cela si souvent que j'avais parfois perdu des parties parce que j'avais peur de prendre ce pion, de sentir se refermer sur moi le filet qu'il m'aurait forcé à tisser.

« Vous ne me croyez pas, Señor Shore ? C'est de bonne guerre, je dois le reconnaître. Nous sommes des êtres scientifiques, toi et moi, rationnels jusqu'à l'excès. Mais quel que soit mon casier en matière de moralité, tu sais qu'il est beaucoup moins douteux en ce qui concerne l'honnêteté. Tu sais que je ne t'ai jamais menti. »

Je le savais. Même si, là aussi, la distinction entre épiphénomène et réalité semblait appropriée : offrir une pièce au service d'un dessein plus grand n'est pas un mensonge ; mais c'est tout de même une tromperie.

« Et puis, poursuivit le Colonel, en bon scientifique que tu es, n'as-tu pas envie d'en avoir le cœur net ? D'être bien sûr qu'il n'y ait rien que tu puisses faire pour apaiser ta repentance, ta culpabilité, quel que soit le mot que tu mets là-dessus ? Qu'est-ce que tu as à perdre ? »

Je repensai à Claire, pleurant sous la douche la veille de mon départ. Je l'avais écoutée depuis notre chambre pendant de longues minutes avant de me déshabiller et d'aller la rejoindre. Quand j'étais arrivé, je n'avais pu faire la différence entre l'eau qui coulait sur ses joues et ses larmes. Nous nous étions savonné l'un l'autre sans rien dire au sujet de son aventure ou de mon départ, et quand nous étions ressortis de la douche, elle m'avait essuyé le dos, car je ne le faisais

jamais très bien. « Tu sais que si cette histoire s'arrête, tu iras te coucher trempé tous les soirs », avait-elle dit en éclatant de rire. J'avais ri à mon tour, doucement.

« Comment franchit-on la frontière ? demandai-je.

— Comment franchis-tu la frontière, tu veux dire ? Mais ça aussi, vous le savez déjà, Señor Shore. Ce chemin, tu as failli l'emprunter une fois, après tout. »

Nouveau pincement de suspicion. Plus que cela : un peu comme si on m'attrapait par la nuque ou qu'on empoignait mes intestins, comme un coup de griffe profond et circulaire. Je levai les yeux sur la Vierge Marie sans nez et les autres statues qui nous surplombaient, et ressentis le même genre de pénétration dans leur regard, comme si elles voyaient les images qui se bousculaient devant mes yeux, les souvenirs : la dernière fois que j'étais venu là, au cimetière de la Recoleta, si désorienté par l'obscurité de la cagoule enfoncée sur mon crâne que je ne voyais même pas la voiture dont j'étais descendu ; ou bien cette nuit à Rome, quelques mois plus tard, où j'avais pris une chambre d'hôtel et, d'une main tremblante, avais pressé le canon d'un revolver contre ma tempe.

À présent, je me sentais tout autant désorienté.

« Plus d'une fois », lui répondis-je, couvrant mes yeux et les fermant dans l'espoir de retrouver mes repères dans le noir. J'aurais dû être mieux avisé.

« Quoi, Rome ? Rome, ce n'était rien. Tu n'as failli l'emprunter qu'une seule fois, en vérité, et ce n'était pas à Rome. Ce n'est qu'à Buenos Aires que tu as vraiment contemplé les ténèbres de cet autre monde. Et seulement ici, en arrivant au cimetière de la Recoleta. La voiture t'a laissé là, tu as pris ta décision... Mais tu aurais pu en prendre d'autres, pas vrai ? Tu aurais pu remonter dans cette voiture et te retrouver dans un autre genre de cimetière. »

Je rouvris les yeux. Vis le Colonel qui souriait.

« Et cette fois, c'est ce qui va se passer ? demandai-je.

— Tu n'as qu'à aller à l'endroit où ce chemin a commencé, puis le descendre. Pousse légèrement la porte de la mort et elle s'ouvrira en grand, tu verras. Au moment où tu remonteras dans cette voiture, eh bien – ce ne sera plus une simple voiture dans laquelle tu te trouveras.

— Mais le chemin, dis-je, concentré comme toujours sur les aspects pratiques, les menus détails. Jamais sur le tableau d'ensemble. Si vous voulez parler d'Automotores, l'endroit ne sera-t-il pas fermé ? Cadenassé ?

— Tomás, Tomás, soupira le Colonel. Ne sais-tu donc pas que je m'occupe de ces choses à l'avance ? C'est comme une partie d'échecs, pour moi ça a toujours été le cas. C'est vrai que, dans ce cas précis, tu as été un peu plus lent à mordre à l'appât que je ne m'y attendais, mais enfin... Tu es là maintenant, pas vrai ?

— Je suis venu dès que j'ai reçu le message, répondis-je.

— S'il te plaît, Tomasito. Cela fait des années que je t'envoie ce message. La demande d'entretien en personne avec la CONADEP, en 1984 ? C'est moi qui l'ai arrangée. Cette relance sur l'héritage de ta mère ? Là encore, c'était moi. Je n'arrête pas d'essayer depuis mon arrivée dans ce monde merveilleux du cercle secondaire. Mon petit stratagème avec Pichuca est le premier qui ait fonctionné, c'est tout. »

La conclusion aurait sans doute dû être que ce moment n'avait rien de particulier, puisqu'il essayait en vain depuis si longtemps de me faire venir ici. Simple question de timing, pure coïncidence. Mais la seule coïncidence que j'identifiais dans ma relation avec le Colonel, c'était de l'avoir rencontré par hasard dans un club d'échecs quand j'avais dix ans. Quelque chose de plus poisseux nous avait liés l'un à l'autre dans la vie et – apparemment – au-delà.

« Je suis ici, maintenant, répétais-je, provoquant un hochement de tête satisfait.

— Tout ce dont tu auras besoin à ton arrivée, c'est ton passeport, dit-il. Ton vrai passeport, celui que je t'ai donné.

— Celui-là était un faux.

— Ha... Je ne crois pas que tu le penses vraiment, Tomasito. Tu l'as apporté, pas vrai ? Tu l'as apporté en Argentine avant même que je ne t'en parle ? »

Il me fallut un instant pour le reconnaître, comme si je risquais d'admettre bien d'autres choses que celle qu'il avait évoquée. Mais au bout d'un moment, je lui rendis son hochement de tête.

« Tu vois ? Ne faites pas semblant d'être si naïf, Señor Shore. Tu savais où tu allais dès lors que tu es parti pour ce pays. Tu savais ce qu'il représentait pour toi, ce que tu venais y chercher. D'une certaine manière, Tomasito, tu as déjà commencé le voyage. »

Qu'aurais-je pu répondre à cela, sinon que c'était vrai ? Que j'étais, sans même m'en rendre compte, prêt à continuer ?

Il me dit de revenir le voir le lendemain, en suivant les consignes qu'il m'avait indiquées et que, de là, nous descendrions ensemble. « Presque romantique, non ? », dit-il en éclatant de rire, et je tentai de

penser à Isabel pour me convaincre que c'était le cas. Mais quelque chose, son rire ou mon envie de faire demi-tour, de m'en aller et d'en finir avec ce voyage le plus vite possible, me disait que ça ne l'était pas. C'était tout sauf romantique.

Cinq

*

Ce n'était pas si différent du matin précédent : brumeux, flou, lacunaire. La gueule de bois, aussi. Seule cette aura d'irréalité avait été enlevée, la draperie des rêves et des illusions chimériques.

J'appelai Claire. Nous étions convenus de ne pas nous parler pendant quelques jours, pour nous donner un peu d'espace et de temps. Mais ce sentiment d'irrévocable s'était de nouveau emparé de moi – la peur, même si je devais revenir de ce voyage, qu'une part de moi ne reste derrière, et que le pont ne soit brûlé. Et puis, cela faisait si longtemps que Claire et moi n'avions pas vraiment parlé. De ce point de vue, mon absence, le fait que je ne sois qu'à moitié là, n'avait rien de vraiment nouveau.

Sa voix était lasse, paresseuse, comme si elle venait tout juste de se réveiller et s'attardait au lit. Les deux heures de décalage horaire, me rappelai-je, alors que le soupçon fugace et hypocrite qu'elle en avait peut-être profité ce matin-là pour revoir son amant me traversait l'esprit. Elle me demanda comment j'allais, et je lui dis que j'allais bien. Elle demanda des nouvelles de Pichuca, et je lui dis que j'étais content de l'avoir vue. Elle me demanda ce que ça faisait d'être de retour, et je lui dis que tout était pareil. Puis différent. Puis que je ne savais pas vraiment.

« As-tu décidé quand tu rentreras à la maison ? », demanda-t-elle. J'avais réservé ma chambre pour deux semaines, en me disant que je pourrais prolonger mon séjour si nécessaire.

« Non, répondis-je. Pas encore. »

Nous restâmes silencieux pendant un moment.

« Tu as décidé, pour Roger ? »

— Non. Pas encore », dit-elle.

De nouveau, le silence.

« Qu'est-ce qu'on est en train de faire ? s'enquit Claire.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Nous ne sommes pas en train de parler. Ce n'est pas parler, ça.

— Eh bien, répondis-je, avec le genre de circonspection qu'elle m'avait reprochée quand nos problèmes étaient moins importants. N'avions-nous pas convenu de ne pas nous parler avant d'y voir un peu plus clair dans ce que nous voulions faire ?

— Et tu y vois plus clair ?

— Non, dis-je. Pas vraiment.

— Eh bien », dit-elle, sans achever sa pensée.

Jusqu'à récemment, si l'on m'avait demandé quelle était la principale caractéristique de Claire, j'aurais sans doute répondu la légèreté, et sa capacité à la répandre autour d'elle. Tout ce poids que je portais partout sur mes épaules – parfois, elle le soulageait comme le font d'ordinaire les conjoints, à force de tendresse et de consolation ; mais le plus souvent, elle essayait de le faire valser d'une plaisanterie. « Tom, me lançait-elle, s'étant entichée de la version anglaise de mon prénom tout autant que le Colonel avant elle. Tu te sens grincheux aujourd'hui ? Tu as besoin d'une glace ? D'une petite pipe ? » Rien n'était sacré ni tabou à ses yeux, et c'était peut-être pour cela que nous parvenions à nous convaincre nous-mêmes que nous étions ouverts, que nous nous acceptions totalement l'un l'autre. « Je sais que tu as fait des cauchemars cette nuit, Tom. Mais tu pétais aussi comme une fanfare. » Elle avait bousculé sans ménagement ma pudeur à chaque étape de notre histoire, à commencer par la première : quand j'avais frappé à son appartement et avais dû lui avouer maladroitement que je m'étais trompé de porte, détachant timidement mes yeux de ses longues jambes nues, qui dépassaient d'un short de sport. Claire – encore suante et s'essuyant le front avec le bas de son tee-shirt, si bien que j'avais eu un aperçu de son buste tonique – m'avait invité à entrer. « Tom, c'est bien ça ? », avait-elle demandé, et j'avais été trop gêné pour la contredire et, d'ailleurs, pour accepter cette première invitation. Cela avait pris deux ans et une deuxième rencontre accidentelle dans les hauts de Manhattan. « Bonjour, Tom », m'avait-elle lancé, tout sourire, comme si elle m'attendait depuis tout ce temps au coin de la 103^e Rue et d'Amsterdam Avenue.

Cela ressemblait à un miracle, l'intérêt si résolu qu'elle me portait. Je ne parvenais pas à le comprendre, et lui avais même demandé un

jour, directement, ce qui l'attirait chez moi. Elle m'avait répondu en plaisantant qu'elle se faisait un devoir de dispenser ses dons aux types les plus tristes qu'elle pouvait trouver, mais je lui avais dit que j'étais sérieux. « Je sais. Tellement sérieux. Que dire ? J'aime te faire glousser.

— Je ne glousse pas, avais-je répliqué, même si je sentais déjà le rire monter.

— T'es le plus grand glousseur de la planète. Comment tu dis ça en espagnol, Tom ? Le plus grand glousseur ? »

Elle ne m'appelait plus tellement Tom, désormais.

« Je voulais juste... commençai-je. Je voulais juste te dire que tu m'as rendu très heureux, Claire. C'est vraiment pour ça que j'appelais.

— Très me semble un peu fort, répliqua-t-elle.

— D'accord. Tu m'as rendu aussi heureux que possible, tu préfères ça ?

— Ça me va, dit-elle. On se reparle dans quelques jours, ok ?

— Ok. » Je ne sais plus si nous nous sommes dit au revoir avant de raccrocher.

*

Le Colonel n'avait pas précisé à quel moment je devrais le retrouver, mais je le savais : tôt le matin, à l'heure de l'embauche. Car le travail était, pour reprendre ses mots, l'endroit où ce chemin avait commencé.

L'itinéraire que j'empruntai n'était pas si différent de celui d'autrefois : un train jusqu'à la station Once, puis un train jusqu'à Floresta. À l'époque, j'allais à pied jusqu'à la gare, en longeant la Plaza Miserere et ses jacarandas clairsemés qui semblaient ne jamais fleurir.

Sur le quai, des gens vendaient des *medialunas* et d'autres viennoiseries, répétant les noms de leurs produits avec la cadence éprouvée d'un chœur de moines. L'attente fut courte, tout comme le trajet – trois arrêts, une demi-heure à peine. Trop court.

« Tes rêves », avait dit Claire quelques mois après le début de notre histoire, m'ayant vu me débattre avec eux dans mon sommeil anxieux et agité. « Tes cauchemars. Tu veux m'en parler, Tom ? » Je lui en avais déjà décrit les causes, dans les grandes lignes, dans une langue impersonnelle comme s'il s'agissait d'un cours introductif ou d'un

documentaire de vulgarisation destiné aux Américains. Pendant vingt ans, lui avais-je expliqué, l'Argentine avait été marquée par un cycle de démocratie, puis de dictature, puis de manifestations, puis de démocratie, puis de dictature, puis de manifestations. Cette fois, la dictature ne serait pas renversée par des manifestations ni par un processus démocratique. Ils avaient mis en place ces centres de détention – lesquels étaient illégaux, mais gérés par les forces armées et le gouvernement dans le but de terroriser la population et de réprimer les idéologies qui menaçaient le pouvoir. Dans un demi-millier de ces centres à travers tout le pays, quelque chose comme trente mille détenus avaient disparu.

« Ce n'est rien du tout, avais-je dit de mes cauchemars. Généralement, c'est juste le train. Celui qui mène là-bas.

— Ils emmènent les prisonniers là-bas en train ?

— Oui », avais-je menti, en me disant que c'était juste pour simplifier.

Mon trajet en train de banlieue se faisait à l'envers, du centre de la ville vers les faubourgs, et il n'était pas rare que j'aie le wagon pour moi tout seul, comme ce jour-là. Je regardai dehors à travers la vitre rayée. Il y avait des graffitis sur les murs des deux côtés des rails, ce qui était nouveau, ainsi que sur les wagons rouillés, à l'abandon, un peu plus loin du centre. Mais le reste du paysage avait à peine changé : l'arrière négligé de bâtiments décrépits, d'autres immeubles plus hauts et plus récents, avec auvents et balcons, les résidences des riches et des pauvres se succédant sans logique apparente. Des parcs verdoyants apparaissaient par-delà les quais de Caballito et de Flores, donnant l'impression d'un trajet charmant et pittoresque. Peut-être qu'il l'était, d'ailleurs ; peut-être que c'était là le problème. Le monde demeurait obstinément, indifféremment beau malgré ma destination.

Je descendis au niveau de l'Avenida General Venancio Flores et j'entrepris la marche familière de cinq minutes. D'un côté, il y avait les rails, de l'autre des immeubles, résidentiels pour la plupart ; selon l'heure matinale à laquelle j'arrivais chaque jour – ou tardive, lorsque je travaillais de nuit –, je voyais des parents emmener leurs enfants à l'école ou au terrain de football à quelques rues de là. Un soir, j'y avais joué moi-même, deux heures à peine après avoir dû ressusciter quelqu'un à l'aide d'un défibrillateur. Je n'avais jamais été un très bon joueur, et je passai l'essentiel du match à regarder la balle se déplacer entre les pieds des autres comme s'ils étaient investis d'un magnétisme stupéfiant qui me faisait défaut. Mais jamais je ne me sentis aussi perdu dans la danse que ce jour-là.

Automotores figurait dans les registres officiels sous le nom d'Automotores Orletti, avais-je appris en lisant cet article consacré à Rubio. À l'origine, l'enseigne fixée sur la façade affichait le nom AUTOMOTORES CORTELL, mais le C était tombé et, apparemment, quand l'évasion avait eu lieu, et que le fugitif qui allait faire un signalement s'était retourné l'espace d'un instant terrifié, les lettres qu'il avait vues dessinaient le nom AUTOMOTORES ORLETTI.

Pour moi, c'était simplement Automotores. Mais pour les autres hommes qui travaillaient là, c'était également El Jardín – le Jardin. Quelqu'un de haut placé avait dû trouver ça drôle.

L'endroit avait été un garage automobile dans sa dernière incarnation, un dépôt ferroviaire dans sa première vie, et conservait, de l'extérieur, l'apparence d'un atelier de mécanique. À gauche de la grande porte roulante en métal se trouvait l'entrée principale, que l'on ne déverrouillait à l'époque qu'après avoir communiqué par radio à la guérite des gardiens un mot de passe absurdement dénué d'originalité : « Sésame ». À présent, elle était grande ouverte, et un homme que je reconnus se tenait à côté, un trousseau de clés à la main. C'était Carlitos le Gringo. Son grand visage enfantin s'illumina en me voyant.

« Azul ! s'écria-t-il. C'est bien toi, Azul ? ! »

Azul – le Bleu – c'était le surnom qu'on m'avait donné à Automotores, pour indiquer mon inexpérience. Lui, nous l'appelions le Gringo car il avait été brièvement affecté sur une base en Caroline du Nord et n'arrêtait pas de se vanter d'avoir suivi sa propre formation contre-insurrectionnelle aux États-Unis. Il avait toujours été corpulent, mais cela s'était accentué ; sa chemise était trop petite et avait un bouton de trop déboutonné, dévoilant sa poitrine velue et la croix en or suspendue à une chaîne, et permettant aussi à une bouffée de talc de s'envoler du creux de son cou. Il y avait chez lui quelque chose de démesuré, une vitalité qui contrastait douloureusement avec l'apathie d'Isabel. Mais il y avait aussi quelque chose de gauche, de pitoyable – ou du moins, cela aurait été le cas si je n'avais pas su qu'il avait été un tortionnaire il n'y avait pas si longtemps.

« J'aurais jamais deviné que c'était toi, le type que j'étais censé laisser entrer, déclara-t-il.

— Moi non plus, répondis-je.

— T'as pas pu t'empêcher de venir, hein ? T'as jamais pu, d'ailleurs. Je me souviens qu'à la fin... »

Il s'interrompit. C'était sans doute la première fois que je l'entendais se taire avant d'en dire trop.

« Apparemment, tu n'as pas pu non plus, fis-je remarquer.

— Hein ? Oh, ça... » dit-il, comme s'il avait oublié qu'il tenait la porte d'un centre de détention et que nous nous étions croisés par hasard à la gare ou à un coin de rue. « Ça faisait des années que je n'étais pas revenu, et je suis pas sûr que d'autres l'aient fait. Le bas est redevenu un garage et une petite fabricante de vêtements a repris l'étage après notre départ – en fait, j'ai entendu dire qu'elle avait gardé une partie de nos installations, qu'elle enfermait les gens dans les placards avec leurs machines à coudre douze heures par jour, ce genre de trucs – mais ils ont fermé tous les deux en 1983, ou 1984, par là. Je suis juste venu pour rendre service au Colonel. Il a beaucoup fait pour nous, rappelle-toi. »

Je préférais ne pas m'en souvenir. « Vous êtes restés en contact, tous les deux ?

— Putain, Azul, tu veux rentrer à l'intérieur et m'interroger pour de bon ? Ha ! » Il laissa échapper un rire grandiloquent, du plus profond de son ventre. « Je te taquine, t'en fais pas. J'ai juste reçu cette lettre me demandant d'être là ce matin. Pour le Colonel, je me suis dit : pourquoi pas ? Deux ou trois heures à monter la garde, qu'est-ce qu'il y a de mal à ça ? En vérité, je n'ai plus aucun contact avec les gens d'avant. C'est triste, non ? Qu'est-ce qui nous est arrivé à tous ? T'as qu'à prendre le Colonel – avec tout ce tintamarre dans les médias, il y a quelque temps, j' imagine qu'on n'est pas près de revoir sa tête. Quant à Triste – *puta madre...* »

Je ne le questionnai pas sur la lettre du Colonel, imaginant qu'elle était semblable à celles qu'il m'avait fait parvenir depuis toutes ces années, et nous nous retrouvâmes à échanger des banalités. Le Gringo me demanda combien de temps je comptais rester en ville, et je lui répondis pas longtemps. Il me demanda où je vivais, et je le lui dis aussi. Je m'efforçai de ne lui poser aucune question.

« Tu nous as manqué en 1978 », dit-il, faisant référence à la première Coupe du Monde de football remportée par l'Argentine, au plus fort de la dictature. J'habitais déjà à New York, mais je n'avais pu m'empêcher d'allumer la radio et, pour une raison troublante que je n'aurais su expliquer, d'encourager en silence ma patrie. « On a regardé ça tous ensemble à Olimpo – c'est là que la plupart des gars étaient affectés, à l'époque, à dix minutes d'ici à peine sur l'avenue Colonel Lorenzo Falcón. Tout le monde hurlait quand on marquait des buts. T'aurais dû être là, Azul. »

Il y avait encore chez lui cette apparente innocence un peu déconcertante, comme un enfant qui aurait manqué de jugeote. Je me

souvenais d'un jour où il m'avait demandé, d'une voix presque effrayée, si c'était vrai, comme les gens le racontaient, que les Juifs étaient en train de faire main basse sur la Patagonie. Il ne s'était même pas rendu compte que j'étais moi-même juif.

« Tout le monde regardait ?

— Bien sûr.

— Même les prisonniers ?

— Bien sûr. Ça aurait été vraiment de la torture, de ne pas les laisser voir ça. T'aurais dû les entendre crier “gol” avec nous. Gooooooooool, gooooooooooooooooool. Comme si on était tous dans le même camp, je te jure.

— Les prisonniers ont crié “gol” avec vous ? », demandai-je, même si je n'avais nul besoin de clarifications. Je ne sais pas de quoi j'avais besoin au juste.

« On leur avait dit de pas être timides, que c'était une grande occasion. Et t'en serais pas revenu, Azul, une fois qu'on leur a donné la permission... Ils auraient pu faire sauter le toit de cet endroit avec leurs cris, je te jure. Ça, ça aurait été une sacrée évasion, hein ? Pas comme ta combine pourrie. » Il n'avait pas dit cela comme une accusation, mais nous restâmes tout de même silencieux un moment, aussi mal à l'aise que des ex qui se seraient croisés par hasard.

Connaissant le Gringo, je devinais qu'il allait bientôt craquer sous le poids de tout ce silence, et j'avais raison. Il aurait été un désastre si on l'avait placé dans un centre de détention.

« T'as regardé cette année ? Waouh, ce Maradona ! La Main de Dieu ! Incroyable. La guerre contre la subversion est ce qui est arrivé de mieux au football argentin, je te jure. Et tu sais pourquoi ? Le patriotisme. Après ça, on le désirait encore plus fort pour notre pays. On verra si ça dure, maintenant que nos dirigeants laissent tomber les vrais patriotes. Tu sais qu'ils refusent d'accorder des promotions à certains d'entre nous, et qu'ils font porter le chapeau de ce qui s'est passé pendant la guerre aux types comme nous ? Le Colonel – ils ont pratiquement fait de lui un bouc émissaire, pour Campo de Mayo. Et Rubio, il s'est fait agresser, il peut même plus quitter le pays parce que l'Espagne veut le faire extraditer à cause de ces nonnes. Et Triste, *puta madre*, t'as entendu ce qui lui est arrivé ? »

Je n'avais pas envie d'entendre parler de Triste. Ni d'aucun d'entre eux.

« Il faut que j'y aille, Carlitos », dis-je, avant de me rendre compte que je ne pouvais pas prétendre être pressé par le temps,

qu'Automotores m'attendait depuis dix ans et pouvait bien m'attendre encore dix minutes.

Mais à ma grande surprise, le Gringo fit un pas de côté, avec un hochement de tête entendu. « Faut que tu lui rendes hommage, hein ? Je comprends. La vérité, c'est que je suis revenu une fois ici, quand l'opération concernant la femme a été terminée. Avoir cet endroit pour soi seul – c'est quelque chose. Enfin bon, reprit-il, on devrait prendre un café pendant que t'es en ville. Parler du bon vieux temps, regarder un match ensemble.

— Bien sûr, Carlitos.

— Je suis sérieux. Cette Américaine – Pouah ! Je comprends. J'aurais pu faire la même chose.

— Bien sûr, Carlitos, répétais-je.

— Quoi ? Tu crois que je fais pas de cauchemars ? Tu crois que ça me faisait rien ? »

Je ne pus m'empêcher de reconnaître, non sans dégoût, la tonalité de ma conversation avec Isabel. *Ce n'est pas comme si je n'avais pas mes propres cauchemars, Isa*, avais-je dit.

« Je te crois, Carlitos », dis-je, cédant à ses caprices comme si c'était vraiment le bon vieux temps. « Je t'appellerai plus tard, quand j'en aurai fini ici, lui promis-je, même si je n'avais plus son numéro et ne comptais pas le lui demander. On ira le prendre, ce café. »

Il sourit tristement avant de s'éloigner. Je mentirais si je disais que tout cela ne m'inspirait aucune culpabilité. En cet instant, alors même que je pensais combien cela devait être difficile pour les Argentins qui n'avaient pas quitté le pays, et qui devaient vaquer à leurs occupations quotidiennes en sachant qu'ils pouvaient tomber sur leurs tortionnaires dans n'importe quelle gare ou à n'importe quel coin de rue, ou en se demandant, parce qu'on leur avait mis un bandeau sur les yeux à ce moment-là, si l'homme qui les regardait bizarrement dans le bus ne les avait pas violés – même en cet instant, donc, je me sentais coupable, comme si j'étais en train de m'enfuir à nouveau.

Mais à présent, on pouvait entrer librement dans les locaux d'Automotores, et je me rappelai que je n'étais pas en fuite. Plus maintenant.

*

Tu n'as qu'à aller à l'endroit où ce chemin a commencé, avait dit le Colonel, *puis le descendre*. Au lieu de grimper l'escalier vers les anciens

quartiers des officiers – la première moitié des marches était en bois, la seconde en marbre, comme si on s'élevait vers la royauté –, je traversai la guérite des gardiens vers le garage proprement dit. Les lieux avaient à peine changé : des pièces détachées de voiture jonchaient toujours le sol, et l'odeur d'huile de vidange était toujours épaisse et forte, aussi poisseuse dans vos narines que le ciment sous vos pieds. Seul le rideau qui dissimulait jadis la partie du fond avait disparu, et l'espace semblait plus vaste et plus vide que je ne l'avais jamais vu au cours des six mois passés ici. Plus sombre aussi – les ampoules pendues au plafond étaient éteintes, et la lumière du soleil ne pénétrait pas à l'intérieur à travers la porte roulante.

J'attendais qu'il se passe quelque chose, un flash de souvenir ou de peur, ou au moins le hérissément des poils sur mes bras, mais rien. C'était comme dans la plupart de mes cauchemars : étrangement concret, les traumatismes clairement parqués en coulisses.

Ici aussi, il y avait un escalier – entièrement en bois, celui-là, et certainement plus grinçant que jamais ; il avait l'air fragile, comme prêt à s'effondrer dès qu'on poserait le pied dessus, mais je savais d'expérience que ce n'était pas le cas. C'était l'escalier par lequel on faisait monter les prisonniers, et celui que j'avais emprunté la dernière fois que j'étais venu ici, c'est pour cette raison que je m'y engageai de nouveau.

La peinture blanche sur les briques, à l'étage, avait toujours été craquelée, mais à présent, elle s'écaillait ; on voyait des taches d'un gris sale à travers. Il restait encore des peluches et des chutes de fil par terre, vestiges de l'atelier clandestin où des gens avaient été exploités, et le toit était recouvert des mêmes tôles ondulées que les bidonvilles, brunies par les ans. Les fenêtres demeuraient soigneusement occultées et scellées, mais il y avait tout de même davantage de lumière qu'en bas, en provenance de la terrasse. Elle portait assez loin pour que je puisse distinguer les portes de ce qui avait été jadis les trois cellules d'isolement, et celle de la cellule collective. Au-delà, le couloir se faisait plus sombre, comme le bout d'un tunnel obscur. Mais je savais ce qu'il y avait au fond.

La salle de torture. La porte, par chance, semblait fermée.

Je me tournai donc vers la plus proche des cellules d'isolement. Sa porte était fermée aussi, mais pas à clé, et je la poussai avec précaution, comme s'il pouvait y avoir quelqu'un à l'intérieur.

Il n'y avait personne. Mais dans la lumière du balcon, je vis qu'il y avait autre chose par terre que des peluches et des fils : deux bandanas rouges et un tissu noir plus grand et plus épais qu'en dépit de son

aspect informe, je reconnus aussitôt.

« Rien d'autre ? », m'avait demandé Claire lors de cette conversation au sujet de mes cauchemars. Nous étions allongés sur notre lit. Je contemplais le mur. Dans ce silence fragile, je me rappelle avoir songé : *Quel cliché*, tandis que Claire regardait ma joue, me caressant gentiment l'épaule du bout des doigts. *Voilà à quoi ressemble une personne blessée. Voilà à quoi ressemble un réfugié.*

« La radio. Des camions entrant dans le garage. La *capuchita*.

— Ça veut dire quoi ?

— Ça veut dire la “petite cagoule”. »

Son regard était perplexe mais doux, comme si je m'étais trompé. « Jamais cette machine, cet aiguillon électrique destiné au bétail, dont ils se servaient ? m'avait-elle demandé. Comment ça s'appelait ?

— La *picana* », avais-je répondu. Je haussai les épaules, puis secouai la tête.

« Je croyais que... ne s'en servaient-ils pas sur vos testicules et tout le reste, vos parties sensibles ?

— Les parties sensibles. Oui.

— Mais ils ne te touchaient pas quand tu avais la tête enfoncée dans cette... cette cagoule ?

— Ils ne te touchaient pas trop, non.

— Mais alors, qu'est-ce qu'ils faisaient ?

— Ils n'avaient pas à faire grand-chose. »

Ce que je n'arrivais pas à expliquer, c'est qu'on se le faisait soi-même. Que pour échapper à cette obscurité, on sortait de soi-même par tous les moyens. On sortait de son esprit.

Pousse légèrement la porte de la mort, avait ajouté le Colonel, *et elle s'ouvrira en grand, tu verras.*

Je refermai la porte derrière moi et m'assis en tailleur sur le sol. Je me servis d'un des bandanas pour me nouer un bandeau sur les yeux, j'enfilai la cagoule sur ma tête et, à tâtons, comme si mes mains n'avaient jamais oublié ce geste, je pris l'autre bandana pour refermer la cagoule autour de mon cou. Pas trop serrée – juste assez pour empêcher la lumière d'y pénétrer par le bas et de remonter le long de ma gorge. Un peu d'air passait encore. Mais rien de plus.

Je m'allongeai, sans avoir besoin de fermer les yeux.

Il n'y a pas d'ombres dans cette obscurité. Pas de silhouettes, ni de contours. Même quand on finit par céder et qu'on ferme les yeux dans l'espoir d'attraper un éclat de lumière ou deux flottant sur l'envers des paupières, il semble que tous se soient enfuis, aussi.

Mais les sons – ils sont amplifiés. La plupart sont les vôtres : laids, vulgairement biologiques. Vous vous entendez renifler ou avaler ou lécher sans le vouloir le bâillon dans votre bouche, et c'est comme si vous entendiez bouger la moindre particule liquide, tourner le moindre engrenage gluant dans cette action. Votre corps semble être un appareil si délicat, si désorganisé. Vous avez l'impression qu'il va se disloquer. Et pour la plupart des gens qui font l'expérience de la *capuchita*, il s'est déjà disloqué.

Mais ce n'est pas le pire, du moins pas pour moi. Le pire, c'étaient les autres sons, les autres choses qui se disloquaient. Le temps, déjà. Les heures s'étiraient, se brisaient et se brouillaient, et je ne savais plus où j'en étais : 1986, 1976, ou bien éjecté du cycle pour de bon.

Demandez-moi quelque chose... S'il vous plaît, demandez-moi...

Il y avait aussi... comment formuler ça ? La connaissance ? Les postulats ? Des portes verrouillées commençaient à s'ouvrir dans mon esprit : *Qu'est-ce que ça peut faire, si c'est mal ? Qu'importe l'amour ? Qu'importe la mort ?*

Ils ne m'avaient pas encore posé de question quand ils m'ont soumis à la *picana*, pas une seule question. J'ai hurlé dans le bâillon, en me demandant désespérément pourquoi. Pourquoi ne m'avaient-ils rien demandé ?

El tiempo no lo cura. Locura.

Des phrases sans queue ni tête, des souvenirs suintaient en moi. C'était moins comme un barrage qui aurait cédé que comme une fuite, une mare qui se serait étendue régulièrement. Une pagaille de pensées et de souvenirs sans lien entre eux, du moins au début : une partie d'échecs – *Quand ? Contre qui ?* – dans laquelle j'expérimentais la défense française et perdais. Un bouillon de poulet tellement chargé d'oignons qu'on n'y trouvait pas le poulet – *Qui avait cuisiné ça ?* Un couple qui se disputait et l'un des deux répliquait : *El tiempo no lo cura. Locura.* Étaient-ce mes parents ? Une émission de télé ? L'expression signifiait : « Le temps ne vous soigne pas, il vous rend fou. » Ou, selon ma version : « Le temps n'enrobe rien. Il vous dérobe. »

Lo-cu-ra.

Les mots eux-mêmes se désagrégeaient en syllabes et se réarrangeaient comme des enfants espiègles qui vous joueraient un tour.

Cura.

Le Curé. Ce mot voulait dire ça, aussi, et je repensai à cet homme. Au fait qu'il n'appelait pas seulement cette salle de torture une salle d'opération, mais qu'il semblait y croire vraiment, parfois, comme si l'extraction d'informations par des moyens violents était un acte chirurgical, médical. Il rêvait d'avoir des blouses de chirurgien et des gants en latex, des murs carrelés au lieu du revêtement de polystyrène qui servait d'isolation phonique. Il nous obligeait à nettoyer compulsivement cette pièce, à l'asperger de désodorisant et même, parfois, à apporter des herbes aromatiques et des fleurs. Imagine-t-on un hôpital sans fleurs ? demandait-il.

Che, azulito. T'es étudiant en médecine, non ? Mon patient a peut-être besoin de ton aide...

J'entendais leurs voix étouffées dans le couloir. Ils avaient un nom aussi pour cet endroit : l'Avenue du Bonheur. Tout devait être inversé ; le haut était le bas, et le bas le haut. Les prisonniers n'étaient pas assassinés, ils étaient « transférés » ou « avaient leur ticket ». Ou, lorsqu'ils n'étaient pas à portée d'oreille – peut-être – « envoyés là-haut vers le ciel ».

Merlo. Qui passe à Merquetti. Mais Massolini tacle proprement le ballon. Piera est à la réception, mais il est hors jeu. Le gardien dégage loin. Carlos Rodriguez...

Les voix – ce n'étaient pas celles des autres gardes. Était-ce la radio ? Une partie de football ? Elles étaient fortes et proches, comme si elles provenaient de l'autre côté de la porte. J'avais des fourmillements en les entendant.

Carlos Rodriguez, qui la redonne à Merquetti. Merquetti fait une longue transversale, il cherche encore Merlo. José Ignacio au marquage. Il attend, il attend...

Seuls nos surnoms n'étaient pas inversés. Le Curé était un vrai curé. Le Gringo avait passé du temps aux États-Unis, Rubio était effectivement blond et moi, j'étais un bleu. Le vrai nom de Triste, c'était Felix, mais il était triste et renfrogné et nous faisait clairement comprendre combien ce boulot le déprimait, ce qui lui avait valu ce sobriquet. Tous, à l'exception du Curé et de moi, étaient des militaires, censés apporter un peu de discipline et d'organisation dans cet endroit.

Quelques autres venaient en alternance, notamment deux sosies chevelus surnommés Chèvre et Nez. Il y avait aussi les agents étrangers – Automotores était l'une des bases de l'opération Condor, ce programme international financé par les États-Unis pour réprimer les mouvances communistes en Amérique du Sud, et nous comptions souvent autant de Chiliens, de Brésiliens et d'Uruguayens parmi nous que d'Argentins.

Nous avions aussi quelques personnes haut placées de l'agence de renseignement SIDE, qui chapeautait ce centre en partenariat avec la police fédérale. Aníbal Gordon, surnommé Noir, était notre chef. Les autres agents du SIDE se faisaient également appeler par des noms de couleurs : Rouge, Gris, Marron. J'étais le seul Azul.

Le reste des hommes étaient des membres de la police fédérale, ou les monstres triés sur le volet d'Aníbal. Et à l'exception de Rubio et moi, tous étaient trentenaires. Nous étions les deux gamins, et on nous donnait parfois du *nene*, « gamin », quand nos supérieurs avaient la flemme de faire des distinctions. Cela irritait Rubio, car il était plus vieux que moi, et il n'aimait pas que l'on nous associe ; j'étais trop délicat à son goût.

...contre-attaque maintenant. Boca est en train de pousser, River est sur la défensive. Carmen sur l'aile gauche, poussé hors des limites du terrain. Dominici joue la touche. Nouveau débordement sur l'aile, ça va centrer...

Le plus souvent, on pouvait savoir qui était au travail à la station de radio choisie. Le Curé préférait la musique classique et, quand il pouvait en trouver, l'opéra. J'avais même l'impression qu'il lui arrivait de caler ses horaires sur les retransmissions en direct du Teatro Colón. Il n'était pas rare qu'il vocifère lui-même des arias, ceux de Puccini en particulier, sa vigoureuse voix de ténor contrastant avec son timbre féminin, digne d'une infirmière, lorsqu'il demandait aux prisonniers de confesser leurs péchés.

Triste aimait le tango, qui, à défaut d'autre chose, s'accordait bien avec son nom ; il avait la personnalité la plus effacée du groupe, le physique le plus quelconque aussi : maigre, plutôt petit, les inévitables rouflaquettes hirsutes des Argentins, des chaussures trop grandes et des lunettes d'écaille. Pour le Gringo, bien sûr, c'était le rock américain. Son grand corps swinguait sur tout, d'Elvis aux Ramones, et la *picana* avec lui, ce qui rendait ses sessions légèrement plus tolérables pour ses victimes car la pointe double en bronze de l'appareil s'écartait brièvement de leur peau, de temps à autre.

Rubio s'en fichait ; pour lui, la seule musique qui comptait était sûrement celle qui se jouait à l'intérieur de cette pièce. Il tournait le

bouton d'un geste vif et désinvolte, et se mettait aussitôt au travail. Si bien que parfois, on entendait les cris sur fond d'actualités, ou jaillissant parfois au-dessus des parasites. Parfois...

...et la balle revient à Gallego, attention, attention, passe pour Vides, attention maintenant, il se faufile entre deux joueurs à l'abord de la surface, joli dribble, Lucas se lance et Vides le trouve dans la profondeur, il tire – GOL ! GOL GOL GOOOOOOOOL !

Le dénominateur commun, c'était le football. Quand il y avait un match, on ne pouvait savoir qui se trouvait à l'intérieur.

GOOOOOOOOOOOOOOOOOOL !

Jusqu'à Automotores, j'avais été aussi indifférent comme supporter que comme joueur. Nominale, mon équipe avait toujours été Estudiantes. Mais là-bas, j'ai appris à supporter les clubs de Buenos Aires, River en particulier, car la session était pire lorsqu'ils perdaient.

GOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOL ! GOOO...

La radio se tut soudain, dans un tremblement.

Des pas lourds résonnèrent dans le couloir.

Demandez-moi quelque chose... S'il vous plaît, demandez-moi...

Personne ne le fit. Quand les hommes entrèrent, ils m'empoignèrent simplement par les bras, en silence, et me traînèrent, sans force, à travers la pièce puis dans l'escalier. Je ne résistai pas, même quand j'entendis le bruit d'une portière de voiture qui s'ouvrait. Les hommes me poussèrent sur la banquette arrière, baissèrent de force ma tête cagoulée pour qu'on ne la voie pas à travers les vitres et s'assirent de part et d'autre de moi. Le canon d'un pistolet s'écrasa contre mon oreille, et la voiture démarra.

Je pleurai. Puis – étouffée, filtrée par l'épaisseur et la noirceur de la cagoule – de la lumière. Elle parut s'insinuer à travers le tissu jusqu'à mes yeux, comme si elle les cherchait. Elle n'avait rien de l'illumination glorieuse du salut – je croyais toujours que c'était la fin pour moi –, mais elle était chaude, douce et rassurante. Tout allait bien. N'est-ce pas ? N'avais-je pas cessé de pleurer ?

La voiture s'arrêta. Les hommes m'arrachèrent la cagoule et le bandeau, dénouèrent le bâillon. J'eus de la peine à distinguer le visage de celui qui dit : « Allez ! » Son menton à contre-jour pointa dans la direction opposée, tandis que l'autre garde ouvrait sa portière et me laissait descendre. « Essaie pas de courir, ça servirait à rien. »

Debout sur mes deux jambes, baigné par le soleil – ce fut incompréhensible, d'abord, aussi désorientant que d'être allongé à

l'étroit dans le noir. Puis les formes qui évoluaient dans mon champ de vision s'affermirent, des détails apparurent. Chemins, herbe, un eucalyptus gigantesque, des gens qui se baladaient et se roulaient des pelles sur les bancs, sans me remarquer, étrangement, ni ma puanteur. Le mur du cimetière et le grand portail de l'entrée et, juste sous l'arche, son sourire inexplicablement distinct dans le grand flou qui l'entourait, le Colonel qui m'attendait.

Je me ressaisis, et marchai dans sa direction.

*

Quelque chose changea, de nouveau. Le temps, ou ma conscience, ou quelque dimension mystique sur laquelle je n'avais encore aucune prise. Je me rappelai soudain quelle était ma destination, et ce que j'étais censé faire. Le Colonel était le même que le soir précédent, et, posant une main sur ma joue, je sentis ma barbe.

« Encore ça ? demandai-je en arrivant à sa hauteur.

— Encore et toujours, Tomasito. Cet endroit n'est-il pas l'un de tes enfers ? »

Je regardai autour de moi. Le soleil brillait, parsemant les pavés de jolis petits éclats, les grandes palmes se balançaient au-dessus de nos têtes et projetaient leurs ombres sur les flèches des mausolées. Des touristes fantasmagiques qui prenaient des photos, des chats qui ronronnaient contre mes chevilles. Je voyais bien que cela aurait pu ne pas paraître infernal à un autre, surtout après Automotores. Mais une palpitation irréelle, spectrale, agitait le ciel, elle avait l'iridescence glissante des écailles de poisson. Et ces chats – il y avait parmi eux un siamois aux yeux louches et un autre au pelage doré tout ébouriffé, j'aurais juré que c'étaient ceux que j'avais vus la veille. C'est-à-dire, faute d'un meilleur terme, dans la réalité.

« Je croyais que nous allions dans celui d'Isabel ?

— La mort n'est pas aussi ordonnée que cela, j'en ai peur – c'est un endroit à la fois très solitaire et bondé de monde, si tu vois ce que je veux dire. Et puis, on ne peut pas simplement descendre comme bon nous semble dans les ténèbres d'autrui, Tomás. Ce serait vraiment inconvenant, comme aller aux toilettes avec eux ou quelque chose comme ça. Pour ce voyage, tu dois suivre ton propre chemin – quelle est l'expression en anglais, déjà ? *Go your own way*, c'est ça ? »

Il se mit à fredonner la chanson éponyme de Fleetwood Mac. Si cela n'avait pas été si horrible et si contraire à sa personnalité, j'aurais peut-être trouvé ça drôle.

« Vous vous êtes sacrément éloigné du tango, Colonel.

— Je ne dirais pas que je l'ai fait par choix, Tomás. Il n'est pas difficile d'apprendre de nouveaux tours à un vieux singe, dans ces profondeurs. » Il continua de chanter. Il y avait du dégoût sur son visage, dans la crispation de ses lèvres en particulier, comme s'il essayait en vain d'arrêter leur mouvement. « Blarr, guachoula ! », éructa-t-il. Littéralement – comme s'il avait craché cette chanson sur le trottoir du cimetière. « Cet air a un goût de bordel nauséabond. Allons-y. »

Je le suivis. Dans la lumière du soleil, je distinguais les différentes tailles des cercueils dans les cryptes – certains assez petits pour contenir des cendres, d'autres à l'évidence destinés à des bébés – et leurs différents états de décomposition aussi, du brillant immaculé au délabrement avancé. Bon nombre d'entre eux s'étaient effondrés sur le sol, brisés en mille morceaux, mais on ne discernait ni squelettes ni os épars dans ces écroulements. S'étaient-ils désintégrés ? Enfuis ? Une brise paisible soufflait, et des tourterelles tristes au plumage rosé picoraient sur les rebords des mausolées.

« Donc c'est l'enfer ? demandai-je. Cet endroit ?

— Une version de l'enfer. Hadès, Argentine, si tu veux. Je ne saurais l'affirmer avec certitude, mais il me semble que l'une des bizarreries de l'au-delà est que les frontières nationales y existent toujours. Du moins pour nous les Argentins, qui sommes si particuliers, comme tu le sais. J'ai seulement vu quelques Uruguayens et Brésiliens ici, mais c'est tout. Personne d'autre ne nous supporterait. »

Nous étions arrivés devant une crypte délabrée qui donnait l'impression de ne pas avoir été entretenue depuis une éternité ; pas d'ornements, et ses gravures avaient été rongées par le temps, ne laissant derrière elles qu'un mur lisse décoloré par la pluie. Le nom de son occupant était quasiment illisible, et je ne tardai pas à regretter qu'il ne le soit pas pour de bon.

En lettres fines et sobres, on pouvait lire : THOMAS SHORE.

« Je voulais dire... bredouillai-je. Est-ce ici que résident les morts ?

— Une version des morts. » Le Colonel sourit. Tu sais qu'il n'y a pas de morts en Argentine, Tomás. Rien que des disparus. »

Il ouvrit la porte de la crypte. Les chats se faufilèrent sans bruit entre nos jambes et s'engagèrent dans la descente. Il faisait si noir à l'intérieur que je les perdais aussitôt de vue.

« Prêt ? », demanda le Colonel. J'acquiesçai, puis me bouchai les oreilles lorsqu'il hurla : « Mauvaise réponse ! » D'un ton plus calme, il

poursuivit : « Personne, ici, n'est prêt. Personne ne le sera jamais. Certains d'entre nous croient l'être. Oh, il semble assez plaisant, ce petit territoire onirique, sans rêves, par-delà les frontières du connu, tout ça. Mais je ne crois pas que les suicidés eux-mêmes étaient tout à fait prêts.

— Ils ont des regrets ?

— Des regrets ? Non, je ne dirais pas ça. C'est un concept bien trop simple, ton regret. Faire quelque chose, ne pas le faire – comme si on pouvait réduire les actions à des bifurcations aussi dérisoires sur le chemin.

— Que ressentent-ils, alors ? »

Sa main se porta à son front, sautant ses moustaches ; c'étaient les deux endroits où ses doigts se posaient lorsqu'il méditait un coup aux échecs et, imaginai-je alors, chaque fois qu'il réfléchissait intensément. Non pas que je l'aie souvent vu dans cet état. De son vivant, il avait rarement hésité sur quoi que ce soit en ma présence, et il était tout aussi réconfortant qu'inquiétant de constater que la mort l'avait rendu contemplatif.

« Je dirais qu'ils portent le deuil, répondit le Colonel. De ce qui fut, de ce qui aurait pu être. C'est cela, la mort : nous nous retrouvons prisonniers de ce qui a été et de ce qui n'a jamais eu aucune chance d'advenir. Et nous portons le deuil de tout cela. Prêt ? », demanda-t-il de nouveau. Prévenu, cette fois, je répondis que non, ce qui ne m'empêcha pas de pénétrer dans la crypte – ma crypte.

Deuxième partie

Hadès

Six

*

Des champs s'étendaient à perte de vue, interrompus par des bidonvilles et des parkings en terre battue, des panneaux publicitaires à la gloire des cigarettes Lucky Strike et de l'Ami 8 de Citroën. Derrière eux, la terre était plate pour l'essentiel, jusqu'à un horizon bleu, ordinaire. Le paysage n'avait rien de particulièrement distinct ni émouvant. Mais à un niveau plus intime, instinctif, je le reconnus aussitôt, avant même d'avoir aperçu les gradins vides du club de rugby ou les panneaux indiquant Tolosa et Gonnet sur l'autoroute longeant les rails : c'était la vue du train entre La Plata et Buenos Aires. Et puis – c'est la publicité Citroën qui me renseigna, car ce modèle datait des années 1970 –, nous n'étions plus en 1986.

Il n'y avait pas eu de transition, pas de réorganisation physique de mon corps dont je pusse me souvenir. Cela ressemblait davantage à un rêve, où la rupture dans la continuité semble étrangement naturelle : voilà que j'étais dans le train, le fantôme du Colonel assis à côté de moi avec son costume et ses cheveux gris, les autres voyageurs de banlieue lisant leur journal en se cognant les genoux contre leurs mallettes. « Sont-ils... ? », commençai-je, d'une voix ténue et haut perchée. Je m'éclaircis la gorge, et le Colonel reformula pour moi : « Y a-t-il d'autres *arrivants* ? Non, Señor Shore. Ce train vous est réservé. »

Je me tournai de nouveau vers la vitre, pour contempler ce montage sans relief. Il y avait eu quelques voyages, au début, où j'étais excité par la perspective de ce qui m'attendait au bout de ce trajet, mais, la plupart du temps, j'étais tendu, inquiet, et lors du dernier voyage, j'étais trop fatigué et vaincu pour ressentir quoi que ce soit.

« Ton passeport, dit le Colonel en tendant la main vers moi. Tu l'as apporté, n'est-ce pas ? »

Je le sortis de ma poche, d'un geste incertain. « Qu'allez-vous faire

avec ?

— Eh bien, je ne peux pas vraiment le tamponner et te le rendre, pas vrai ? C'est comme quand tu laisses ta pièce d'identité dans un bar, rien de plus. Tu le récupéreras une fois que tu auras payé.

— Une fois que j'aurai payé ? », répétais-je. La logique me semblait aussi embrouillée que l'espace et le temps. « Avec quoi suis-je censé payer ? »

Dans mon hébétude, l'idée me vint qu'il allait peut-être répondre : « La vie ». Mais le Colonel haussa les épaules, m'arrachant le passeport des mains et le glissant dans la poche de son costume. « Ça dépend. La plupart des passeurs, ici, aiment les pots-de-vin en liquide. On est toujours en Argentine, après tout... » L'inflexion de ses mots était malicieuse et satisfaite. Perplexe, je fis le geste de prendre mon portefeuille. « Je plaisante, Tomás ! *Joder* », grommela-t-il, exaspéré. Ce juron était plus fréquent dans la bouche des Espagnols, mais le Colonel l'avait adopté à cause de son cosmopolitisme excentrique, et je l'avais fait mien à cause du Colonel. « Dans ce monde, Tomás, on paie le juste prix pour tout... »

*

Le train entra en gare à Constitución, et nous descendîmes avec le reste de la foule, emportés par son courant comme n'importe quel jour de semaine. Je marchais les bras raides, à cause d'une peur absurde des pickpockets ou du sentiment plus général qu'il fallait me protéger, je ne saurais le dire. La rumeur affairée des voyageurs enfla à l'approche du hall principal, puis se mua en une pulsation amplifiée par l'immense plafond voûté. Les panneaux arrondis qui le ponctuaient étaient plus richement décorés que dans mon souvenir – façonnés comme le soleil du drapeau argentin, ils contenaient de petites fresques dont je ne pouvais distinguer d'en bas tous les détails : des silhouettes militaires et des hommes portant des croix, des femmes auréolées devant des forteresses sur les remparts desquelles des personnages pareils à des gargouilles montaient la garde.

« Je ne les reconnais pas, confiai-je au Colonel, fixant toujours la voûte, bouche bée, tandis que des apparitions grouillantes passaient en me frôlant.

« Je suis sûr qu'il y aura beaucoup de choses ici que tu ne reconnaîtras d'abord pas, déclara le Colonel. Mais ne t'inquiète pas : cet endroit te reconnaît, *toi*. »

Il me conduisit vers la sortie, ses talons vifs et sonores naviguant de

façon experte à travers la cohue. « Que voulez-vous dire ? demandai-je.

— Le déni, asséna-t-il. Tu as toujours été très doué dans ce domaine, Tomasito. Moi, à l'inverse, j'ai toujours été très honnête.

— Seulement avec vous-même, fis-je remarquer.

— Oui, ce n'est pas faux. L'une de mes grandes tristesses, ou ce qui aurait dû l'être : c'est que personne ne m'ait jamais vraiment connu.

— Elle aurait dû l'être, confirmai-je.

— Ne t'inquiète pas : c'est le cas, maintenant. Comme je le disais tout à l'heure, cet endroit, c'est vraiment intime. Spécifique. Nos souffrances, ici, sont tout sauf produites à la chaîne, je te le promets.

— Je le vois bien, dis-je tandis que nous sortions dans la rue, dont l'essaim frénétique, aux allures d'émeute, me mit aussitôt mal à l'aise.

— Tu n'as encore rien vu, Tomás. Ou, comme on dit dans ta langue, *you ain't seen nothing yet*.

— Ma langue ?

— Tu ne vas quand même pas me dire que tu es encore Argentin ? Rappelle-toi de ce que nous disions au sujet du déni. Tu es plus gringo que Carlitos le Gringo. »

L'air dehors était chaud et lourd, résonnant du bruit étrangement métallique des chauffeurs de taxi offrant leurs services, et des mendiants qui demandaient de l'argent. Le quartier de Constitución était miteux, et je me revis en train de courir vers les bus, paniqué, la première fois où j'avais débarqué ici tout seul, mon énorme valise raclant ridiculement le trottoir derrière moi. Ce que j'éprouvais à présent était plus proche de la résignation ressentie lors de mon dernier retour vers cette gare, le pas à pas solennel et pesant de qui fait les choses mécaniquement.

Nous remontâmes la rue Lima, les coups de klaxon et les rugissements des moteurs empêchant toute conversation, puis nous nous engageâmes dans une rue secondaire sordide que je ne connaissais pas. Elle était étroite et il était théoriquement illégal de s'y garer mais, à la moitié du bloc, j'aperçus une voiture effrontément garée juste devant une bouche à incendie. Une Ford Falcon verte, sans plaque d'immatriculation. C'était le véhicule de base du régime, celui dont se servaient la plupart du temps les commandos spécialisés dans les enlèvements. J'en avais vu beaucoup à Automotores, dont le coffre ou la portière s'ouvrait, dévoilant une tête cagoulée. Moi-même, j'avais voyagé sur la banquette arrière d'une de ces voitures.

« Quoi ? s'écria le Colonel, agitant joyeusement ses clés à l'approche de la Ford. La couleur ne te plaît pas ? »

J'ignorai sa remarque. J'ouvris la portière passager et m'assis à côté de lui.

« Où allons-nous ? demandai-je.

— *Memory Lane*, répondit-il avant de s'esclaffer bruyamment, poussant son "Ha !" habituel. On va retrouver les vieux souvenirs. »

*

L'Avenida 9 de Julio, avec ses sept voies, était la rue la plus large de Buenos Aires. Son immense obélisque égyptien, incongru, se dressait à quelques kilomètres au nord. Il y avait de la circulation, du genre dense et soporifique, et je sentis bientôt mes yeux se fermer.

Cela fut certainement un rêve. Mais n'en donnait pas l'impression. Ça ne donnait même pas l'impression d'être un souvenir, à proprement parler ; même si la chose avait un goût de renfermé, comme sortie d'un film en noir et blanc, les sensations semblaient nouvelles. Précises, nettes comme une photographie. La pression des corps massés dans l'encadrement d'une porte, l'odeur confuse de transpiration et de parfum. La musique, la lumière tamisée, les saveurs de Fernet et de Coca. La grimace familière après avoir avalé un shot, la démarche traînante, inélégante entre le bar de la cuisine et la salle de danse improvisée au milieu de la salle à manger.

Vacances de Pâques 1975, ma dernière visite à Buenos Aires avant d'y emménager. Je sortais avec ma voisine à La Plata depuis plus d'un an, et l'histoire devenait sérieuse : non seulement nous passions du temps ensemble dès que ses parents étaient sortis, mais nous dînions également tous ensemble comme si nous formions une famille et le resterions à long terme. Nous avions même commencé à évoquer, en passant, des fiançailles, et j'éprouvais un besoin de certitude à ce sujet, qui me faisait défaut. Raison pour laquelle j'étais parti à la capitale avec quelques amis et m'étais retrouvé un soir, pas tout à fait par hasard, dans une fête où je savais qu'Isabel serait.

Notre été romantique s'était révélé être le dernier, et notre séparation en ce mois de février avait été semblable à la première. Pas de rejet manifeste ni de discussions entre cousins, mais le bisou sur la joue devant nos mères au moment du départ, et la promesse de nous écrire tout au long de l'année. De nouveau, notre correspondance avait fini par se tarir, et de nouveau, Isabel était retournée aux États-Unis quand la chaleur de décembre avait fait son retour. Elle ne

m'avait jamais donné aucune explication sur les raisons qui l'avaient poussée à ne pas revenir à Mar Azul ; c'est ma mère qui me l'avait annoncé et, malgré son argument selon lequel le séjour serait quand même sympa grâce à la présence de Nerea, je n'y étais pas retourné non plus. Si bien que trois années durant, Isabel avait disparu de mon horizon. Je n'entendis plus parler d'elle, hormis via les potins de ma mère et de nos amis communs, et je ne la revis plus jusqu'à ce fameux soir.

À vingt et un ans, elle avait encore les joues rondes, mais il y avait quelque chose de mature dans ses yeux, laissant deviner une expérience, une pénétration qui faisaient défaut aux autres personnes présentes. Le regard d'Isabel semblait contempler, au-delà de nous tous, absorbés dans notre frénétique inattention, ces *choses plus grandes*.

Je vis qu'elle avait un petit copain. Mais pour la première et la dernière fois de mon histoire avec Isabel, je ne me sentis pas menacé par ce rival. Il était petit, un défaut insignifiant auquel je m'accrochai ; il y avait aussi la chemise à l'américaine qu'il portait, avec son col anguleux, amidonné. Mais plus significatif encore, il y avait le mutisme d'Isabel à ses côtés, et son regard errant qui, après que le mien l'eut fixée pendant assez longtemps, s'était posé sur moi.

La décharge d'électricité qu'il déclencha en moi suffit : même si ma décision ne se formulerait explicitement que lors du trajet retour en voiture vers La Plata, au fond de moi je compris aussitôt que mon histoire en cours, qui n'avait jamais provoqué un tel frisson en moi, allait forcément s'arrêter.

Il me fallut rôder longuement en papotant avec d'autres avant de me retrouver en contact direct avec Isabel, car j'étais déterminé à attendre qu'elle soit toute seule. Maladroitement, je lui demandai comment elle allait. Bien, me répondit-elle, mais elle n'avait pas l'air très convaincue. Aucune allusion ne fut faite au petit copain qui, quelques minutes auparavant, lui caressait la hanche.

« Comme toujours, il manque quelque chose, déclara-t-elle, devançant mon indiscretion. Et toi, Tomás ? Comment vas-tu ?

— Je suis heureux, dis-je, mais sans mentionner non plus ma petite amie.

— Vraiment ? Dire que je te prenais pour un pessimiste, comme moi.

— Je le suis. Ce qui me permet d'être heureux. Faibles attentes. »

Elle m'accorda un sourire. « Depuis combien de temps travailles-tu

sur cette réplique ?

— Je ne l'ai pas travaillée. Je l'ai piquée dans un livre.

— Vraiment ? Tout ce dialogue ?

— Tu veux savoir comment ça finit ? »

Elle m'étudia comme si j'étais un problème de maths et qu'il y avait forcément une solution à trouver si elle se concentrait suffisamment dessus. Au bout d'un moment, elle dit : « Je crois que non. Mes attentes à moi demeurent élevées, malheureusement. Je risquerais d'être déçue. »

C'est moi qui étais déçu, bien sûr. « Tu aimes juste les mystères », lui dis-je. Lui assénai-je, plutôt.

Elle secoua la tête. « Je crois que c'est toi qui les aimes, Tomás. »

À un moment, sans doute avant que le petit copain ne vienne la rejoindre après avoir fait le tour de la salle et que nous nous séparions, elle m'avait dit que je devrais venir passer un peu de temps avec elle à Buenos Aires et réapprendre à la connaître. M'avait-elle vraiment dit cela ? Ce souvenir-là n'était pas au niveau des autres. Par le passé, quand j'étais descendu dans le terrier de l'introspection, je m'étais parfois demandé si ce n'était pas moi qui avais fait cette suggestion, si je n'avais pas dit que j'aimerais bien réapprendre à la connaître. Allongé sur le lit à côté de Claire, incapable de m'endormir, je me demandais si Isabel ne m'avait pas dit, en réalité, de ne *pas* venir. Car je me souvenais de ceci : elle avait dit – en plaisantant sans doute, mais tout de même – que je n'aimerais peut-être pas ce que je trouverais. « De faibles attentes, m'avait-elle rappelé. Mieux vaut que tu les gardes ainsi. »

*

Un coup de klaxon, la voix de ténor rocailleuse de Gardel entonnant son *Volver* à la radio. Nous étions dans le quartier de la Recoleta, roulant sur l'Avenida Callao, et j'en conclus que nous nous dirigions certainement vers l'immeuble du Colonel.

Volver con la frente marchita

Las nieves del tiempo platearon mi sien

Sentir que es un soplo la vida

Que veinte años no es nada...

« Comment traduirais-tu en anglais cette idée-là que la vie n'est qu'un souffle ? m'interrogea-t-il. *Un soplo la vida...*

Je réfléchis quelques instants. Ce qui m'aida à éclaircir mes idées. « *Life is a puff of air* ?

— *Puff* », répéta-t-il. Il secoua la tête, l'air dégoûté. « Quel petit mot idiot. Un petit mot idiot pour une petite chose idiote. »

Nous laissâmes la voiture dans son garage et je le suivis dans l'escalier. Puis dans son appartement, après qu'il eut tourné la clé dans la serrure. Tous les meubles étaient recouverts de draps blancs immaculés. Je posai la main sur le plus proche, celui de la petite table de l'entrée, et constatai qu'il était chaud, comme s'il sortait de la blanchisserie.

« Ça, c'est bizarre, reconnut le Colonel, pinçant à son tour le tissu. Même pour cet endroit.

— Vous ne vous rappelez pas ce que vous m'avez dit ? C'était la première fois que je venais vous voir après mon déménagement. Vous m'avez donné un revolver. » Je me dirigeai vers le placard d'où il l'avait sorti et repoussai le drap qui le couvrait. En ouvrant le tiroir, je trouvai le même revolver, exactement. La sensation métallique de la crosse, à vous donner la chair de poule – je ne l'avais jamais oubliée, après l'avoir serrée dans ma paume en tenant l'arme contre ma tempe, une heure durant, à Rome. « Je vous ai demandé si c'était pour me protéger », poursuivis-je.

Le Colonel sourit. « Ah, oui. J'ai répondu, peut-être pas, mais que cela apaiserait ma conscience. »

C'était comme si nous répétions une scène de théâtre. « Quand je vous l'ai ôté de la main, vous avez soupiré comme si j'avais retiré de votre dos un gorille de deux cents kilos.

— Ah, comme je vais bien dormir ce soir, ai-je dit alors, n'est-ce pas ? C'est comme des draps fraîchement lavés ou un bon whisky avant de se coucher, une conscience propre.

— Des draps fraîchement lavés », répétais-je, sceptique. Jadis, et à présent.

« Tu connais forcément la joie des draps fraîchement lavés », insista le Colonel, et je n'aurais pas su dire si c'était son fantôme qui parlait ou mon souvenir. « Ah, Tomás, Tomás. Tu as tellement de choses à apprendre, Tomás. »

Un souvenir. Sans aucune ambiguïté, cette fois : c'était la version plus jeune du Colonel qui se trouvait devant moi – les cheveux plus sombres et plus fournis, la moustache aussi fine mais un peu plus droite, plus robuste. En le voyant, ce fut comme si on appuyait sur un interrupteur à l'intérieur de moi, et soudain, j'étais moi aussi la version plus jeune de moi-même. Voilà que j'étais de nouveau là-bas – totalement, physiquement – en février 1976.

Sept

*

J'étais déjà venu à Buenos Aires à maintes reprises, mais je n'y avais jamais vécu, et encore moins tout seul. J'étais fils unique et passablement chouchouté, même avant la mort de mon père. Enfant, j'avais toujours besoin d'être réconforté : les chiens qui hurlaient au passage des ambulances, la nuit, m'effrayaient, tout comme les rugissements des lions le jour – notre maison se trouvait sur la Calle 54, juste à côté du zoo – et ma mère était souvent obligée de me rappeler que si les bêtes pouvaient s'échapper de leur cage, elles étaient en revanche incapables d'ouvrir notre porte d'entrée. J'avais de l'asthme, aussi, du moins c'était ce que mon père avait diagnostiqué : dans mon enfance, j'étais constamment essoufflé et même plus grand, quand cela s'était arrangé, les mises en garde de ma mère résonnaient encore assez fort à mes oreilles pour que je refuse les cigarettes qu'on m'offrait.

Plus tard, elle s'était efforcée de durcir son attitude, mais au premier signe de résistance, elle avait tendance à fondre comme du beurre. Et c'est de cette manière que j'avais remporté le débat sur mon déménagement à Buenos Aires.

Mes arguments étaient pleins de faiblesses. L'université de La Plata était, de l'avis quasi général, meilleure que celle de Buenos Aires, et cela faisait déjà deux ans que j'y étudiais. J'avais des relations à l'hôpital de la ville, où j'avais travaillé bénévolement pendant l'été, et un large cercle d'amis qui remontait à l'école primaire. J'avais en outre eu la chance d'échapper au service militaire lors du tirage au sort, et je n'avais guère de pression financière. Bref, je possédais tous les attributs d'une belle vie à La Plata, alors que je n'avais pas même un endroit où loger à Buenos Aires, car je ne pouvais pas demander à Pichuca ou au Colonel de m'héberger pendant une période si longue.

Mais à La Plata, je me sentais étouffé. Par ma mère, par notre maison, par l'odeur de moisi du papier peint et son horrible couleur beige. Par la ville, avec ses pavés irréguliers et ses charrettes de détrit­us tirées par des chevaux cataclopants, cette mentalité tout-le-monde-se-connaît qui me rendait claustrophobe. Je voulais mon indépen­dance, et je voulais Isabel Aroztegui, et il me semblait qu'il n'y avait qu'à Buenos Aires que je pourrais obtenir les deux.

De ce point de vue-là, la principale excuse que je donnai à ma mère était particulière­ment trompeuse : après ma récente rupture – d'avec ma pauvre voisine, avec laquelle j'avais parlé mariage avant de lui confier, l'instant d'après, mon désir de liberté –, j'avais besoin de mettre de la distance entre nous, de vivre dans un nouvel endroit, de prendre un nouveau départ. Je déclarai à ma mère que j'avais le cœur gros, ce qui, au moins, était relativement honnête.

Elle protesta, plaida, puis céda. Elle refusa juste de me laisser prendre la voiture de mon père. Elle ne s'en servait pas, fis-je remarquer, mais elle rétorqua qu'elle allait déjà devoir utiliser l'assurance-vie de mon père pour payer ma chambre dans une *pensión*. Rien de plus, proclama-t-elle en pleurant, et j'étais trop absorbé par mes propres problèmes pour réaliser l'ampleur du coût que cela représentait déjà pour elle.

« J'aimerais être capable de mieux comprendre ce que tu fais », avait-elle dit le jour de mon départ. Elle m'avait aidé à préparer mes affaires la veille au soir, pliant à nouveau plusieurs chemises et enroulant mes chaussettes en de petites boules si parfaites que mon énorme valise, lorsqu'elle en rabattit les deux côtés avec vigueur, se ferma sans difficulté. « Tu es mon seul fils. Je ne veux pas me tromper.

— Ce n'est pas le cas, Mami, je te le promets », répondis-je, traînant mon fardeau jusqu'à la porte en m'efforçant de ne pas montrer à quel point je forçais. « C'est sans doute ton fils qui se trompe.

— Tu es encore un enfant pour moi, se hâta-t-elle d'ajouter. Tu vas me dire que je suis cliché. Mais il y a toujours un fond de vérité, Tomás, dans les clichés.

— Eh bien », dis-je en fronçant les sourcils devant les larmes qui s'amoncelaient au coin de ses yeux et – gauchement, le corps tendu dans la direction opposée – en lui déposant un rapide baiser sur la joue. « Tes paroles sont pleines de vérité, Mami. »

*

Malgré la superbe que j'avais affichée devant ma mère, j'étais une

boule de nerfs à bord de ce train. Je quittais la ville comparativement petite de La Plata, sans la protection de ma mère pour la première fois, pour me diriger vers ma propre vie parmi les *Porteños* de Buenos Aires qui avaient la triste réputation, parce qu'ils se croyaient si européens, de prendre de haut quiconque issu du reste du continent... J'essayais de concentrer mon attention sur les bidonvilles qui défilaient derrière la vitre, mais un policier armé vêtu d'un gilet pare-balles rôdait ostensiblement à l'autre bout du wagon et, toutes les deux minutes, quelqu'un remontait l'allée centrale pour vendre quelque chose d'une voix sonore et éprouvée : des chewing-gums, des *alfajores* moins chers que dans les kiosques, des portefeuilles en aluminium. Ces derniers me semblèrent de mauvais augure, tout comme les fermetures Éclair soigneusement relevées des poches de pantalon que j'avais remarquées chez certains voyageurs, visiblement habitués, – pourquoi aurait-on besoin d'un portefeuille en aluminium si ce n'est pour se protéger des voleurs ? – jusqu'à ce que je me rende compte que n'importe quel portefeuille assez petit pour se glisser dans une poche, fût-il taillé dans le matériau le plus indestructible ou dans un métal rapporté de la Lune, était susceptible d'être volé.

Me frayant maladroitement un chemin dans la foule de la gare, à Constitución, je montai dans un taxi et donnai l'adresse de ma *pensión*. Celle-ci se trouvait à Balvanera, à vingt minutes à pied de l'école de médecine de l'université de Buenos Aires, où pratiquement tous mes cours se tiendraient, et juste au sud de l'Avenida Rivadavia, de telle sorte que je pourrais soutenir devant Isabel et ceux de son espèce que je vivais dans le vrai Buenos Aires et pas dans les quartiers chics, situés au nord de cette ligne. Ces parages avaient également eu un passé juif, ce qui avait plu à ma mère ; Orilla était le nom de famille de mon père, mais traînant furtivement derrière, dissimulé sous différentes couches d'obscurcissement en fonction des besoins, il y avait le sien : Zimmerman. Elle avait fui l'Allemagne avec ses parents en 1935, après que les lois de Nuremberg les avaient privés de leur citoyenneté, mais, puisque de nombreux Nazis avaient emprunté le même chemin après la guerre grâce aux échelles de corde secrètes tendues par l'Église, elle demeurait prudente face à l'antisémitisme. (Et face aux périls liés à l'éducation d'un fils, en général.)

Mon arrivée ne fit rien pour apaiser mon anxiété. La *pensión* était un hôtel reconverti, le Gran Atlantico, mais son apparence extérieure n'avait rien de grandiose. Trois étages percés de deux larges fenêtres, pas de balcons ni d'ornements architecturaux, des murs en brique d'un atroce rose délavé. L'aménagement intérieur laissait lui aussi à désirer – chambres minuscules, salle de bains commune au fond du couloir et téléphone partagé à la réception, une odeur de vestiaire. En me

conduisant à l'étage, la logeuse égreña une petite liste de règles essentiellement centrées sur l'utilisation de la cuisine et la nécessité de bien laver les verres. « Ne causez pas de problèmes, et tout sera pardonné », dit-elle, et je l'assurai qu'elle n'avait pas à s'inquiéter.

Après avoir vidé ma valise – aucun colocataire n'étant venu frapper pour se présenter –, je sortis marcher. Je repérai d'abord le chemin de l'université, me familiarisant avec les grandes avenues et mémorisant autant de noms de rues que j'en étais capable. Je m'arrêtai même devant quelques sites touristiques, appréciant les grandes foules et l'anonymat, et me répétant que je n'étais pas seul mais libre.

Le soir, j'appelai le Colonel depuis un téléphone public et je convins de passer à son appartement. Il me laissa utiliser sa douche et, après avoir grignoté des noix et des olives et mené une conversation affable pendant une heure, il me donna son revolver. Je n'avais pas pris de sac à dos et, craignant qu'il ne dépasse de ma poche, j'achetai quelque chose dans une bodega au coin de la rue et rapportai l'arme chez moi dans un sac en papier.

*

Le lendemain, je n'avais rien à faire. Mes colocataires – des étudiants pour l'essentiel, dont de nombreux étrangers – ne s'intéressaient toujours pas à moi. La seule avec qui j'avais discuté pendant plus de cinq minutes était une Colombienne aux yeux rouges et vitreux prénommée Beatriz, qui m'avait informé que nous avions un mur en commun. « Pardon d'avance, avait-elle dit d'un ton tranquille. Il n'est pas très épais. »

C'était samedi et je fis la grasse matinée. En sortant déjeuner cet après-midi-là, je vis des gens de mon âge rassemblés dans les parcs et sur les places avec des bouteilles de vin, et à mon retour, la musique et les rires commençaient déjà à animer la *pensión*. Incapable de résister plus longtemps, malgré la promesse que je m'étais faite de ne pas précipiter les choses, j'appelai Isabel.

Sa mère décrocha. « Tomás ! Je n'arrive pas à croire que tu ne sois pas encore passé nous voir.

— Je ne suis là que depuis hier.

— Eh bien, qu'est-ce qui t'empêche de venir ? Tu es occupé ? Tout le monde est déjà là.

— Tout le monde ? m'étonnai-je.

— Tu sais bien comment sont les filles – toujours en train de tenir

salon, répondit Pichuca. Elles sont si impatientes de te voir. Isa surtout », ajouta-t-elle, et je crus presque l'entendre cligner de l'œil tandis qu'elle me donnait les indications pour me rendre chez elles.

*

C'était la première fois que je prenais le métro. J'avais eu peur de débarquer chez Pichuca en sueur si j'y allais à pied, mais le métro était à peine mieux, et j'attendis dix minutes sous les arbres, devant leur maison, pour me rafraîchir avant d'appuyer sur la sonnette.

Pichuca me fit entrer dans une tornade de baisers et d'exclamations. C'était une boule d'énergie, avec des mèches folles et des yeux sans cesse en mouvement, de la même couleur que ceux de ses filles – je repensai tendrement à elle conduisant dans les rues de Mar Azul, en gesticulant si sauvagement que nous nous étranglions sur la banquette arrière car ses mains lâchaient sans cesse le volant. Elle me tendit un plateau de sandwiches puis me conduisit vers l'escalier qui menait au sous-sol et me poussa pratiquement dedans.

La pièce était sombre et enfumée, visiblement réquisitionnée depuis un bon moment par les filles pour y recevoir leurs amis, à en juger par l'agencement chamboulé du mobilier. Je repérai d'abord Nerea, assise sur le canapé avec deux jeunes hommes, et l'amas de cendriers et de bouteilles vides sur la table basse devant eux. Un trio de filles était assis en face sur des chaises en métal bon marché dont j'aurais volontiers parié qu'elles remplaçaient celles qui avaient été endommagées au cours de soirées similaires. Isabel se trouvait dans un coin, tout au fond ; elle venait juste de prendre une nouvelle bouteille de vin sur l'étagère et se retournait, quand elle me vit.

« Tomás ! », s'écria-t-elle, plus fort qu'à son habitude. « *Primito !* » Ce petit surnom aurait pu me faire déchanter s'il n'y avait eu son sourire et la manière dont elle me prit dans ses bras quand je l'eus rejointe, si près d'elle que l'assiette que je portais manqua se renverser. « Oh, pose ça là », dit-elle, en la calant elle-même sur le dessus d'un classeur à tiroirs qui se trouvait là. « Je suis si heureuse de te voir !

— Tu as l'air en forme, lui dis-je.

— Oui, je vais bien, Tomás. Vraiment. Et toi ? Je n'arrive pas à croire que tu sois là, pour de vrai !

— Moi non plus, reconnus-je.

— T'en fais pas, je vais prendre soin de toi. On en a tous besoin en ce moment, non ? »

En voyant ce sourire sur son visage, je lui demandai : « Pourquoi ce n'est pas l'impression que tu donnes ? »

— Tu serais surpris », s'esclaffa-t-elle, allumant une cigarette et m'en offrant une. Je déclinai d'un geste, à regret. « Ah, j'avais oublié. Je me moque du monde, non ? Je dis que je vais prendre soin de toi – et voilà que je suis déjà en train de te corrompre ! »

— N'hésite pas, répliquai-je.

— Non, non, dit-elle en me soufflant sa fumée dans les yeux. Ta mère me tuerait. »

Je souris, imaginant la dispute. « Et ton petit copain ? »

Isabel secoua la tête. « C'est fini, j'en ai peur. C'est Nerea qui vogue joyeusement vers le mariage et les conventions. Le mariage, en tout cas – j'ai fini par venir à bout de son côté conventionnel. Viens lui dire bonjour, poursuivit-elle en m'entraînant d'une main délicieusement moite vers le canapé où sa sœur était installée. « Elle est là – ma petite rebelle de sœur. »

Nerea roula de gros yeux. « N'écoute pas ce qu'elle raconte, Tomás.

— Tu m'écoutes bien, toi, rétorqua Isabel.

— Je n'ai jamais eu le choix. La famille, ajouta Nerea en haussant les épaules. Ce n'est pas comme toi, Tomás : c'est toi qui t'imposes ça. Oh... », dit-elle en se levant alors, seulement, pour m'accueillir comme il se devait. Nerea avait toujours été sage et réservée, et elle avait cette allure-là aussi, avec ses cheveux châtain clair qui auraient sans doute évolué en frisettes charmantes si elle ne les avait pas lissés avec tant d'obstination. Mais elle semblait plus à l'aise et plus confiante à présent, et ressemblait moins à la petite sœur laissée de côté que je me souvenais avoir fuie au bras d'Isabel.

Nerea me présenta son fiancé, Tito, un garçon lourd et débraillé au visage doux qui l'adorait manifestement à la manière un peu bébête d'un jeune chiot. Comme elle, il étudiait le journalisme, et comme elle, il semblait ne pas avoir la personnalité appropriée pour exercer ce métier, la férocité nécessaire pour débusquer la vérité dans un pays qui se souciait peu d'avoir une presse libre et indépendante. Le reste de leurs amis semblaient faits du même bois – des étudiants exclusivement, intellectuels et curieux mais trop gentils, amollis par leur éducation typique de la classe moyenne supérieure. Seule Isabel ne semblait pas taillée dans la même guimauve.

On me passa un joint – j'avais curieusement décrété que la marijuana ne présentait aucun risque pour mon asthme – et un verre, et Isabel porta un toast : « À l'avenir.

— À un avenir passionné ! », développa gentiment Tito. Nous trinquâmes, et je fixai Isabel dans les yeux tandis que nos verres s'entrechoquaient.

« C'est ce qu'il t'a promis quand il t'a demandé en mariage ? », demanda quelqu'un à Nerea, dans un éclat de rire. C'était Rodolfo, le seul autre homme présent, un étudiant en philosophie moustachu, qui portait un blazer en dépit de la chaleur et prétendait être ainsi prénommé en hommage au journaliste Rodolfo Walsh.

« La plupart des hommes ne peuvent offrir qu'un passé passionné », ricana une autre fille dans le cercle, coupe au carré, qui portait une salopette en jean. Je n'avais pas retenu son nom, seulement le discours qu'elle avait délivré plus tôt, vantant les mérites de l'amour libre.

« Et moi qui pensais innocemment à notre militantisme, intervint Isabel.

— Toi ? Penser innocemment ? railla Nerea.

— Elle pensait à un avenir passionné qui enculerait tous les fascistes de ce pays, fit remarquer Rodolfo, de façon plutôt agressive. Tomás, as-tu lu *Les Sept Piliers de la sagesse* ? Le récit que T. E. Lawrence a fait de la révolte arabe ? » Je prétendis l'avoir lu, et la conversation se déroula sans surprise à partir de là, dérivant vers la politique et l'actualité, et n'offrant plus guère d'opportunités de bifurquer vers des tête-à-tête plus intimistes. Pas jusqu'à la fin toutefois, quand Nerea et Tito se retrouvèrent à comater sur le sofa et que les autres commencèrent à s'en aller au compte-gouttes. Mais alors, il était si tard que je me sentis obligé de dire à Isabel qu'il valait mieux que j'y aille moi aussi.

Elle me raccompagna jusqu'à la porte. « Tu as des choses prévues ces prochains jours ? »

Rien, lui répondis-je, sauf qu'à un moment ou à un autre, je rendrais sûrement visite au Colonel. Ce nom ne sembla pas l'interpeller tout de suite, comme si elle avait sauté une réplique dans un livre et peinait à la recréer à partir du contexte, de sorte que je poursuivis. Mon vieux mentor ? Le joueur d'échecs ? Elle se rappelait que je lui avais parlé de lui, non ?

Peu à peu, son expression déconcertée céda la place à un hochement sans appel. Elle se rappelait parfaitement.

*

Je dormais encore profondément le lendemain quand quelqu'un

frappa à ma porte – agacé, visiblement pour la deuxième fois – en m’annonçant qu’on m’appelait au téléphone. « Qui est-ce ? », demandai-je, encore en pyjama. Mon réveille-matin malheureux – Beatriz, que j’avais entendue s’ébattre avec un visiteur nocturne en rentrant de chez Isabel – haussa les épaules avant de regagner sa chambre, et je descendis d’un pas traînant, apathique, persuadé que c’était ma mère.

« J’ai essayé de te joindre toute la matinée, *boludo*, me dit Isabel.

— Désolé, répondis-je, dans ce qui m’apparut comme un terrible euphémisme. Il n’y a qu’une ligne à la *pensión*, et...

— Qu’est-ce que tu fais aujourd’hui ? Tu veux partir à l’aventure avec moi ? »

La vue trouble et en manque de caféine, je consultai l’heure : qui donc partait à l’aventure avant dix heures du matin ?

« D’accord.

— Super. Je te retrouve à la station Once, et on prendra le bus 39, ok ? Oh, et tu peux apporter à manger ?

— À manger ?

— Des *empanadas*, des pâtisseries, ce que tu veux. Pour dix personnes, si c’est possible ? Et des bouteilles d’eau fraîche. Désolée », ajouta-t-elle, même si je sentais bien qu’elle ne l’était pas le moins du monde. « Une aventure, *boludo*. Tu me fais confiance, non ? »

Je n’aurais pas pu l’affirmer, non, pas particulièrement. Mais cela m’était égal. Du moins, jusqu’à ce que j’aie à faire les courses et me rende compte que j’aurais dû prendre ma valise pour transporter tout cela. Les bouteilles d’eau notamment étaient une vraie galère, et le temps que j’arrive à la gare, elles n’étaient plus fraîches. J’étais en nage à cause de la chaleur et j’en avais bu une entière quand Isabel se présenta.

« Désolée, laisse-moi t’aider, dit-elle, même si elle portait elle-même plusieurs grands sacs qui paraissaient bien chargés.

— Pour dix personnes ? », eus-je enfin la présence d’esprit de demander, après que nous eûmes chargé tout cela à bord du bus et que nous fûmes – par chance – installés sur les sièges que nous étions parvenus à trouver.

« Eh bien, en fait, il y aura beaucoup plus de monde. Mais je n’ai pas voulu abuser.

— Merci, dis-je.

— Pas de quoi. Ces gens, ils font avec. Tu seras un héros d'avoir apporté quelque chose. Je t'ai rendu service, en fait.

— Merci », répétais-je. Mais ma gratitude était plus sincère que je ne le laissais paraître : notre échange avait quelque chose d'une conversation de couple – les protestations anticipées, les taquineries. Et puis, qu'elle m'ait choisi pour être son cheval de bât m'apparaissait comme un privilège.

Nous descendîmes dans les faubourgs de la ville – sautâmes, presque, car le bus s'arrêta à peine ; l'une de mes bouteilles d'eau fut projetée sur l'herbe dans un bruit sourd. Puis nous marchâmes pendant un long moment entre routes secondaires et passages souterrains. Isabel tenait à me faire la surprise quant à l'endroit où nous allions, et quoiqu'en temps normal je me serais senti mal à l'aise dans un tel environnement, je me rendis compte que je lui faisais un peu confiance, après tout.

Notre destination se révéla être un bidonville. Ou, comme on les appelait en Argentine, une *villa miseria*. La raison de cette appellation m'avait toujours paru évidente, mais à notre approche – à pied, sur un chemin de terre – elle prit tout son sens. Les cabanes de bois, de tôle et de bouts de métal, couvertes çà et là de simples bâches, les ordures et l'absence d'arbres, la puanteur insoutenable de Dieu sait quelles immondices. Les enfants malingres aux vêtements de récupération en lambeaux, qui se ruaient vers nous en criant le nom d'Isabel.

Elle distribua une partie de la nourriture et des sucreries que nous avions apportées, gardant le reste pour la « classe » et me désigna d'un geste – j'étais resté planté là, bouche bée, comme en admiration devant quelque créature magique – une véranda de fortune construite devant l'un des taudis, où je devais aller prévenir les grands-parents de notre arrivée. (Quand l'occasion se présenta de lui demander où étaient les parents, Isabel me répondit : « En général, morts ou partis chercher du boulot ».)

À en juger d'après leurs sourires édentés, les anciens étaient aussi contents de nous voir là que les enfants. Un chariot retourné fut transformé en table et Isabel entreprit de disposer dessus l'eau et les victuailles, ainsi que les autres articles qu'elle avait apportés : crayons, carnets, manuels de primaire. Tout le monde mangea un morceau et but de l'eau – rares étaient les résidents de la *villa* qui disposaient de l'eau courante – et alors Isabel commença son cours, destiné aux jeunes comme aux vieux.

Les vieux se montraient particulièrement enthousiastes. Une femme à la grosse main ridée, qu'Isabel guida en posant la sienne dessus pour

décrire de grandes boucles appliquées sur le papier, contempla le résultat avec un émerveillement indescriptible.

« C'est beau, non ? me demanda Isabel en parlant de ce gribouillis enfantin. La première fois que Flor écrit sa signature. »

Je ne pus acquiescer que d'un hochement de tête, tant j'étais sidéré, moi aussi – non pas tant par la signature de la femme ou son sourire fier que devant la joie stupéfiante d'Isabel. Cela me poussa à prendre moi-même un crayon et à demander son nom à la fille sur ma droite. « Evita, dit-elle. Comme Perón. » Je pris cela pour un mensonge mais l'écrivis quand même pour elle, un peu à contrecœur.

Après une heure dans l'ombre de cette véranda – la bâche qui fournissait cette ombre teintait tout en turquoise, comme le fond d'une piscine – et un chœur d'embrassades et de gestes du bras, j'embarquai avec Isabel à bord d'un autre bus. Dès que nous fûmes assis, ce fut comme si elle se vidait de tout son air : elle s'autorisa enfin à paraître fatiguée, distraite, son regard rivé à la vitre.

« Tu fais ça souvent ? », demandai-je. C'était une question idiote, superflue, mais j'aurais dit n'importe quoi pour la sortir de son mutisme, et mon histoire au sujet de la fille qui se faisait appeler Evita n'avait pas donné les résultats escomptés. (« Quel est le problème, si elle veut être Evita ? Le péronisme est pour tout le monde, Tomás, surtout pour les gamins de huit ans analphabètes. C'est pour ça que nous y adhérons », avait-elle ajouté, m'incluant dans ce « nous » général.)

« Pas autant que je devrais, répondit-elle. Ça paraît parfois si dérisoire, tu vois ? Flor a sa signature, super. Sur quel putain de papier l'apposera-t-elle jamais ? »

J'étais surpris par cet abattement qui semblait à la fois si soudain et si enraciné. Avait-il été là tout du long, sous les démonstrations d'allégresse et les encouragements pédagogiques ?

« C'est déjà un début, Isa. Espoir, estime de soi, tout ça. Tu leur apportes beaucoup. »

— Je sais. Enfin, parfois... » Elle rit d'elle-même, secouant la tête. « Mais ça ne semble jamais assez. Tu trouves cette chose plus grande dont il faut s'occuper et alors – boum. Il y a toujours de plus grandes choses, là dehors. »

— Boum ? répétei-je pour la taquiner. Est-ce une bombe qui explose, cette prise de conscience chez toi ? »

Isabel sourit. Pas comme avant, mais un sourire assez large quand même. Puis elle se blottit contre moi et posa sa tête sur mon épaule.

« Peut-être que oui », dit-elle, d'une voix qui n'était plus qu'un chuchotement doux et ensommeillé. Elle ferma les yeux, et moi aussi.

*

Nous ne retournâmes pas à la *villa* les jours suivants – j'étais tracassé par ma démonstration d'enthousiasme un peu forcée, et craignais que le ton moqueur de mon anecdote sur Evita ne m'ait coûté une deuxième invitation – et Isabel ne me proposa aucun autre rassemblement où la retrouver. Je ne vis que Rodolfo, qui s'était pris d'une curiosité déconcertante à mon égard et m'avait invité dans un *boliche*. J'acceptai son invitation, espérant tomber sur Isabel, mais ni elle ni le reste de la bande n'était là, et je dus l'écouter déblatérer avec lyrisme sur Cuba et Che Guevara pendant près d'une heure. (*Le Che était argentin, ne l'oublie pas ! C'est pour ça qu'ils l'ont appelé Che, ils ne savaient pas que c'est juste la manière dont on se salue entre nous.*) Finalement, je lui dégottai un étudiant en droit à qui servir son prêche, et rentrai chez moi seul.

C'était de nouveau samedi quand Isabel m'appela pour m'inviter à un déjeuner familial chez sa mère, qui incluait Tito et Cecilia. Après le repas, nous sortîmes marcher tous les deux dans le quartier. C'était presque une version urbaine de ce premier été à Mar Azul : le bitume chaud et sale à la place du sable et des vagues déferlant sous nos pieds, des conversations décousues qui traitaient de tout sauf des sentiments que nous éprouvions l'un pour l'autre. En passant devant la Plaza Güemes et les enfants qui jouaient sur le perron de l'église, je déclarai : « C'est joli, ici.

— C'est riche, tu veux dire, répliqua Isabel.

— Tout n'est pas forcément politique, Isa, n'est-ce pas ?

— Ah bon ? Qu'est-ce que ça peut être d'autre ?

— Il y a aussi l'aspect personnel des choses, non ? » répondis-je, plein d'espoir.

Elle haussa les épaules. « C'est la même chose pour moi – le personnel et le politique. Ça l'a toujours été, Tomás. »

Sincèrement, je ne pouvais pas la contredire. Adolescente, déjà, elle avait lancé le mot « hypocrite » au visage de sa mère bien plus souvent que la plupart des gens. « Tu te plains, tu veux que ça change, pestait Isabel, mais tu ne fais rien pour », et il était difficile de savoir si elle voulait parler de l'état du pays ou de celui de sa mère depuis que son père les avait quittées.

Isabel était-elle devenue péroniste parce qu'elle était une rebelle, ou une rebelle parce qu'elle était péroniste ? Cette question de la poule ou de l'œuf n'était pas évidente à trancher, mais je penchais plutôt pour la première hypothèse. Le péronisme était le vecteur idéal pour tous ceux qui, comme elle, aspiraient au changement mais ne possédaient pas nécessairement une idéologie ou un programme totalement définis. Après que l'homme lui-même eut été chassé du pays en 1955 et son parti interdit, leurs aspects de droite avaient été largement oubliés, et cette étiquette était peu à peu devenue un fourre-tout pour les populismes de tous bords, une bannière pratique pour tous ceux qui souhaitaient entrer sur le champ de bataille. Comme Isabel me le confia au cours de cette marche : « Le péronisme, c'est comme la poésie – on ne peut pas l'expliquer, seulement le reconnaître. »

Mais ce qui me préoccupait, moi, c'était un tout autre genre de poésie. Les gros titres, le militantisme d'Isabel et son travail bénévole – d'une certaine manière, tout cela n'était qu'un décor, la scène sur laquelle tout le reste était censé advenir. Je croyais en la cause gauchiste, le combat pour la liberté et la justice, etc. Mais j'insistai volontairement sur ce « etc. », indifférent aux détails. J'étais plus intéressé par la forêt que par l'arbre qui la cachait, et plus intéressé encore par le fait de m'y perdre, emporté par l'énergie contagieuse qui conduirait bientôt Isabel à me pousser dans la direction qu'elle jugeait juste.

« Eh bien, je suis heureux d'apprendre que tu prends ta vie personnelle au sérieux, dis-je.

— À mort », répondit Isabel en passant son bras sous le mien.

Ce soir-là, ses amis rappliquèrent de nouveau dans le sous-sol de la maison de Pichuca. Nous bûmes et fumâmes et parlâmes jusqu'à minuit, puis quelqu'un passa un album de Sly and the Family Stone.

« Tu n'écoutes plus seulement les Beatles, Tomás, rassure-moi », demanda Isabel, qui se leva du canapé en balançant les hanches. Je fis non de la tête et la suivis. Remuant et sautant avec les autres, gloussant devant leurs pas les plus grotesques, nous dansâmes pendant des heures comme si la révolution dépendait de ce pur amusement.

« Je ne pensais pas que tu aimerais ça, me dit Isabel pendant une pause, buvant de l'eau, pour changer, car nous nous étions démenés assez longtemps pour être en nage.

— Danser ? Je n'aime pas ça.

— Tu souris beaucoup quand tu danses pour quelqu'un qui n'aime pas ça.

— Ce n'est pas à cause de la danse que je souris. »

Elle sourit à son tour. Puis elle remplit à nouveau son verre d'alcool et me traîna par la main dans la cohue.

Il ne se passa rien entre nous cette nuit-là, ni les deux autres nuits semblables, ce mois-là. Mais tous les possibles, politiques et autres, continuaient de chatoyer à l'horizon. En présence d'Isabel, l'existence semblait toujours battre d'un pouls plus rapide, et les signes s'amoncelaient en une profusion telle que je ne pouvais m'empêcher d'y discerner une logique, une confirmation. Bientôt, me disais-je, bientôt nous nous retrouverions pris dans cette tranche-là de l'avenir, aussi.

Huit

*

Alors que février s'acheminait doucement vers mars, les tremblements de peur devinrent plus durs à contrôler. On voyait de plus en plus de drapeaux argentins ostensiblement agités sur les écrans de télévision et on entendait de plus en plus de discours prononcés par des amiraux et des généraux au sujet de la guerre pour la liberté et la démocratie, les mêmes termes, exactement, que ceux brandis par leurs opposants. On voyait de plus en plus de soldats dans les rues, de plus en plus de barrages de police. (Les contrôles d'identité viendraient ensuite, de même que les fermetures de rues inexplicables et la nécessité d'avoir ses papiers sur soi partout et à toute heure.) On remarquait les premiers signes de l'inflation, le stress des clients dans les épiceries, qui déploraient l'augmentation des prix. On lisait des gros titres en une des quotidiens nationaux, évoquant des fusillades au cours desquelles seuls des « terroristes » étaient tués, et aucun soldat ni officier n'était blessé. On entendait à la radio la voix du père Mugica, célèbre prêtre engagé, enjoindre aux gens de venir travailler bénévolement dans les *villas* et argumenter au nom du péronisme ou du socialisme ou de je ne sais quel autre -isme allant à l'encontre de la posture de plus en plus anticommuniste du gouvernement, et quelques semaines plus tard, une autre voix célèbre à la radio vous apprenait qu'il avait été assassiné. Dans ces cas-là, on disait que c'étaient les terroristes qui avaient commis l'assassinat et, seulement dans ces cas-là, ils parvenaient étrangement à s'échapper.

On entendait des rumeurs. Cela faisait plusieurs jours qu'on était sans nouvelles d'untel, il n'était pas non plus rentré chez lui. Tel autre, un professeur, avait subitement accepté un poste à l'étranger, au Mexique, racontait-on généralement, même s'il y avait parfois des destinations plus lointaines, comme la Suisse ou la Norvège. Vous repensiez à ces histoires que les gens racontaient aux enfants, où l'on

emmenait un vieux chien dans quelque Arcadie à la campagne, où il pourrait courir en toute liberté, et vous vous demandiez si ce n'était pas un peu le même genre de contes.

La seule chose que vous n'entendiez jamais, c'étaient les détonations. Elles avaient beau monopoliser les conversations, la mort, la violence et la guerre se déroulaient hors champ. Mais les forces qui en étaient responsables n'en semblaient pas moins puissantes. Bien au contraire : cette invisibilité les paraît d'une aura magique encore plus grande, tel un sorcier frappant à distance, implacable. Si j'ai sursauté quand le Colonel m'a donné son revolver, c'est sans doute moins à cause de l'arme elle-même que du fait que contre une force aussi invisible, cela faisait l'effet d'un bouclier chétif au point d'en être dérisoire.

*

Ce n'est pas que je me sentais moi-même terriblement en danger. Lors de mes visites suivantes, le Colonel s'était montré on ne peut plus rassurant, affirmant que ce n'étaient que des bruits, que l'Argentine ne tarderait pas à retrouver son niveau de folie normal. « Ne t'en fais pas, Tomasito », avait-il dit, en désignant par de grands gestes les fauteuils luxueux et les plantes verdoyantes de son salon, tandis que des présentateurs alimentaient la peur à la télévision. « La vérité, c'est que la vie ici est plus contrôlée que nous ne voulons bien l'admettre. » Mercedes n'arrêtait pas de m'assaillir de vin, de nourriture et de questions chaque fois que je venais chez eux, et lui, de whisky et de cigares. Ils insistaient pour que je dorme dans la chambre d'amis lorsqu'il était tard, et se faisaient un devoir d'être le couple de parents intact et aimant que je n'avais pas eu depuis neuf ans.

Il y eut aussi la reprise des cours pour me distraire, l'immersion dans une nouvelle routine. Les labos de biologie avec leurs fœtus de cochon dans des bacs consumèrent soudain tout mon temps, ainsi que les devoirs de chimie organique et les lectures à faire pour le cours d'anglais avancé que j'avais pris en option. Je suivais également des cours de physique – allez savoir pourquoi, deux UV étaient obligatoires dans cette matière – et fus surpris d'y retrouver ma colocataire Beatriz, au premier rang de l'amphi, prenant des notes avec application comme s'il n'y avait rien au monde de plus important.

Mais c'était Isabel qui parvenait le mieux à tenir à l'écart la sensation de danger. Son intrépidité était contagieuse. Les longues

nuits d'alcool et de danse avaient cessé, mais Isabel refusait de laisser ses autres passions suivre le même chemin. Ils viennent chercher des gens dans les *villas* ? Leurs familles ont sans doute besoin d'un bon repas, préparons-leur quelque chose. La mort d'un terroriste annoncée à la radio ? Putain... allons taguer des murs à Collegiales. (Nous l'avons fait deux fois, traçant à la bombe des slogans des Jeunesses péronistes comme JUSTICE POUR TOUS et LA PATRIE OU LA MORT en graffitis blancs et bleus furieux, dans des ruelles à l'écart, et prenant nos jambes à nos cous dès que les battements précipités de nos cœurs et la solitude de ces parages soulevaient la question de quels autres actes déviants nous pourrions commettre en ces lieux.)

J'en étais encore à attendre davantage une explosion romantique que politique. L'histoire allait et venait, surtout dans ce pays. Mais l'amour ? Une fois dans la vie, *boludo*, si on avait de la chance. Et je croyais en avoir.

*

Un dimanche après-midi où le ciel était d'un gris menaçant, Isabel me téléphona et proposa que nous allions faire un tour aux Bosques, elle et moi. Elle n'avait pas envie de « rester cloîtrée », me dit-elle, au diable les nuages de pluie et la mort de la *patria*.

Ni elle ni moi ne portions de veste ni de bottes, ni n'avions pris de parapluie. « Dieu merci, tu es aussi ridicule que moi, déclara Isabel. Se soucier des grandes choses, tout ça.

— La pluie est toute fine, acquiesçai-je. En parlant de ça, qu'est-ce qui s'est passé avec ton ex ? enchaînai-je avec grâce, récoltant un sourire en coin.

— Il ne s'est rien passé avec lui, littéralement, répondit-elle, à ma grande satisfaction. C'était comme sortir avec un poisson.

— Pas un de ces poissons combattants japonais, j'imagine ? » Le mari de Cecilia en voulait un pour son aquarium, c'était la nouvelle mode chez les Argentins de la classe supérieure.

« J'aurais bien aimé, dit Isabel. C'était plutôt une truite. Mais laisse-moi deviner – ta petite amie, c'était quoi ? Un poisson rouge ?

— Ça c'est cruel, Isa, même venant de toi. »

Un coup de tonnerre, par un heureux hasard, vint gronder son approbation. Nous échangeâmes un sourire tandis que les premières grosses gouttes tombaient sur nos paumes grandes ouvertes, puis nous filâmes en courant rejoindre l'appartement de Pichuca. Trop tard, et

pas qu'un peu – nous arrivâmes trempés, les cris et les renâclements de rire d'Isabel se fondant joliment dans la symphonie rocailleuse de l'orage.

*

Ni Pichuca ni Nerea n'étaient à la maison, si bien que nous ne ressentîmes pas le besoin de descendre au sous-sol. Ni d'allumer les lumières, même s'il faisait presque assez noir dehors pour que ce soit la nuit. Isabel ne prit pas la peine de se changer en rentrant et ses tétons, raidis par le froid, pointaient à travers son chemisier mouillé. Celui-ci était noir avec de petites fleurs blanches et jaunes qui ressemblaient à des abeilles heureuses. Dans mon esprit du moins, embrumé par le joint qu'Isabel venait de rouler, elles avaient l'air heureuses. Elle avait aussi préparé un maté, et les odeurs fumées des deux se mêlaient, conférant à l'endroit une atmosphère de chalet. Ça me rappela Mar Azul : le fait d'être assis tous les deux, ses jambes au-dessus des miennes, sur le tapis hirsute, comme quand nous étions ados, la manière dont Isabel balançait ses cheveux mouillés d'un côté de son cou à l'autre, comme elle le faisait jadis après avoir nagé.

« Pourquoi t'as arrêté d'y aller ? À Mar Azul, je veux dire, clarifiaï-je, un peu hébété.

— J'avais compris, répliqua Isabel. Ça ne paraissait pas très adulte, j'imagine que c'est ça. Pas réel, tu vois ?

— Non, je ne vois pas, avouai-je.

— C'était comme un rêve, ou une scène de film. Bon Dieu, les maillots de bain de ta mère – elle semblait tout droit sortie d'un catalogue des années 1950. C'était comme une bulle, tout ça, et je mourais d'envie de la faire éclater. Tu te souviens quand j'ai marché sur un bout de verre ? »

Cela avait été pour moi un moment charnière de ce premier été. Isabel était rentrée d'une balade solitaire sur la plage le pied en sang, à cause d'une bouteille de bière éventrée, et alors que tout le monde se précipitait pour l'aider, elle avait dit de ne pas en faire toute une histoire, qu'elle allait bien, très bien même. Quand je lui avais demandé si elle n'avait pas mal après qu'on lui eut fait quelques points de suture – l'entaille de départ était vraiment énorme, le genre qu'on voit dans les films gore américains –, elle avait éclaté de rire en disant que c'était hilarant.

« Hilarant ?

— Non mais, tu as vu leurs têtes ? On aurait dit qu'ils n'avaient

jamais vu la douleur. Toi, par contre – tu n'étais pas plus apeuré que moi, pas vrai, Tomás ? Non, avait-elle poursuivi avec une telle autorité que je l'avais crue. Toi et moi – on n'a pas peur de la douleur. »

Je n'avais jamais compris pourquoi cette expérience était si nettement gravée dans ma mémoire. Cela avait à voir avec le fait d'être hissé à son niveau, tout en étant absolument certain que je ne pouvais pas en être plus éloigné, sans doute – rien ne m'avait jamais paru plus proche de l'amour véritable.

« Quel est le rapport ? demandai-je à Isabel, dans les vapeurs du joint.

— Tu ne sais donc pas pourquoi j'ai marché sur ce morceau de verre, Tomás ?

— Je pensais que tu ne l'avais pas vu.

— Je l'avais vu. Il dépassait du sable comme un couteau à pain marron et dentelé.

— Tu es en train de me dire que tu t'es entaillé le pied volontairement, Isa ?

— C'est dingue, non ? J'étais tellement mal. Et voilà que maintenant, nous en parlons comme si c'était le meilleur moment de nos vies. Comprends-moi bien : il y avait du bonheur. De la joie, du plaisir et le reste. Mais même ça – même nous... » C'était la première fois qu'elle reconnaissait tant soit peu l'existence de notre histoire depuis mon déménagement à Buenos Aires. « Tout ça ressortissait d'une sorte de platitude, tu vois, une sorte de vide. Je voulais ressentir quelque chose – quoi exactement, je m'en fichais un peu.

— Tu veux dire que coucher avec moi, c'était pareil que marcher sur un tesson de bouteille ? »

J'avais espéré un nouveau rire ou une réplique sur laquelle je pourrais rebondir (« Nous n'avons jamais vraiment couché ensemble, Tomás » ; « Eh bien, je vais me faire un plaisir de corriger cela » était la pauvre répartie que j'avais préparée), mais au lieu de cela, elle secoua la tête. « Je ne sais plus ce que je raconte », dit-elle.

Elle jouait avec la paille en fer du maté, lui faisant décrire des cercles, l'enfonçant et la ressortant de la pâte de *yerba*. La pluie clapotait contre la fenêtre.

« On est très différents, Tomás. Mais on est de supers amis, pas vrai ? » (Différents ? Juste des amis ? Quel était le fil directeur ?) « J'ai seulement peur, parfois, que tu ne puisses pas comprendre. L'instinct qui m'a fait marcher sur cette bouteille, il m'a fait faire bien

pire encore. Il y a une part de laideur et de violence en moi que je ne suis pas sûre de vouloir te montrer. Toi, par exemple, quelle est la pire chose que tu pourrais faire à quelqu'un ?

— La pire chose que... » Je m'étais préparé à expliquer que quelle que soit la laideur qu'elle puisse avoir en elle, je la chérissais autant que sa beauté, et la question me prit au dépourvu.

« Tu crois que tu serais capable de tuer quelqu'un ?

— Tuer quelqu'un ? *Joder*, je ne sais pas, Isa. Et toi ?

— Tu en sais beaucoup, Tomás. Davantage que tu ne veux bien le reconnaître. »

Je m'efforçais de relier cette phrase à ce qu'elle avait dit juste avant. Elle ne voulait pas que je voie qui elle était vraiment, mais je l'avais vu – était-ce ça, le problème ?

« Tu n'as pas besoin de te cacher de moi, Isa, lui assurai-je. Jamais. Ne le sais-tu pas ? Je serai toujours...

— Chhh, Tomás », m'interrompit Isabel, et je me tus. C'était le même chuchotement que celui qu'elle avait soufflé autrefois en entrant dans ma chambre à Mar Azul, et j'étais de nouveau impuissant devant elle, un jouet à sa merci. Elle se leva et me tendit ses mains. Je les pris et elle m'aida à me lever. Puis elle m'emmena dans sa chambre.

*

Ce ne fut pas l'élan d'autrefois, auquel j'aurais pu m'attendre. Plutôt une valse contrôlée, une séduction méthodique. Chaque geste d'Isabel était lent et soigné, jusqu'à la manière qu'elle eut de fermer la porte et d'écouter le clic en tournant la poignée. Elle me poussa doucement sur le dos et m'embrassa le cou et l'oreille avant d'embrasser ma bouche, et ce mouvement aussi fut délicat, d'une précision intense. Elle se laissa glisser le long de ma poitrine et de mon ventre et baissa la fermeture Éclair de mon pantalon, puis fit glisser celui-ci. Je jouis en quelques secondes à peine. Après avoir avalé, elle se glissa de nouveau contre moi jusqu'à mon épaule et y déposa sa tête, en silence.

« Je suis désolé, répétais-je encore et encore.

— S'il te plaît, Tomás, ne sois pas désolé. Je suis contente », dit-elle et je m'efforçai d'être content, moi aussi. De savourer la libération, la délicieuse lourdeur de mon corps contre le sien. L'extase tranquille de

ce qui venait de se passer.

« Tu es sûre que ça va ? », lui demandai-je, soudain conscient de l'humidité des draps sous nos corps, à cause de la pluie.

— Bien sûr, Tomás. C'est plus... C'est plus le sentiment qu'il s'agit d'un mensonge, je crois. D'une autre bulle encore, un truc comme ça.

— C'est réel, Isa, lui dis-je. Ce n'est pas un film ni un rêve. »

Au bout d'un moment, elle se redressa et se pencha par-dessus le rebord du lit. « Et les gens disent que je suis une idéaliste, souffla-t-elle en me jetant mon jean, avant de se poster devant le miroir pour arranger ses cheveux. Les autres dames de la famille Aroztegui vont sans doute rentrer bientôt. On se voit dans la semaine ?

— Quand tu veux », dis-je et j'entrepris de m'habiller. Elle me prêta un parapluie sorti du placard à manteaux et m'embrassa de nouveau, doucement, avant de me raccompagner à la porte.

*

Mes vêtements n'étaient pas encore tout à fait secs, et dans le bus qui me ramenait chez moi, je frissonnais de froid et me sentais mal. Cette expérience avait été si contradictoire : trop rapide et à la fois interminable ; abrupte, tout en étant clairement le fruit d'une longue délibération, chez elle autant que chez moi. En arrivant à la *pensión*, on m'apprit que j'avais reçu un appel, et mon cœur se mit à battre la chamade, l'espace d'un instant. Mais ce n'était que ma mère, qui voulait prendre des nouvelles comme tous les dimanches soir.

Je montai à l'étage. Une odeur d'encens s'échappait de la chambre de Beatriz. Sans réfléchir, je frappai à la porte. Elle m'ouvrit dans un peignoir molletonné, une serviette nouée comme un turban autour de la tête, les yeux aussi rouges qu'à l'accoutumée.

« Qu'est-ce qu'il y a ? T'as besoin d'aide en physique ?

— Je me demandais si t'aurais pas un peu d'herbe. »

Elle me regarda, interdite. « J'ai quelqu'un en ce moment, dit-elle.

— Moi aussi, répondis-je. Je veux juste t'en acheter un peu si tu en as à vendre. »

Beatriz réajusta les pans de son peignoir et hocha lentement la tête. Puis elle se dirigea vers sa commode. J'achetai de quoi tenir la semaine.

J'attrapai un rhume et je dus résister à la tentation de sécher les cours et de rester au lit. Ce qui ne fut d'ailleurs pas très productif ; les notes prises ce jour-là furent distraites et calamiteuses. Même la lecture inspirée de Melville par mon professeur d'anglais fumeur de pipe ne parvint pas à capter mon attention. Le soir, je sortis marcher, en me racontant que cela aiderait à dégager mes sinus. Mais la vérité, c'est que je sentais qu'il fallait me retenir d'appeler Isabel au moins jusqu'au lendemain, et je craignais de tourner en rond si je restais dans ma chambre.

Quand je finis par céder, Pichuca m'apprit qu'Isabel n'était pas là et que, vu ma toux, il était de toute façon préférable que je m'abstienne de la voir. « Reste chez toi, bois du thé, dit-elle. Ménage-toi un peu, Tomás. »

Isabel ne me rappela pas le lendemain, ni le jour d'après. Je tentai de mettre ça sur le dos de ses cours, et allai même traîner sur les marches de l'École d'ingénieurs, faisant mine d'attendre un ami sous les colonnes blanches imposantes de l'édifice, mais aucun signe d'elle. Je me repassai notre après-midi partagée, l'analysant en quête d'erreurs que j'aurais commises, de gestes de sa part qui auraient dénoté la distance ou la déception. *Ce sentiment qu'il s'agit d'un mensonge... D'une bulle encore...*

Je terminai l'herbe de Beatriz, et en rachetai. Je traversai une nouvelle journée à la fac. Tombant par hasard sur Rodolfo dans le bâtiment des lettres après mon cours d'anglais, je lui proposai d'aller dans un bar. Nous mangeâmes à peine et, après quelques Fernet-Coca pendant lesquels il prononça tout un laïus au sujet de Mao, j'insistai pour que nous continuions dans un autre *boliche*.

« J'ai envie de me trouver une fille.

— Pour quoi, lui éternuer dessus, *boludo* ? C'est à peine l'heure du dîner et tu es malade.

— Je ne suis pas malade.

— Et Isabel et toi, alors ? J'ai bien vu comment vous vous regardiez.

— C'est... tu ne... bredouillai-je, incohérent. Tu ne la connais pas comme je la connais.

— Mais je connais les femmes, crois-moi ! s'exclama-t-il, en bon macho argentin. Isa est comme toutes les autres. Elle aime jouer. Mais si tu veux mon avis, elle est quand même un peu plus cinglée que la moyenne.

— J’y vais », dis-je, me laissant glisser de mon tabouret et titubant vers la sortie. Rodolfo dut me suivre car, après un moment de black-out, je repris mes esprits assis sur un trottoir, penché sur une mare de vomi, sa main me frottant le dos.

« Ça va aller, *boludo*, dit-il d’un ton réconfortant, dont l’intonation me fit penser qu’il répétait ces mots depuis un moment. Ça va aller. Je suis sûr qu’elle t’aime beaucoup, *boludo*. »

Il me mit dans un taxi. Je ne sais plus comment je suis rentré à ma *pensión* ni comment je suis monté dans ma chambre, juste que je me suis brossé les dents pendant près de dix minutes avant d’aller me coucher.

*

Le vendredi, je me rendis dans une *confitería* pour manger et récupérer, puis je passai une heure à tenter vainement de saisir le sens des graphiques de chimie organique qui tournoyaient devant mes yeux. Quand je rentrai à la *pensión*, Beatriz m’annonça que j’avais reçu un appel de ma copine.

« Ma quoi ? », demandai-je, avant de me souvenir de mon mensonge. Je redescendis, et trouvai le téléphone libre.

« J’espérais que tu m’appellerais, dis-je, le souffle trop court, quand Isabel eut décroché.

— C’est ce que j’ai cru comprendre, répondit-elle avec une pointe de moquerie un peu dragueuse dans la voix.

— Rodolfo t’en a parlé ?

— Rodolfo ? C’est Nerea qui m’en a parlé. Tu ne te rappelles pas avoir appelé ici, hier soir ? » Soudain, la nausée me reprit. Mais à mon grand soulagement, Isabel éclata de rire. « T’en fais pas, *boludo*, tu n’as rien dit de mal. De toute façon, j’aurais dû t’appeler plus tôt. Je voulais, mais c’est juste que... il fallait d’abord que je sache.

— Que tu saches quoi ?

— Je te le dirai quand tu seras ici, dit-elle. J’imagine que tu n’as rien de prévu ? »

*

Pichuca était à la maison – je me forçai à hocher la tête lorsqu’elle me demanda, l’air réprobateur, si je prenais bien soin de moi – et me

dit qu'Isabel était au sous-sol. Je descendis l'escalier et la trouvai sur le canapé, triturant l'un de ses ongles, ce qui ne lui ressemblait guère. Son étreinte fut brève et molle, laissant comme un espace délibéré entre nous.

Je m'assis à côté d'elle, joignant les mains sur mes genoux.

« Je me suis sentie coupable, Tomás, déclara-t-elle.

— À cause de l'autre jour ?

— On est amis. L'enjeu est grand. Je ne suis pas en train de te dire que je ne savais pas ce que je faisais. C'est juste que... ce n'est pas toujours une bonne chose, quand je sais ce que je fais.

— C'est à ce moment-là que tu me reparles d'un ton énigmatique de ta face sombre ? la taquinai-je, mais Isabel ne rit pas.

— Je vais tâcher de ne pas être énigmatique, cette fois, dit-elle, en marquant une pause. Je ne fais plus juste partie des Jeunesses péronistes maintenant, Tomás. J'ai rejoint les Montoneros. »

Ce nom désignait un groupe de guérilleros. Le récent assaut contre une usine de General Motors leur avait été attribué et, avant cela, l'enlèvement d'un dirigeant d'Exxon et la demande de rançon. Leur objectif initial était de faire rentrer Perón de son exil mais, après la mort de celui-ci, ils étaient devenus un mouvement plus général d'insurrection populiste contre l'État. Accusés de fomenter des attentats et des assassinats, ils étaient on ne peut plus éloignés, aux yeux de la plupart des Argentins, de ces nobles milices de cavaliers du ^{xix}e siècle qui avaient combattu les Espagnols dans les Andes, et dont ils tiraient leur nom.

« Je n'ai qu'un rôle subalterne, précisa Isabel. Je me contente de réunir et de distribuer des informations. Des rapports sur les activités du gouvernement, ce genre de choses.

— Qu'y a-t-il de si mal à cela ? demandai-je avec sincérité.

— Cela peut mettre des gens dans une situation inconfortable. Toi, par exemple », poursuivit-elle d'un ton plein de regret, comme si ce n'était pas elle qui était sur le point de me mettre dans une telle position. Tu es proche du colonel Felipe Gorlero. Je suis désolée, Tomás, mais il faut que je te pose la question : serais-tu prêt à recueillir pour moi des informations sur ce colonel ?

— Recueillir des informations, répétei-je. Tu veux que je l'espionne pour toi ?

— C'est bon, Tomás, je comprends que ça te mette mal à l'aise. Oublie ma question, oublie tout ce que je viens de te dire. On va

redevenir des cousins innocents. On ne se confiera plus de secrets compromettants, on ne se tournera plus autour. Ce sera plus sûr, je crois. De bien des points de vue. »

Mais moi, je ne voulais pas que les choses soient « plus sûres ». Avec Isabel, je n'avais jamais voulu ça.

« Je n'arrêterai jamais de te tourner autour, Isa », lui dis-je.

Elle sourit. Puis elle se pencha vers moi, inquisitrice presque, son visage s'immobilisant à quelques centimètres du mien comme si elle voulait voir ce que j'allais faire. Je ne fis rien et, au bout d'un instant, Isabel combla la distance entre nos deux bouches.

Ce fut différent cette fois-là, même si nous gardâmes encore l'essentiel de nos vêtements. Nos jambes s'entrelacèrent, nos hanches se projetèrent. Nos doigts forèrent la chair de l'autre, et les coussins du canapé glissèrent sur le plancher. Isabel guida ma main sous sa robe et je la laissai là, écoutant son souffle haché jusqu'à ce qu'elle en ait terminé.

« Merci, dit-elle doucement après coup, quand nos corps furent désemmêlés. Merci infiniment, Tomás. »

Neuf

*

Nous nous rassîmes sur le canapé, Isabel étalée tel un flan les jambes étendues sur la table basse, tandis que je lui caressais les cheveux. Elle tira une longue bouffée détendue sur sa cigarette.

« Tu veux bien me dire de quoi tu as besoin ? demandai-je.

— Je crois que tu viens juste de me donner ce dont j'avais besoin », répliqua-t-elle, d'une voix langoureuse.

Je souris. Ses cheveux étaient si doux sous ma paume, si apaisants. « Je t'écoute », dis-je.

Une minute s'écoula. Elle déplaça le cendrier sur l'accoudoir du canapé et glissa sous ses pieds l'un des coussins tombés par terre. « Nous cherchons juste de petites choses, vraiment. Les bases où il passe le plus de temps, leur relation avec les autres bases. Évoque-t-il des échanges avec la police, fédérale ou municipale ? Les ragots peuvent être très utiles, les personnages peu recommandables qui ont des relations dans le monde politique, les tensions entre différentes branches de l'armée.

— Et je suis censé lui demander toutes ces choses, comme ça ?

— Plus ou moins. Sois subtil, amène ça petit à petit. Sois très attentif à vos conversations et rapporte-nous ce que tu entends, c'est tout. On s'occupera de l'interprétation.

— Autre chose ?

— Tu dors chez lui parfois, n'est-ce pas ? Si tu te sens à l'aise avec ça et que l'occasion se présente, tu pourrais peut-être regarder s'il n'a pas des documents qui traînent chez lui. Je ne te demande pas d'ouvrir des coffres ou je ne sais quoi – juste vérifier ce qu'il y a sur son bureau ou dans ses tiroirs, tu vois. Rapports sur les tactiques de

contre-espionnage et les campagnes à venir, mémos confidentiels, notes personnelles d'autres officiers – enfin, tu vois, répéta-t-elle, alors qu'il était évident que je ne voyais rien du tout.

— Et nous ? demandai-je.

— Nous », répéta-t-elle, dans un soupir puis un rire, comme s'il s'agissait là d'un concept terriblement romantique. Elle se redressa en prenant appui sur ma cuisse, puis écrasa sa cigarette et m'embrassa. « Ne t'en fais pas pour nous, Tomás. »

*

J'avais déjà prévu des choses avec le Colonel pour la semaine suivante, mais je l'appelai au cours du week-end pour demander s'il était possible de les ajuster. Précautionneux à l'excès, mes répliques à moitié répétées semblant affligées et peu naturelles, je lui demandai si, avant notre dîner à son appartement, nous ne pourrions pas faire quelque chose ensemble, juste nous deux. « Sans raison particulière, lui dis-je. Je me disais juste que ce serait bien de passer de bons moments et de nous rapprocher, vous voyez. Mais si ce n'est pas pratique, si toute l'instabilité politique de ces derniers temps vous oblige à beaucoup travailler, ou si...

— Tomás, Tomás. Tu sais qu'il n'y a rien que je préfère aux bons moments. »

J'étais nerveux, bien sûr. Moins à cause d'une éventuelle terreur que m'aurait inspirée l'État que de l'inquiétude plus banale que l'on ressent en fouinant dans les affaires d'autrui. Surtout celles d'une personne aussi insaisissable que le Colonel. Toutes ses pirouettes et digressions – dans lesquelles je m'imaginais déjà pris au piège.

À son initiative, nous nous retrouvâmes dans une librairie de son quartier. C'était un endroit discret et sans prétention, où bon nombre de livres étaient d'occasion ou soldés – pas vraiment le genre de la Recoleta. Il n'y avait pratiquement pas de clients, rien qu'un vendeur solitaire, qui avait mauvaise mine, l'air de s'ennuyer et lisait un roman de Silvina Bullrich.

« Merci d'avoir bien voulu me retrouver si tôt », commençai-je, hésitant. Au moment de prendre rendez-vous, j'avais insisté pour nous retrouver à six heures du soir, essentiellement pour pouvoir placer la remarque suivante : « Je sais que votre base se trouve à une heure de route de la ville.

— Pas du tout, Tomasito. Campo de Mayo n'est qu'à quarante-cinq minutes d'ici. Et puis, je n'étais pas là-bas aujourd'hui, mais dans les

locaux de la Coordinación Federal. C'est juste ici, dans le centre-ville.

— Il y a une base de l'armée en plein centre-ville ?

— C'est un commissariat de police. Les méandres de la bureaucratie, tout cela est très compliqué. » Il s'approcha d'une étagère avec l'excitation d'un écolier. « Les trésors qu'on trouve dans cette boutique, Tomás, tu n'as pas idée. »

Je hochai la tête, tendu, passant ma main sur une rangée de poches poussiéreux sans même regarder un seul titre. « Qu'est-ce que vous faites, au juste, dans toutes ces bases ?

— Tu veux dire que “colonel” ne suffit pas, comme description de poste ? » Il souleva un livre, le feuilleta apparemment au hasard puis le remit en place. « J'appartiens au 601^e bataillon du Renseignement. Je supervise un grand nombre d'opérations de contre-espionnage menées par l'armée à Buenos Aires. Tu aimes Borges, Tomás ? poursuivit-il sans même marquer de pause. Je le trouve plutôt ennuyeux. Tellement cérébral. Cortázar, pareil. On ne retrouve pas du tout chez eux le don des Argentins pour le drame.

— Et ce que vous faites en ce moment, ça marche ? l'interrogeai-je.

— Ce que je fais en ce moment ? Fureter, tu veux dire ? Non, dit-il en éclatant de rire. Je suis vraiment contre la censure, pour tout te dire. On n'a plus rien sur quoi travailler. Et puis, c'est d'un ennui. Ah, Henry James... soupira-t-il, empoignant avec avidité une traduction de *The Ambassadors*. Ça, c'est un expert de la nature humaine. Que lis-tu en ce moment, Tomás ? Ne me réponds pas “Les journaux” – tu sais bien que les trucs vraiment dramatiques n'y figurent jamais. Parle-moi de ton cours d'anglais.

— Je... j'ai pris du retard dans *Moby Dick*, répondis-je, pris d'un léger vertige. J'avais des examens la semaine dernière, et la langue est un peu datée, ça me pose des problèmes.

— Achab, lui, s'y connaissait pour dramatiser les choses. Tu as lu celui-ci, Tomás ? J'ai entendu dire que les jeunes en raffolaient », dit-il, sortant un autre ouvrage. Il me montra la couverture. *Les Sept Piliers de la sagesse* de T. E. Lawrence. Repensant soudain à la présentation grandiose qu'en avait faite Rodolfo dans le sous-sol d'Isabel, je secouai la tête avec autant de nonchalance qu'il m'était possible. « Je crois que je vais le prendre. J'aime bien être au fait des dernières tendances, tu sais. » Le Colonel marcha tranquillement jusqu'à la caisse, et le vendeur empocha son règlement sans lui prêter attention, avec toujours le même air blasé.

Dehors, mon cœur battant un peu plus fort, je lui demandai s'il

n'était pas temps de rentrer. Le Colonel me gratifia d'un de ses froncements de sourcils sophistiqués. « Et les bons moments, alors ? Tu te sens assez proche de moi, déjà ? » Maladroitement, je répondis que oui, j'imaginais.

*

Pendant le dîner, je retrouvai en partie mes moyens. Le vin aidait, tout comme les plaisanteries échangées par le Colonel et sa femme. Mercedes le taquinait sur la prodigalité dont il faisait preuve lorsqu'il allait dans les magasins, il riposta d'une réplique bien sentie sur le fait qu'elle imposait la loi martiale, et j'en profitai pour tenter, sans grande conviction, de poursuivre mes explorations.

« J'imagine qu'elle sera bientôt étendue à l'échelle de tout le pays, n'est-ce pas, Colonel ?

— Oui, un de ces jours, Mercedes sera notre dictatrice, répondit-il.

— En fait, je disais ça sérieusement.

— Moi aussi. Fais attention avec les *Porteñas*, Tomás, elles sont presque aussi folles que les *Porteños*.

— Ne l'écoute pas, intervint Mercedes. C'est l'ampleur de notre personnalité qui effraie les hommes comme lui. Tu n'as pas d'amourettes ici, Tomás ?

— Une compliquée », répondis-je, sincèrement. Avec un sourire, Mercedes fit le geste de sceller ses lèvres.

Vers minuit, on m'invita comme prévu à rester dormir. Deux heures durant, je me forçai à rester éveillé en lisant distraitemment *Moby Dick*, puis me glissai hors de la chambre d'amis. Remontant pieds nus les couloirs obscurs jusqu'au bureau du Colonel, en préparant anxieusement mon excuse au cas où l'on me surprendrait – l'insomnie et ses errances ; vous connaissez bien ça, Colonel, pas de repos pour les méchants. J'ouvris le tiroir de son bureau aussi doucement que possible. Ce que j'y trouvai, je le parcourus trop fugacement du regard pour y comprendre quoi que ce soit – des coupures de presse éparses, ce qui ressemblait à des contrats de bail pour diverses locations, une liste d'endroits cochés entre lesquels je ne pus distinguer de lien : *BRIGADA DE INVESTIGACIONES DE BANFIELD. PLANTA DE FORD MOTOR ARGENTINA. UNIDAD PENAL N°9. ESCUELA SUPERIOR DE MECANICA DE LA ARMADA.*

L'obscurité et le stress étaient trop grands. Je reculai d'un bond comme si l'on m'avait hurlé ces mots au visage et regagnai

précipitamment ma chambre, où je m'allongeai à bout de souffle, attentif au moindre craquement du plancher dans le couloir, aussi infime fût-il.

Au petit déjeuner, le lendemain matin, le Colonel lut placidement son journal sans rien dire. Mais Mercedes me demanda gentiment si j'avais eu du mal à trouver le sommeil.

*

Isabel mit de nouveau du temps à me rappeler, et j'essayai de me montrer plus philosophe. Elle est comme ça, c'est tout, me répétais-je. Ne t'en fais pas. (*Ne t'en fais pas pour nous, Tomás...*)

Mais son appel finit par arriver, et elle me demanda de l'accompagner dans un magasin d'électroménager.

« Un magasin d'électroménager ? Pourquoi pas dans ton sous-sol ?

— Il y a des histoires qui circulent, de micros dans les murs et les interrupteurs.

— Un café, alors ?

— Tu ne veux pas venir, juste ? Il faut que j'achète quelque chose, de toute façon. »

J'eus du mal à trouver l'endroit, et Isabel était en train de fumer dehors quand j'arrivai, encadrée par les machines à laver resplendissantes exposées en vitrine, derrière elle. Elle tenait dans ses mains ce qui me parut d'abord être un grand carton marron, jusqu'à ce que je découvre le saphir et le boîtier en plastique.

« Ils n'avaient pas ce que je cherchais. Mais regarde ! s'écria-t-elle, débordant d'enthousiasme. Je t'ai acheté un tourne-disque ! Je me suis rappelé que tu m'avais dit que tu n'en avais pas.

— Merci, dis-je, incertain, en lui prenant l'appareil.

— Comment ça s'est passé avec le Colonel ?

— Tu veux en parler ici, dans la rue ?

— C'est plus sûr qu'au café. On marche ? », dit Isabel, en partant devant. Le tourne-disque pesant sur mes bras, je la suivis le long de l'Avenida Juan B. Justo et entrepris de lui faire mon rapport.

Elle se contenta pour l'essentiel de hocher la tête en m'écoutant, me donnant parfois une tape sur le bras quand nous croisions des

passants, afin que je m'interrompe ou que je baisse d'un ton. Mais ça et là, elle ajoutait un commentaire. « 601^e bataillon, c'est super, tu as obtenu le nom de son régiment. » Et, sur l'anecdote de T. E. Lawrence : « C'est sans doute une histoire de décodage, il doit se dire que nous nous servons de ce livre pour échanger des messages. À moins qu'il ne s'agisse tout simplement de mieux connaître l'ennemi. » Aucune de ces explications n'était particulièrement rassurante. « A-t-il dit quelque chose au sujet d'une coopération internationale ? poursuivit-elle. De financements venus de l'étranger ? » Les deux fois, je fis non de la tête.

« Ce n'était pas le genre de choses que tu m'avais dit de chercher, me défendis-je.

— Bien sûr que non, Tomás, ne t'inquiète pas. Tu te débrouilles très bien. Tu es resté dormir ? »

Après m'être frayé un chemin parmi un groupe d'ouvriers du bâtiment, je lui rapportai les phrases éparses que j'avais aperçues, ainsi que ma réticence à chercher plus avant. « Ils ont le sommeil léger, expliquai-je.

— Et si tu demandais au Colonel d'organiser un dîner avec d'autres gens ? Comme ça, tu pourrais aller traîner avec les lumières allumées, pendant qu'ils sont occupés. Tu pourrais lui dire que ma mère et Cecilia aimeraient rencontrer ton mentor ou quelque chose dans le genre – il y a des chances que sa femme soit contente de les accueillir, non ? Et qui sait, il pourrait inviter quelqu'un d'utile pour nous. Je pourrais venir aussi, t'aider à fouiller.

— Non, tu ne viendras pas aussi », lui dis-je. Mon instinct me soufflait de maintenir ces deux mondes aussi séparés que je le pouvais encore. Que les faire coïncider était dangereux – qui sait ce dont Isabel serait capable en présence du Colonel ? Ou ce qui pourrait se passer plus tard, lorsque la présence de cette péroniste fervente, irréprensible, serait gravée dans la mémoire de celui-ci ?

Je devais en outre me demander secrètement : à quoi servirais-je à Isabel une fois que je l'aurais mise en relation directe avec le Colonel ?

J'avais chaud. C'était une journée étouffante, le genre de temps que l'on connaissait peu à La Plata, grâce à ses immeubles plus bas et à ses rues moins congestionnées. Le soleil tapait fort, et le trottoir n'était pas ombragé.

« Tu ne veux pas t'asseoir quelque part ?

— Je suis désolée, Tomás, je crois que je n'ai plus le temps. C'est pour ça que j'ai dû te caser rapidement, comme ça – je dois aller voir

quelqu'un.

— Est-ce qu'on peut au moins parler d'autre chose, alors ? Cinq minutes, Isa. Parlons, c'est tout, apprenons à nous connaître comme tu avais dit qu'on le ferait.

— Comme j'avais dit qu'on le ferait ?

— Quand je suis tombé sur toi l'année dernière. Tu m'as dit que je réapprendrais à te connaître si je venais vivre ici. » C'était la première fois que je doutais qu'elle ait vraiment dit cela ; elle m'enveloppa d'un regard interloqué, comme si cela n'avait pu être qu'un commentaire en passant.

« Mais tu commences à me connaître, Tomás. C'est ce que je voulais dire l'autre jour, sous la pluie. Je t'ai prévenu que ce que tu allais voir ne te plairait peut-être pas. »

Je la regardai. Sans pudeur, en prenant tout mon temps. Incluant tout son corps dans cette évaluation, afin qu'elle sache que je n'étais pas là que pour la cause, ou du moins que la cause avait toujours ce soubassement charnel. Pour qu'elle sache que je n'avais pas oublié l'image de son corps – pas le moindre détail. La constellation de grains de beauté sur son ventre me revint soudain en mémoire, ainsi que l'apparence diaphane de ses paupières closes lorsqu'elle dormait. Rien ne semblait plus intime que le savoir de cette peau fine, le fait que ses yeux n'avaient pas toujours l'éclat dur du diamant qu'ils avaient maintenant.

« J'aime ce que je vois », lui dis-je. Soit le soleil para en cet instant son visage d'une teinte particulièrement rose, soit elle avait rougi.

« *Boludo* », dit-elle. Elle se hissa sur la pointe des pieds et m'embrassa sur la joue pour me dire au revoir.

*

Organisant la soirée avec le Colonel, j'invitai seulement Pichuca et Cecilia, qui laissa entendre qu'elles étaient contentes que cette affaire se déroule en petit comité. « Certains jeunes, de nos jours, me confia Cecilia, on ne peut pas leur faire confiance pour se comporter décemment. »

Le Colonel fit ses propres invitations, mais je n'étais pas sûr qu'elles soient conformes à ce qu'espérait Isabel. Un autre partenaire d'échecs, celui-là de Rosario, et un homme d'affaires américain qui avait des liens inexplicables avec le Colonel, un accent zozotant d'Espagnol et qui parlait de l'Argentine comme si le pays était longtemps resté bloqué

au ^{XIX}^e siècle et commençait tout juste, en vendant ses entreprises publiques à des groupes privés internationaux et en ouvrant son marché au libre-échange, à rattraper son retard. (« Je veux dire, merde, votre principal produit d'exportation est la viande de bœuf ! Toute votre économie repose sur le fait que les taureaux ne deviennent pas pédés ! ») Il travaillait dans l'automobile, et se lança, à l'heure des cocktails, dans un soliloque de quinze bonnes minutes sur une plantation de caoutchouc que Ford avait créée en Amazonie dans les années 1920, affirmant que nous devrions nous inspirer ici de cet exemple ambitieux. (La ville construite pour accueillir les gérants de la plantation avait apparemment été surnommée le « Nouveau Détroit » : elle avait des trottoirs pavés, souligna-t-il vigoureusement, et des palissades blanches !)

À part cela, le début de soirée fut beaucoup plus plaisant que je ne m'y attendais. Le Colonel livra une grande performance oratoire pour finalement terrasser l'homme d'affaires, et Mercedes livra la sienne pour terrasser le Colonel. « Felipe, je t'en prie. Seuls Tomás et moi désirons écouter tes discours philosophiques », dit-elle, puis elle railla son besoin constant d'attention et de trouver sans cesse de nouveaux élèves. « Il est comme un mendiant dans la rue quémendant un auditoire. Parfois, je regrette que nous n'ayons pas eu d'enfants. D'autres fois, je remercie Dieu que leurs pauvres oreilles aient été épargnées ! » Elle était comme à son habitude impeccablement vêtue et maquillée, portait un parfum envoûtant et tenait à la main son long fume-cigarette vintage, et veillait à ce que Pichuca et Cecilia ne manquent de rien comme si elles avaient été des dignitaires étrangères. L'ambiance était joyeuse, effervescente. Et les whiskys que le Colonel n'arrêtait pas de me servir – du Johnnie Walker ; c'était une grande occasion – m'avaient assez détendu pour que j'en arrive à penser que je pourrais mener à bien ce plan.

Après mon troisième verre, il demanda : « Tomás, n'as-tu pas d'amis de ton âge ? »

— Pardon ?

— Ces dames sont charmantes, ne me fais pas dire ce que je n'ai pas dit. Mais elles sont un peu vieilles pour toi ? »

Un picotement d'alarme parcourut ma peau.

« Elles ont votre âge, dis-je. Je suis ami avec vous.

— Oui, mais je suis un enfant, au fond. Là où je veux en venir, c'est que par les temps qui courent, eh bien, je serais curieux de rencontrer certains de ces agents du changement idéalistes.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que mes amis sont des agents du

changement ? Tel que vous me voyez, je partage un dîner avec un Colonel, un businessman américain et une bande de conservateurs de la classe moyenne supérieure. »

Il éclata de rire. « Tu as raison, Tomasito. Tu es un impérialiste bourgeois bien sous tous rapports. »

Il me donna une tape dans le dos, toujours souriant, avant de retourner s'occuper de ses invités.

Je ne le suivis pas. J'étais encore secoué par l'adrénaline et la chair de poule. Je me forçai à m'éloigner un peu, à aller jusqu'aux toilettes pour prendre quelques inspirations profondes. Que j'arrête de boire et que j'oublie tout ce que j'étais venu faire d'autre.

Mais la topographie du duplex du Colonel était ainsi faite que les escaliers étaient plus proches que les toilettes, si bien que cela donnait l'impression d'être une occasion que j'allais devoir laisser tomber, plutôt que chercher. Il y avait aussi la topographie de mon esprit – déformée par l'alcool, par Isabel, par la mission que je m'étais fixée en déménageant dans cette ville pour y mener cette nouvelle vie presque adulte : si quelque chose m'effrayait, ne pas céder à la peur.

Je montai à l'étage. Déviai de nouveau ma course vers le bureau du Colonel.

Rassuré par le murmure des voix à l'étage inférieur et par le fait que je n'avais entendu aucun craquement dans l'escalier après mon passage – j'avais bien réfléchi à l'avertissement que me fourniraient ces grincements avant de mener à bien cette idée de soirée –, j'allumai la lampe du bureau. Cette fois, il y avait des papiers, non pas dissimulés dans un tiroir, mais posés sur le bureau en une pile bien nette.

Le sommaire figurant sur la première page du rapport suffit à me faire éteindre la lampe précipitamment :

Objet : PLAN D'INFILTRATION DES MOUVEMENTS SUBVERSIFS

A) Infiltration dans le cadre du service militaire obligatoire [Page 2]

B) Infiltration via les enfants d'officiers et d'autres relations familiales/sociales [Page 10]

C) Infiltration via des offres volontaires de renseignements [Page 15]

La liste se poursuivait, mais je m'arrêtai là. Cela aurait pu être une coïncidence, mais connaissant le Colonel et sa propension à toujours tout calculer, ce n'était pas ainsi que je l'interprétais. À mes yeux,

c'était un message de sa part, clair comme le jour : Fais attention, Tomás.

Quand je redescendis, les invités étaient en train de se rassembler autour de la table, où étaient disposés des plateaux d'une viande rouge juteuse, aux senteurs fumées. La conversation portait sur les « jeunes voyous » d'aujourd'hui et Cecilia menait la charge, concentrée sur l'homme d'affaires américain auquel elle confiait qu'elle avait peur de ces gamins qui voulaient tout détruire.

« Tu te sens bien, Tomás ? », me demanda le Colonel en aparté, tapotant la chaise vide à côté de lui pour m'indiquer qu'il me l'avait réservée.

« Oui, ça va, répondis-je.

— Tu as sans doute juste faim. Tiens, ajouta-t-il en me servant. Tu l'aimes bien bleue, non ? Moi aussi. À l'argentine. Plus il y a de sang, plus on aime. »

Dix

*

Sans même m'en rendre compte, j'avais erré dans ces lieux, allant de porte en porte en quête des souvenirs tapis derrière chacune d'entre elles, tel un somnambule. En revenant à moi, je constatai que je me trouvais dans un couloir où il y en avait bien d'autres à pousser. Dans ce monde-ci, l'appartement du Colonel s'était dilaté, engendrant des passages dignes d'un manoir, qui débouchaient sur d'autres couloirs bordés d'une infinité de chambres et ponctués d'escaliers qui, jadis, n'existaient pas, et menaient vers le bas comme vers le haut. Tous bruissaient de murmures.

Plus que de simples murmures. Le tintement d'une caisse enregistreuse, les claquements de pièces de viande sur des comptoirs et des ordres vociférés, des quantités. Ces bruits semblaient provenir d'un placard dans la chambre d'amis. J'ouvris le meuble et vis – en prêtant à peine attention à cette rupture spatiale et logique – la boucherie de la Calle Juncal où j'étais allé acheter des chorizos avec le Colonel le soir de cette fête.

« Sacré sens de l'humour, non ? souffla le Colonel derrière moi, redevenu la version fantomatique de lui-même. Cet endroit. Il fait des calembours ! Et en anglais – ça doit être à cause du traitement privilégié auxquels vous avez droit, vous autres Américains, en Argentine. *Skeletons in the closet, joder*. Des squelettes dans le placard... »

Des carcasses étaient suspendues contre le mur du fond, des flancs gras et rosés tout en côtes et en cuisses, et de longs chapelets de saucisses. Je me raccrochai au fil de notre conversation tandis que nous faisions la queue : « Notre ami américain n'avait pas tort sur un point, déclara le Colonel. Que faire d'un pays dont la principale ressource est constituée de gros animaux stupides, hein ? »

Il gloussa à côté de moi comme s'il s'émerveillait soudain de sa propre sagesse.

« Vous m'avez l'air de bien vous amuser, fis-je remarquer.

— Je fais surtout semblant, j'en ai bien peur. On pourrait dire que cela fait partie de mon châtement, de devoir moi aussi revivre tout cela. Viens », dit-il, s'écartant de la pièce sur la pointe des pieds comme si notre intrusion avait manqué de tact. L'escalier s'était déplacé juste devant la porte et se déployait à présent en spirale. Je descendis les marches derrière lui.

Nous débouchâmes de nouveau dans le garage. Ce dernier avait triplé de volume, lui aussi, se muant en un immense parking souterrain. La plupart des voitures étaient des Ford, des Ford Falcon pour l'essentiel. Mais il y avait aussi d'autres modèles qui, pour la plupart, n'étaient plus commercialisés : la légendaire Mercedes 170 V dans laquelle mon père s'était déplacé dans sa jeunesse ; la Chrysler Valiant au levier de vitesse souvent bloqué dans laquelle il m'avait donné mes premières leçons de conduite ; la Cisitalia Spider I d'un voisin, que je convoitais, et un camion Criollo de la marque Hispano-Argentina que j'avais découvert dans un manuel d'histoire retraçant les efforts futiles du pays pour développer une industrie automobile.

Il y avait enfin le véhicule vers lequel, à l'évidence, le Colonel nous emmenait : sa mythique Chevrolet Impala de 1965 couleur coco. Il sortit ses clés – fixées à un énorme porte-clés qui avait dû lui aussi se dilater – et chercha la bonne.

« Ce n'est donc que ça, l'enfer ? demandai-je en balayant du regard les voitures, et en me demandant si chacune d'entre elles menait à un souvenir différent. Rien que notre vie, à nouveau ?

— Malheureusement, c'est plus compliqué que cela. Notre vie – oh, je sais que tu penses que la tienne est une terrible tragédie. Mais la plupart des gens sont assez contents de la leur au bout du compte. Plein de peine, mais plein de joie aussi. Non, Tomás. Je suis désolé, mais l'enfer n'est pas seulement la vie une deuxième fois. D'ailleurs, tu sais bien ce qu'il y a d'autre ici. Je te l'ai dit au commencement, à moins que tu aies oublié ? »

Je n'avais pas oublié. Sa description de la mort dans le cimetière : être prisonnier de ce qui a été et – je le répétais à voix haute – *de ce qui n'a jamais eu aucune chance d'advenir...*

— Très bien, Señor Shore. Nous allons essayer de l'offrir, cette chance. Cela dit, il nous reste encore pas mal de chemin à parcourir. Ce qui aurait pu advenir est l'envers de ce qui s'est produit, en fait. Il nous faut continuer de creuser à travers toutes ces strates du passé

pour arriver jusque-là.

— Et une fois que nous l'aurons fait ?

— Une chose à la fois, déclara nonchalamment le Colonel, montant dans la voiture et sifflotant quelques mesures décousues d'un air enjoué de Gardel.

— Vous n'êtes généralement pas du genre à ne penser qu'à une chose à la fois, fis-je remarquer.

— Eh bien, la mort impose une certaine adaptation, Tomasito. Même pour moi – je sais que je n'en donne pas l'impression, je sais que j'ai sûrement l'air d'un resplendissant flambeau de vie à tes yeux. Mais j'ai changé, Tomás. J'ai terriblement changé. »

Non, pas Gardel – il avait repris son morceau, en un chantonnement léger et rythmé. Fleetwood Mac, encore ? Les paroles étaient en anglais, à coup sûr – une image fugace me revint de Nerea et Tito chantant avec un accent atroce dans le sous-sol de Pichuca, leurs têtes oscillant en cadence comme des figurines. *Sometimes the light's all shining on me, / Other times I can barely see...*

« Bon sang. The Grateful Dead ? Vous plaisantez, ou quoi ?

— Non, hélas », répondit le Colonel en grimaçant, tandis que nous nous mettions en route. Nous nous retrouvâmes bientôt engloutis par le soleil et la circulation, le tohu-bohu des jours de semaine – des taxis négociant furieusement les virages, des hommes d'affaires en costume sur des Vespas zigzaguant entre les voies.

— Et en attendant, où allons-nous ?

— En attendant, je vais te ramener chez toi comme ce jour-là, après la soirée. Mais où est ton chez-toi dans ce monde – c'est une autre question.

— Que voulez-vous dire ? »

Le Colonel avait replié la capote et un vent froid s'engouffrait dans l'habitacle. Un vent qui avait le goût des souvenirs, cette saveur particulière que j'avais appris à connaître tout au long de ma jeunesse : marquée et imprévue au point de sembler nouvelle, mais fleurant le renfermé émotionnel, et saupoudrée de quelque chose que je ne peux décrire que comme une poussière d'âme ou des cendres d'esprit – une sorte de vieil intérieur sablonneux. Familier, mais plus intense et mystique.

« Certains endroits, dans ce monde, n'arrêtent pas de te rappeler à eux comme ils le faisaient de ton vivant. Ce ne sont pas des chez-toi à proprement parler, plutôt des portails, des passerelles, car ils te

propulsent sur le même chemin qu'ils le faisaient de ton vivant. Le seul problème, c'est que plus tu descends profondément, plus ils se brouillent. Tous ces fleuves, dans les Enfers des Grecs ? Je dirais que ça ressemble davantage à un delta. Ils s'entremêlent tous, se mélangent. Et finissent, bien sûr, par se dissoudre dans l'océan.

— Ça arrive ici, aussi ? La dissolution dans l'océan ?

— Je pense, oui. Je pense que tu continues de mourir, d'une certaine manière. J'ignore pourquoi nous continuons de vieillir, ici aussi. Je n'ai pas rencontré d'Argentin des cavernes, c'est certain, si bien que j'ai tendance à croire que les fantômes finissent par disparaître. Tout disparaît, après tout. »

Soudain, elle s'empara de moi : cette sensation de déjà-vu de... de quoi s'agissait-il, cette fois ? L'odeur de cigare encore accrochée à mes vêtements, le léger parfum mentholé de l'eau de Cologne du Colonel. Ils m'avaient donné envie de vomir en cette matinée fébrile de gueule de bois. Ou peut-être était-ce à cause du monologue lui-même – les mots qui tambourinaient contre mon crâne telles des sirènes d'ambulance. Après ce que j'avais vu la nuit précédente, tout était recouvert d'une couche supplémentaire, un avertissement latent ou un possible piège.

« Je crois que vous avez dit quelque chose dans le même genre pendant ce trajet, me rappelai-je, douloureusement.

— Vraiment ? C'était quoi déjà ? Oh oui, je me souviens ! Un vrai discours scientifique, pas vrai ? » Et voilà qu'il se remit à discourir, et la transition s'acheva : mars 1976, Gardel à la radio, des lunettes de soleil d'aviateur sur le visage dix ans plus jeune du Colonel et la brise du début de l'automne dans ma frange, qui flottait comme un papillon devant mon nez. « Les gens disent que les militaires vont détruire ce pays. Mais la destruction, c'est le progrès, Tomasito. C'est le seul moyen de mesurer le progrès, d'ailleurs. Scientifiquement, je veux dire. Mon père – un chimiste, ne l'oublie pas, et un bien meilleur joueur d'échecs que toi ou moi – m'a dit un jour que la seule indication du fait que le temps ait une direction, du passé vers l'avenir, c'est l'entropie. Et qu'est-ce donc que l'entropie, Tomás ? Un désordre. Une *destruction* de l'ordre. La direction dans laquelle elle s'étend est la direction dans laquelle le temps progresse. Donc, quand quelque chose se casse, qu'un pays vole en éclats – c'est cela, le temps. »

J'attendais que le temps redémarre, comme s'il avait écouté le discours du Colonel ; que les souvenirs s'évaporent et que le présent, ou quel que soit le nom qu'on veuille lui donner, se réenclenche à leur

place. Mais ce ne fut pas le cas, pas complètement ; même si je pus répondre comme si nous étions revenus en 1986, pour le reste, rien ne se réorganisa en conséquence. Ni l'apparence du Colonel, ni, constatai-je en jetant un coup d'œil à mes joues glabres dans le rétroviseur latéral, la mienne. Même mon état mental avait conservé sa nervosité, son instabilité, sous pression. Désordre, destruction, les choses qui se brisaient et volaient en éclats – ces paroles résonnaient encore et encore sous mon crâne.

« Cet endroit confirme votre vision des choses ? demandai-je, désorienté.

— J'imagine que oui, en un sens. Malgré ce que j'ai pu dire, les choses peuvent aussi se figer ici. Et quand elles le font, ça fait mal. Oui, c'est ce que je dirais : quand elles le font, ça fait mal.

Il passa sans s'arrêter devant la rue de ma *pensión*, tourna à gauche sur l'Avenida Hipólito Yrigoyen, puis s'arrêta au coin de la Calle Jujuy et je vis – me rappelai – pourquoi. La petite enseigne au néon éteinte du Parada Norte, le café où le Colonel avait insisté pour que nous prenions le petit déjeuner ce matin-là, après que je lui avais avoué, de manière inconsidérée, que je ne comptais pas aller en cours.

« Pas un chez-soi à proprement parler », répéta le Colonel, tendant le bras pour déverrouiller la portière passager et le souvenir qui se trouvait derrière. « Mais il nous rappelle à lui quand même. Ha ! »

*

Le café était sombre et tranquille, comparé à l'éblouissement frénétique du matin, au dehors. Hormis quelques hommes de la génération du Colonel ou plus âgés qui lisaient les journaux en buvant un café, avec des expressions vaguement mécontentes – des gros titres sur le fait que la présidence ne tenait qu'à un fil et sur les réunions de crise à la Casa Rosada émergèrent de la pénombre –, l'endroit était désert. Nous nous assîmes et – poignée de mains avec le serveur, présentation exubérante de son « brillant pupille » – le Colonel nous commanda des *cortados* et des assiettes de *medialunas* et de *tostados* au jambon et au fromage à partager.

« Tu n'es jamais venu ici, n'est-ce pas ? », m'interrogea-t-il, me poussant à jeter un nouveau coup d'œil alentour : des cendriers pleins à ras bord à neuf heures du matin, les bouteilles d'alcool fort quasi vides derrière le comptoir. L'air lourd de fumée et de secrets. « Non, pourquoi serais-tu venu ? La plupart des habitués fréquentent ce café depuis vingt ans ou plus. Je suis un petit nouveau, à côté. C'est mon

père qui me l'a fait découvrir – il était comme tous ces types, si ce n'est qu'il étudiait son échiquier au lieu du journal. Il venait tous les matins, et le soir il revenait dîner quand ma mère ne cuisinait pas. Le plus souvent seul, je crois, mais je suis sûr qu'il y amenait ses maîtresses aussi. C'était l'endroit idéal pour ça – sans danger, personne pour te juger. C'était compris, accepté par les gens de cette génération. Tes grands-parents, j'imagine ? Ils n'étaient pas encore dans ce pays, n'est-ce pas, dans les années 20 ou 30 ?

— Les parents de mon père, si, répondis-je, mal à l'aise. Leurs parents étaient arrivés d'Espagne.

— Ah, oui. L'une des dames que tu as amenées hier soir nous a raconté cela – des origines basques, non ? Ou bien était-ce du côté de ta mère, et je mélange les deux ? Quoi qu'il en soit, ils ont très bien pu venir ici, les parents de ton père. C'était un café très fréquenté par les immigrés, à l'époque – des tas de *tangueros* qui avaient le mal du pays et laissaient libre cours à leur nostalgie à travers leur bandonéon. J'ai toujours pensé que cela devrait être plus présent dans notre mémoire culturelle, comme c'est le cas chez les Américains, cette notion de Nouveau Monde, tout ça. Mais je ne sais pas pourquoi, nous sommes restés coincés dans le Vieux Monde. C'est un peu ce que je disais tout à l'heure dans la voiture – le temps doit faire son œuvre. Fini l'ancien, place au nouveau. C'est le seul point sur lequel nous semblons tous nous accorder. Politiciens, intellectuels, guérilleros et *gorillas*, tout le monde. “Gorilles” – c'est un surnom bien trouvé pour mes collègues militaires, je dois le reconnaître. C'est vous autres les jeunes qui l'avez inventé, pas vrai ? Oh, excuse-moi, rectifia-t-il sans conviction. J'ai oublié que tu voulais être considéré comme plus vieux et plus sage que les gamins de ton âge. »

Je n'arrivais pas à savoir si c'était la ruse particulière de la nuit précédente, ou la même que d'habitude mais qui semblait plus acérée après cette soirée. Je ne savais même plus s'il essayait de me piéger ou de me sauver, juste qu'il savourait ce jeu du chat et de la souris.

« En tout cas, j'aime cet endroit. Le genre de lieu où on peut être soi-même. Il n'y en a pas beaucoup à Buenos Aires. Comme tu le sais, je fréquente surtout les lieux touristiques, ce qui est quand même révélateur. La Plaza San Martín, mon cher cimetière de la Recoleta. Mais cette ville est dure, de ce point de vue – et le pays tout entier, d'ailleurs. C'est l'un des plus vaniteux au monde. Une grande partie de nos problèmes viennent de là : il faut toujours être meilleur que les Brésiliens, il faut être beau, il faut être européen. Je veux dire, *joder* – j'utilise cette expression, bon Dieu ! Les parents de mon père me renieraient s'ils savaient que j'emploie encore des hispanismes. Et

pour bien d'autres choses encore, j'en suis sûr. Certaines choses que je fais – ils se retourneraient dans leurs tombes s'ils savaient. »

Nos assiettes arrivèrent. Les viennoiseries étaient desséchées et avaient l'air fades au possible, mais leur simple vue redoubla ma nausée.

« Tu sais dans quel autre domaine les Américains sont passés maîtres ? L'art des petits déjeuners d'après-cuite. *Bacon and eggs*. Nous, on en est restés aux croissants. »

Il en prit un et l'examina entre pouce et index, ses écailles pleines de beurre s'en décrochant et tombant sur la table.

« Mais je m'égare. Tu n'as rien à me dire ?

— À quel propos ? », demandai-je, comme si j'avais perdu le fil. C'était l'un des répit qu'offraient ses digressions constantes.

« Je ne sais pas. Sur le fait d'être toi-même, Tomasito ! C'est pour ça que nous sommes là. Tu peux dire tout ce qui te passe par la tête ici, et, pour une fois, personne ne te fera chanter ni ne te jettera en prison. »

J'empoignai un *tostado*, le portai lentement à ma bouche – ma main tremblait, sans doute autant à cause de ma gueule de bois que de mes nerfs – et constatai qu'il avait bon goût, et que j'étais en état d'en avaler une autre bouchée. Je parvins même à en prendre une troisième avant de répondre.

« Un bon petit déjeuner à l'américaine fait toujours envie », lui dis-je.

Il éclata de rire. « Vous n'avez pas idée, Señor Shore. Parce que, laisse-moi te dire une chose : si tu prends le petit déjeuner aux États-Unis, il y a de grandes chances que tu te sois réveillé là-bas.

— Je vous en prie, Colonel, dis-je, saisissant cette occasion de plaisanter, de m'extirper de notre conversation à travers cette fissure badine. Vous pouvez dire ce que vous voulez : vous êtes aussi Argentin que Gardel en personne. »

Il rit de plus belle, à gorge déployée. « Tu ne sais donc pas ? Gardel lui-même avait son identité secrète : il était né en France et avait demandé la citoyenneté uruguayenne. Vérifie, si tu ne me crois pas ! Il n'avait rien de l'Argentin pur souche que nous nous sommes inventé. C'est un autre trait caractéristique de notre pays – notre dieu ne nous appartient même pas. Mais écoute-moi, Tomasito, ajouta-t-il plus sérieusement. Tout ce que je veux te dire, c'est que tu peux venir me voir. Quelle qu'en soit la raison. Tu n'as pas à avoir peur de moi,

jamais. »

*

Après ça, j'abandonnai mes tentatives avortées d'espionnage. J'appelai Isabel et, quand Pichuca décrocha, je lui demandai de faire passer le message suivant :

« Pouvez-vous lui dire que la soirée était un fiasco ?

— La soirée chez le Colonel ? s'étonna Pichuca. Mais ce n'était pas un fiasco.

— C'est une blague, dis-je. Isa comprendra. Vous pouvez lui dire que j'arrête une bonne fois pour toutes d'organiser des fêtes. »

J'essayai de me concentrer sur les cours, de fréquenter mes camarades de classe et de m'occuper. Je demandai même à ma binôme de labo – une jolie fille de Mendoza avec des taches de rousseur qui me rappelait mon ex – si elle voulait sortir avec moi, un soir.

Je ne donnai jamais suite. J'attendais qu'Isabel m'appelle. Je pensais qu'elle tenterait à nouveau de faire appel à mes services, ou au moins qu'elle voudrait en savoir davantage sur la soirée chez le Colonel. Mais elle ne donna pas signe de vie.

Un groupe d'étude de ma classe de chimie organique devait se retrouver à Palermo ce samedi-là, et, ne pouvant supporter l'idée d'un nouveau coup de fil infructueux, je décidai de les rejoindre et de passer chez Pichuca au retour. Même si j'avais pris l'habitude d'attendre une convocation, sa maison pratiquait une sorte de politique de la porte ouverte ; Pichuca m'avait invité à venir dès que l'envie me prenait et, faisant comme si c'était la millième fois, je la pris au mot.

Isabel n'était pas là. Et Nerea, qui vint m'ouvrir, ne savait pas où elle était. « C'est Isabel – tu sais bien comme elle est », dit-elle, et je reconnus à regret que oui, je le savais. « Tu t'attendais à quoi ? Je te l'ai déjà dit quand tu es venu t'installer ici : c'est toi qui t'imposes ça.

— Qui m'impose quoi, Nerea ? lui demandai-je avec agacement, comme si c'était ma petite sœur pénible autant que celle d'Isabel.

— Ça. La suivre partout.

— Toi aussi, avant, tu la suivais partout.

— C'était ma grande sœur. Mon idole, celle qui s'est occupée de moi quand j'étais petite, qui me prenait dans ses bras chaque fois que j'en

avais besoin. Évidemment que je la suivais.

— Je ne me rappelle pas l'avoir vue très souvent te prendre dans ses bras, répliquai-je non sans mesquinerie.

— Eh bien, dit-elle. Tu as oublié plein de choses, alors. »

Je ne restai pas, convaincu, en dépit de ce qu'affirmait Nerea, qu'Isabel l'évitait certainement, elle aussi. Peut-être que l'un de ses amis militants, quelqu'un de plus dévoué au mouvement, en saurait davantage. Le seul dont j'avais le numéro était Rodolfo, et en rentrant à la *pensión*, je l'appelai pour lui demander s'il avait vu Isabel récemment.

— Non, répondit-il d'un ton sec.

— Mais sais-tu ce qu'elle fait en ce moment ?

— Non, pourquoi le saurais-je ?

— Parce que vous êtes amis ?

— Nous ne sommes pas amis, rétorqua Rodolfo. Écoute, Tomás, je ne fréquente plus les gens comme elle, d'accord ? Et si tu veux un conseil, tu devrais faire pareil.

— Où sont passés tous ces discours sur Mao Zedong que tu n'arrêtais pas de débiter ?

— Va te faire foutre, Tomás. Et ne m'appelle plus. » Il raccrocha.

*

Je me tournais et me retournais encore sur mon lit à deux heures du matin cette nuit-là, essayant de donner un sens au comportement de Rodolfo, quand je reçus un appel. C'était Isabel.

« Tu peux venir chez moi, Tomás ?

— Là, maintenant ?

— Oui, dès que tu pourras.

— Il y a un problème ?

— S'il te plaît. Viens juste, aussi vite que tu peux. »

Troublé et épuisé, je ne lui demandai pas pourquoi. Je me dis qu'elle était ivre et avait des remords, et je me préparai à la hâte, m'aspergeant de déodorant et plaquant mes cheveux avec une serviette mouillée. Il était trop dangereux de prendre le bus à cette heure, si bien que j'appelai un taxi, et quarante-cinq minutes

s'écoulèrent avant que j'arrive sur place. Je ne sonnai pas à la porte ; vu l'heure je devinais qu'Isabel voulait que cette visite demeure discrète. J'avais raison, apparemment ; elle m'attendait dans l'entrée et n'alluma pas la lumière quand je franchis le seuil.

« Isa...

— Chhh. Au sous-sol », dit-elle en m'entraînant vers l'escalier. J'obéis, ce « chhh » m'ayant de nouveau rempli d'espoir. « Attention, ajouta-t-elle dans un murmure cassant cette fois-ci, dans lequel ne perçait pas la moindre séduction. Les marches risquent de glisser. »

Il n'avait pas plu. Pourquoi les marches auraient-elles glissé ?

La lumière du sous-sol était déjà allumée et j'aperçus, assis sur l'une des chaises en métal, son pied posé sur une autre en face, un homme qui serrait une serviette ensanglantée contre sa cuisse. Une autre, plus rouge encore, gisait au fond d'un seau près de lui.

Mais plutôt que de la pitié, sa vue provoqua en moi une réaction immédiate, reptilienne, il m'intimidait. D'abord, c'est à peine s'il semblait souffrir. Un sourire – *charmant*, s'il faut le qualifier – plissait son visage basané, rougi. Grand et sombre, il avait des cheveux noirs flottants qui brillaient de sueur et une ombre de barbe qui lui donnait l'air d'avoir cinq ans de plus que moi et aurait provoqué ma jalousie en toutes circonstances. Outre ses yeux bleus assortis à ceux d'Isabel, et à l'exact opposé des miens d'un brun boueux, il était l'incarnation du bel homme imposant et ténébreux. Il avait même une veste en cuir, posée sur le dossier de sa chaise.

« C'est un commandant, m'expliqua Isabel.

— De l'armée ?

— Non. Pas de l'armée. »

Bien sûr que ce n'était pas un militaire.

Par la suite, j'apprendrais que les Montoneros utilisaient ces grades pour se donner une certaine légitimité. Pour en donner à toute cette prétendue guerre.

Je me souvins de la cuisse de l'homme. Je contemplai cette serviette imbibée de rouge.

« Je ne suis pas sûr de pouvoir faire ça, dis-je.

— On ne peut pas l'emmener à l'hôpital, Tomás. »

Les policiers allaient surveiller les urgences s'ils savaient qu'ils l'avaient blessé. Et s'il donnait son nom et son adresse, ils n'auraient même pas à le traquer dans les hôpitaux : ils n'auraient qu'à l'attendre

chez lui.

La première question qui me vint fut : qu'avait donc fait cet homme pour mériter une balle dans la cuisse ? Mais elle fut aussitôt supplantée par cette autre : que faisait donc Isabel avec lui quand on lui avait tiré dessus ?

« C'est normal, Isa, dit l'homme. Il a peur.

— Il n'a pas peur, Gusti, pas comme tu le penses. Tu as peur, Tomás ?

— Boiter m'irait bien, intervint de nouveau l'homme. Ça me donnerait un peu de crédibilité face à ces *milicos*.

— Ces *milicos*, comme tu dis, pourraient te faire bien pire, Gusti », répliqua Isabel. Je notai le surnom péjoratif : ce n'était pas juste la police qui leur courait après, c'était l'armée. Je notai également la familiarité : elle appelait ce soi-disant « commandant » Gusti, plutôt que Gustavo. « Tomás n'a pas peur de nous aider, il a peur de ne pas être capable de...

— Putain, Isa, arrête de parler à ma place ! »

Elle ouvrit la bouche puis la referma. Je la pris à part.

« Tu m'as menti », lui dis-je. Nous nous étions écartés de quelques pas et je ne sais même pas si je baissai la voix.

« Les téléphones sont peut-être sur écoute. Et puis, je n'ai jamais menti.

— Appelle ça comme tu veux, Isa.

— Tu entends ce que tu veux, Tomás, je n'y peux rien. »

Je détournai le regard et j'aperçus le canapé où nous avions partagé notre moment de passion. Les coussins étaient de nouveau en désordre, l'un d'eux était tombé sur le plancher.

« Il ne pourra pas partir d'ici pendant plusieurs jours, dis-je, changeant de tactique. Ta mère n'a pas une femme de ménage ?

— Nelly ? Elle proposera sûrement de nous aider. Mais ne t'en fais pas, je le cacherai.

— Et tu lui serviras d'infirmière ?

— Je ferai ce qu'il faudra.

— Parce qu'il est ton commandant ? »

Elle roula de gros yeux. « Tu vas laisser mourir un homme bon parce que tu es jaloux, Tomás ? »

Je ne répondis rien. Qu'aurais-je pu répondre à cela, si ce n'est qu'une partie de moi aurait vraiment aimé le faire ?

« Je ne te demande pas de te battre, poursuivit-elle. Je ne te demanderais jamais ça.

— Bien sûr que si », répliquai-je. Elle sourit. Puis éclata de rire, et moi aussi. J'entendis même Gustavo s'esclaffer douloureusement, tandis que sa cuisse se vidait de son sang.

« Bon, dit-elle. Ce n'est pas ce que je te demande, là, tout de suite... »

Je me souvins alors de ce qu'elle me demandait. Fis de mon mieux pour me souvenir de ma formation médicale minimaliste, qui semblait incroyablement lointaine.

« Si la balle a touché l'os...

— Je ne crois pas. En calant sa jambe, j'ai cru voir une plaie de sortie. Dieu merci, ils nous voulaient vivants – sinon ils n'auraient pas visé la jambe. »

Je ne remerciais pas Dieu de ça. De rien de tout cela, d'ailleurs.

« Nécessaire de couture. Ciseaux. Alcool – de la vodka si tu en as, pas de vin, ordonnai-je à Isabel, en me tournant enfin vers l'homme assis sur la chaise. D'autres serviettes – autant que tu pourras. Il faut qu'on applique une pression pour arrêter l'hémorragie.

— Un garrot ? », suggéra l'homme.

Je fis non de la tête.

« Si le flux de sang s'interrompt complètement, vous pourriez perdre votre jambe. » (*Vraiment ?* me demandai-je intérieurement, passant en revue des images mentales de mes manuels et des conversations brumeuses avec les médecins des hôpitaux où j'avais fait du bénévolat l'été précédent. *Garrot, garrot* – c'était comme un mot manquant dans un index.) Nerea est là ?

— Chez Tito, répondit Isabel. Heureusement – elle aurait paniqué. »

Pendant qu'Isabel montait à l'étage, j'enlevai la serviette et tentai d'examiner la plaie de l'homme – ce qui était difficile avec son pantalon, il allait falloir que je le découpe.

« Je devrais savoir faire ça moi-même, déclara-t-il, grimaçant à chaque légère pression de mes doigts.

— Moi aussi, lui dis-je.

— Putain », jura-t-il, et je n'aurais su dire si c'était à cause de la

douleur ou de son inquiétude au sujet de celui qui allait le soigner.

Isabel redescendit avec tout ce que j'avais demandé. Avec les ciseaux, je m'attaquai au tissu du pantalon et dégageai les fils gluants de la serviette pour regarder la plaie de près. Le trou écarlate, suintant, était atroce, et j'eus un haut-le-cœur. Mais Isabel avait vu juste : la balle avait traversé la partie extérieure, charnue, de la cuisse, passant également à côté de l'artère.

« Il va nous falloir des antibiotiques – de la pénicilline, sans doute, lui dis-je. Si la plaie s'infecte, on aura beau la recoudre, cela ne servira à rien.

— Elle ne s'infectera pas, rétorqua Isabel. On empêchera ça, toi et moi. »

Je pris l'une des serviettes propres. La tendis à l'homme et désignai sa bouche. « Je suis désolé d'avance, dis-je.

— Moi aussi », répondit-il et, après avoir avalé une grande bouffée d'air qui trahissait sa peur, il mordit dedans.

Je demandai à Isabel de prendre le relais pour appliquer une pression avec une autre serviette propre, lui montrant comment faire. Puis j'entrepris de désinfecter l'aiguille. « Prêts ? », leur demandai-je, bêtement. Pas de réponse.

*

J'appris par la suite que son nom complet était Gustavo Morales. Non seulement c'était un cow-boy de la politique prêt à flinguer tout le monde, mais il avait fallu que la moralité elle-même soit gravée dans son identité. C'était comme si Isabel s'était fait avoir par le même truc que moi, à treize ans, quand j'avais accolé les noms Orilla et Nerea et fabriqué avec un joli mythe aquatique.

Quand je téléphonai pour prendre des nouvelles au cours des jours suivants, Isabel, étonnamment disponible à présent, semblait plus joyeuse et insouciante, comme une personne en vacances. « Oui, oui, j'ai trouvé les médicaments », me disait-elle, comme si j'étais sa mère et lui cassais les pieds. « Oui, j'ai changé le pansement et nettoyé la plaie comme tu me l'as montré. Arrête de t'inquiéter, Tomás. »

Le fait qu'effectivement, je m'inquiétais, était en soi un mystère. Me souciais-je réellement de la guérison de ce commandant ? Ou bien craignais-je qu'elle n'oublie qui l'avait soigné, qu'elle oublie jusqu'à mon existence, si je ne le lui renvoyais pas à la figure à la moindre occasion ?

Finalement, je me résolus à retourner chez Pichuca. De nouveau, ce fut Nerea qui m'ouvrit, elle m'emmena au sous-sol, où elle était seule avec Tito.

« Où est Isa ? », demandai-je.

Nerea haussa les épaules, mais avec une évidente satisfaction, comme si elle se réjouissait que notre vieux trio de Mar Azul se soit enfin ouvertement écroulé. « Avec son nouveau copain, j'imagine ? Gusti ? Isa a dû te parler de lui. Elle parle encore plus de lui que de la résistance. »

Et voilà, songeai-je avec mon habituelle propension à l'irrévocabilité : c'était fini.

« Comment tu le trouves ? », demandai-je à Nerea au bout d'un moment.

Nouveau haussement d'épaules. « Il n'a pas peur d'elle. Pour Isa, ce n'est pas rien. »

*

Le coup d'État eut lieu le 24 mars 1976. Les journaux le proclamèrent avec une ferveur bienveillante, laissant entendre que c'était nécessaire pour que le pays retrouve une certaine stabilité. Ma mère se montrait plus cynique, mais pas de la manière dont la suite de l'histoire pourrait le laisser imaginer : elle pensait que ce gouvernement militaire ne serait ni meilleur ni pire que les douze que nous avons déjà connus depuis celui d'Uriburu dans les années 1930. Mais que cela valait mieux qu'un gouvernement péroniste – sur ce point, comme la plupart des gens de sa génération, elle se montrait catégorique.

Je n'étais pas tellement plus angoissé. Les choses pouvaient-elles vraiment empirer ? Nous avons eu le massacre d'Ezeiza en 1973, les escadrons de la mort opéraient depuis 1975. Pour moi, ce qui était de facto notre réalité depuis un moment était devenu officiel, rien de plus. Et j'y étais devenu relativement insensible, du moins le croyais-je. La répression est assez sournoise, de ce point de vue : si vous vous habituez à ses premières manifestations, il y a des chances que vous vous habituiez aussi à son durcissement.

*

Le 1^{er} avril, sans avertissement ni préambule, Isabel me téléphona

pour me demander d'aller marcher avec elle aux Bosques. Et en bon chiot dévoué que j'étais, je courus la rejoindre.

« J'ai un service à te demander », me dit-elle après que nous eûmes échangé à la hâte quelques banalités. Nous nous trouvions sous un arbre, le soleil dessinant dans les branches au-dessus de nous un patchwork de lumière.

« Évidemment, dis-je. Tu ne m'aurais pas appelé, sinon.

— Tomás... gronda-t-elle en me fusillant du regard.

— Isa...

— Je voulais juste te protéger.

— Tandis que maintenant... ?

— Maintenant, il y a eu un coup d'État.

— On le savait depuis le début. On est en Argentine.

— C'est différent cette fois, répliqua Isabel. Ce qu'ils sont en train de faire, c'est plus qu'un coup d'État. Nous avons découvert qu'ils possèdent des centres de détention – dont l'un se trouve dans l'ESMA, en plein centre-ville. Ils arrêtent des journalistes, des syndicalistes, des gens qui font du bénévolat dans les *villas miserias*, comme nous l'avons fait – ils ne se contentent plus des Montoneros et des autres mouvements de guérilla. Ils embarquent qui ils veulent. »

L'ESMA. Ce sigle désignait l'Escuela Superior de Mecánica de la Armada, l'École supérieure de mécanique de la Marine, dont j'avais vu le nom sur l'un des documents du Colonel, cette nuit où j'étais resté dormir. Les autres endroits dont j'avais aperçu les noms – je repensai à l'homme d'affaires américain zézayant poétiquement au sujet de Ford, et au fait que Ford Motors Argentina s'était également retrouvé sur cette liste –, ce devait être aussi des centres de détention.

« Comment l'avez-vous découvert ?

— C'est en rapport avec le service que je dois te demander, répondit Isabel. Nous avons des gens au sein de l'armée qui nous aident, des informateurs qui travaillent pour les militaires. Ils nous fournissent des renseignements.

Je repensai à l'autre mémo que j'avais aperçu : *Infiltration dans le cadre du service militaire obligatoire. Infiltration via des offres volontaires de renseignements.*

« J'ai essayé de te fournir des infos via le Colonel, dis-je.

— Je sais. Personne n'a dit que tu avais mal fait le boulot. C'est

juste qu'il y a un autre moyen d'essayer. Si tu es toujours partant. »

Ce fut peut-être à cause de l'existence avérée de ces centres de détention. Ou du fait tacite que j'en avais moi-même, sans le savoir, identifié quelques-uns et qu'en transmettant leurs noms à Isabel, j'avais aidé ses supérieurs à cartographier toute l'étendue de la stratégie du régime. Ou encore de l'effroyable effet boule de neige de cette stratégie répressive, de la bravoure et de l'importance de ce qu'Isabel était en train de faire – de ce qu'elle me demandait, à moi, de faire.

Tous ces facteurs contribuèrent, j'en suis persuadé, à ma décision. Mais le plus convaincant fut sans nul doute que la demande émanait d'Isabel. Qu'est-ce que le danger et la prudence, face à cela ?

« Oui, je suis toujours partant », dis-je.

Allumant une cigarette, elle entreprit de m'exposer son plan. Il me parut d'emblée dément, mais je m'abstins de tout commentaire – je ne voulais pas lui dire que j'étais inutile pour elle. Je me contentai donc d'écouter. J'écoutai, je hochai la tête et je répétais, encore et encore, le même mot : « Oui ».

Ils avaient réuni des informations – pour la citer – selon lesquelles l'une des bases de la guerre autoproclamée contre la subversion à Buenos Aires était l'ESMA. De jeunes gens travaillaient sur place, qui n'appartenaient pas à la marine à en croire Isabel, et occupaient apparemment toutes sortes de postes : comme gardiens et messagers, fabricants de faux papiers, ou même comme assistants des médecins. Sa proposition concernait ces derniers : pourquoi ne pas aller trouver le Colonel, lui confier ce que j'avais entendu, lui dire que j'avais bien besoin de cet argent pour payer mon loyer ou pour aider ma mère ou n'importe quel autre mensonge qui me viendrait à l'idée, et voir s'il ne pouvait pas me trouver un boulot. (Une sous-partie imaginaire du fameux mémo me traversa l'esprit : *Infiltration via une offre d'emploi...*) Je pourrais même ajouter une touche personnelle, me conseilla-t-elle : « Tu n'as qu'à lui dire que tu as toujours voulu savoir ce qui se passait derrière ces magnifiques piliers blancs qui donnent sur l'Avenida Libertador, que cela t'a toujours paru être un petit paradis, vu de l'extérieur. Que tu passais souvent devant quand tu étais petit et sans cervelle, et que tu te disais, "Là-dedans, on prépare sûrement les gens à des choses importantes." »

J'avais grandi à La Plata ; je n'étais jamais passé devant l'ESMA dans mon enfance. Isabel, si ?

« Peu importe, en fait, poursuivit-elle. Sème la graine, c'est tout. D'après tout ce que tu m'as dit sur ce Colonel, je suis sûre qu'il voudra

qu'elle pousse. »

*

Je n'attendis pas très longtemps. Autant en finir au plus vite. D'autant que – je retombais sans cesse sur ces justifications supplémentaires, bancales – cela permettrait de calmer les éventuels soupçons que le Colonel pouvait entretenir depuis la fête. Il était clairement impossible que je joue les espions ou que je fraie avec ces gamins idéalistes si je voulais travailler à l'ESMA, pas vrai ?

Le 3 avril, je passai deux appels : le premier au Colonel, lui proposant de nous retrouver ce jour-là pour un café au Parada Norte. Cela devrait attendre jusqu'au lendemain, me dit-il – « qui eût cru que le renversement d'un gouvernement impliquerait tellement de complications logistiques ? Je pensais même que l'Argentine n'en avait pas vraiment, de gouvernement » –, mais il était très content que je sois sensible aux charmes de ce local.

Le deuxième, à ma mère ; elle avait essayé de me joindre plusieurs fois depuis le coup d'État, et j'avais sans cesse reporté la corvée de la rappeler pour apaiser ses inquiétudes. Mais je décidai de me servir de mon rendez-vous pour ce faire : « Ne t'inquiète pas, lui dis-je. Je vois le Colonel demain et je vais lui demander conseil, pour être sûr de ne pas prendre de risques.

— Demande-lui qu'il garde un œil sur toi aussi, répondit-elle, à peine soulagée.

— Je ne crois pas qu'il y ait lieu de s'en faire pour ça, Mami. Le Colonel garde toujours un œil sur moi.

— Tu sais très bien ce que je veux dire. Assure-toi qu'il touche un mot de toi aux bonnes personnes. Dis-lui de faire ça pour moi, pour rassurer une mère. Il y a eu tellement d'arrestations ces derniers jours – ici, à La Plata, six lycéens ont été arrêtés. Des lycéens, Tomás !

— Je ne suis plus au lycée, Mami.

— Et l'autre nuit, Alba Quiroga a été réveillée par des déménageurs, chez les voisins, à deux heures du matin. Enfin, elle a cru que c'étaient des déménageurs – des coups sourds sur le plancher, des meubles qu'on déplace, enfin, tu vois. Mais alors, elle a vu l'heure, et l'épaisseur des tapis qu'on emportait.

— On dirait encore une histoire à la Alba Quiroga. Ce qui est sûr, c'est qu'aucun tapis ne serait assez large pour la rouler dedans.

— Tomás, s'il te plaît... » Elle s'interrompit, ravalant son reproche.

« Je t'aime », dit-elle à la place, et je lui grommelai la même chose avant de raccrocher.

*

Quand le Colonel et moi nous retrouvâmes, après une attente qui me parut interminable, je commençai par lui transmettre la requête de ma mère. Je me disais que cela préparerait le terrain pour l'autre, plus cruciale, en la faisant passer pour une demande parmi d'autres.

« Eh bien, Tomasito, répondit-il quand je lui fis savoir que j'avais deux services à lui demander. Ne t'ai-je pas dit, ici même, que tu pouvais toujours venir me trouver ? »

Je jetai un nouveau coup d'œil à l'intérieur miteux. C'était l'après-midi, mais cela ne changeait pas grand-chose à la lumière ni à la clientèle ; les journaux avaient été remplacés par d'autres, mais je n'aurais su dire s'il en était de même des clients, car tous avaient la même allure : mèche rabattue et chemise de ville, les contours d'une chaîne au bout de laquelle pendait une croix ou des plaques d'identité militaires.

Le cœur inquiet de ma mère fit sourire le Colonel : « Bien sûr, Tomasito. Même si tu peux lui dire, si ça peut la rassurer, que personnellement, j'estime que la situation est plus sûre pour les étudiants de Buenos Aires que pour ceux de La Plata, en ce moment. C'est une ville tellement intellectuelle, La Plata – et ce n'est pas un très bon moment pour les intellectuels. Pour les gens à la Thomas Shore. Il vaut mieux être l'un des gros animaux idiots dont ce pays regorge.

— Ce que vous n'êtes pas vraiment, fis-je remarquer.

— Non, acquiesça-t-il en éclatant de rire. Nous sommes quelques-uns, à condition d'être assez malins, à pouvoir nous jouer de leurs défenses. Mais dis-moi, Tomás – n'avais-tu pas un autre service à me demander ? »

D'une voix hésitante, me ménageant des pauses pour siroter mon *cortado* et croquer dans les *tostados* que le Colonel avait commandés cette fois encore, je formulai ma requête comme Isabel me l'avait suggéré.

« Mon cher Tomás, soupira le Colonel quand j'eus terminé. Si tu es à court d'argent, tu n'as qu'à me demander.

— Je ne veux pas d'argent, je veux un travail.

— Si tu veux travailler, tu peux faire tout un tas de choses. Tu pourrais être serveur ici, dans ce café, dit-il, en m'en montrant un au

hasard.

— Il n'y a pas tellement... d'estime pour les serveurs de cafés, Colonel, dis-je, avec précaution.

— Je ne suis pas sûr qu'il y en ait beaucoup à l'ESMA non plus, Tomás », répliqua-t-il. Je le sentis jauger ma réaction, comme un parent qui aurait annoncé une mauvaise nouvelle à son enfant. Au bout d'un moment, il laissa échapper un soupir. « Mais c'est parce que j'appartiens à l'armée de terre, pas à la marine. Si c'est l'ESMA en particulier que tu veux, je ne pourrai pas t'aider. Ailleurs, peut-être. Je connais d'autres endroits où tu aimerais peut-être travailler, même si je ne peux pas te garantir qu'ils jouissent d'une quelconque estime, ni que tes amis en auront entendu parler. En fait, pour être sincère, je crois qu'il *faudrait* qu'ils n'en entendent jamais parler. Est-ce le genre d'endroit où tu aimerais travailler, Tomás ? »

C'était horrible à revivre. De faire à la fois l'expérience de la logique alambiquée de cet instant et, dans le même temps, de tout le savoir accumulé des mois et années à venir. Tant de répercussions, tant de « et si ? » ondulant sans fin comme des vaguelettes – si j'avais pu me glisser dans cette version idiote de moi-même resurgie du passé et modifier sa réponse, qui sait tout ce que cela aurait pu changer ? Peut-être Isabel aurait-elle survécu ? D'autres seraient-ils morts ? Même si j'avais déjà passé et repassé tout cela mille fois dans ma tête, exploré chaque tunnel sinueux et hypothétique de ce labyrinthe de questions pour tenter de résoudre le brutal calcul comparatif entre la valeur de la vie d'une personne et celle d'une autre, je ne savais toujours pas quelle était, ou aurait pu être, la réponse. Tout ce que je savais, c'était la réponse que j'avais donnée.

« Si vous pensez que ce n'est pas une bonne idée... »

Le Colonel écarta ma remarque d'un geste désinvolte. « À ton âge, je n'avais certainement pas que de bonnes idées », déclara-t-il avant de sourire, me barrant du même coup tout un futur possible, si ce n'est davantage.

Il régla malgré mes protestations et me dit de partir devant, qu'il devait faire un détour par les toilettes. Mais je ne m'en allai pas. Je contemplai, à travers la vitrine, l'extérieur plus calme et moins commercial, jusqu'à ce qu'il revienne, de nouveau sous sa forme fantomatique.

« Ça ne sera plus le même dehors, n'est-ce pas ? lui demandai-je.

— Le même dehors ?

— L'Avenida Jujuy. Ça sera Venancio Flores maintenant, n'est-ce

pas ?

Il me jeta l'un de ses regards suprêmement nonchalants :
« Pourquoi ? Il y a des raisons d'avoir peur de cette rue ? »

Je le soupçonnai de jouer avec moi. Alors je me dirigeai vers la porte sans prendre la peine de répondre que ce n'était pas de la rue que j'avais peur, mais de ce qui s'y trouvait, à cinq minutes de la gare. Cet endroit qu'on appelait le Jardin – Automotores Orletti, tel qu'il était dix ans plus tôt.

Onze

*

Nous avions eu d'autres conversations avec Claire, au sujet de mes cauchemars. Ils étaient devenus une sorte d'alibi facile, une excuse bien pratique au fait que j'étais si fermé, émotionnellement indisponible. Une béquille, en d'autres termes, mais qui m'avait quand même apporté un réel réconfort à partir du moment où j'avais commencé à m'appuyer dessus, et alors Claire me prenait dans ses bras comme si rien de tout cela – rien de tout ce que j'étais devenu – n'était de ma faute.

« Les cauchemars ne portent jamais sur les tortures elles-mêmes ? », m'avait-elle demandé un jour, après m'avoir rappelé ma liste – le train, le garage – et fait une allusion précautionneuse à son caractère indirect, à son aspect tangent par rapport à ce que Claire imaginait être l'horreur bien réelle de cette expérience. Dans les premiers temps, Claire avait tenté de corriger cela, ou de m'aider à le corriger – ma réticence à regarder le passé en face et à m'y confronter, à *m'attaquer à mes problèmes*. Par la suite, j'avais opté pour des stratégies plus passives se résumant à *passer à autre chose* ou à *lâcher prise*, pour lesquelles je n'étais guère plus doué, et ma réaction mutique s'était à n'en pas douter parée d'une tout autre teinte, qui avait poussé Claire à me qualifier de « sol de pierre ».

Cette fois-là, cependant, je lui avais confié : « Parfois, on me demande de maintenir quelqu'un en vie. »

Ces cauchemars ne recelaient aucun cri, rien que le bruit de la radio. J'aurais préféré qu'il y ait des hurlements. Car les cris, au bout d'un moment, finissaient par me rassurer. Si je les entendais, alors je savais que la personne derrière la porte était encore vivante. C'était quand je n'entendais plus rien après les cris que je commençais à avoir peur. À la fois parce que la personne n'était peut-être plus en vie et,

pire encore, parce qu'on risquait de m'appeler pour déterminer si elle allait revenir à elle. Ou plutôt, de le décider. Si cette vie-là valait la peine qu'on y revienne.

*

Il m'avait été explicitement notifié, au moment de mon embauche, que cela ferait partie du travail. Aníbal Gordon, le membre du SIDE qui mena l'entretien le plus étrange de ma vie, et de loin, avait été très clair sur ce point. Il eut lieu au cours de ce mois d'avril, et le Colonel me conduisit sur place en voiture. Entre autres signaux d'alarme, il m'avait confié sur la route, en riant, qu'Aníbal était accusé d'avoir assassiné Silvio Frondizi, le frère de l'ancien président Arturo Frondizi. Mais, avait ajouté le Colonel, je n'avais aucune raison d'être intimidé.

Aníbal appartenait à cette classe mythifiée de ces Argentins assoiffés de pouvoir dont les représentants les plus emblématiques étaient l'amiral Emilio Massera, membre de la Junta – la rumeur affirmait qu'il avait lui-même participé à des enlèvements –, et José López Rega le tristement célèbre « Sorcier » des escadrons de la mort de la Triple A, pour qui le principal objectif, quoi que pût dire le Colonel, était précisément ceci : une intimidation à grande échelle, via l'éradication des opposants politiques. Aníbal avait œuvré au sein de la Triple A (ou Alliance anticomuniste argentine) mais aussi pour ses propres gangs et, à en croire les confidences pleines d'admiration du Gringo, avait été soupçonné de vols à main armée, de racket, et de détournement du naphtha destiné aux avions de ligne. Son nom de code était Noir, mais personne ne l'utilisait, soit parce que, fidèle à sa vantardise, il n'en voyait pas la nécessité, soit parce que son vrai nom était plus effrayant et qu'il était donc beaucoup plus improbable, aussi absurde que cela puisse paraître, que quelqu'un le dénonce.

Le physique d'Aníbal était épais et musculeux, et son grand nez rendait ses remarques antisémites axées sur ce trait-là encore plus détestables. Il portait des costumes au travail, qui finissaient souvent auréolés de sueur. Quand je le rencontrai – dans son bureau, le cœur de cet endroit me fut d'abord dissimulé –, il m'expliqua que ma bonne maîtrise de l'anglais et ma capacité à communiquer avec ses « copains » américains faisaient de moi un candidat intéressant. Mais la véritable raison pour laquelle il avait accueilli favorablement la proposition du Colonel, c'était qu'aucun de ses hommes n'avait la moindre notion de médecine – ce qui s'accordait parfaitement avec la nature désorganisée, « non professionnelle » d'Automotores, conclut-il. Il ajouta que, récemment, l'un des gardiens, voulant déterminer si le cœur d'un prisonnier battait encore, avait planté une putain de

seringue dedans et guetté un éventuel mouvement à l'intérieur du tube. Inutile de dire qu'il n'y en avait eu aucun.

Là où il voulait en venir, c'est qu'il se contenterait d'un étudiant en médecine. Si j'étais capable de pratiquer massage cardiaque et bouche-à-bouche, d'utiliser un défibrillateur et de me servir d'une seringue ne serait-ce que pour des putains de vaccins, cela suffirait amplement.

*

Mais pour reprendre un refrain bien connu au sujet de cette période : je savais, mais je ne *savais* pas. Je ne savais pas vraiment en quoi consisterait mon travail jusqu'au moment où j'ai entendu le flot de parasites s'échapper de la radio, derrière la porte de la salle de torture.

C'était mon premier jour. À l'heure du déjeuner, j'avais fait la connaissance d'une partie des autres hommes, assis dans la cuisine autour d'une table bien mise, en train de manger des sandwichs et des *empanadas*. Ni Aníbal ni le Curé n'étaient présents – le Curé offrait ses services dans d'autres endroits, à l'occasion, lorsqu'on estimait possible de soutirer quelques informations d'une confession bien menée, et Aníbal devait parfois pointer à la Coordinación Federal. (J'apprendrais par la suite qu'il s'agissait à la fois d'un centre de détention et de l'un des QG de la police fédérale, fort bien nommée d'ailleurs : à quoi bon obtenir toutes ces informations s'ils ne coordonnaient pas leurs efforts pour les utiliser ?). Rubio non plus ne s'attarda pas longtemps avec nous, lors de ce déjeuner. Il s'occupait d'une « balance » depuis la veille au soir et avait hâte de s'y remettre. Une fois mon repas terminé – j'y avais à peine touché et n'avais quasiment parlé qu'avec le Gringo, étant donné que Triste n'avait visiblement envie de discuter avec personne –, je me dirigeai vers la partie de l'étage réservée aux prisonniers pour faire les cent pas dans le couloir et être près de la salle de torture au cas où l'on aurait besoin de moi.

Je compris au timbre rauque de la voix que c'était un homme assez âgé qui se trouvait à l'intérieur, et au volume sonore qu'il venait d'arriver. Au bout d'une semaine à peu près, les gens s'efforçaient de garder le silence dans la mesure du possible, avais-je appris durant ma visite guidée avec le Gringo, et s'interdisaient le plus souvent de supplier. Cet homme-là le faisait ; il appelait à l'aide de toutes ses forces, hurlait qu'il était innocent, disait qu'il ne savait rien, qu'il n'était qu'un psychiatre, que ce n'était pas sa faute si ses patients...

puis il ne dit plus rien.

Czzzzshhkk. Krrrrzzzzccshhkkk.

J'avais la nausée et je craignais qu'on me surprenne en train de vomir, quand cette pensée atroce me vint : plus vite Rubio m'appellerait, mieux ce serait.

Le verrou finit par claquer et Rubio apparut, lissant ses cheveux d'un blond étincelant et s'épongeant le front. « Azul », ordonna-t-il, et j'entrai.

Czzzzshhkk. Krrrrzzzzccshhkkk.

L'homme allongé sur la table grillagée – la *parrilla* ou « gril », comme le Gringo l'appelait, ce qui déplaisait au Curé – devait avoir l'âge qu'aurait eu mon père. Il était nu, ce qui me bouleversa également, plus que cela n'aurait dû. On l'avait torturé, peut-être à mort ; à quoi bon exposer sa nudité, en plus de cela ?

Rubio s'écarta pour me laisser passer, et je ramassai le défibrillateur, posé dans un coin de la pièce. Je suis sûr que mes mouvements furent précipités, mais ils me parurent lents, routiniers. Sans se presser, Rubio sortit de sa poche un cure-dent pendant qu'il attendait, comme s'il avait tout le temps du monde.

L'homme n'avait déjà plus de chemise, si bien que je n'eus plus qu'à chercher son poulx, à m'assurer que l'usage de l'appareil était approprié, puis à placer les électrodes et à appuyer sur le bouton. Je n'eus aucune hésitation à mon premier essai, j'ignore pourquoi. Mais au second, encore sous le choc des convulsions qui avaient parcouru tout le corps de l'homme – c'était la première fois que j'utilisais un défibrillateur sur quelqu'un qui en avait vraiment besoin –, je réfléchis un instant à ce que je m'apprêtais à faire. Je n'avais passé qu'une matinée ici, mais cela suffisait pour saisir à quoi ressemblaient les journées d'un prisonnier à Automotores.

J'actionnai de nouveau le défibrillateur. De nouveau les spasmes, puis plus rien. À chaque tentative, je mesurai davantage le poids de ce que j'étais en train de faire, comme si l'enjeu s'amplifiait à mesure que l'homme semblait s'éloigner de la vie. Je contemplai même les poils blancs ondulés autour des électrodes de l'appareil et me demandai : combien de temps tiendrait-il encore, de toute manière ?

Je réessayai. Encore une fois le tressautement spectaculaire du corps et – ce fut tout. Peut-être que le problème était qu'on injectait encore de l'électricité dans un cœur qui s'était justement arrêté à cause de l'électricité ?

Je me tournai vers Rubio. Il attendait, son cure-dent coincé entre ses

dents immaculées.

Encore. Encore. Enc... Je ne sais pas comment je l'ai su. Ce n'était pas comme sauver un noyé et voir l'eau gicler de sa bouche. Mais il était là, au fond de sa gorge, courant faiblement dans ses veines – un souffle. La vie. Rubio me remercia, et je ressortis.

Après tout cela, l'homme mourut quelques semaines plus tard ; son cœur s'arrêta de nouveau, mais cette fois un jour où je ne travaillais pas. J'avais pris moins de congés, après ça.

*

En rentrant chez moi ce soir-là, j'appelai Isabel. Pichuca m'apprit qu'elle était sortie. Je réessayai une heure plus tard – elle n'était toujours pas là. Nerea non plus, d'ailleurs – elle était sans doute partie se promener avec Tito, me confia Pichuca, avant de se plaindre que ses filles ne lui disaient jamais rien. Je songeai à enquêter plus avant, mais me rendis compte que cela risquait de m'exposer en retour à d'autres questions, et je n'étais pas sûr de pouvoir m'en dépêtrer dans l'état où je me trouvais.

Le mot « colère » ne suffit pas à décrire ce que je ressentais. Ni le mot « trahison ». Je me sentais utilisé et abandonné, rejeté. Par la personne que je pensais être l'amour de ma vie, rien de moins. Quand je retournai au travail le lendemain, elle me sembla être dans chacune de mes sensations, amplifiant leur impact : les cris étouffés, les pièces détachées du garage, laissées là pour faire croire que l'endroit avait encore cette fonction ; l'impression de décrépitude donnée par les ampoules brisées suspendues aux plafonds – je voyais dans tout cela des analogies avec la douleur causée par Isabel.

Si elle m'avait aimé, peut-être aurais-je pu me dire que je faisais ça par amour pour elle. Mais comme ça ? Avec Isabel et Gustavo planqués quelque part en train de baiser, emportés par la passion révolutionnaire ? Je n'avais pas la moindre idée de la manière dont j'allais trouver la force de tenir. Je n'avais aucune idée – mes pensées tournoyaient sous mon crâne, passant de la rage à la terreur, puis, soudain, à un emballement paniqué de mon cœur dans ma cage thoracique, tandis que j'écoutais le violent concerto de Liszt résonnant dans la salle de torture – de la manière dont j'allais *survivre* à cela. Un seul mot de travers ou une hésitation révélatrice – cela suffirait pour me retrouver sur cette table.

La seule chose qui me poussait à revenir, c'était le danger qu'il y avait à ne pas le faire. Je ne pouvais pas aller trouver le Colonel au

bout d'à peine deux jours et lui dire que je n'en étais pas capable. Je ne pouvais pas non plus lui demander de me protéger, après ce dont j'avais été le témoin. Comment parviendrait-il à se protéger lui-même, si Aníbal Gordon et ceux de son espèce en venaient à le soupçonner d'avoir introduit un espion des Montoneros dans leurs rangs ?

Deux jours. Cela pouvait durer deux ans – voire davantage. C'est peut-être cela qui me tourmentait le plus : Isabel savait forcément, en me poussant à entrer là-dedans, que je n'aurais aucun moyen d'en ressortir.

*

Cette première semaine à Automotores fut l'une des plus longues de ma vie. Les bruits et les visions qui brisaient la pénombre froide et humide des lieux ne s'étaient pas encore brouillés en une masse indistincte, insensible. Chacun d'entre eux me saisissait encore de sa propre horreur, même les sensations les plus infimes, comme les conversations inintelligibles en portugais entre deux gardiens brésiliens, le rugissement de la porte rouillée du garage lorsqu'elle s'ouvrait ou se fermait. La puanteur d'huile de vidange, et l'odeur écœurante d'infection. Le tressautement des lumières quand on utilisait la *picana* à pleine puissance, et le terrible soin avec lequel les prisonniers buvaient la soupe pour éviter les coups qui pleuvaient dès qu'ils en renversaient. La requête de l'un d'entre eux pour que je resserre son bandeau parce qu'il risquait d'être puni si un garde croyait qu'il pouvait voir par en dessous.

Les conversations, les rires entre ces gardes, Rubio et le Gringo se moquant des bougonneries de Triste, discutant football ou d'une fille avec laquelle l'un d'entre eux sortait ces temps-ci. Aníbal et le Curé passant en revue les « pièces à conviction » récoltées lors d'un enlèvement, choisissant parmi les montres volées ou les briquets, commentant des notes humiliantes dans un journal intime ou un agenda – « C'est quoi un putain de rendez-vous *poitrine*, hein, *boludo* ? ». Aníbal en faisant voir de toutes les couleurs au Curé parce qu'il venait travailler en voiture alors qu'il ne vivait qu'à un quart d'heure de marche, et avec sa propre voiture par-dessus le marché. (Le Curé répondait, narquois, qu'il appartenait à Dieu de veiller sur lui, car c'était Lui qui l'avait fait paresseux.) L'un des officiers du SIDE en visite se plaignant des avocats qui l'enquiquinaient avec leurs recours en habeas corpus – si seulement ils avaient pu suivre l'exemple des notaires qui se faisaient un plaisir de transférer légalement les biens des détenus, sans poser de question ; un autre qui racontait des anecdotes sur les méthodes employées dans d'autres centres et nous

félicitait de ne pas utiliser le « sous-marin », cette cuve remplie de merde et de pisse dans laquelle on plongeait la tête des prisonniers – ce n'était pas bien, quelqu'un avait bu cette eau souillée pour tenter de se suicider, s'amusait-il.

Les heures interminables à l'issue de mon deuxième et de mon troisième jour, où j'étais incapable de manger et préférais ne pas dormir pour éviter que le matin n'arrive trop vite. Les nouvelles tentatives infructueuses de joindre Isabel, et le temps que je passai ensuite sur mon lit à écouter mes disques ou les airs de samba qui venaient de la chambre de Beatriz et à m'assommer avec son herbe et le Chivas que le Colonel m'avait acheté. (« Azul est un vrai fêtard ! », s'exclamaient souvent les hommes quand j'entrais le matin, car j'empestais l'alcool. « Un sacré fêtard ! Un fêtard *monstrueux* ! »)

Et puis, bien sûr, toutes les fois où on m'appelait dans la salle de torture. Il y avait des tâches qu'Aníbal n'avait pas mentionnées lors de notre entretien, comme aider à attacher les prisonniers à la table avant une session ou les asperger d'eau pour réduire la résistance électrique de leur peau. Ou encore, les fois où nous savions qu'ils ne parleraient pas et où l'unique objectif était de les faire souffrir, enfoncer une matraque en caoutchouc dans leur bouche pour les empêcher de se trancher la langue.

Et puis, il y avait les « vaccinations ». Ce terme désignait en réalité des injections de Pentothal sodique, un anesthésique surpuissant utilisé en chirurgie. Les jours de transfert, appris-je ce premier mercredi quand le camion arriva et qu'Aníbal me convoqua dans son bureau pour me remettre ma liste de prisonniers – cinq pour cette première fois, pas de noms, rien que des numéros –, Triste était chargé de les faire sortir de leurs cellules et de les mettre en rang et moi, en qualité de « docteur », je devais leur faire à chacun une piqûre pour qu'on puisse les emmener plus facilement. Où, personne ne me l'avait dit de manière explicite, mais je savais. Les prisonniers aussi devaient le savoir, à en juger par les larmes qui mouillaient peu à peu leur bandeau ou s'échappaient le long de leurs joues tandis qu'ils attendaient que j'arrive avec ma seringue. Sans doute parce que leurs vêtements et tous leurs effets personnels restaient sur place.

Ils n'avaient pas le droit de parler. Mais l'un d'eux, un garçon d'à peu près mon âge, me demanda dans un murmure si c'était du poison. Je lui répondis que non.

*

J'avais travaillé trois jours de suite, en semaine. Au début du

quatrième, le jeudi, Aníbal m'annonça qu'il allait changer cela, si je n'y voyais pas d'inconvénient : je me chargerais de la plupart des week-ends et prendrais des jours de repos durant la semaine. « Les autres ne veulent pas que tu abandonnes tes études, Azul, dit-il. Et ils ne veulent pas faire une croix sur leurs week-ends, ces feignasses. »

Ma peur n'en devint pas moins intense pour autant. Chaque heure apportait un nouvel échec de ma part à masquer mes émotions, à échanger des vannes avec les hommes ou à dissimuler une grimace devant un spasme sur la table. Je m'attendais sans cesse à ce qu'ils le remarquent, à ce qu'ils disent quelque chose. Le seul à le faire au cours de cette matinée, après que je l'eus aidé à mener à bien une session, fut le Curé.

« Ce n'est pas le boulot le plus facile du monde, n'est-ce pas ? dit-il d'un ton chaleureux, un sourire plissant sa tête chauve, aimablement ronde.

— Non, reconnus-je.

— Et tu dois sûrement te dire que ce n'est pas non plus le boulot où l'on s'attendrait le plus à rencontrer un homme d'Église.

— C'est vrai que ça semble un peu – je tâtonnai maladroitement à la recherche du bon mot – spécialisé. »

Le Curé éclata de rire. « J'imagine qu'on peut dire ça comme ça, répondit-il non sans générosité, donnant l'impression que je pouvais m'exprimer librement en sa présence. J'étais aumônier dans ma jeunesse. Et pour tout te dire, j'ai été un peu désabusé par l'armée au bout d'un certain temps et je suis parti. Perón et toutes ses jeunes conquêtes après la mort d'Evita, toutes ces querelles intestines au sein des forces armées. Tout ça me semblait si *mesquin*. Mais plus tard, poursuivit-il, changeant de ton avec l'art du rythme consommé d'un orateur, avec Castro à Cuba, Allende au Chili et la défaite des Américains face aux communistes au Viêtnam, et tous ces terroristes qui attaquaient des officiers, soudain, le combat m'a paru bien plus vaste. Le christianisme – depuis la Seconde Guerre mondiale, il ne cesse de reculer. Donc, eh bien, me voilà ici. » Il inspira profondément, balayant du regard la salle de torture avec une fierté évidente. « Il est important de garder en tête la situation dans son ensemble, Azul. Notre travail ici, ce sont de toutes petites batailles dans une guerre plus grande, tu comprends ? Et c'est cette guerre qu'il faut considérer. En attendant... » Il me prit doucement par le bras et me conduisit vers un placard dans le couloir ; il l'ouvrit et me montra une serpillière et un seau. « Ce n'est pas trop te demander, Azul ? J'aime que cet endroit respecte certaines normes. Nous nous salissons

peut-être les mains, mais ce que nous faisons – c’est *propre*. »

*

Ce jour-là, enfin, Isabel appela. Ou plutôt, laissa un message pour moi à la *pensión* au beau milieu de l’après-midi, heure à laquelle elle savait probablement que je ne serais pas là pour décrocher. Le message : *rendez-vous à l’entrée du Jardin japonais à 16 h vendredi*. Rien de plus.

Elle était en retard. Je n’arrivais pas à croire qu’en plus de tout le reste, elle soit en retard.

Quand elle finit par arriver, elle avait déjà la main levée pour interrompre la tirade dans laquelle elle s’attendait à me voir me lancer. Autre chose encore que je n’arrivai pas à croire : je l’écoutai.

Nous entrâmes et fîmes le tour de l’étang jusqu’à ce qu’Isabel m’emmène sur un banc, face à l’eau. Il commençait à faire froid et il n’y avait pas beaucoup de monde autour de nous – c’était sans doute pour cette raison qu’elle préférait désormais me donner rendez-vous dans des parcs plutôt que dans un magasin d’électroménager. À peine nous étions-nous assis que, indifférent à la végétation spectaculaire des lieux, aux bonsaïs et à la charmante passerelle rouge, je pris la parole : « Tu savais ce qu’ils faisaient, pas vrai ? Tu savais et tu m’as demandé de travailler là-bas. Comment as-tu pu me faire ça, Isa ?

— Te faire ça ? À toi ? Et ce qu’ils leur font à eux, Tomás ? Il ne s’agit pas de toi, rien de tout ça ne tourne autour de toi. C’est la guerre.

— Ce n’est pas une guerre. C’est une annihilation.

— Et alors, tu as peur d’être annihilé ? Es-tu vraiment incapable de penser aux autres ?

— Et toi ? S’il est si honorable d’apporter ma putain d’aide de cette manière, pourquoi ne me l’as-tu pas demandé clairement ? Ne viens pas me raconter qu’il s’agit des autres : il s’agit de ton malheur et de ton absence de but, auxquels tu as enfin trouvé un antidote. Tu es heureuse, Isa, je vois bien que tu es heureuse. »

Elle secoua la tête, comme si elle éprouvait de la pitié pour moi. Peut-être était-ce le cas.

« Je suis heureuse parce que j’essaie d’aider les gens, Tomás. De me battre pour eux. C’est vrai, je me suis servie de toi – je t’ai même trahi, si tu veux. Mais vas-tu les trahir, *eux* ? »

Ce que j'avais envie de faire en cet instant, c'était la trahir, *elle*. Je ne m'étais impliqué dans cette histoire que pour elle, pas pour ces gens. Le fait que mon égoïsme puisse se retrouver au service d'une cause plus grande ne me semblait pas juste. Celui d'Isabel, non plus.

Et pourtant. Pourtant, pourtant, pourtant – ce mot palpitait en moi, insidieusement. Laisse-moi m'en aller, suppliai-je la partie de mon cerveau qui refusait de le faire, qui ne cessait de battre ce tambour. Laisse-moi m'en aller.

Elle n'en fit rien.

« Qu'attends-tu de moi, Isa ? Les noms des gens qu'ils raflent ? Les noms que ces gens leur donnent ? »

Isabel fit oui de la tête. Puis ajouta : « Et tout ce que tu peux faire pour atténuer leurs souffrances. »

*

Je ne pouvais pas faire grand-chose. D'autant que j'avais peur qu'on m'attrape en train de faire quoi que ce soit, en dehors des tâches qu'on m'avait confiées, qui ne fût pas vicieux ou cruel. Même après avoir découvert que d'autres gardiens le faisaient quelquefois, leur donnant des snacks et d'autres petites « douceurs », mon appréhension persista, car je ne compensais pas, comme eux, les attentions de ce genre dans la salle de torture. Et je ne pouvais pas non plus compter absolument sur les prisonniers pour garder secrète toute gentillesse de ma part ; ils pouvaient se retourner les uns contre les autres avec une rapidité stupéfiante – certains devenaient même des « marqueurs », participant à des enlèvements en échange d'un meilleur traitement. Si bien que j'avais trop peur pour leur apporter quoi que ce soit d'autre que leur ration de nourriture standard. Trop peur pour desserrer ou enlever brièvement leur bandeau. Trop peur pour donner des tampons aux femmes, car on les découvrirait forcément. Je ne pouvais même pas leur offrir les infimes caresses que j'avais vu certains prisonniers admirables d'humanité se donner discrètement entre eux dans leur cellule commune ou quand on les forçait, les jours où Rubio était particulièrement fainéant, à se torturer les uns les autres, faisant d'une pierre deux coups.

Tout ce qu'il me semblait pouvoir faire, c'était tirer parti du fantasme tordu du Curé d'élever cet endroit au degré de propreté d'un hôpital, et nettoyer. Nettoyer les douches et les toilettes. Nettoyer les ustensiles avec lesquels les prisonniers mangeaient. Nettoyer leurs vêtements de temps en temps et les faire sécher sur le balcon. (Plus

souvent, je nettoiais et faisais sécher les serviettes dont les hommes se servaient pour éponger leur sueur – tout ce qui pouvait me servir d'excuse pour prendre cette bouffée d'air frais dont j'avais tant besoin. C'était l'un des seuls endroits solitaires d'Automotores car le Curé, dans son délire incohérent, lui qui pouvait supporter l'odeur de pourriture des prisonniers mais pas celle des cigarettes, interdisait aux hommes de fumer, même sur ce balcon.) Nettoyer le garage. Nettoyer la cuisine. Nettoyer le sang par terre pour que les hommes ne salissent pas leurs chaussures et que les prisonniers ne marchent pas dedans pieds nus. (Même quand on ne les battait pas, il leur arrivait souvent de saigner à cause des lacérations que les liens infligeaient à leurs membres.) Nettoyer l'aile des gardiens. Ne pas nettoyer les cellules des prisonniers, mais nettoyer leurs plaies pour éviter l'infection. (Cela, au moins, faisait partie de mon boulot – les maintenir en vie.)

Avantage imprévu de ces efforts : j'avais désormais la réputation de travailler dur. Ce qui ne plaisait pas à tous les hommes – « Pourquoi tu fais de la lèche comme ça ? », me demandait Rubio quand je restais plus tard pour faire la vaisselle. « T'auras pas de prix d'excellence ici, Azul. » Mais le plus important, c'étaient ceux à qui cela plaisait. Le Curé roucoulait de fierté en me voyant m'activer avec la serpillière et, à la fin d'une de mes journées de travail, Aníbal me dit : « Je n'imaginai pas que le Colonel allait m'envoyer un employé aussi consciencieux. La prochaine fois que tu le verras, dis-lui que je suis très impressionné. Tu ne fais peut-être pas le sale boulot, Azul, mais le reste, putain, tu le fais. »

*

À la fin du mois de mai, ma mère insista pour venir me rendre visite. Je tentai de l'en dissuader, mais cela faisait déjà deux mois que je reportais, et je n'étais pas rentré la voir pour Pâques. Elle me menaça même de cesser de payer ma chambre à la *pensión*. « Soit on se voit là-bas, soit tu viens me voir ici, Tomás », déclara-t-elle avec une autorité dont elle était peu coutumière, et je lui répondis que nous nous verrions à Buenos Aires.

Parmi toutes les complications que cela comportait, il y avait celle-ci : je savais qu'elle voudrait également voir le Colonel. Je ne l'avais pas revu moi-même depuis mes débuts à Automotores. En partie parce que j'évitais la chose, craignant de lui révéler l'état dans lequel je me trouvais ou de faire une gaffe au cours de la conversation. Mais c'était aussi, en partie, de son fait. Ni appels, ni invitations, rien qu'une carte postale de Rio de Janeiro avec le Christ Rédempteur dominant la ville, bras grands ouverts, au dos de laquelle il avait écrit : *L'homme d'Église*

l'emporte ici aussi sur le libre-penseur, hélas. Elle était datée du 24 mai, et je n'avais plus eu de ses nouvelles depuis.

Mais quand je lui téléphonai, Mercedes décrocha comme si de rien n'était, me disant simplement que cela faisait trop longtemps que je n'avais pas donné signe de vie et allant chercher le Colonel.

« Ça alors, mais c'est le Señor Shore, dit-il. Et moi qui craignais que tu sois mort.

— Vous craigniez que je... ?

— Je plaisante, Tomasito ! s'exclama-t-il. *Joder*. Que me vaut ce plaisir ?

— Ma mère va venir me voir ici, répondis-je, avec raideur.

— Eh bien, qu'y a-t-il de si terrible à cela ? Nous aurions grand plaisir à l'accueillir chez nous, bien sûr.

— Elle dormira à l'hôtel – elle y tient, ajoutai-je, ce qui était vrai. Ma mère n'a jamais été du genre à s'imposer, sauf parfois avec moi. Nous organiserons un dîner. C'est juste qu'elle... elle ne sait rien de ce que je fais, de mon travail, bredouillai-je. J'apprécierais si...

— Bien sûr, Tomasito. Tu sais que je n'aime pas voir ta mère s'inquiéter. Ton secret est bien gardé, avec moi. » Il avait dit cela avec tant de naturel que cela me désarçonna et avant que j'aie pu le remercier et raccrocher, il ajouta : « Comment ça se passe pour toi, d'ailleurs ? Ce secret. »

Je regardai autour de moi dans la salle commune de la *pensión*. Un étudiant en commerce venu de Lima était assis à la table, plongé dans l'étude d'un manuel. Quelqu'un d'autre cuisinait, l'eau bouillante débordant de sa casserole. Je serrai le combiné contre ma bouche et parlai tout bas.

« Aníbal m'a dit de vous dire que je l'impressionnais.

— Oh, vraiment ? C'est très gentil. Surtout venant d'Aníbal. Et toi, tu as l'impression d'en tirer ce que tu voulais ?

— D'en tirer ce que je... ?

— L'apprentissage, l'expérience concrète, tout ça. Tu ne disais pas que tu voulais en tirer autre chose que de l'argent ? »

Je pris une longue inspiration. Changeai le combiné d'oreille pour gagner un peu de temps, mais j'étais toujours incapable de répondre. Si le Colonel avait su pourquoi je voulais travailler à Automotores, il ne m'aurait pas obtenu ce job.

« N'en parlons pas si tu n'en as pas envie, finit-il par déclarer. Surtout au téléphone ! Je devrais le savoir, pas vrai ? Je te laisse tranquille. Mais n'oublie pas, si tu changes d'avis : tes secrets seront toujours bien gardés avec moi, Tomás. »

*

La venue de ma mère posait un autre problème : j'allais devoir demander mon samedi à Aníbal – un changement de mon emploi du temps. Et en vertu d'une logique tarabiscotée, qui voulait que je lui dise autant de vérités que possible afin qu'il ne me soupçonne pas de mentir dans d'autres domaines, je lui expliquai que ma mère en était la raison.

Je me préparai à ses invectives, ou pire. Nous nous trouvions dans le couloir devant la salle de torture, où Elvis passait à plein volume. Aníbal, qui était en train d'éplucher le portefeuille du prisonnier et de jeter par terre photos et papiers d'identité, releva à peine les yeux. « Bien sûr, Azul, si c'est important pour toi. Nous sommes tous attachés à la famille, ici. »

*

Je fus tendu et renfrogné durant tout son séjour. Prétextant des devoirs à faire et des problèmes d'estomac – j'avais la diarrhée par intermittence depuis que j'étais entré à Automotores –, je refusai de me joindre aux deux repas que j'avais organisés chez le Colonel et chez Pichuca. Ils me semblaient trop stressants, et je savais qu'Isabel se trouverait aussi des excuses pour ne pas être présente au second.

J'emmenai ma mère à un concert de Mahler pour lequel le Colonel nous avait obtenu des places (je m'endormis au milieu du 2^e mouvement), et lui présentai Beatriz en lui faisant croire que nous étions beaucoup plus proches qu'en réalité, car elle mourait d'envie de rencontrer mes amis. Mais pendant l'essentiel de son séjour, je l'obligeai à rester assise en face de moi en silence, dans des cafés, tandis que je lisais, ou l'emmenai faire des promenades au cours desquelles je ne disais pas grand-chose et ne lui montrais rien d'intéressant (« ça, c'est la *confitería* où je vais souvent. Ça, c'est l'Avenida Santa Fe. Non, je ne sais pas ce qu'est ce monument. »).

« Qu'est-ce qui ne va pas, Tomás ? », finit-elle par me demander, quand je passai la prendre à son hôtel le dimanche soir, muet comme à l'accoutumée. À La Plata, on s'entendait bien.

— Rien de particulier, dis-je.

— C'est l'influence d'Isabel ? Pichuca dit qu'elle s'inquiète pour elle, et pour Nerea aussi. Elles ne sont jamais à la maison, elles...

— *Joder*, pourquoi faut-il tout le temps que tu fourres ton nez partout, Mami ? Tu ne vois pas que c'est pour ça que je suis parti, pour ne plus t'avoir dans mes pattes ? »

Elle me gratifia d'un regard confus, dévasté. « Ce n'est pas ce que tu as dit en partant.

— Eh bien, je te le dis maintenant. Occupe-toi de tes affaires. »

Elle était censée rentrer en voiture le lundi matin. Mais elle partit le soir même, après que j'eus passé un autre dîner à pousser mes pâtes de droite et de gauche dans mon assiette, sans les manger.

*

Je retournai au travail le mardi. C'était l'heure du déjeuner, et presque tout le groupe était en train de manger ensemble dans la cuisine – chose rare.

« La visite de ta maman s'est bien passée ? demanda Rubio, goguenard, en me voyant entrer.

— Qu'y a-t-il de mal à avoir une visite de sa maman ? me défendit le Gringo. Moi, j'aimerais bien que la mienne me rende visite plus souvent.

— Tu as sans doute ça en commun avec la marchandise, Carlitos, fit remarquer Aníbal, en riant.

— Non, non, rétorqua le Curé. Vous savez bien qu'ils n'ont pas de mère, Aníbal. Pas ici, pas avec nous. Les prisonniers, lorsqu'ils sont en notre possession, ne doivent pas avoir d'identité. Ils ne sont personne. »

Silence, tandis que les hommes méditaient ce concept puissant. J'entrepris de ramasser leurs assiettes.

« Ta mère doit être très fière, Azul, déclara le Curé, alors que je me dirigeai vers l'évier.

— C'est elle qui m'a appris à bien nettoyer », dis-je, me forçant à hocher la tête.

*

Il s'avéra que la plupart des noms que je pus récolter à Automotores avaient en fait fort peu de chance d'être d'une quelconque utilité pour Isabel. Dans le cadre de l'opération Condor, nos cibles étaient des personnes soupçonnées d'être socialistes, marxistes, communistes ou d'appartenir aux rejetons argentins de ces idéologies, en particulier, l'ERP, l'Armée révolutionnaire du peuple. L'équivalent des Montoneros, mais pour une autre cause : ses membres ne voulaient pas de Perón en Argentine ; en gros, ils voulaient Castro en Argentine. D'ailleurs, la possibilité que le communisme à la cubaine s'étende à l'Amérique latine était ce qui effrayait le plus les États-Unis et leurs agents. Et peu importait que les forces armées proprement dites de cette Armée révolutionnaire du peuple eussent été écrasées à Tucumán un an plus tôt : nous devons éliminer toute trace de l'ERP. Ainsi que les sympathisants de ce mouvement, c'est-à-dire pour l'essentiel les syndicalistes, les ouvriers et toute personne qui avait eu le malheur de se démenier pour obtenir de meilleurs salaires ou de meilleures conditions de travail. Repensant à cet homme d'affaires américain admiratif de l'entreprise commerciale de Ford en Amazonie, j'eus l'intuition que le secteur militaire n'était pas le seul à soutenir la dictature.

En théorie, les Montoneros étaient hors de notre portée. Et même si cela ne nous empêchait guère d'agir chaque fois que nous en dénichions un, ils étaient peu nombreux à Automotores. La plupart de nos prisonniers étaient liés aux mouvements ouvriers, et les autres n'étaient en général même pas des Argentins, mais des exilés qui avaient atterri là à la suite de coups d'État dans d'autres pays de la région, que nous rendions aux Uruguayens et consorts. (« Nous sommes vraiment arriérés ! s'exclama un jour le Gringo en soulignant les limites de nos activités. Le Chili et l'Uruguay ont trois ans d'avance sur nous. Le Brésil, *su puta madre* – ils en ont dix d'avance ! »)

Lors de notre rendez-vous suivant, sur un banc du parc des Barrancas del Belgrano, où selon les instructions d'Isabel j'étais arrivé après être descendu du métro puis remonté au moins deux fois pour m'assurer que je n'étais pas suivi – si quelqu'un d'autre faisait de même, je devrais rentrer chez moi –, je rapportai tout cela à Isabel et invoquai mon inutilité pour elle. « Peu importe qu'ils ne soient pas des Montoneros, répondit-elle. Nous sommes tous dans le même bateau, désormais. Nous livrons tous le même combat contre les mêmes pourritures. »

C'était encore un autre problème – les pourritures en question. Je coexistais avec eux, je déconnais avec eux. Je me surprénais même à laisser échapper un « nous » en rapportant leurs agissements. Comment aurais-je pu expliquer à Isabel que ces lignes de front

confuses qu'elle décrivait étaient ce qui m'affectait le plus ?

Quand Isabel me demanda les noms des gens que nous détenions, je me contentai de les lui donner. Et quand elle élargit son enquête, me demandant des détails sur la structure de notre organisation – qui nous supervisait, avec qui nous entretenions des liens officiels –, je m'efforçai également de la satisfaire.

« La Coordinación Federal », répéta-t-elle en remontant la fermeture Éclair de son blouson. (J'étais en pull, et grelottais.) « Les chefs passent tous là-bas, non ? Le Colonel y va – nous le savions déjà. Qu'en est-il d'Aníbal, et des autres ?

— Je ne sais pas », répondis-je, alors que je savais.

Il était terriblement difficile de se raccrocher aux faits dans de telles circonstances, tant ils avaient tendance à se retrouver noyés sous d'autres données sensorielles, autrement plus atroces. (Ignoblement, seule ma capacité à étudier les coupes d'organes et les cadavres de porcelets au labo de biologie avait progressé ; la stérilisation de la vie et de la mort pouvait avoir un effet narcotique sur mon esprit si je n'y prenais garde.)

« Mais ils envoient là-bas tous les procès-verbaux des interrogatoires et des aveux, n'est-ce pas ? Comme dans une bibliothèque ? Ce n'est pas comme ça qu'ils recoupent leurs informations ?

— Aníbal s'y rend régulièrement, répondis-je. Je ne sais pas pourquoi – il fanfaronne toujours à propos de la grosse antenne de communication qu'il a dans son bureau, et du fait que la Coordinación en a une identique, comme des radios. Elles sont très rapides – ce sont les Américains qui les fabriquent, ajoutai-je, comme si c'était une info-clé.

— Donc la Coordinación dit plus ou moins à Aníbal à qui il doit s'en prendre – ça te semble correct ? À travers cette radio ?

— C'est une antenne. Je ne sais pas, Isa. Je n'entends rien de ce qui se dit. Seulement... » Je manquai dire : « la radio », mais me rendis compte à temps de la confusion que cela risquait d'engendrer. « Je suis désolé, je ne...

— Ne sois pas désolé, Tomás. » Isabel tendit le bras et me releva le menton du bout de son index, comme les hommes le faisaient avec les femmes dans les films – James Bond me traversa l'esprit, ce qui faisait de moi, imaginai-je, la demoiselle en détresse d'Isabel. « Il n'y a pas de quoi être désolé. Tu n'as pas idée de l'aide que tu nous apportes – de l'aide que tu leur apportes à eux. » Elle avait pris l'habitude de souligner ce mot, comme s'il magnifiait à ses yeux le concept même

d'autrui, dissimulant la misanthropie à laquelle elle pouvait succomber quand elle ne considérait que les individus. « Chaque nom que tu donnes peut servir à sauver une autre vie. Tu en as conscience, n'est-ce pas ? »

Je n'en avais pas conscience. Mais Isabel avait l'air si contente, ses yeux bleus brillaient d'une telle foi que je préférerais garder cela pour moi. Je restai bêtement assis là, jusqu'à ce que je sente sa bise précipitée et consciencieuse sur ma joue.

« Il faut que j'y aille, je suis en retard à un rendez-vous. Je sais, je sais, ajouta-t-elle, comme si j'étais sur le point de la taquiner sur cette tendance, chez elle. Vraiment, tu n'as pas idée de ce que ça représente pour moi. J'aimerais que tu le saches, Tomás. »

Moi aussi, j'aurais aimé. « J'ai peur que ça me brise, Isa », lui dis-je.

Debout devant moi, elle me vit trembler. « Je crois que tu es indestructible, Tomás. Peut-être à cause de tous les sales coups que je t'ai faits, je ne sais pas. C'est juste que – tu es comme moi. Nous n'avons pas peur de la douleur, tu te souviens ? » Elle me gratifia d'une autre bise, plus longue, sur le front, en posant les mains sur mes oreilles comme si elle pouvait bloquer tous les autres sons. « Ne bois pas tant, c'est tout, ajouta-t-elle avec un sourire espiègle, en se redressant. On ne voudrait pas d'un autre appel chez moi dont tu ne te souviendrais pas le lendemain, pas vrai ? »

Étrangement, je me surpris à sourire, moi aussi. « Je vais essayer de lever un peu le pied, dis-je.

— Tâche d'être moins dur avec toi-même, Tomás, me souffla Isabel. Sur ce point-là, je suis d'accord avec ma mère. J'aimerais que tu prennes un peu plus soin de toi. »

De nouveau, je songeai : *Moi aussi, j'aimerais bien.*

Douze

*

Le 2 juillet, les Montoneros posèrent une bombe dans les locaux de la Coordinación Federal. Si Isabel, ou les détails que je lui avais fournis, jouèrent un rôle dans cet attentat, je n'en fus jamais informé.

Ils tuèrent une vingtaine d'officiers. Ce n'était pas grand-chose comparé au nombre des leurs éliminés par l'ennemi – et l'édifice tenait encore debout, de même que son centre de détention –, mais aucune de leurs attaques n'avait encore causé de tels dégâts.

Les représailles furent féroces. Le fait que les Montoneros n'appartiennent pas à notre juridiction n'y changeait rien : les enlèvements se multiplièrent, tout comme les transferts. Les tortures empirèrent – la *picana* était désormais utilisée alors que les prisonniers étaient suspendus aux poutres par les bras ou les jambes au lieu d'être couchés sur le lit métallique. La méthode tristement célèbre du « sous-marin » fit son apparition, avec l'arrivée de l'homme qui s'était infiltré au sein de la police fédérale et avait participé à l'attentat : Ricardo Alberto Gaya, membre du Parti révolutionnaire des travailleurs. Comment il s'était retrouvé impliqué dans les plans des Montoneros, je n'en avais pas la moindre idée, si ce n'est que, comme Isabel l'avait fait remarquer, tous menaient le même combat à présent.

Rubio et Aníbal en personne immergèrent Ricardo Alberto Gaya dans une cuve de deux cents litres contenant Dieu sait quoi et, après qu'il eut craché le morceau, le noyèrent dedans. Ils laissèrent son cadavre dans la cuve, la scellèrent avec du béton et l'évacuèrent ainsi, avant de le jeter dans la rivière Luján.

Mes cauchemars, aussi imprévisibles que mon sommeil depuis mon arrivée à Automotores, se firent plus constants. Chaque nuit, je me faisais prendre d'une nouvelle manière : à son grand désarroi, le Colonel me découvrait des liens que j'ignorais avec Ricardo Alberto

Gaya ; Rubio me forçait à contempler l'eau brune toxique du sous-marin. Dans l'un de ces cauchemars, ma mère remettait même à Aníbal ma correspondance adolescente avec Isabel, scellant elle-même mon sort.

La réalité n'était guère plus réjouissante. L'insinuation du Gringo, pendant le déjeuner, que la conjuration des Montoneros dans nos rangs était fort étendue ; le sermon ponctué de jurons qu'Aníbal prononça un matin devant le personnel en affirmant que personne ici, dans sa boutique, ne serait assez débile pour faire ça, et qu'il ne fallait pas trop s'en inquiéter. L'assurance plus sereine du Curé que nombre de nos supérieurs s'intéressaient déjà de près à la question.

Personne ne se tournait encore vers moi. Pour l'instant, les hommes concentraient toute leur haine sur les détenus. Ceux que nous avions déjà, et ceux que nous prenions. Les nouveaux « paquets ».

Un matin, après que j'eus repéré plusieurs nouveaux impacts de balles dans le sol du garage – Aníbal et le Curé décourageaient le recours aux tirs de semonce, mais parfois, les hommes ne pouvaient pas s'en empêcher –, Rubio me fit venir pour ressusciter une jeune fille blonde qu'ils avaient attrapée pendant la nuit. La peau autour de son bandeau était violette, sa lèvre inférieure boursouflée, et d'autres ecchymoses étaient en train de se former rapidement sur sa poitrine et sur son torse malgré les instructions que les hommes avaient reçues d'utiliser la machine pour ne pas laisser de traces. L'intérieur de ses cuisses était maculé de sang.

Je fus pris d'un haut-le-cœur, actionnant tous les muscles de ma gorge pour ravalier la bile acide et cacher ma réaction à Rubio.

« Alors ? », s'impatienta-t-il. Voyant que je ne faisais toujours rien, il éclata de rire. « Tu sais, si toi aussi tu veux te la taper, il va d'abord falloir la faire revenir. »

Je m'exécutai. Je la fis revenir.

*

Elle était Américaine, je le découvris le lendemain. J'étais dans le garage quand j'entendis un bruit fracassant, et je me précipitai à l'étage pour voir ce qui s'était passé. Aníbal était en grande conversation avec Rubio devant la salle de torture. Le bruit était venu de la radio que Rubio avait jetée contre le mur, de colère, en découvrant cette bavure. (L'appareil était tantôt posé sur une chaise à l'extérieur de la pièce, ou bien sur l'étagère à l'intérieur, en fonction du tortionnaire ; pour Rubio, qui ne se souciait pas vraiment de ce qui

passait sur les ondes, elle restait généralement dehors.) On lui avait parlé d'une Montonera blonde planquée dans un hôtel de San Telmo et, en s'appuyant seulement sur une description physique, il avait embarqué la mauvaise personne. Personne n'avait jugé bon de vérifier ses papiers jusqu'à la fin de la session qu'elle avait endurée, la veille.

C'était aussi humiliant pour lui que potentiellement dangereux. Les Américains étaient nos alliés. Non seulement ils finançaient nos opérations, mais ils avaient même envoyé l'un des leurs, un jour, pour s'occuper d'une session avec deux diplomates cubains récemment attrapés. On m'avait prévenu que mon anglais allait sans doute être mis à contribution, mais il s'avéra que l'interrogateur parlait l'espagnol et, même si son accent yankee faisait paraître Carlitos le Gringo aussi Argentin que le premier des *gauchos*, il n'avait finalement pas eu besoin de mes services.

C'est le Gringo qui m'expliqua le mieux les relations existant entre nos deux pays. Croquant fort à propos dans un cheeseburger, il me dit : « Tu connais ce Kissinger, le type de leur Maison-Blanche, Azul ? Il nous a dégoté 80 millions de dollars ! S'il n'était pas si pote avec Pinochet, là-bas au Chili, l'Église le nommerait saint patron de l'Argentine, je te jure... »

Rubio avait sûrement compris qu'il était dans le pétrin. Kidnapper une Américaine n'était pas l'idéal, politiquement – la violer et la torturer, encore moins. Quand il vit que je le dévisageais depuis l'autre bout du couloir, il cracha par terre et sortit précipitamment, me bousculant au passage.

Aníbal ramassa la radio. « Putain de merde », gronda-t-il, et il laissa échapper quelques autres jurons de choix : « fils de pute », « la chatte de sa mère ». Il me tendit l'appareil, son antenne était pliée et il était cabossé sur le côté. « Va voir si nous avons un électricien dans les cellules. Les gens de la guérilla sont censés savoir se débrouiller avec les machines. »

*

Cela aurait dû être une tâche plus facile que la plupart des autres. Mais je savais qui nous avions dans nos cellules, je connaissais leurs noms et leurs professions – nous avions un placard à « marchandises » dans lequel nous gardions toutes leurs affaires, y compris leurs papiers d'identité, et c'est ainsi que j'obtenais les noms que je donnais ensuite à Isabel – et il n'y avait pas d'électriciens, ni aucun prisonnier pressé, supposai-je, de s'exposer aux tortures dont il serait gratifié s'il reconnaissait s'être occupé de l'entretien des appareils dans un

mouvement de guérilla. Nous nous trouvions au cœur d'un quartier relativement animé de Buenos Aires – quoi de mieux pour instiller la peur parmi les habitants de la ville, où qu'ils se cachent ? – et j'aurais pu aller trouver un électricien local de Floresta, mais Aníbal n'avait pas donné cet ordre et une règle tacite des lieux consistait à toujours faire ce qu'Aníbal disait. Sans compter le gouffre psychologique qui séparait ce qui se passait dans les locaux d'Automotores de ce qui se passait dehors. Nous tendions rarement des passerelles entre ces deux mondes. Pas même pour une radio.

Je ne savais pas quoi faire. Alors je suis allé trouver Triste. Non pas qu'il se montrât particulièrement amical envers moi ; le Curé et le Gringo l'étaient davantage. Mais Triste ne se montrait amical avec personne, ce qui, à mes yeux, en faisait une sorte d'allié indirect. Il rôdait un peu partout, ignorant les vannes du Gringo à ce sujet, limitant ses interactions avec les autres gardiens au seul travail et traitant vraiment son activité ici de cette manière – comme un boulot où il pointait chaque jour, à l'entrée et à la sortie. Son peu d'intérêt pour les éventuels objectifs plus larges de ce que nous faisions sautait aux yeux.

Triste avait toutefois d'autres centres d'intérêt, des interactions humaines plus poussées. Elles avaient lieu entre lui et les prisonniers.

Nous gardions la majeure partie d'entre eux dans la cellule commune, qui pouvait accueillir une vingtaine de personnes – les Uruguayens et les autres étrangers avaient une cellule séparée, en bas –, mais nous disposions de trois cellules d'isolement destinées aux individus que nous souhaitions protéger (ou torturer, c'était selon, torturer en ayant recours à une méthode empruntée à l'ESMA – la *capuchita*). Certains gardiens, comme Rubio, rendaient visite aux femmes, pour les raisons qu'on imagine. D'autres, comme le Gringo, passaient leur déposer des choses : des restes de gâteau ou des tranches de viande provenant de repas familiaux, suppléments bienvenus à leur régime standard à base de soupe en boîte, de semoule de maïs et de pain rassis. Le Gringo leur apportait également du papier toilette qu'il achetait lui-même, pour qu'ils n'aient pas à se servir des journaux qu'Aníbal entassait dans les toilettes, dont le papier rêche les faisait saigner. Qu'il puisse ainsi prendre soin de leur corps à certains moments, et les torturer ensuite – à ce que je sache, il ne s'est jamais interrogé sur l'étrangeté de la chose.

Les attentions que Triste réservait aux prisonniers étaient peut-être encore plus déconcertantes. Il ne leur apportait pas de friandises et, contrairement à Rubio, il n'allait jamais rendre visite aux femmes dans leurs cellules – était-ce parce qu'il avait une femme, ou une

conscience, je l'ignore. Tout ce qu'il semblait leur apporter, c'était des conversations. Il s'asseyait pendant des heures avec certains d'entre eux, lorsqu'il n'était pas de service, et en passant devant la cellule, vous entendiez des murmures à l'intérieur, vous saisissiez parfois un nom cité dans les actualités ou le score d'un match de football, comme s'ils bavardaient simplement, se tenant au courant des derniers événements du monde extérieur.

Le monde extérieur – quelle plus grande douceur aurait-on pu leur offrir ?

J'imaginai que Triste saurait quels prisonniers pourraient nous aider, et cet après-midi-là, je lui montrai la radio. « Oui, et alors ? », dit-il avec son laconisme coutumier, ôtant ses lunettes pour les essuyer avec un chiffon. Je lui répondis qu'elle était cassée. « Encore, dit Triste. Et alors ?

— Aníbal veut qu'un prisonnier la répare », expliquai-je.

Il remit ses lunettes en place ; ses yeux aigris, habituellement fuyants, se plantèrent dans les miens. Ils demeurèrent inexpressifs, mais leur réserve était en soi une déclaration – de frustration, de dégoût. Sans rien dire, il m'emmena au bout du couloir, jusqu'à la cellule d'isolement où il passait la majorité de son temps.

*

Le prisonnier qui s'y trouvait était surnommé Gordo – le Gros. Ce sobriquet était ironique ; il était aussi maigre et mou qu'un spaghetti. Mais il émanait de lui une ténacité évidente, un certain degré de contrôle : il marchait sans tituber même avec son bandeau, et tournait dans les couloirs, sur le chemin des toilettes ou de la salle de torture, avant même que le gardien n'ait eu le temps de le pousser dans cette direction. Cela donnait l'impression de quelqu'un d'expérimenté, d'un vieux briscard. À moins qu'il n'ait tout simplement été un vieux briscard relativement aux autres : il devait avoir la quarantaine – quinze bonnes années de plus que la moyenne des prisonniers –, avec un front plissé de sagesse et des touffes grises dans sa barbe d'un brun roussâtre. Le simple fait qu'il ait survécu jusque-là, alors qu'un autre prisonnier de son âge avait succombé à une crise cardiaque au bout de quelques semaines, forçait déjà le respect. Mais cela allait au-delà. Il portait sa dignité sur lui comme s'il s'était agi d'une caractéristique physique. Malgré sa constitution fragile et ratatinée, il donnait l'impression que rien ou presque ne pouvait le briser, et que son silence, lorsqu'il le gardait, était un choix délibéré.

Allumant la lampe de la cellule, je posai à ses pieds la radio et quelques outils empruntés dans le garage. Gordo passa les mains dessus comme un aveugle l'aurait fait, enregistrant mentalement leur forme et leurs moindres détails.

« Je suis désolé, dit-il d'un ton sincère, comme s'il l'était vraiment. J'aurais besoin que vous m'enleviez mon bandeau pour faire ça.

— Vous ne semblez pas en avoir besoin pour vous déplacer, fis-je remarquer.

— Je compte mes pas, répondit-il. C'est différent. »

Après avoir pesé le pour et le contre, je m'approchai de lui et baissai son bandeau.

La manière qu'il eut de regarder autour de lui me fit penser à un condamné, sur l'échafaud, à qui l'on aurait retiré le nœud coulant. Ses premiers battements de paupières furent lents et fascinants, le contrôle qu'il avait sur eux aussi incertain que celui d'un nourrisson.

Je ne voyais les yeux des prisonniers que lorsqu'ils étaient morts ou sur le point de mourir : c'était le seul moment où l'on avait le droit de leur retirer leur bandeau, car alors, il n'y avait plus de risques à cela. Mais cela voulait dire qu'il n'y avait plus grand-chose d'humain là-dedans ; quelle vie ces yeux auraient-ils pu révéler, en saisissant un aperçu du monde juste avant d'être poussés dans la camionnette de transfert ?

Cette fois, c'était différent. Lorsque nos regards se croisèrent, chacun soutint celui de l'autre. À peine quelques secondes, sans doute, mais je crois qu'il y eut dans ces secondes-là, entre ses yeux et les miens, autant de communication que les paroles des hommes en ont jamais porté.

Les siens étaient noisette. Je sais qu'ils n'avaient rien de spécial. Mais en cet instant, leur teinte me sembla la plus vertigineusement unique et complexe qu'il m'ait jamais été donné de voir.

Il les baissa et se mit au travail. Nous gardâmes le silence pendant un long moment.

« Où avez-vous appris à faire ce genre de choses ? » finis-je par lui demander, et, voyant son air inquiet, je clarifiai : « Je ne vous demande pas si vous appartenez au mouvement. Juste si vous avez été, je ne sais pas, moi, mécanicien. »

Il continua de travailler avec un soin extrême, et j'avais l'impression que c'était aussi le cas de son esprit, comme s'il cherchait à déceler s'il s'agissait d'un piège, où s'il pouvait vraiment parler en toute sincérité.

Lorsqu'il répondit, il le fit sans relever les yeux, comme si la magnitude de leur rencontre avec les miens était plus qu'il ne pouvait supporter. « Mon père m'a appris. Il travaillait dans un garage – sans doute pas très différent de ce qu'était cet endroit, avant.

— Et vous ?

— Professeur. D'ingénierie.

— Université de Buenos Aires ? Je ne vous reconnais pas. » Je ne sais pas comment j'aurais pu – il y avait des centaines de professeurs, travaillant dans différents bâtiments. Mais j'aurais pu et Isabel encore plus, en tant qu'étudiante en ingénierie – je tentai en vain de me souvenir de sa réaction, quand je lui avais donné le nom de ce prisonnier. La vérité, c'était que dans cet endroit, vous étiriez au maximum la moindre connexion, pour vous sentir un peu chez vous.

« Je suis en détention depuis mars, juste après le début des cours, déclara-t-il. Comment j'ai pu tenir aussi longtemps, je l'ignore. Peut-être pour ça, pour réparer ce genre d'appareils.

— Je croyais que c'était pour Triste », dis-je avec une vigueur involontaire. C'était si bon et libérateur de parler ouvertement des gens d'ici avec quelqu'un qui les connaissait.

Gordo éprouvait sûrement la même chose : « On ne peut pas le réparer, lui », dit-il, avant de relever les yeux pour croiser mon regard inquiet et ajouter à la hâte : « Quoi ? Il le dirait lui-même. D'ailleurs, il me l'a dit.

— Il vous a dit qu'il était brisé ?

— Il m'a dit qu'il était comme moi. Victime des circonstances, lui aussi. Il adore parler de ses chaussures.

— Ses chaussures ?

— Elles sont deux pointures trop grandes, apparemment », répondit Gordo. C'était une autre cible récurrente des vanes du Gringo, mais j'avais oublié. « Il m'a dit que pendant les classes, on volait les chaussures. Celles d'une ou deux personnes, et si vous vous pointiez sans au moment de l'appel, on vous tabassait ou vous jetait dans une cellule comme celle-ci. Le seul moyen d'y échapper, c'était de voler les chaussures d'un autre soldat. Triste s'est habitué à ce que les siennes soient trop larges. »

Je ne savais trop quoi faire de ça. Quoi en penser, je veux dire : que vous arrivait-il si vous commenciez à voir l'humanité dans les monstres ? Qu'arrivait-il à votre humanité ? À votre propre monstruosité ?

Personne ne m'avait raconté comment Triste s'était retrouvé muté à Automotores. Pour ce que j'en savais, il avait juste continué après son service militaire obligatoire, et décidé de faire carrière dans l'armée. Non pas que cela l'absolvait, mais ça vous faisait réfléchir. Moi, en tout cas, ça me faisait réfléchir.

« Et vous, quelles sont les circonstances qui vous ont conduit ici ? demandai-je à Gordo.

— Mon père, répondit-il, avec une fierté qui n'aurait pas dû être audible – et encore moins visible, dans ces yeux noisette lumineux. Il m'a appris le socialisme, aussi. »

*

La radio retourna à sa place. La normalité, si tant est qu'on pouvait la qualifier ainsi, reprit son cours. Le rythme d'Automotores et la vie minimaliste que je menais en dehors poursuivirent leurs laborieux chemins, de gueule de bois en gueule de bois, de piquûre en piquûre.

Concernant cette vie minimaliste : Automotores l'avait réduite à presque rien, comme tout le reste, la dépeçant jusqu'aux os. J'avais cessé de fréquenter les rares connaissances que je m'étais faites à la fac, je n'allais plus en cours alors que je ne m'étais inscrit que dans trois matières ce printemps-là. (Personne ne semblait s'en apercevoir, hormis Beatriz, qui faisait parfois des remarques sur tel ou tel phénomène dingue que j'avais loupé en physique en me vendant mon herbe.) J'avais cessé aussi de téléphoner à ma mère. Depuis sa visite, nos échanges s'étaient résumés à la question mécanique de savoir si je travaillais dur (« Très », répondais-je chaque fois avec brutalité), et désormais, je ne lui parlais presque plus.

J'avais en outre cessé de rendre visite au Colonel, dans la mesure du possible. Cela demeurerait un équilibre précaire : je ne voulais pas qu'il voie dans quel état j'étais, mais si je ne le voyais plus du tout, j'avais peur qu'il ne s'en rende compte encore plus facilement. Si bien que je m'arrangeais au maximum pour inclure Mercedes dans nos plans, et cantonner nos moments seul à seul à des activités comme les échecs. Bizarrement, le Colonel ne semblait pas s'en offusquer. Et il n'abordait même plus le sujet de mon travail. S'il jouait à un jeu de patience avec moi, je le laissais faire volontiers.

J'avais cessé de dormir. Mes insomnies – déjà aussi terribles que celles de ma mère – en étaient arrivées au point où je me portais volontaire pour des services de nuit et m'endormais lors du court trajet en train jusqu'à Floresta, la tête contre une vitre ou une barre

métallique jusqu'à ce qu'un démarrage brusque la fasse basculer, et alors un paysage parfaitement inoffensif – le stade de football de Ferro Carril Oeste ou la végétation de la Plaza Pueyrredón – venait froidement me rappeler ma destination.

J'avais presque tout arrêté à l'exception de l'alcool, de l'herbe et des disques que j'écoutais allongé sur mon lit. Mais la musique semblait à peine capable de percer le brouillard.

Je n'avais pas non plus cessé mes promenades, malgré l'arrivée de l'hiver. J'en faisais de très longues lors de mes jours de repos, ceux où j'étais censé être en cours, et de plus courtes le soir, après le travail. Elles m'aidaient à retarder au maximum le moment où je me vautrais sur mon lit à fumer, à boire et à écouter mes disques aussi.

Peu m'importait ce qu'Isabel ou le Colonel diraient par la suite – j'étais déjà plus un fantôme, alors, que je ne le serais jamais.

*

C'était une nuit comme toutes les autres au cours de cette période. J'étais sur mon lit en train de fumer, trop paresseux ou engourdi pour faire l'effort de mettre un disque. Après avoir fini mon joint, je ne me levai pas, ne me glissai pas sous les couvertures, ne fis pas le moindre mouvement. Je restai juste allongé là, comme un cadavre.

Des bruits se firent entendre, au rez-de-chaussée. Des bruits anodins – la sonnette de l'entrée, des saluts, des bruits de pas, des banalités échangées. Il n'était pas exceptionnel d'avoir des visiteurs tardifs à la *pensión*. Ce qui était exceptionnel, c'était que le visiteur vienne frapper à ma porte.

Je m'assis sur le lit, en alerte.

« Tomás ? », demanda la voix dans le couloir. Une voix de femme. Douce, discrète. Pas celle de Beatriz ni celle de la logeuse.

Isabel.

Je lui ouvris, et elle se glissa précipitamment à l'intérieur. Balaya frénétiquement du regard ma chambre minuscule, comme si ses yeux avaient besoin de plus pour se poser ; ils voletaient en tous sens tels des oiseaux cherchant en vain un perchoir.

« Que se passe-t-il, Isa ? demandai-je. Pourquoi es-tu venue ?

— Aucune idée », répondit Isabel.

Elle s'assit sur mon lit simple. Enleva son manteau et le jeta à côté d'elle avec si peu de soin qu'il tomba aussitôt sur le sol. Je voyais bien

qu'elle était déjà ivre.

« Tu veux quelque chose à boire ? demandai-je.

— Oui. »

Je sortis ma bouteille de Chivas de la commode. Depuis que je travaillais à Automotores, j'en achetais une toutes les semaines. Généralement le jeudi, après m'être abruti d'alcool la veille.

J'avais des verres à whisky que Mercedes m'avait offerts, mais la perspective de devoir les laver dans la cuisine, moi qui ne voulais voir ni parler à personne, m'était devenue si pénible que j'étais passé aux gobelets de polystyrène. J'en remplis deux et m'assis à côté d'elle. Nous bûmes.

« Des orphelins, hein ? dit-elle.

— Quoi ?

— C'est ce qu'on disait qu'on était. Tu te souviens pas ?

— Dans mon souvenir, on disait qu'on était cousins. »

Elle écarta cette remarque d'un sourire.

« Des orphelins, Tomás. C'était ce qui nous rapprochait. Je t'ai dit que mon père était mort l'année dernière, dans un accident de voiture ? La L.I.E. : c'est le nom de cette autoroute. Ma mère n'arrêtait pas de répéter que ça voulait dire "mensonge" en anglais, *lie*, et que toute cette histoire semblait en être un. La tristesse provoquée par sa mort, mais la tristesse d'avant aussi, je veux dire. Tout depuis le début.

— Tu ne m'avais pas dit, non.

— Tu ne me l'as jamais demandé. Avant, tu me posais toujours des questions sur tout ça. Nous le faisions tous les deux.

— Tu as arrêté d'en poser avant moi », répliquai-je. Cela semblait si mesquin : « Je sais qui tu es mais moi, je suis quoi ? Pourquoi me dis-tu ça maintenant ?

— Aucune idée », répondit-elle à nouveau, vivement, crachant les mots comme s'ils risquaient de se faire attraper et d'être étouffés. « Tu as toujours été si bon avec moi, Tomás. Je ne te mérite pas.

— Peut-être pas », dis-je, et elle rit avant que nous ne replongions dans le silence. Nous continuâmes de boire – à petites gorgées timides mais constantes. Je l'entendais à peine avaler.

« J'ai tué, tu sais, reprit Isabel. J'ai pris la vie de quelqu'un.

— C'est ça qui te travaille ? La Coordinación Federal ? »

Elle fit non de la tête. Haussa les épaules. « Pas comme tu l'entends. Ce n'est pas une histoire de culpabilité ou je ne sais quoi. Elba Hilda Gazpio peut bien aller au diable.

— Elba Hilda Ga...

— Tu ne lis pas les journaux ? La secrétaire qui est morte une semaine plus tard. Gusti était tout retourné. Je lui ai fait remarquer que les *milicos* tuaient sans arrêt des civils mais – merde. Tu trouves que je suis nulle avec mes grands discours, mais tu devrais l'entendre, lui ! Moralisateur comme pas un. On ne fait pas plus arrogant, je te jure.

— Tu t'es disputée avec Gustavo ?

— Il me trouve cruelle. Il n'a pas tort, d'ailleurs. Mais je croyais qu'il m'acceptait comme je suis, tu comprends. Qu'il n'avait pas besoin que je raconte d'autres mensonges.

— C'est mon cas, dis-je. Je t'accepte telle que tu es.

— Tu devrais t'enfuir, Tomás. Tu le sais, n'est-ce pas ? Tu devrais t'éloigner de moi, le plus possible. »

Il n'y eut aucune hésitation de ma part. « Tu sais que je ne le ferai pas. »

Elle hocha la tête. Contempla le fond de son gobelet.

« Tu devrais boire dans des verres, dit-elle. Quelque chose que tu puisses briser.

— Ce serait trop dangereux. Je marcherais sur des éclats de verre à longueur de temps. »

Elle sourit. Puis, lentement, ouvrit sa main et regarda le gobelet prêt à tomber, comme si elle guettait l'instant exact où ses doigts ne le soutiendraient plus. Le gobelet heurta le plancher sans rebondir.

« Tomás », dit-elle, mais j'avais déjà jeté mon propre gobelet sur le côté et me penchai vers elle. Je l'attrai à moi en empoignant sa nuque et l'embrassai avant même de m'en rendre compte. Isabel me rendit mon baiser.

Par certains aspects, cela ressemblait moins à la soirée dans le sous-sol qu'au temps où nous étions ados : ces éclairs d'incertitude, les pauses délicates qui suivaient des élans avides où nous nous arrachions nos vêtements. La douleur au cœur de tout cela, aussi, le chagrin et la consolation que nous trouvions en nous enfouissant dans la chair de l'autre.

Mais sous d'autres aspects, c'était entièrement, radicalement nouveau. Plus cru, plus violent – comme si nous donnions des coups de griffes au monde autant qu'à nous-mêmes, essayant désespérément de nous hisser hors de lui. Si dans mon adolescence, j'avais désiré par-dessus tout me retrouver immergé dans un tel moment avec Isabel, à présent, c'était comme si je désirais que ce moment submerge tout le reste et l'occulte. Et c'est ce qui se passa. D'une certaine manière, cela continue depuis lors. Je me repasse cette nuit en boucle depuis des années.

Treize

*

Des coups lourds sur la porte. La terreur en entendant mon nom. Ils avaient été mis au courant ; ils savaient. Je m'assis sur mon lit, en nage, attendant la mitraillette qui dans quelques secondes s'enfoncerait dans mon nez.

« Debout, *boludo* ! cria Beatriz. Un appel pour toi ! Tu crois que tu es le seul à sécher la physique aujourd'hui pour faire la grasse mat ? *La puta que te parió...* »

Je jetai un coup d'œil à ma chambre, encore vaseux, m'efforçant d'ancrer mes souvenirs. Chivas. Deux gobelets en polystyrène. Un emballage de préservatif déchiré qui avait un drôle d'éclat dans la lumière aveuglante du jour – il devait déjà être midi passé. Où était l'autre capote ? Je me rappelais que nous l'avions fait deux fois, sans même parler entre-temps. Bêtement, je me levai pour chercher sous le lit, et ne m'habillai qu'après avoir trouvé ma preuve, confirmant que tout cela avait été bien réel.

Je descendis. Habituellement, j'évitai le regard de mes colocataires, mais ce jour-là, je les fixai dans les yeux. Je ne savais pas ce qu'ils pensaient de moi, et je m'en fichais.

J'empoignai le combiné. « Allô ? »

« Je suis désolée, dit aussitôt Isabel. C'était mal. Une mauvaise idée.

— Ça ne peut pas être les deux à la fois, non ? »

Sa raison, je voulais dire, le problème. Ce qui l'empêchait d'être avec moi. Soit c'était mal, soit c'était une mauvaise idée – il me semblait que c'était forcément l'un ou l'autre.

Mais Isabel répondit : « Si. »

Je cherchai une réplique, un contre-argument, une preuve que nous

aurions dû être ensemble.

Il n'y en avait pas.

« Mais tu ne crois pas que...

— Nous ne devrions même pas être en train de nous parler », me coupa Isabel. Puis de nouveau : « Je suis désolée ».

Et elle raccrocha.

Quand je rappelai, la ligne était occupée. J'allai aux toilettes avant de réessayer, et quand je revins, un type était au téléphone. Il le monopolisa pendant près d'une heure, et lorsque je parvins enfin à passer mon appel, Pichuca me dit qu'Isabel était sortie.

— Tout va bien ? me demanda Pichuca. Elle avait l'air contrariée. »

Je lui dis que je ne savais pas. L'après-midi touchait déjà à sa fin, et je travaillais de nuit. Bientôt, il serait l'heure d'aller au boulot.

*

Aucune décision n'avait encore été prise au sujet de l'Américaine. Ce qui voulait dire que pour l'essentiel, elle était traitée comme un prisonnier lambda, si ce n'est qu'elle avait sa propre cellule. Et même si le sort qui lui était réservé aurait dû m'ulcérer quelle que soit la personne, c'était particulièrement vrai dans son cas. Elle était innocente. Non pas que le fait d'être socialiste comme Gordo, dont les seuls crimes contre le gouvernement étaient d'avoir voté d'une certaine manière et participé à quelques meetings, faisait de lui un coupable. Mais son innocence à elle était différente. Il ne s'agissait plus tant de la cruauté de ce pays et de ces hommes que de la cruauté de l'univers tout entier : pourquoi l'avait-il faite blonde et placée dans cet hôtel quand Rubio était parti chasser sa cible ? Comment pouvait-il manquer si bêtement d'égards ?

Ou bien – je ne sais pas. Je ne sais pas si c'était si différent que cela de Gordo, comme j'ai voulu m'en convaincre. Parfois, l'idée révoltante me vient même – je la démens, toujours – qu'elle était simplement une jeune fille séduisante d'à peu près mon âge, rencontrée dans le sillage du pire rejet que j'avais jamais subi. Que c'était là toute l'innocence supplémentaire qu'elle avait en fait pour moi.

Elle s'appelait Elizabeth. Elizabeth Brady-Watson, le nom le plus américain qu'on puisse imaginer. Surtout si elle se faisait appeler Lizzie – Lizzie Brady-Watson. Au lendemain de ma conversation avec Gordo, j'étais allé en douce jeter un coup d'œil au portefeuille de cette fille, dans le placard des « marchandises » – c'est tout ce qu'ils avaient

conservé des affaires qu'ils lui avaient confisquées. Si elle portait des bijoux au moment de son enlèvement, ils avaient certainement été revendus ou offerts à leur femme ou à leur petite copine – ses vêtements aussi, peut-être, s'ils étaient de bonne qualité.

Elle étudiait à l'université de Columbia, m'apprit l'une de ses pièces d'identité. Une autre suggérait qu'elle était peut-être originaire de New York, ou du moins avait une adresse permanente dans cette ville : 218 West 108^e Street. Ce document me révéla également sa date de naissance : le 9 février 1956. Elle avait vingt et un ans. À peine onze jours de plus que moi.

Cela faisait partie des raisons que je me trouvais pour aller lui rendre visite dans sa cellule – nous étions des pairs. Sans compter que je parlais anglais et serais capable de communiquer avec elle, de lui expliquer, si tant est que cela était explicable, ce qui était en train de se passer. Mais là encore, peut-être était-ce plus simple que cela. Peut-être savais-je tout simplement à présent que je pouvais lui rendre visite. Que je pourrais peut-être avoir le même genre de relation que Triste avait créée avec Gordo, la possibilité de dire à quelqu'un : moi aussi, je suis brisé.

Son anéantissement à elle était autrement plus palpable. La puanteur me prit à la gorge dès que j'entrai dans sa cellule. Je m'assis par terre en face d'elle pour signifier une sorte d'égalité entre nous, ce qui ne l'empêcha pas de se recroqueviller dans un coin. Même dans le noir – sa cellule était l'une de celles qui n'avaient pas d'ampoule, et je n'avais qu'une torche sur moi, que je calai maladroitement contre ma cuisse, pointée vers le plafond –, je constatai que ses plaies et ses ecchymoses n'avaient pas cicatrisé. Le seul changement manifeste que je notai au premier regard fut la saleté – de son bandeau, de ses joues. Pour ces dernières, due au fait qu'elle dormait à même le sol.

« Vous ne parlez pas espagnol ? », lui demandai-je en anglais. Elle fit non de la tête. « Vous êtes venue en touriste ? » Elle acquiesça. « Des amis ? » Elle acquiesça encore. C'était comme s'adresser à un enfant paniqué. « Ils sont sans doute en train de vous chercher. » Nouvel acquiescement. « Ce n'est pas juste », dis-je comme pour équilibrer et obtenir un non muet. Qui vint. « Vous voulez bien me parler, s'il vous plaît ? » C'était la question la plus pathétique que j'avais jamais posée.

« Que voulez-vous que je vous dise ? demanda-t-elle timidement.

— Tout, sauf ce qu'ils vous ont forcé à dire, répondis-je. Vous êtes de New York ? J'ai vu ça sur votre permis de conduire. J'ai toujours rêvé d'aller à New York. J'ai ce rêve, cette image de ma vie où... » Je

m'interrompis, sottement. « S'il vous plaît, Lizzie », repris-je, et malgré le bandeau, je le discernai sur ses traits, sur ces lèvres craquelées et cette mâchoire serrée : le dégoût. Combien de fois, dans cet endroit, avait-elle prononcé l'expression « s'il vous plaît » ?

« Je m'appelle Elizabeth », répliqua-t-elle.

*

Le rythme d'Automotores. Le cycle du temps était différent, là-bas. À de rares exceptions – l'attentat à la Coordinación, ou la visite d'Isabel à ma *pensión* –, les événements du dehors ne marquaient plus le temps, pour moi. Ce n'étaient plus les changements de saison ou le début d'un nouveau semestre à l'université, c'étaient l'arrivée ou le départ d'un prisonnier, l'apparition ou l'abandon d'une méthode de torture, qui punctuaient les mois. L'homme qui était mort d'une crise cardiaque en mai ; la famille d'Uruguayens enlevée en juin (toute une maison vidée d'un coup, meubles, enfants et chien inclus ; ce dernier avait couru partout pendant des semaines jusqu'à ce qu'il disparaisse avec les enfants, sans doute pour être adopté en même temps qu'eux) ; la mort de Ricardo Alberto Gaya dans le sous-marin en juin ; l'enlèvement d'Elizabeth en août – qui coïncida avec l'introduction de la *capuchita* et ma nouvelle tâche consistant à nouer la cagoule des prisonniers avant de les abandonner dans le noir. Les semaines suivantes furent plus simples ; elles commençaient et finissaient toujours le mercredi, désormais.

Le mercredi suivant, cinq jours après l'appel d'Isabel, Aníbal me remit ma liste. Le numéro de Gordo y figurait : le dix-sept.

Il avait été l'une des premières victimes de cet endroit – nous avions dépassé les deux cents, à présent. Sans que je sache bien pourquoi, cela rendait la chose encore plus dure, plus injuste. Gordo avait survécu si longtemps – ne méritait-il pas de survivre pour de bon ?

« C'est vrai, il l'a réparée, déclara Aníbal, comme si c'était moi qui ne me montrais pas compréhensif. Tu crois que je vais laisser Rubio la casser deux fois ? Il occupe de l'espace, Azul. Une cellule privée, en plus, grâce à Triste. Mais on vient de ramasser un gamin dans un centre de photocopies à Retiro, identifié comme membre de l'ERP, qui est prêt à balancer, et je veux qu'il se sente différent, mieux traité que les autres. Il essaie de nous vendre ses services comme s'il était un putain de mercenaire, non mais, je te jure. Rien que d'y penser – un putain de mercenaire, ici, au Jardin ! » Il rit à gorge déployée. Puis se calma et clarifia son propos, comme soucieux de me consoler : « Et puis, Azul, on pourra toujours prendre une nouvelle radio si on en a

besoin. »

*

Gordo était l'un des sept prisonniers que Triste avait mis en rang pour moi – sans un mot, avec son stoïcisme coutumier – dans le garage. On lui avait remis son bandeau, si bien que nos regards ne purent d'abord se croiser. J'étais soulagé de ne pas avoir à soutenir le sien.

Pourtant, tandis que je prononçais mon discours, leur expliquant qu'ils allaient devenir des détenus légaux et être remis aux autorités argentines afin d'être jugés par un tribunal fédéral, et qu'avant leur transfert vers la prison fédérale de Devoto ils devaient être vaccinés pour éviter toute contamination après avoir été détenus dans de telles conditions – pourquoi je devais me donner cette peine alors que cette histoire ne trompait personne, je l'ignore –, j'évitai de regarder dans sa direction. Je ne me tournai vers lui que lorsque son tour fut venu, et même alors, je m'efforçai de ne fixer que le membre qui m'intéressait, comme s'il n'était qu'un simple assemblage. Je soulevai son bras droit et lui fis l'injection sous l'aisselle. Je lui retirai son bandeau. Lui non plus ne me regarda pas. Il ne fit pas un geste, ne prononça pas un mot. J'espérais à moitié qu'il aurait au fond de son cœur le courage ou la miséricorde de me murmurer que j'étais moi aussi une victime des circonstances, mais il n'en fit rien. Il ne fit aucun cas de moi.

Quand j'en eus terminé, il s'éloigna et monta de lui-même dans le camion. Il n'en avait pas eu besoin, mais je me demandai s'il avait quand même compté les pas de ceux qui l'avaient précédé.

*

Cette nuit-là, après que la plupart des hommes furent partis, j'allai nettoyer la salle de torture.

Je n'étais pas par nature une personne particulièrement à cheval sur la propreté – cette obsession, je ne l'avais nulle part ailleurs. Mais à Automotores, c'était devenu chez moi une réaction instinctive à tout ou presque. Une nouvelle arrivée – va nettoyer. Tu entends Elizabeth crier – va nettoyer. On transfère Gordo – va nettoyer.

Si bien que je pris le désodorisant, la serpillière, tout ce qui me tomba sous la main. Je m'attaquai au sol comme si c'était le marbre d'une villa ; frotter, frotter, frotter encore. J'emportai les fleurs – des tulipes jaunes – dans les toilettes pour changer leur eau, et les remis à

leur place. J'ajustai imperceptiblement l'emplacement du défibrillateur dans le coin de la pièce, fit de même avec la *picana*, comme s'il s'agissait de tableaux ou d'objets d'art. Je réfléchissais à un autre ajustement de ce type quand j'entendis une voix. Celle du Curé.

« Aníbal m'a dit que ça ne t'avait pas plu de transférer Gordito. » *Le petit gros*. Aníbal avait un penchant pour les diminutifs qui contrastait de manière choquante avec ses éternels jurons. Ils pouvaient même sembler charmants et inoffensifs dans sa bouche – *asadito*, *mojadito* –, si vous en ignoriez le sens. Un *asadito*, un « petit barbecue », faisait référence aux sessions avec la *picana* sur ce qu'on appelait le « gril » ; un *mojadito*, une « petite chose trempée », désignait un prisonnier transféré qu'on allait jeter dans la mer. Il y avait la *capuchita* aussi, bien sûr, et des surnoms en apparence affectueux pour chacun des centres de détention : *el campito*, *la casita*, *la escuelita*. Cette dernière avait apparemment été une véritable école, à Tucumán, avant que les militaires ne la réquisitionnent.

La tête ronde comme un ballon du Curé était penchée au-dessus du seuil comme s'il attendait ma permission, et il s'avança avec un petit sourire laissant entendre qu'il était reconnaissant que je le laisse entrer.

« Tu dois te rappeler que même le pire des pécheurs est humain, déclara-t-il. Ça ne veut pas dire qu'il faille oublier les péchés. Mais que parfois, il faut oublier l'humanité. »

Malgré moi, je perçus une certaine sagesse dans cette déclaration. Et plus largement, chez le Curé. C'était comme avec le Colonel, peut-être : on pouvait le haïr, mais on ne pouvait s'empêcher de l'écouter. La rondeur de sa tête, comme s'il était ouvert au monde, sans l'aspect anguleux des préjugés, la bosse dans son dos qui ajoutait à son faux air d'humilité – il remplissait un rôle qui m'était nécessaire, là-bas.

« Puis-je vous poser une question, mon père ? », commençai-je. « Mon père » était la manière dont nous nous adressions à lui, en sa présence, et j'avais toujours du mal avec cette expression. « Et le pardon, alors ? L'Église n'enseigne-t-elle pas que...

— Toi, tu es pardonné, *hijito*. » *Fiston*. Était-ce de lui qu'Aníbal tenait tous ces diminutifs ? Peut-être leurs penchants respectifs se nourrissaient-ils l'un l'autre, tout comme leur antisémitisme. « C'est tout ce qui compte. Ils seront peut-être pardonnés, eux aussi, et si tel est le cas, ils rejoindront notre Sauveur dans l'au-delà. Mais dans notre bataille pour ce monde-ci, pour une Argentine stable et vertueuse, nous devons éradiquer les péchés même s'il faut pour cela éradiquer les pécheurs. Il faut arracher les branches et les racines de l'arbre du

mal, même si ses graines semblent innocentes. »

La voix du Curé le rendait convaincant, aussi : elle était si douce, si avisée. Il n'y a pas de meilleur terme : *sacerdotale*.

« Quant à Gordo, poursuivit-il, il n'était pas si innocent, je peux te l'assurer. Je le sais, car sa famille est de Boedo, tout près de chez moi. Il allait à l'église de l'Avenida Chiciana, où j'officie comme confesseur de temps à autre. Ses amis s'inquiétaient pour lui, ils pensaient qu'il se servait de son expertise technique pour fabriquer des bombes.

— Ses amis vous ont dit ça ?

— Je confesse les gens, Azulito ! » Il éclata de rire. « Les mères me parlent aussi parfois, quand elles n'arrivent plus à joindre leurs enfants. C'est leur devoir de m'en parler. Et le mien de les absoudre de l'avoir fait. »

Entendre ça, saisir tous les sous-entendus que ça impliquait – me causa une douleur presque aussi grande que les souffrances physiques que je l'avais vu infliger, et auxquelles j'étais parfois forcé de participer. *Che, Azulito. Tu es étudiant en médecine, non ? Je crois que mon patient a besoin de ton aide...*

Le Curé regarda autour de lui, huma le parfum du désodorisant comme si c'était de l'encens.

« Cet endroit est superbe maintenant, Azul. Te faire venir ici, c'est l'une des choses les plus intelligentes qu'Aníbal ait jamais faites. » Il me souhaita bonne nuit, et me gratifia d'une tape dans le dos encourageante en ressortant.

Je me dirigeai vers le balcon, intentionnellement ou instinctivement – selon l'habitude que j'avais prise de me retirer là quand j'avais besoin d'un répit que le nettoyage ne suffisait pas à m'offrir – je ne saurais le dire. Mais il y a une chose que je sais : je contemplai la rue en bas, me concentrai sur les feux arrière d'une voiture garée, qui venaient de s'allumer. Pourquoi j'avais un stylo sur moi, je n'en ai aucune idée. Mais pourquoi j'avais un papier – ça, je peux l'expliquer : c'était la liste des transferts du jour, que m'avait remise Aníbal. Je notai au dos le numéro de la plaque d'immatriculation du Curé, juste derrière le nom de Gordo.

*

J'appelai Isabel le lendemain matin, et insistai jusqu'à l'avoir. « J'ai besoin qu'on se voie. Non, ce n'est pas ce que tu crois », m'empressai-je d'ajouter en entendant son inspiration peinée, la réponse qui se

préparait. J'entendis son soulagement, aussi.

« OK », dit-elle au bout d'un moment, et nous nous organisâmes. Il nous fallait être plus prudents depuis l'attentat à la Coordinación et l'arrestation de Ricardo Alberto Gaya. Varier nos lieux de rendez-vous, nos manières de nous retrouver. Cette fois, nous partîmes chacun d'un coin de rue sur l'Avenida 25 de Mayo, à six blocs de distance. Nous marchâmes l'un vers l'autre jusqu'à ce que je « tombe sur elle » devant un bâtiment de l'université, pour rendre la chose plus crédible. Nous prîmes même la peine de faire semblant de nous exclamer que cela faisait si longtemps, que nous devrions aller faire un tour à la Plaza Roma pour « tout nous raconter ». Isabel était bonne actrice – sourires bien balancés et allusions mégaphoniques à des amis d'école perdus de vue depuis longtemps (« Tu imagines que Francisco se fait appeler Frankie, maintenant ? Paz essaie de se faire photographier pour la version argentine de *Playboy*, si, je te jure ! »). Sans surprise, je n'avais pas son talent.

Nous ne nous arrê tâmes pas sur la Plaza Roma, comme Isabel l'avait annoncé à l'intention d'éventuelles oreilles indiscrètes, mais continuâmes vers le port à l'abandon de Puerto Madero. Là où s'étaient déployés jadis des docks grouillant d'activité, entre barges à vapeur et voiles blanches gonflées, il n'y avait plus guère que de vastes entrepôts désaffectés et des terrains vagues clôturés. Des voitures étaient garées çà et là parmi les mauvaises herbes, donnant aux lieux des airs de parking de fortune ou de fourrière, selon l'état de la voiture que vous aviez sous les yeux. La plus proche n'avait plus ni pneus, ni vitres, et ses pare-chocs étaient rongés par la rouille, mais le capot était assez propre pour s'asseoir dessus. Le seul signe de la présence du fleuve était l'odeur – boueuse et saumâtre, comme de la nourriture avariée.

« Ce n'est pas Mar Azul, hein ? souffla Isabel, pensive. J'aurais tant aimé avoir été taillée pour ça. Toute cette beauté et ce bonheur. Mais ce n'était pas le cas. Tu comprends ce que je veux dire ?

— Non », répondis-je. Toutes ces conversations passées à disséquer la moindre de ses phrases en quête d'un sens, et voilà qu'à présent, je l'écoutais à peine.

« Ça n'a jamais fonctionné. Comme ce port, ajouta-t-elle, sans que je voie trop le rapport. Tu connais l'histoire, non ? Puerto Madero était censé propulser l'Argentine dans le ^{xx}e siècle. Et maintenant, regarde. C'était une illusion, une fiction. La réalité est plus sombre, et souvent plus cruelle. Je suis plus cruelle, tu comprends ?

— Non », répondis-je de nouveau. J'avais les larmes aux yeux,

remarquai-je avec indifférence.

« Tomás, reprit Isabel en me prenant par la main. Ce que je veux dire, c'est que...

— Je ne peux pas apaiser leurs souffrances, Isa. Je ne peux pas... Je... »

Je ne pouvais pas apaiser la mienne, c'est peut-être ce que j'essayais de lui dire. Mais ça aussi, j'en fus incapable ; plié en deux, la tête entre les mains, je me mis à pleurer pour de bon.

Isabel se glissa contre moi. M'enlaça d'un bras et colla son visage contre ma joue, tandis que je sanglotai. « Ça va aller, Tomás, murmura-t-elle. Ça va aller. Tu peux apaiser leurs parents, leurs amis. Dis-moi juste ce que tu peux – donne-moi tous les noms que tu peux. Ça suffira, Tomás, je te le promets. Ça suffira... »

Je me redressai sur le capot. Frottai mes yeux et essuyai la morve qui avait coulé sur mes lèvres. Puis je fis mon rapport, du mieux que je pouvais. Parmi les nouveaux prisonniers figuraient : Samanta Gelman, la fille du poète. Enrique Rodriguez Laretta, le journaliste uruguayen. Eduardo Vicente et son épouse Nelly – le Curé les torturait souvent ensemble. Gonzalo Piera. Anna Vidailac. Silvestre Salvadora. La liste se poursuivait. Je lui parlai également du gamin du centre de photocopies de Retiro, qui excitait tant Aníbal – il s'appelait Ruben Wilkinson ; en le racontant, j'avais soudain plus de difficulté à lui reprocher cette trahison – et Isabel nota tout cela.

Elle demanda d'autres détails – sur les tortures proprement dites, la routine quotidienne. Elle était désolée de devoir faire ça, me dit-elle, mais ils avaient établi des contacts avec deux journaux – *La Opinión*, dont le nom était plus grandiose que l'organe de presse en difficulté qu'il était réellement, et un journal en anglais dont je n'avais jamais entendu parler – qui opéraient encore avec une certaine liberté et pourraient peut-être publier ces informations. Sinon, on s'en servirait pour des tracts, et je songeai : des *tracts* ? C'est tout ce que vous avez pour les combattre ?

Mais je lui donnai tout de même ce qu'elle me demandait. Et quand j'eus terminé, et que mes sanglots et mon souffle furent de nouveau sous contrôle, je déclarai : « Je veux faire davantage qu'apaiser les souffrances des gens. »

Elle me regarda sans comprendre. « Que veux-tu faire ? »

Je n'essayai pas de l'impressionner, ni de rejoindre leurs rangs, à elle et à Gustavo. Cette chose-là, je la faisais pour moi seul.

« Tu as dit que c'était la guerre », lui rappelai-je, et je repensai aux

paroles du Curé :

Tu dois te rappeler que même le pire des pécheurs est humain. Ça ne veut pas dire qu'il faille oublier les péchés. Mais que parfois, il faut oublier l'humanité...

Je plongeai la main dans ma poche, en tirai la liste des transferts et la lui tendis, côté verso. « La plaque d'immatriculation du Curé. Il vit à Boedo, confesse les paroissiens d'une église, au bord de l'Avenida Chiciana. Est-ce que tu pourrais... ou quelqu'un... ? »

Isabel fit oui de la tête. « Cela apaisera leurs souffrances dans l'au-delà, Tomás. »

À présent, je ne pouvais m'empêcher de me demander si c'était bien le cas.

Quatorze

*

J'avais enfoui à nouveau ma tête dans mes mains et, quand je les retirai, je découvris qu'Isabel n'était plus à mes côtés, et qu'à la place, le fantôme du Colonel se dressait devant moi, les lèvres pincées en signe de commisération.

« Eh bien, lui lançai-je d'une voix rauque, comme si mes sanglots n'avaient pas été qu'un simple souvenir. C'est le cas ?

— Le cas de quoi ?

— Est-ce que ça a apaisé leurs souffrances ?

— Certains, peut-être. C'est difficile à dire. Le savoir, ici, est une chose délicate. On le perd assez vite. Mais celui qu'on acquiert – ah ! » Il laissa échapper un soupir sophistiqué, comme s'il flottait dans l'air du port un parfum de rose. « C'est comme un bon whisky. Ou les draps propres, chez moi. Néanmoins, poursuivit-il, soudain contemplatif, si ta question est : cela en valait-il la peine ? Eh bien pour ça, tu n'as pas besoin de consulter les morts, je pense.

— Qui devrais-je consulter, alors ?

— Toi-même, *boludo*. Qui d'autre ? C'est là tout le but.

— Je croyais que le but, c'était de trouver Isabel.

— C'est la même chose, en fait.

— Comment cela pourrait-il être la même chose ? » Je ne fis aucun effort pour cacher mon irritation. Je me sentais mal, comme si je n'étais pas vraiment revenu de ce moment avec Isabel – je me sentais en manque de sommeil, incroyablement fatigué, mes yeux desséchés me tiraient.

« Cela en valait-il la peine ? C'est la question que tu devras te poser,

à son sujet. C'est la question que cet endroit t'oblige toujours à poser. Encore et encore et encore, de manière assez monotone, il faut bien l'avouer. Cela en valait-il la peine ? Ferais-tu les choses différemment si tu en avais l'occasion ? Que changerais-tu ? C'est comme une mère casse-pieds, cet endroit, qui n'arrête pas de te mettre sous le nez ce que tu aurais pu mieux faire, les décisions que tu aurais dû prendre. Allez viens, Tomasito, dit-il brusquement, en se mettant en marche à travers les herbes du terrain vague. Nous voici assez profond maintenant pour que je puisse te donner un aperçu de cette mère casse-pieds des âmes. »

Je lui emboîtai le pas. Nous franchîmes une ouverture taillée à la pince dans une clôture de barbelés, longeâmes une usine brune et trapue dont les cheminées crachaient des volutes de fumée noire. Puis traversâmes une route avant de nous engager dans un autre petit terrain vague, de l'autre côté.

Il n'y avait qu'une seule voiture sur celui-ci – encore une Chevrolet – et quelqu'un était en train d'en remplir le coffre avec des serviettes, un parasol, un sac de pelles et de seaux en plastique, et d'autres articles de plage. Un homme grand et fin, en maillot de bain, accompagné d'une petite fille. Elle avait les cheveux sombres et mouillés, une mèche plaquée sur son large front, et elle tirait sur la manche de l'homme, essayant de lui dire tout ce qu'elle avait accompli. « Il avait deux fossés, papa, et un tunnel aussi, et j'ai construit deux tours pour que...

— Viens là, ma chérie », l'interrompit l'homme. Il s'agenouilla et frotta le sable sur ses jambes et ses pieds.

Elle continua, ses yeux marron écarquillés d'excitation. Ils me rappelaient ceux de Claire : cet enthousiasme juvénile, cette faim de petits plaisirs idiots.

« Papa, tu crois qu'on pourrait faire un dragon ? Je pourrais dessiner des écailles sur les côtés, mais les ailes... les ailes, ce serait dur. Peut-être que...

— Oui, ma chérie, répondit l'homme élancé. Des dragons, des monstres, tout ce que tu voudras. »

Il se redressa et je le reconnus : le Colonel. Pas tout à fait la version de dix ans plus tôt, ni celle qui se trouvait à mes côtés. Une sorte d'entre-deux, cinq ans plus jeune peut-être. Il fit le tour de la voiture avec la fillette, jusqu'au côté passager, l'attacha sur son siège, puis alla s'asseoir au volant et démarra, et le reste de leur dialogue captivant et émouvant devint inaudible.

« C'était vous, dis-je à ma version du Colonel lorsqu'ils furent partis.

— Non, en vérité. Mais cela aurait-il pu être moi ? Plus important encore : cela aurait-il *dû* être moi ? Nous nous approchons du delta, pour en revenir à mon analogie de tout à l'heure. Bientôt, tu ne seras peut-être plus capable de distinguer l'enfer d'une personne de celui d'une autre. Tu ne sauras peut-être même plus si tu es en enfer. »

Je regardai autour de moi. Un coucher de soleil d'une beauté majestueuse, avec un ciel rouge sang parsemé de nuages aux teintes peu naturelles de rose et de violet. Je n'aurais su dire si cela était dû à la magie de l'endroit ou à la pollution, aux émanations des cheminées de l'usine derrière nous ou à la traînée de fumée grandissante d'un avion de ligne à l'horizon. J'entendais même des vagues, à présent, qui murmuraient doucement quelque part au-delà des dunes.

« On ne dirait l'enfer de personne, déclarai-je. »

— Non, effectivement, reconnut le Colonel. C'est trompeur, ce labyrinthe des possibles.

— Labyrinthe des... ?

— Tu sais bien : le hasard et la contingence, tous les "et si". Si telle chose n'était pas arrivée, alors telle autre aurait eu lieu. Si Gardel n'était pas venu en Argentine, nous aurions été un coin aussi paumé que le Chili ; si tu ne m'avais pas rencontré et n'avais pas appris l'anglais, tu vivrais dans un coin aussi paumé que le Chili. Et cætera. C'est un vaste labyrinthe triste, avec toutes ces voies sans issue... » Il n'alla pas plus loin, cédant lui-même à une tristesse soudaine.

« Vous voulez dire que Mercedes a fait une fausse couche ?

— J'aurais plutôt tendance à dire que c'est moi qui ai échoué », répondit le Colonel.

Je pensai de nouveau à Claire. Avoir des enfants était sans doute le seul domaine de notre relation où j'avais fait preuve d'une certaine résistance. J'avais même emménagé avec elle et l'avais demandée en mariage à son initiative. « Ça paraît sensé, n'est-ce pas ? », avait-elle dit dans les deux cas et, en gros, j'avais acquiescé. Quand Claire s'en donnait la peine, elle avait toujours l'air sensée, et c'était également le cas concernant les enfants. Mais j'avais campé sur ma position, du moins autant que quelqu'un comme moi en était capable. Parfois, ses demandes prenaient la forme d'un tableau qu'elle peignait, représentant notre mariage heureux et stable, si américain, additionné d'« un petit Tom ou une petite Claire Jr pétant et gloussant ». Parfois, elle adoptait une approche plus philosophique : elle me disait qu'elle comprenait pourquoi j'avais peur de jeter un enfant dans ce monde, après avoir vu toutes les atrocités dont l'homme est capable, et je devais alors lui expliquer que cela n'avait rien à voir avec les autres,

que cela ne concernait que moi, et je haussais les épaules lorsqu'elle me répondait que je n'étais pas une mauvaise personne.

La plupart de nos disputes s'achevaient de cette manière. Même après dix années à vivre et à traduire à New York, je n'aimais toujours pas les avoir en anglais, et surtout pas avec Claire et son esprit d'avocate. « Tu sais ce que ça faisait d'avoir ces conversations-là puis d'aller au boulot et de voir quelqu'un qui rêvait de vivre avec moi, qui voulait fonder une famille avec moi ? », avait-elle dit, en parlant de son aventure. Des réponses plus ou moins amères et sincères m'avaient traversé l'esprit : « Non, je ne sais pas ; je travaille à la maison » ; « Je ne sais pas ; je ne vois presque personne en dehors de toi » ; « Je ne sais pas ; je ne sais pas ce que c'est que d'avoir des rêves ». Mais en fin de compte, je n'avais rien dit, si ce n'est que j'allais dormir sur le canapé ce soir-là.

« Et moi qui ai toujours cru que vous vouliez des enfants, mais que vous ne pouviez pas en avoir », confiai-je au Colonel. Il secoua la tête, déçu par son empoté de disciple.

« Tu as toujours été d'une intelligence assez idiote, Tomás, déclara-t-il en se dirigeant vers l'eau. Bon aux échecs, mauvais partout ailleurs ou presque. »

*

C'était la plage de Mar Azul. Sa manifestation la plus idéalisée – crépuscule teinté de rose, le genre de solitude parfaite pour des amants partageant un verre de vin, assis sur une couverture. Légèrement venteuse, magnifique – c'était comme si cet endroit avait arraché une vision de mon imagination et m'avait jeté dedans pour en attester la justesse. Tout ce qui semblait manquer, c'était l'image de Nerea, jeune, dansant comme un dauphin entre sable et eau, avant que je ne rencontre sa sœur et que mon cœur ne lui cède sa place.

Isabel, je n'avais jamais fantasmé sur elle de cette manière-là. Pas de perfection chatoyante, pas de nuages peints au-dessus d'un paysage pittoresque. Je rêvais tout éveillé, des scénarios de plus en plus sexuels au fur et à mesure que la puberté s'emparait laborieusement de mon corps. Ces scènes étaient d'un réalisme de plus en plus cru, tenant moins du conte de fées que d'histoires de sacrifice, d'adversité et – comment le dire autrement ? – de réalité. Le genre d'obstacles que mon amour pour elle, j'en étais persuadé, allait surmonter de haute lutte. Et je devais encore le croire, pour venir jusqu'ici. La réalité a le

don de ne jamais laisser la moindre attente, aussi désespérée fût-elle, être à sa hauteur.

Même si j'avais conscience que ce n'était pas vraiment le lieu de mes rêveries, j'y guettais toutefois des signes d'Isabel. Des tessons de bouteilles de Quilmes, les empreintes de ses larges pieds. Une silhouette longeant l'orée des vagues avec cette démarche légèrement pataude que je trouvais irrésistible.

Mais rien. En dehors du Colonel et moi, la plage était déserte. En dehors de cet avion de ligne, aussi. De gros objets en tombaient à présent, dégringolant vers la mer tels des oiseaux aux ailes brisées.

La manière la plus habituelle de se débarrasser des transferts, Gringo me l'avait expliquée : les droguer avec une piqûre de Pentothal sodique qu'un faux médecin, comme moi, présentait comme un vaccin, puis les précipiter d'un avion vers les profondeurs du Río de la Plata.

Ils tombaient l'un après l'autre. Je n'entendais pas les impacts ni, s'il y en avait, les cris.

« Allez », dit le Colonel. Je sentis le tremblement de ses doigts lorsqu'ils m'empoignèrent par le coude, tâtonnant comme un écureuil qui tenterait de s'accrocher à une fine branche. « Ce n'est pas encore le moment pour ça.

— Le moment pour quoi ?

— Pour eux. Pour les autres. Cet enfer m'appartient autant qu'à n'importe qui, je te l'ai déjà dit. »

Je contemplai l'eau. Attendis quelque indication d'un mouvement sous la surface, la brusque remontée d'une paire de mains ligotées ou la silhouette d'un crâne. Mais les vagues se succédaient avec tranquillité, et le vent ne charriait aucun cri.

« Ces autres. Ils ne sont pas comme vous ?

— Certains si, ça dépend, répondit le Colonel. Les gens meurent aussi différemment qu'ils ont vécu. Mais quoi qu'il en soit, je te suggère de garder tes distances. »

Inconsciemment, j'avais fait un pas ou deux en avant, comme si un instinct me poussait à plonger pour secourir un noyé. Le sable était étrangement mou sous mes chaussures, ressemblant moins à du sable qu'à autre chose. De la boue ? Du goudron ? Baissant les yeux, je constatai qu'il y avait de la mousse autour de mes chevilles, et qu'elle était poisseuse, opérant comme une succion. Je compris, avec le genre de certitude qu'on a dans les rêves, qu'elle voulait m'aspirer. Vers le

bas. *Dessous.*

Je libérai mon pied et reculai d'un pas.

« Ils sont si seuls, Tomás. Nous sommes si seuls, je veux dire. À contempler toute la journée des pièces dans lesquelles nous ne nous sommes jamais retrouvés, à revivre des souvenirs que nous ne pouvons vivre vraiment, ou que nous pouvons mais que nous ne souhaitons pas vivre. Cloîtrés avec des milliers de gens que nous aimons et détestons, mais en étant aussi éloignés des uns que des autres, enfermés en nous-mêmes à un point que tu ne peux même pas imaginer. Parfois nous devenons jaloux, nous avons besoin de compagnie. Nous ne voulons pas que vous partiez. »

Je me tournai vers lui. Je ne lui avais jamais vu un visage aussi mélancolique.

« Est-ce la vraie raison pour laquelle vous m'avez amené ici ? demandai-je.

— Ha. Nous verrons. J'ai peut-être assez de culpabilité en moi pour rattraper tout ça, ne l'oublie pas. »

Je me tournai de nouveau vers les vagues, écoutai leurs paisibles culbutes.

Le Colonel poursuivit : « Si je te disais que tu resterais coincé là si tu allais beaucoup plus profond, Tomás, le ferais-tu ? Est-ce que tu continuerais à descendre ? »

Je repensai à l'aspiration que j'avais ressentie quelques instants plus tôt, la succion du sable sous mes pieds et l'oscillation hypnotique de la houle. Je pensai à Claire, aussi, en pleurs sous la douche la veille de mon départ.

Puis je pensai à Isabel. Ce sourire quand je lui avais tendu la bouteille de Chivas pour la jeter sur la statue du général.

« Oui, dis-je.

— Et si ce n'était pas seulement que tu te retrouvais coincé ici, mais que tu étais là depuis le début, depuis 1976 ? Que tu n'avais jamais rencontré ton épouse, n'avais jamais vécu ces dix années ? Et si cet endroit ne se contentait pas de te montrer que les choses pourraient être différentes, mais t'offrait une chance de les changer ?

— M'offrira-t-il une chance de les changer ? », demandai-je. *Grand-mère a dit que tu aurais une deuxième chance*, m'avait dit la petite fille de Pichuca à l'Hospital Alemán. *Comme dans un jeu.*

Le Colonel sourit. « Tu as toujours voulu être un martyr, Tomasito,

pas vrai ? Eh bien, laisse-moi te dire une chose : c'est moins un cas d'altruisme héroïque que ça n'en a l'air.

— Ça ne me semble pas très héroïque, dis-je, mais il poursuivit sans se soucier de ma remarque.

— Fuir ta femme, abandonner ton mariage. T'aventurer dans l'au-delà des disparus pour en extirper l'une d'eux, sexy et chère à ton cœur, et déranger tous ceux qui souffrent ici rien que pour guérir ta petite part de vide riquiqui. Héroïsme – tu parles !

— Vous pensez que mon vide est petit ? »

Le Colonel laissa échapper un grognement dédaigneux. « Pfff. Vous autres les vivants, vous croyez avoir du chagrin. Vous êtes de petits oiseaux joyeux et gazouillants avec votre tristesse. Toi en particulier, Tomás – d'ici, tout en bas, j'entends tes chants d'oiseau guillerets.

— Vous n'aviez pas l'air de penser ça quand vous m'avez invité à vous suivre. Vous m'avez demandé ce que j'avais à perdre.

— Et d'ici la fin de cette expédition, tu seras forcé de répondre.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Tu verras. Ton vide est comme un estomac vide, rien de plus. La faim. La faim ! Ha. Tu imagines ? Ça fait des siècles que je n'ai pas eu faim.

— Vous n'êtes mort que depuis deux ans.

— Depuis des millénaires. J'ai été mort pendant des millénaires avant de naître, et je serai mort pendant des millénaires après avoir vécu, et putain, j'ai eu quoi entre les deux ? Soixante ans ? Regarde-moi les compter. Pouf ! » Il souffla si vite et intensément que des postillons vinrent me gifler le front. « Cette absurdité dure à peine plus longtemps que ça.

— C'est bon, j'ai compris, dis-je en m'essuyant le visage. Je suis désolé.

— Non, c'est moi. Je m'acharne pour rien. Ou bien c'est le diable qui s'acharne sur le mort que je suis – ha ! » Son gloussement malicieux devenait de moins en moins drôle. « Je suis désolé, Tomasito. Comme je te le disais tout à l'heure, il nous arrive encore d'être jaloux.

— Je comprends.

— Non, tu ne comprends pas. Mais ce n'est pas grave, je te pardonne. Comme je le disais, tu n'es pas très doué dans certains domaines. »

Un autre avion rugit au-dessus de nous. Des corps en tombaient, pareils à de grosses gouttes de pluie.

Le Colonel m'empoigna par le bras. « Nous allons nous balader, Señor Shore ? »

Ce que nous fîmes. Nous regagnâmes le premier terrain vague où je m'étais assis avec Isabel, puis le bus qui me ramenait à la maison. À un moment donné, alors que je sombrais une nouvelle fois dans mon état brumeux de 1976, totalement inattentif à la masse indistincte des passagers qui montaient et descendaient, je dus rater le Colonel qui se glissait dehors. De retour à ma *pensión*, j'étais de nouveau seul, et il n'y avait aucune trace de lui, sauf à compter la nouvelle bouteille de Chivas que j'avais achetée après avoir fini la précédente avec Isabel. Je l'ouvris, et bus jusqu'à sombrer dans le sommeil.

Quinze

*

Je n'ai jamais su comment ils avaient assassiné le Curé – fusillade, voiture piégée, ou quelque chose de plus macabre. J'ai simplement appris que cela s'était produit lorsqu'il avait cessé de venir au travail, et que le Gringo avait commencé à se déchaîner contre les terroristes pour se venger. Le résultat final, de ce point de vue, ne paraissait pas franchement positif.

J'ai découvert en revanche qui l'avait tué, ou du moins qui était impliqué dans cette affaire : Isabel et Gustavo, Nerea et Tito. Deux jours plus tard, Pichuca me téléphona pour m'annoncer que ces quatre-là étaient entrés dans la clandestinité. Séparément, précisa-t-elle, avec un mélange frénétique de soulagement et d'inquiétude dans la voix : Nerea avec Tito, Isabel avec Gustavo.

Elle vivait avec lui. Cloîtrée, hors d'atteinte. Pichuca n'avait aucun moyen de les contacter, me dit-elle ; ils l'avaient seulement prévenue pour apaiser ses pires craintes. Ils ne pouvaient faire davantage sans nous mettre en danger. Pour le moment, nous n'avions plus qu'à attendre qu'ils reprennent contact.

*

Ils ne l'ont pas fait. Pas avec moi, en tout cas. Je me sentais complètement abandonné. Non seulement cela battait en brèche l'idée que j'avais jusque-là que des gens veillaient sur moi au dehors, aussi dérisoire que pût être leur nombre ; mais aussi à présent que plus personne n'était là pour confirmer que j'appartenais à l'autre camp, il devenait effroyablement facile d'avoir l'impression que j'appartenais à leur camp à eux – celui des militaires, celui d'Automotores. Si je n'étais plus dans cet endroit maléfique pour servir un intérêt

supérieur, qui pouvait encore soutenir que mon rôle, par pure complicité, n'avait pas franchi cette frontière trouble, basculant du côté du mal ?

Ce mal – lui aussi semblait enfler. Le Gringo n'était pas le seul à avoir été affecté par la nouvelle ; tous ceux d'Automotores l'étaient. C'était comme après l'attentat à la Coordinación Federal, mais en plus tendu encore, en plus menaçant ; on avait la sensation palpable que d'autres bombes, plus puissantes, allaient bientôt exploser. Les couloirs étaient perpétuellement enfumés, maintenant que Rubio et le Gringo pouvaient fumer et jeter leurs mégots où bon leur semblait, ce qui ajoutait encore à l'atmosphère funeste de maison hantée.

La réaction la plus marquante, à part celle du Gringo, fut celle de Triste. Sans dire au revoir à qui que ce soit, il cessa tout bonnement de venir au travail après la première semaine de septembre. Le Gringo me confia qu'il avait demandé à être transféré dans une autre division de l'armée – à Campo de Mayo – qui possédait une unité liée à la nôtre, placée sous un autre commandement.

Les effets sur les autres hommes étaient plus subtils. Ils parlaient moins lors des repas et le plus souvent à voix basse – un jour, en entrant dans la cuisine, je trouvai Aníbal et Rubio plongés dans un silence gêné, comme s'ils s'étaient interrompus en me voyant entrer. Le plaisir que certains prenaient dans la salle de torture diminuait aussi ; il semblait moins tenir, désormais, à l'impression de puissance, de celle que ressentent les gamins en arrachant les ailes des mouches, qu'à la colère. C'était profondément troublant de me surprendre à désirer que les cris se fassent plus féroces, ou que le Gringo ressorte de la pièce comme il le faisait auparavant, son visage enfantin barré d'un grand sourire gras.

C'est chez Rubio que la transformation me frappait le plus. Cela venait peut-être d'une certaine paranoïa, mon filtre mental transformant des regards froids en regards perçants, entendus. Mais chaque fois que j'entrais dans le champ de vision de Rubio, je sentais ses yeux me sonder comme des projecteurs sous lesquels je me tenais nu. Personne ne m'avait jamais regardé avec une telle haine. La beauté de Rubio ne faisait qu'accentuer la chose : apercevoir un désir aussi laid enfoui sous ce visage si harmonieux et ces cheveux blonds enchanteurs, c'était glaçant. Quand nos épaules se heurtaient dans le couloir, je sentais la tension de ses muscles, comme s'il se retenait de faire quelque chose. Et chaque fois qu'il me faisait venir dans la salle de torture pour accomplir telle ou telle tâche, c'était avec le mépris qu'on réserve à un serviteur peu fiable, jugé louche. Un jour, alors que j'étais resté dans la salle pour nettoyer une mare de sang qu'il avait

laissée là, Rubio revint me regarder travailler. « *La puta madre*, jura-t-il au bout d'un moment. Le Curé est mort. Il était le seul à en avoir quelque chose à foutre de garder cet endroit propre.

— Je ne m'en fous pas, moi, m'entendis-je répondre.

— Vraiment ? », rétorqua Rubio. Il donna un coup de pied dans mon seau d'eau, qui glissa sur le plancher avant de se renverser. « Maintenant, t'auras ça aussi à nettoyer. »

Sincèrement, je me sentais reconnaissant. J'étais toujours reconnaissant d'avoir du nettoyage à faire.

*

Je ne sais pas si c'est cet épisode qui poussa Rubio à parler de moi à Aníbal. Je ne pourrais même pas affirmer avec certitude qu'il l'ait fait, même après m'être rejoué tant de fois cette scène et celle de la cuisine pour essayer de capturer les expressions exactes dans ses yeux et ceux d'Aníbal lorsqu'ils se posèrent sur moi. Mais ce mercredi-là, quand je vins chercher ma liste, Aníbal dit quelque chose qui m'alerta.

« Douze aujourd'hui, m'annonça-t-il en me tendant la feuille de papier. Ce n'est pas trop pour toi, Azul ? »

— Non, parvins-je à répondre.

— Bien. Parce qu'après Gordito, certains d'entre nous se sont inquiétés. Le Curé, paix à son âme, s'inquiétait vachement pour toi, comme un agneau dans son troupeau. Mais Rubio et moi, on s'est inquiétés aussi.

— Je vais bien, lui dis-je.

— Mais c'est justement ça qui nous inquiète, Azul ! s'exclama-t-il comme s'il intervenait auprès d'un proche alcoolique. Gordito disparaît, le monde s'effondre. Le Curé disparaît et tout va bien pour toi. Tu saisis ce qui nous inquiète ? »

J'eus alors l'impression de sortir de mon corps. Une sorte de réaction de lutte ou de fuite se déclencha, et ce fut comme si je m'observais de loin, évaluant si c'était terminé ou pas, si j'étais arrivé au bout.

« Eh bien ? Apaise nos inquiétudes, Azulito.

— Je ne peux pas, lui dis-je.

— Tu ne... peux pas ? »

Je fis non de la tête. Avalai ma salive. Le moment, lors de la soirée

chez le Colonel, où j'avais eu peur d'être découvert me revint alors à l'esprit. Hébété, je songeai absurdement : *J'ai monté les marches. À la soirée chez le Colonel, j'ai vu l'escalier et je suis monté.*

« Vous avez raison, dis-je. Je ne vais pas si bien que ça. Depuis que le Curé a été assassiné, je nettoie deux fois plus que d'habitude.

— Tu nettoies... ? *La puta madre*, mais le Curé s'est fait assassiner, Azul !

— Je sais, Rubio m'a dit la même chose. Mais comme vous l'avez dit, j'étais un agneau de son troupeau. Je ne peux pas m'empêcher de penser qu'il voudrait que je le fasse. »

Aníbal me jaugea pendant ce qui me parut être une éternité. Puis il sortit la poubelle de sous son bureau, secoua la tête et cracha.

« Putain de sentimentaux », gronda-t-il. Et comme il n'ajouta rien, j'en conclus que notre entretien était terminé. Avec un soulagement tordu, je descendis vacciner les douze noms inscrits sur ma liste.

*

Elizabeth n'y figurait pas. Ce fut un autre soulagement. Il fallait que je parle à quelqu'un, n'importe qui, et elle était la seule personne en ces lieux avec laquelle je croyais pouvoir le faire.

Non pas que j'eusse prévu de lui raconter ce qui s'était passé avec Aníbal. Mais m'asseoir avec elle, me sentir un tant soit peu reconnu – je me raccrochai encore à cette possibilité, même si elle s'était révélée inaccessible jusqu'alors. Je n'étais pas retourné souvent la voir dans sa cellule, mais assez pour que ces visites fassent partie intégrante de mon rythme, et que je sache que je pouvais compter sur elles. De manière perverse, elles m'avaient fait gagner en crédibilité ; le fait que les autres me perçoivent comme profitant d'une prisonnière et laissant moi aussi libre cours à mes besoins animaux me mettait davantage à leur niveau.

Ils l'avaient déplacée dans la cellule de Gordo après le transfert de celui-ci. Je me souvenais très bien, pour l'avoir regardé y réparer la radio, que cet endroit disposait d'une ampoule en état de marche, ce qui signifiait que je verrais mieux Elizabeth. Les vieilles ecchymoses s'étaient épanouies en nappes violettes et bleues, les nouvelles étaient encore rouges, à vif. Ses membres et son visage étaient plus osseux, en particulier son menton anguleux. C'était comme si Automotores avait dévoré toute la chair de son corps.

La conversation fut comme toujours à sens unique, hachée. Je

résistai à l'envie de lui dire que si elle avait su ce qui était bon pour elle, elle se serait montrée plus loquace.

Au lieu de quoi, je lui demandai, comme à chaque fois, si je pouvais faire quelque chose. D'habitude, cette question restait sans réponse. Mais cette fois, elle dit : « Pouvez-vous me remettre dans mon ancienne cellule ? Il y avait un trou dans un coin, dans celle-là. »

Je ne comprenais pas. « Un trou dans un coin ?

— Maintenant, je dois appeler un gardien pour aller aux toilettes. Ça leur donne une raison de venir. Parfois, ils ne repartent pas. Parfois, ils m'emmènent et me mentent sur l'endroit où se trouve la cuvette et ça les fait rire. Ou bien ils ne me donnent pas de papier et ça les fait rire. Alors, je suis obligée de garder ça sur moi. Ça sent aussi mauvais sur moi que dans le trou, au coin de l'autre cellule. »

Ils avaient capturé un membre haut placé de l'ERP nommé Juan Miguel Pereyra quelques jours plus tôt – assez haut placé pour que les hommes fêtent son arrestation, en débouchant une bouteille de champagne dans la cuisine ; apparemment, il avait des liens avec la trésorerie de l'ERP et constituait à coup sûr une sacrée prise de guerre – et il occupait l'ancienne cellule d'Elizabeth. Du moins, lorsqu'il n'était pas pendu aux poutres – la *picana* était presque exclusivement utilisée de cette manière, désormais. Ils laissaient le prisonnier dans cette position pendant des heures, revenant quand l'envie leur prenait de poursuivre la session. Avec Pereyra, qu'ils traitaient de « *negro de mierda* » en raison de ses origines indiennes, l'envie leur venait fréquemment, et violemment.

« Je ne peux pas vous redonner votre ancienne cellule, dis-je à Elizabeth. Mais je peux essayer de vous obtenir une douche.

— Je ne veux pas de douche », répliqua-t-elle. Je ne lui demandai pas d'explication.

*

En rentrant chez moi ce soir-là, j'appelai le Colonel. Je lui demandai si je pouvais passer le voir le lendemain. Ce n'était pas possible, me dit-il, et mon cœur sursauta. Le jour d'après, peut-être ? Je répondis que je m'arrangerais. Il dut déceler le désespoir dans ma voix, car il posa la main sur le combiné quelques instants pour vérifier auprès de Mercedes, avant de m'annoncer qu'un dîner le lendemain leur ferait très plaisir. « Il n'y a jamais eu de meilleur jour de toute l'année 1976, Tomasito. »

Je ne savais pas très bien ce que je ferais en le voyant. C'était une

réaction instinctive, une équation on ne peut plus simple : j'avais besoin d'aide ; le Colonel pouvait m'aider.

C'était ma journée de repos. En attendant l'heure du rendez-vous, je marchai. La journée était humide et lourde pour un mois d'octobre en Argentine, et j'arrivai plus moite qu'en temps normal.

« Tu as mauvaise mine, Tomasito, déclara le Colonel en me voyant. Tu es tout pâle. Il te faut du sang dans ces veines. Ça tombe bien : Mercedes est déjà en train de préparer la viande. »

Elle me déposa un baiser sur chaque joue avant de retourner à ses fourneaux, en s'excusant du fait que c'était le jour de congé de la cuisinière. Sans me demander, le Colonel me servit un Johnnie Walker avec des glaçons. Je sentis à peine la différence de goût avec le Chivas, mais le Colonel semblait le considérer comme beaucoup plus raffiné. À cause de la sonorité anglaise du nom, je suppose, du gentleman sur l'étiquette avec canne et haut-de-forme.

Il prépara son échiquier sans me demander non plus si j'avais envie de jouer. Prenant les noirs pour me laisser l'avantage, il ronchonna de manière désobligeante quand j'ouvris avec la dame – il préférerait l'échiquier plus libre et plus imprévisible dégagé par l'ouverture du roi. « *Joder*, Tomasito, jura-t-il. Tu es tellement prudent. »

Je relevai les yeux. Il était redevenu un fantôme et moi j'étais – ce que j'étais à présent, quoi que cela puisse être.

« Vous trouvez, vraiment ? lui demandai-je.

— Tu n'as pas tort, c'est vrai, reconnut-il. Peut-être que tu surcompenses, par moments. »

L'horloge qui, jusqu'ici, avait infatigablement égrené son tic-tac, s'était soudain tue, et le rideau ne flottait plus dans la brise devant la fenêtre ouverte.

« *Hell freezes over*, dit le Colonel. Encore une expression bien trouvée, non ? Voilà que l'enfer est gelé... »

Je ne fis aucun commentaire. « Nous approchons de la fin, n'est-ce pas ?

— Question de point de vue. Tu pourrais aussi dire que tu approches du commencement, non ? Le commencement du reste de ta vie ?

— Ce n'est pas l'impression que ça donne, fis-je remarquer.

— Non. *The cross of the matter*, comme on dit dans ta langue : le cœur du problème. Est-ce que ce qui est sur le point d'arriver sera la

fin ou le commencement du Señor Tomasito Shore ? Attends – on dit *cross* ? Ou *crux* ? Enfin, tu me comprends. »

Tic... tac. Tic... tac. L'horloge se remit lentement en marche, comme si elle se réveillait en bâillant.

« J'ai peur, lui dis-je.

— C'est juste le souvenir qui parle, répliqua le Colonel en éclatant de rire. Ne t'en fais pas, Tomasito. Tu surcompenses parfois, comme je te le disais. »

Il désigna l'échiquier d'un geste du menton, et quand je baissai les yeux, nous étions redevenus nos incarnations de 1976, et l'air printanier nous caressait le cou.

Nous reprîmes notre partie et il ne tarda pas à ouvrir une brèche dans mes défenses. Ma muraille de pions commençait à se désagréger, et il sacrifia un cavalier que je pris sans réfléchir.

« Tu es distrait, déclara-t-il.

— Je suis désolé.

— Je t'en prie, Tomás, de quoi pourrais-tu être désolé ? Je gagne ! »

Le Colonel gagnait toujours. J'étais parvenu à resserrer l'écart au fil des années, mais ne l'avais jamais battu. Quelques coups plus tard, je compris à nos positions que cette partie-là ne serait pas la bonne, et fis basculer mon roi avec résignation.

Le Colonel était déjà en train de remettre en place nos pièces. « Aníbal s'occupe bien de toi ? », demanda-t-il à brûle-pourpoint.

C'était l'ouverture que j'étais venu chercher, en théorie, mais je n'en fus pas moins surpris. Personne ou presque ne me demandait plus jamais comment j'allais.

« Il dit qu'il s'inquiète pour moi, répondis-je.

— C'est bien, non ? C'est mieux que le contraire. Je vais quand même lui passer un coup de fil. Pour lui dire que j'ai l'impression qu'il te fait travailler trop dur.

— Il vaut mieux pas, je crois », rétorquai-je. Dans le meilleur des cas : comme Rubio, Aníbal en conclurait que je n'étais pas assez dur. Dans le pire des cas : il en conclurait que j'avais peur et se demanderait pourquoi.

« Voyons, Tomás : t'inquiéterais-tu de mon manque de finesse ? L'avantage de ne pas en avoir, c'est que personne ne remarque quand tu en manques. La vérité, c'est que je ne savais pas que ce serait si dur

de travailler dans cet endroit. Comprends-moi bien ! Je savais que ce ne serait pas facile. Mais je ne savais pas qu'ils allaient t'user à ce point. Je vais téléphoner à Aníbal, pour faire en sorte qu'il te traite bien. »

Je ne voulais pas qu'Aníbal me traite bien. Je ne voulais plus avoir affaire à lui, point. Je faillis le lui dire ; des variantes défilaient sous mon crâne : *Il faut me sortir de là, Colonel. Il faut que je m'en aille – d'Automotores, d'Argentine, de tout. J'ai besoin de votre aide.*

Mais je ne dis rien. Je ne sais pas pourquoi. Même en le revivant, de la même manière insoutenable dont j'avais revécu notre conversation au Parada Norte, j'étais incapable d'y rien comprendre. Mercedes vint, fidèle à elle-même, nous appeler à table quelques minutes plus tard, mettant un terme à notre échange. Mais avant cela, dans quelque recoin obscur de mon inconscient, la décision était déjà prise : je n'irais nulle part. Je ne demanderais aucune aide. J'avais refait plusieurs fois le procès de ce moment, depuis, examinant les différentes explications possibles – j'étais encore accroché à Isabel, à mon rôle dans la lutte contre l'oppression, à mes inquiétudes concernant les possibles répercussions, à ma peur plus généralement, à ce pays, à mes racines noueuses et à mon sentiment d'appartenance, à quelque chose au-delà de tout ça, le destin, le but de ma vie ou quelque force sacrée qui dépasse mon entendement – et la seule explication satisfaisante que j'aie pu extraire de cet amas de contingences fut la suivante : l'opportunité était déjà passée.

Nous prîmes place pour le dîner. Le steak était délicieux, mais je fus incapable de manger. Le vin était charpenté, ses arômes presque trop riches pour mon palais. La brûlure du Johnnie Walker me manquait.

« Tu dois beaucoup manquer à ta mère, Tomás », me fit remarquer Mercedes, au cours du repas. Elle ne pouvait pas me dire de manger ma viande, mais je la vis la regarder comme si elle mourait d'envie de pouvoir le faire – d'avoir un fils à réprimander, et pour lequel se tracasser, je veux dire. « Tu l'appelles assez souvent ?

— Non, avouai-je.

— C'est le problème, de nos jours. La famille part à vau l'eau.

— Tout part à vau l'eau, intervint le Colonel. »

Elle lui fit les gros yeux. « Il aime bien se donner en spectacle devant toi. Moi aussi, à vrai dire. Mais il faut appeler ta mère plus souvent, Tomás. Elle doit être morte d'inquiétude. Moi je le serais, en tout cas. »

Je retournai au travail le lendemain. J'évitai Aníbal au cas où le Colonel l'aurait appelé, et ne m'éloignai guère des cellules et de la salle de torture. Je n'avais pas menti en lui disant que je nettoyais deux fois plus depuis que le Curé avait été assassiné.

Rubio me surprit en train de passer de nouveau la serpillière tard dans la matinée. Je jetai un regard anxieux à mon seau d'eau savonneuse avant de me tourner vers lui.

« Aníbal veut que tu lui fasses un sandwich, m'informa Rubio.

— Quoi ?

— Tu te débrouilles bien avec les trucs de bonne femme. Il s'est dit que tu saurais aussi lui préparer un bon sandwich.

— Où est le Gringo ? » Le Gringo était ce qui ressemblait le plus à un cuisinier, là-bas, apportant souvent des restes ou préparant des encas qu'il laissait à notre disposition.

« Il déjeune, répondit Rubio. Écoute, Aníbal a demandé que tu lui fasses un sandwich. Tu vas le faire ou pas ? »

Je ne pris pas la peine de confirmer que oui. Je me rendis simplement à la cuisine pour paniquer là-bas.

Aníbal ne m'avait jamais demandé de lui préparer de sandwich. Rien que pour cette raison, la requête semblait lourde de menaces. On pouvait se fier à la routine d'Automotores, aussi sinistre fût-elle. On pouvait se préparer mentalement en vue de certaines gardes, en vue des services de nuit, des mercredis. Mais là, c'était un samedi midi et un départ. Je songeais en boucle : Aníbal ne m'a jamais demandé de lui préparer un sandwich.

Je sondai la cuisine, et ma mémoire aussi. Je me souvenais d'Aníbal en train de déclarer que la mayo était tout un art, il fallait savoir doser – ou bien était-ce le Gringo ? Mieux valait m'en remettre à mon instinct, ne pas douter de moi. D'une main tremblante, j'ouvris la porte du frigo et en sortis le pot. Fouinai en quête de fromage – il y avait quelques tranches de cheddar qui me seraient utiles – et de jambon. Fumé, cela aurait été mieux, mais le seul jambon disponible était cuit et enveloppé dans du film alimentaire. Il me parut rose et mouillé quand je le déballai.

Du pain. Une baguette aurait été l'idéal, mais bien sûr nous n'en avons pas non plus, et je maudis entre mes dents le Gringo et ses grignotages intempestifs. J'ouvris un placard – il y avait un paquet de Wonder Bread américain, j'allais devoir m'en contenter. Nous n'avions

pas de grille-pain. Putain, comment pouvait-il ne pas y avoir de grille-pain à Automotores ?

Tremblant, sentant l'odeur du whisky exsuder des pores de ma peau et à peine capable de maîtriser mon couteau à beurre, je m'efforçai d'enduire le pain d'une fine couche de mayo. Mais je perdis le contrôle de ma main et en étalai tant que je dus aller chercher une serviette – en jetant des coups d'œil par-dessus mon épaule afin de m'assurer que Rubio ne m'espionnait pas, prêt à bondir sur mes tremblements – pour éponger l'excédent et recommencer. Le jambon suivit, puis le fromage. Tout paraissait si trempé, si gluant, si catastrophique. Artificiel, comme du caoutchouc. Comment Aníbal allait-il pouvoir manger ça ? Il me le jetterait au visage et décréterait que je n'étais bon à rien, que je ne pouvais même pas faire mon boulot sans tout rapporter au Colonel. Ou pire, sans tout rapporter aux Montoneros.

Je posai le sandwich sur une assiette. Envisageai de le découper en deux rectangles, et optai à la place pour deux triangles. Me préparai à le porter dans le bureau d'Aníbal quand je songeai soudain qu'il fallait également une serviette. J'en pris une et, contemplant le pauvre plat suintant que je tenais entre mes mains, je respirai un grand coup et m'engageai dans le couloir.

Aníbal ne leva pas les yeux lorsque j'entrai. Il ne m'adressa pas non plus la parole. Je déposai son déjeuner sur le bureau et me tournai pour m'en aller quand il lança : « Tu as sucé la bite du Colonel, Azul ?

— Pardon ? »

Il prit l'une des moitiés du sandwich et la retourna dans sa main, l'examinant comme pour s'assurer qu'elle n'était pas empoisonnée. Il mordit dedans et mâcha.

« Quand il m'a demandé de te filer un boulot, il m'a dit de ne pas te confier certaines tâches. Sauf que maintenant il nous manque deux hommes, et moi je me demande comment je vais me débrouiller. »

Je ne répondis pas. Ne dis rien tant que tu ne sais pas si le Colonel l'a appelé, m'intimai-je. Prépare des excuses : tu ne lui as pas demandé de le faire, tu ne te sens pas surmené. Tu es prêt à faire tout ce qui sera nécessaire.

« Tu serais prêt à prendre le relais, Azul ? De mettre la main à la pâte avec la *picana* ? »

Je déglutis, comme je le faisais si souvent en sa présence. Comme si ma conscience remontait en douce dans ma gorge, telle une sorte d'acide moral que j'avais envie de vomir. Il y avait de mauvaises réponses dedans, aussi, tant de mauvaises réponses, impossibles.

Mais la bonne était coincée, elle aussi : *Je suis prêt à faire tout ce qui sera nécessaire.*

« Désolé, Aníbal, mais je ne crois pas, répondis-je. Si vous êtes obligé de me virer, je comprendrais parfaitement.

— Te virer ! *La puta que lo parió* : il nous manque deux hommes, Azul. Et c'est pas le genre de boulot où on peut s'en aller avec des indemnités de départ, tu vois ce que je veux dire ?

— Oui », répondis-je. Et une nouvelle fois, sans pouvoir m'en empêcher : « Désolé. »

Il termina la première moitié de son sandwich, empoigna l'autre. L'étudia comme la précédente, mais avec une répugnance évidente sur le visage.

« Tu sais pourquoi je te faisais confiance, Azul ? », demanda Aníbal. Je secouai la tête, aussi nonchalamment que possible. « Le Colonel se portait garant, bien sûr. Mais sincèrement, je ferais confiance à toute personne ou presque qui a bossé ici, et qui a vu ce qui s'y passait. Tu vois ce que je veux dire ? »

Je lui répondis que oui ; je comprenais ce qu'il voulait dire.

Il prit une autre bouchée et se lécha les lèvres.

« Te virer, répéta-t-il dans un rire tonitruant. Non, Azulito. En fait, tu as droit à une promotion. Félicitations. Tu peux ajouter à la liste de tes responsabilités celle de nouveau chef cuisinier d'Automotores. »

*

Mes rêves des nuits suivantes tournèrent tous autour de mon nouveau poste : dans l'un d'eux, j'étais penché au-dessus d'un chaudron bouillonnant, remuant des bandeaux trempés et fumants ; j'ignorais si j'étais en train de les nettoyer ou de les cuisiner ou – hypothèse plus probable, d'après la logique interne du cauchemar – les deux. Dans un autre, je me trouvais dans l'ancienne cellule de Gordo, et il me tendait les pièces détachées de la radio cabossée ainsi qu'une boîte à outils, en me disant qu'il ne connaissait pas la recette et, en proie à un désarroi coupable, j'étais contraint de lui avouer que moi non plus.

Dans le dernier et le plus horrible de ces rêves, j'étais serveur au Parada Norte et m'occupais d'une table où étaient assis le Colonel, Isabel et ma mère. Je n'arrêtais pas de me tromper dans leurs commandes et, malgré leurs messes basses dès que j'avais le dos tourné, je distinguais des bribes concernant mon incompétence, mes

erreurs.

Sur le chemin des cuisines, je passai devant le Curé. Il jouait du bandonéon, une tulipe jaune sur la poitrine de sa soutane à la place de l'habituelle rose rouge, et il chantait – sa voix chuchotante, féminine était d'une beauté sereine. C'était Gardel. Dans *Canción de Buenos Aires*, il suppliait que les sanglots du bandonéon résonnent à la fin de sa vie et dans *Silencio*, il chantait encore et encore le silence de la nuit. Pire encore, dans cette chansonnette joyeuse qu'est *Caminito*, il gazouillait : *Una sombra ya pronto serás, una sombra lo mismo que yo.*

« Une ombre bientôt tu seras ; une ombre, comme moi. »

Seize

*

Je me réveillai du dernier de ces rêves dans un lit simple que je crus être le mien, à la *pensión*. Mais à la lueur de la lune, à travers la fenêtre, je me rendis compte que la chambre était bien plus vaste et que de nombreux lits vides, aux draps impeccables bordés à la perfection, étaient alignés le long des murs, autour de moi. On aurait dit un dortoir, un dortoir militaire.

Je sortis dans le couloir. À quelques portes de là se trouvait le Colonel, qui contemplait l'intérieur d'une pièce. Son bureau, à en juger d'après certains éléments – les décorations encadrées, une pierre de jade solitaire sur le rebord de la fenêtre, le bar avec son Chivas et son Johnnie Walker. Mais cet endroit semblait impersonnel, bien moins décoré qu'il n'en avait le goût : les murs blancs, les fauteuils dépourvus de coussins, l'absence de bibliothèque. La version plus jeune de lui était assise sur le bureau, jambes pendant dans le vide, devant un officier encore plus jeune. Ses joues étaient rasées, ses cheveux assez longs et légèrement brillants, comme s'il venait de sortir de la douche. Les deux hommes riaient en buvant des verres de whisky suspendus devant leurs lèvres, sans jamais trop s'en éloigner.

« Ah, soupira ma version du Colonel, comme s'il venait tout juste d'avaler lui-même une gorgée de cet alcool. Magnifique, non ?

— C'est arrivé ? demandai-je.

— Cela aurait pu. »

Je repensai à ma conviction que le Colonel allait principalement au club pour hommes de La Plata pour jouer aux échecs. Et aux paroles d'Aníbal : *Tu as sucé la bite du Colonel, Azul ?*

« Et pourquoi n'est-ce pas arrivé ? »

Les deux spectres trinquèrent dans un tintement de glaçons, et la moustache broussailleuse du Colonel se froissa au-dessus du sourire le plus épanoui que je lui avais jamais vu. Il porta un toast : « À la subversion. »

« À cause de ça, me dit son fantôme. De ma position, de l'armée, de tous ces vieux cons de catholiques qui traînaient autour. La définition de "subversif" a pas mal dégénéré, tu t'en souviens sûrement. »

L'officier plus jeune se pencha pour embrasser l'oreille du Colonel et sa joue s'empourpra. « À l'amour, *boludo* », répliqua-t-il.

« À cause de ça, aussi, me dit le Colonel. De Mercedes et moi. Nous nous aimions vraiment, à notre façon.

— Elle savait ?

— Elle a regardé ailleurs. Comme avec tout le reste dans notre mariage – elle a regardé ailleurs, jusqu'à ce qu'elle ne puisse plus. Et quand elle a cessé, ce n'était pas à cause d'un jeune et bel étalon, je peux te l'assurer. C'était à cause de mes autres manquements en tant qu'époux. En tant que personne, je veux dire.

— Et lui ? demandai-je. Qu'est-il devenu ?

— Aucune idée. C'était un simple flirt entre nous. Ensuite, il y a eu quelques remaniements au sein de l'armée en 1977, et puis, voilà. Disons juste que j'espère qu'il n'est jamais allé au-delà du flirt. » Le Colonel me donna un petit coup de coude pour me signifier que nous devions nous remettre en route, et s'engagea dans un escalier tout proche, qui descendait. « Un jour peut-être, tu me revaudras ça, si tu veux, en essayant de démêler toutes les choses que j'aurais pu faire. Mais pour l'instant, Señor Shore, ce sont les vôtres que nous essayons de démêler. »

Nous débouchâmes dans la cour d'une base qui aurait pu être la grande sœur gargantuesque de l'ESMA : des bâtiments néoclassiques étincelants séparés par de vastes pelouses entretenues et tondues à la perfection, et par une toile d'araignée de pistes d'atterrissage couvertes d'avions à réaction et d'hélicoptères. Le ciel au-dessus était dégagé et saupoudré d'étoiles, et les grands palmiers luxuriants étaient assez humides pour renvoyer des reflets chatoyants, tels des étangs.

Seul l'air lourd et nauséabond venait gâcher la scène, réminiscence de mes labos de chimie embués de vapeur, et où des objets prenaient feu. Du tissu, dans ce cas précis ? Des poils, peut-être ? Cela me piquait les narines, en tout cas.

« C'est presque aussi beau, commenta le Colonel. Je n'ai pas passé beaucoup de nuits ici, mais alors – ah ! Ces étoiles... Tout le reste, la

guerre et ce qu'il y avait autour, tout semblait si petit en comparaison.

— L'École militaire des Amériques ? », demandai-je, à cause de ces grands palmiers tropicaux et de cet air lourd. Même si le Colonel avait laissé entendre qu'il ne subsistait que des lieux argentins entre les frontières de ce monde, l'ambiance était assez caribéenne pour ressembler au Panama, pays dont l'histoire était suffisamment infernale, à n'en pas douter, pour avoir sa place ici. Cette base américaine baptisée School of the Americas n'avait pas seulement formé le Colonel aux techniques préférées de la CIA pour écraser les mouvements dits subversifs, comme me l'avait appris l'une des fanfaronnades du Gringo au sujet de sa propre éducation américaine, mais également certains des dirigeants les plus sanguinaires d'Amérique du Sud et d'Amérique centrale.

« Non, hélas, soupira le Colonel. Cet endroit n'est qu'un horrible désert comparé à la School of the Americas. L'École était comme un hôtel, un hôtel en pleine jungle au bord d'un lac magnifique. Si tu n'avais pas peur des moustiques ni des manuels de torture plutôt épais qu'ils te forçaient à lire, ça devait être à peu près aussi plaisant qu'une université américaine, du moins je crois. C'est à Stanford que je comparais l'endroit, dans mon imagination – tu es déjà allé là-bas ? J'ai entendu dire, quand j'étais encore là-haut, que la School of the Americas avait déménagé à Fort Benning, en Géorgie. C'est dommage, mais ça doit quand même être bien, non ? »

Il avait l'air désabusé.

« Non, hélas, répéta-t-il, quand je me gardai de répondre. C'est Campo de Mayo. J'ai supervisé des opérations là-bas, pendant un moment. » Il renifla avec une joie retrouvée. « Ah, l'odeur des feux de l'enfer...

— Ce sont des corps qui brûlent », lui dis-je. Des produits chimiques, des cheveux – j'ignorais quand leur composition était devenue claire pour moi.

« Oui, eh bien, je n'ai jamais compris pourquoi c'était censé sentir le soufre, mais je n'étais pas un bon petit catholique, alors qu'est-ce que j'en sais ? »

Le seul animal présent dans la base était un chien. Fin et musclé, une sorte de pit-bull. Il était assis au bord de la piste d'atterrissage la plus proche, mâchouillant un os long et sale, que je parvins à identifier quand nous fûmes plus près : un fémur humain.

« Nous adorions ces bêtes, déclara le Colonel. Vraiment, nous les aimions. On leur donnait de ces friandises ! De vraies friandises, je veux dire, pas... ça. On jouait au Frisbee avec eux, aussi. N'est-ce pas

incroyable ? Nous leur donnions à manger des cadavres, puis nous jouions au Frisbee avec eux. »

Je regardai le chien planter de nouveau ses dents dans l'os.
« Incroyable, dis-je.

— Ça ne t'apparaît pas comme une contradiction, que nous ayons pu si bien traiter des chiens, et si mal des humains ?

— Vous pouviez être bon avec les gens, et parfois méchant, dis-je.

— C'est vrai. Comme avec toi. Mais tu sais ce que je pense ? En général, on dit que les gens font le bien pour compenser le mal qu'ils ont fait – et c'est ce que nous nous sommes dit que nous faisons. Mais si c'était l'inverse ? Je me demande si je n'ai pas fait une partie du bien que j'ai fait, avec toi et avec d'autres, ma femme par exemple, dans l'intérêt du mal. Pour amasser une sorte de crédit moral, pour ainsi dire, avant de retourner au travail. Pour enlever mon identité comme un costume, la ranger dans l'armoire pour un temps et me recharger avant de l'enfiler à nouveau. Tu comprends ce que je veux dire ? »

Je comprenais, mais lui répondis que non.

Le Colonel sourit. « Señor Shore, ne faites pas semblant d'être si sûr de vous. Toi aussi, tu as plusieurs costumes dans cette armoire.

— Je ne possède aucun costume, répliquai-je.

— Tu prends tout au pied de la lettre. Tes traductions doivent être ennuyeuses.

— Ce sont les textes que je traduis qui sont ennuyeux.

— Quoi qu'il en soit, continua le Colonel – et nous continuâmes aussi, flânant dans la base comme s'il s'agissait d'un parc, admirant le décor –, ce que j'essaie de dire, je crois, c'est que je ne suis pas si mauvais. Il m'est arrivé de savourer la méchanceté, je dois le reconnaître. Mais parfois, ça devenait fatigant.

— Le simple fait que vous sachiez que ce que vous avez fait était mal semble suggérer que vous n'êtes pas si mauvais.

— Tu crois, vraiment ? C'est accorder beaucoup de crédit aux humains, selon moi. Je l'ai vu chez mes hommes : parfois, ils aimaient d'autant plus faire telle ou telle chose qu'ils savaient que c'était mal. Certains, il est vrai, se disaient que la détenue qu'ils violaient l'avait bien mérité. Mais la plupart d'entre eux, même s'ils se disaient cela, ne commettaient pas ces viols en vertu d'un quelconque sens de la justice, ça, tu peux me croire. Ni par pure sauvagerie animale. Tu te rappelles comment c'était.

— Oui, je me rappelle.

— Prends Triste, par exemple. Nos deux services se chevauchaient, à Automotores – je l’ai fait transférer ailleurs. Un véritable ange, ce Triste. Et pas le seul sous ma supervision, d’ailleurs. Parmi les pires tortionnaires, les plus terribles, certains étaient en fait les plus fragiles des hommes. Si peu sûrs d’eux. Bon nombre d’entre eux avaient de petits bras, de petits bras tout maigres comme les miens. En dehors d’un centre de détention, je me demande s’ils auraient pu tuer une mouche. Mais à l’intérieur – quelque chose se libérait en eux. En nous tous. Personne ne restait innocent dans un tel cadre. »

Comme nous approchions du bout de la piste, je me rendis compte que nous nous trouvions en fait dans une sorte de parc. Un parc d’attractions, les cimes des manèges surgissant d’une vallée, située en contrebas, tels les gratte-ciel d’une ville fantasque. L’un d’eux – une grande roue – montait jusqu’à l’endroit où le tarmac et la lumière de la lune prenaient fin, et où la terre s’effondrait, comme du haut d’une falaise. La plus haute cabine se trouvait à notre niveau, portière ouverte.

J’eus un sourire ému, en dépit de tout.

« Je n’ai pas l’impression que les montagnes russes soient vraiment ton truc, Tomás, déclara le Colonel.

— Effectivement... j’ai le vertige. Mais Isabel, je me rappelle, à Mar Azul, quand elle me racontait les attractions de Coney Island, à quel point elle adorait ça. Cet instant, tout en haut, avant le plongeon. Elle n’avait peur de rien.

— Mmm, murmura le Colonel. Voilà qui est plutôt naïf, Señor Shore, vous ne trouvez pas ?

— Vous voulez dire que tout le monde a peur de quelque chose ?

— Je veux dire qu’elle, elle avait peur. Son amour des montagnes russes, des fusillades et de toute cette agitation en quête d’une vie qui ait du sens ? Qui se soucie de ça, si ce n’est de peur qu’elle ne s’achève un jour ? Oh, je suis sûr que tu as tiré un certain réconfort au fil des années, de l’idée qu’elle n’avait pas peur, qu’elle était prête à affronter sa propre mort. Ça rendait la chose plus facile à avaler pour toi, pas vrai ? Si elle avait choisi ce qui était arrivé, si elle n’avait jamais voulu que cela se passe d’une autre manière ? Mais il y en a toujours. D’autres manières, d’autres choix. D’autres costumes dans l’armoire, si tu préfères. »

Je ne préférerais pas. N’avait-il pas dit exactement le contraire au début de ce voyage, dans les allées du cimetière ? Pourquoi avais-je

l'impression qu'il – que tout – tournait en rond ? Je contemplai la grande roue comme si elle n'était là que pour accentuer cette impression.

« Vous êtes en train de me dire que je ne la connaissais pas vraiment ?

— Ce que je veux dire, c'est que le labyrinthe est compliqué. Ça ou ça, l'un ou l'autre – ce n'est pas si simple dans la vie, ou avec les gens. »

Sur la portière de la cabine, en grosses lettres rouges ondulées, on pouvait lire : *Italpark*. Un nom trompeur : il s'agissait d'une attraction à Buenos Aires, pas en Italie, et si l'endroit était important pour Isabel, elle ne m'en avait jamais parlé.

« Savez-vous ce que ce lieu représentait pour elle ? demandai-je.

— Je sais ce qu'il représente pour toi. Comment disait-elle, déjà ? L'instant tout en haut, avant le plongeon ?

— Le plongeon dans quoi ?

— Laissez-moi vous dire une chose, Señor Shore. Depuis des milliers d'années, les êtres humains essaient d'entrer dans les Enfers et d'en ressortir. En général, pour en ramener les morts. Gilgamesh, Orphée, et qui sait combien d'autres encore. Certes, le décor devait être différent pour eux, comme les symboles, ils avaient sans doute sous les yeux de vraies portes de l'enfer et pas des restaurants de viande argentins, ils croisaient des chiens à trois têtes et de meilleurs démons qu'Aníbal Gordon ou moi. Mais la quête ? L'issue ? C'étaient les mêmes, j'en suis convaincu. Ils revenaient avec des fantômes, une certaine sagesse, ou rien du tout. Les petites choses sans consistance qui se glissent dans les failles, en tout cas, le genre de fantômes éthérés que nous sommes tous en revenant. La vie, c'est l'endroit où tu sauves des vies, Tomás. Avec la mort, c'est plus une affaire de donnant-donnant.

— Plonger dans quoi, Colonel, répétais-je, fatigué de le voir tourner autour du pot.

— Je te l'ai déjà dit. Ce qui aurait pu être est l'envers de ce qui a été. Ce qui est arrivé et ce qui aurait pu arriver : les deux faces d'une même pièce. Je t'ai fait revivre tous tes lanciers, en quelque sorte. Pour la plupart d'entre eux, tu n'aurais pas vraiment voulu que la pièce retombe différemment. Mais il y en a au moins une, je le sais, que tu rêves depuis dix ans de pouvoir relancer... »

Je secouai la tête avec irritation. Grimpai dans la cabine et attendis qu'il me rejoigne.

Il n'en fit rien.

« Vous ne venez pas ? Il faut que nous allions voir l'envers de je ne sais quelle connerie. »

Le Colonel soupira avec regret. « Il faut que tu suives *ton propre chemin*, Tomasito. Mon pile ou face métaphorique – il faut que tu en lances la pièce toi-même.

— Vous et vos métaphores, rétorquai-je. C'est tout ce que vous avez à offrir, n'est-ce pas ?

— Non, pas seulement, répondit-il. Je t'ai offert mon revolver, aussi. »

Ma main se porta instinctivement à mes reins. Le flingue était glissé sous ma ceinture, là où je l'avais mis pendant les rares périodes où je l'avais porté sur moi.

« Tom, pourquoi tu as ce truc ? » Je me souvins brusquement de Claire me posant cette question, le revolver pendu à son petit doigt comme si elle craignait de laisser ses empreintes dessus. Elle était venue m'aider à faire mes cartons avant d'emménager dans son appartement, et avait retourné mes sacs bourrés d'objets divers comme un enfant tout excité creusant en quête d'un trésor.

« Le Colonel me l'a donné en 1976, lui avais-je répondu. Pour me protéger.

— Et tu as toujours l'impression d'avoir besoin d'une protection ? » avait-elle demandé. Elle s'était donné du mal pour me convaincre que j'avais un avenir. C'était comme un projet personnel, pour elle, de tracer les contours de toutes les années étincelantes que ce futur était censé me réserver. « As-tu besoin de ce genre de protection ? » En l'absence de réponse, elle avait posé prudemment le flingue sur le linoléum et déclaré : « Hors de question que tu te suicides dans mon appartement, Tom. »

Après cela, je n'avais pas emballé l'arme. Je l'avais emportée jusqu'à l'Hudson ce soir-là, sur la route de son appartement, et jetée dans le fleuve. Ensuite j'avais dit ceci à Claire, en substance et en m'efforçant de m'en convaincre moi-même : *J'en ai fini avec les regrets, avec les doutes. Avec la mort.* Comme Claire le répétait souvent : *j'avais survécu ; qu'importait le reste ?*

Empoigner à nouveau le métal froid de la crosse, à vous donner la chair de poule, me rappela combien ce revolver pouvait être rassurant. Comme un filet de sécurité – ou mieux, une trappe de secours. Le fait de savoir qu'il se trouvait dans mon placard signifiait que je pourrais encore m'échapper.

« Tu t'y es raccroché, d'une certaine manière, me dit le Colonel. Pendant tout ce temps tu la prenais, cette décision. Et maintenant, c'est le moment. C'est le bout de la route, mon Dantecito.

— Dantecito ?

— Eh bien, nous *sommes* plus proches de Virgile et de Dante que d'Orphée ou d'Ulysse ou de tous les autres, tu ne crois pas ? »

Je souris. Comment faire autrement ?

« Elle est plus proche de Perséphone que d'Eurydice, répondis-je. Isabel. »

Le Colonel acquiesça du chef. « La reine des Enfers. La moitié du temps, elle est le printemps, non ?

— Mais elle reste mariée au monde souterrain. Même quand elle s'en va.

— Eh bien, reprit-il, espérons que l'enfer argentin n'est pas aussi catholique que l'Argentine.

— Que voulez-vous dire ?

— Le divorce, Tomás. Mieux vaut espérer qu'elle puisse obtenir le divorce. »

Je voulus rire. Mais le Colonel avait déjà refermé la portière de la cabine, avec la nostalgie d'un père envoyant son enfant à l'école. Je jetai un coup d'œil au ravin obscur, en dessous. À la lueur des étoiles, je distinguai d'autres manèges – un toboggan aquatique et des chaises volantes, qui pendaient mollement dans les airs – ainsi qu'un assortiment hétéroclite d'édifices manifestement pas à leur place : un immeuble de bureaux aux parois de verre ; une tour de contrôle ; trois rangées de longs bâtiments agricoles, d'où me parvenait le bourdonnement étouffé mais frénétique de poules gloussant à tue-tête. Je repensai à Isabel me racontant que Gustavo avait travaillé dans un élevage de poulets, et à ce delta dont avait parlé le Colonel, toutes les rivières de l'au-delà qui se mélangeaient avant de se dissoudre dans l'océan.

« Qu'allez-vous faire ? lui demandai-je.

— Pendant que tu seras en bas, tu veux dire ?

— Non, répondis-je. Ce n'est pas ce que je veux dire. »

Il haussa les épaules. « Pas grand-chose, Tomás. Avec le temps, j' imagine que je ferai de moins en moins de choses. Et à la fin, je l'espère, je ne ferai plus rien d'autre que contempler les étoiles. Mais enfin, poursuivit-il, es-tu prêt, Tomasito ? »

Je ne l'étais pas. Mais je m'assis et fermai les yeux, sachant que sinon, j'allais avoir la nausée. Quand la roue se mit à tourner, j'eus l'impression qu'elle était en mouvement depuis le début.

Dix-sept

*

Cette fois, je me réveillai bien à la *pensión*. Nouveaux coups à la porte, nouveau cri mécontent de Beatriz ou de je ne sais qui d'autre m'annonçant que j'avais un appel. Je me levai, léthargique, pour aller répondre.

Lentement, peut-être de manière illusoire, ma paranoïa s'était estompée depuis quelques jours. D'abord, parce qu'il ne m'était rien arrivé, et je me disais que chaque nouvelle journée sans déconvenue indiquait qu'il ne m'arriverait jamais rien. Chaque repas auquel je survivais, chaque mauvais sandwich ou plat de pâtes nature augmentait la probabilité de ma survie en général. (Même si je gardais dans un coin de ma tête un adage que le Colonel avait partagé avec moi : *Les poulets savent que tous les matins le fermier vient avec du maïs. Jusqu'au jour où il vient avec le couteau de boucher.*)

Mais c'était avant tout parce que, une semaine après qu'on m'eut confié la préparation des repas, la suspicion qui tourbillonnait à Automotores s'était redirigée vers les Uruguayens. Leur pays avait œuvré si efficacement à l'élimination de la menace communiste sur son territoire qu'il ne pouvait plus prétendre avoir besoin de l'appui financier des États-Unis, lesquels avaient suspendu leur aide. Résultat : les Uruguayens d'Automotores avaient emmené les douze prisonniers qu'ils étaient chargés de garder, et avaient mis en scène une attaque terroriste en Uruguay, proclamant que la guérilla était encore vivace et qu'il leur fallait de l'argent pour continuer à défendre le capitalisme. Sacré coup de pub. Or c'était bien la dernière chose dont Aníbal et ses hommes, à Automotores, avaient besoin ; des tensions avaient éclaté, mais pas avec moi, et quand le reste des agents étrangers avaient été virés, on avait commencé à me traiter, moi l'Argentin, davantage comme un membre de l'équipe.

Puis, ce matin-là, Pichuca m'appela pour m'expliquer comment joindre Isabel et Gustavo.

Nous devions téléphoner à un homme dans un *locutorio* – un centre d'appels. Je donnerais mon nom de code et celui de la personne que je voulais contacter, et l'homme transmettrait mon message quand l'autre personne appellerait. Le nom de code d'Isabel était Señora Amarga – « Mme Amère » – ce que je trouvai émouvant. Celui de Gustavo était El Profe, diminutif du « Professeur », ce qui me parut moins charmant. Le mien, m'informa Pichuca, était Penguino.

« Pourquoi un pingouin ? »

— Je ne sais pas, répondit Pichuca. C'est le système de Gustavo. C'est peut-être lui qui a choisi ce nom. »

Malgré tout, l'existence de ce système me fit l'impression d'une bouée de sauvetage. Et plus encore après l'avoir testé : j'appelai l'énigmatique messenger au *locutorio* et lui demandai de dire à la Señora Amarga que Penguino lui proposait de venir avec lui le lendemain, à quinze heures, pour aller voir ses frères et sœurs au zoo.

Le lendemain, elle était là qui m'attendait devant l'entrée, et à l'heure par-dessus le marché.

« Ton message était naze, déclara-t-elle. Tu as de la chance que je t'aie trouvé – tu crois qu'il y a des pingouins dans ce zoo ? »

Je parvins à sourire, et nous entrâmes. Les faits lui donnèrent vite raison : à l'exception de quelques oiseaux exotiques, dont les caquètements conférèrent à notre entretien une cadence étrange, irrégulière, la plupart des résidents semblaient être des animaux de ferme, des créatures qu'on trouvait partout à la campagne.

Après m'avoir demandé les dernières nouvelles d'Automotores – je lui rapportai le « scandale » des Uruguayens, pour reprendre l'expression du Gringo, et les noms des détenus ramenés récemment –, elle me donna les siennes, au sujet du Curé et de la poursuite de ses assassins.

Les *milicos* n'avaient aucune idée de qui avait fait le coup, m'affirma-t-elle avec assurance ; je ne courais aucun risque. Ce démon avait également l'habitude d'intervenir dans d'autres centres, me rappela-t-elle, et il avait pas mal d'ennemis dans sa paroisse de Boedo – tant de gens avaient souhaité sa mort que les militaires n'avaient aucune raison de me pointer du doigt.

J'aurais pu lui répondre qu'ils n'avaient généralement pas besoin d'une raison pour pointer quiconque du doigt, mais je m'abstins. Isabel essayait de me reconforter, et je voulais la laisser faire.

Elle me dit aussi que nous ne pourrions plus nous donner rendez-vous en public comme ça, c'était trop dangereux ; à partir de maintenant, si j'avais besoin de la voir, je devrais laisser un message précisant à quelle heure passer me chercher pour m'emmener à l'*asado*, et lui ou elle viendrait me chercher en voiture.

« Lui ou toi ? », demandai-je, comprenant ce que cela signifiait : désormais, je la verrais presque uniquement en présence de Gustavo.

« Nous avons une belle maison, répondit Isabel. Je pense qu'elle te plaira. »

Moi, je ne pensais pas. Mais ça aussi, je le gardai pour moi.

*

Deux semaines plus tard, je reçus un autre appel à la *pensión*, un jour où je me trouvais là.

« Dieu soit loué », soupira la voix à l'autre bout du fil quand j'eus décroché. Pichuca, à nouveau.

« Qu'y a-t-il, Pichu ?

— C'est le troisième mardi de suite que je n'ai pas de nouvelles de Nerea. Nous avions prévu qu'elle me laisserait un message tous les mardis matin, et je n'arrive pas à la joindre. Je n'arrive pas non plus à joindre Tito, ni Isabel. Je n'arrive à joindre personne, je croyais que vous étiez tous, tous...

— Nous allons bien, Pichu.

— Nerea ne va pas bien. Ça ne lui ressemble pas, tu le sais très bien.

— Elle est entrée dans la clandestinité, Pichu. Tu le sais – c'est toi qui me l'as dit.

— La clandestinité ! Ce n'est pas comme s'ils étaient partis en Australie, Tomás. Je sais qu'Isa et Gustavo sont à Villa Ballester. Je veux juste lui parler, Tomás. Tu veux bien m'aider à contacter Isa ? »

Je gardai le silence un long moment. Pas à cause de sa requête, mais de la phrase qui l'avait précédée. *Villa Ballester*. J'ignorais qu'Isabel et Gustavo étaient planqués là-bas.

« Isa ne te laisse pas un message tous les mardis ? demandai-je.

— Bien sûr que non. Tu la connais.

— Oui, je la connais. C'est justement pour ça, Pichu, que je ne crois pas pouvoir...

— Tu as peur d’Isa ? Tu crois que cette personnalité, elle se l’est fabriquée toute seule ? Je suis sa mère, Tomás ! Et je cherche l’une de mes filles !

— Je sais, Pichu. Je comprends. Mais Pichu, je ne peux pas...

— Arrête de répéter mon foutu nom, Tomás, et dis-moi que tu vas m’aider à parler à Isabel. Dis-moi que tu vas m’aider à la trouver, gémit-elle et elle se mit à pleurer. Dis-moi que tu vas m’aider à retrouver ma Nerea... »

J’écoutai ses sanglots. J’attendis qu’ils cessent pour pouvoir lui dire que oui, j’allais l’aider, mais ils ne cessèrent plus.

*

Après avoir raccroché, j’appelai l’homme du *locutorio* et laissai un message à l’attention de la Señora Amarga, lui disant que Penguino demandait qu’on passe le prendre pour l’*asado* à quinze heures, ce jeudi, mon prochain jour de repos. J’ajoutai – réfléchissant à toute vitesse pour trouver un moyen de le faire de manière codée – que je savais que, euh, la *ninfa* ne serait pas des nôtres, et que je voulais lui parler de ça. La, euh, la – et puis merde – mère de la *ninfa* n’était pas contente, et je voulais aussi lui parler de ça. Que fallait-il lui dire ?

C’était un message trop long et trop laborieux et, en raccrochant, je me sentis vaincu.

Quand je rappelai quelques heures plus tard pour demander si j’avais de nouveaux messages, l’homme me dit, de la part de la Señora Amarga, que le Profe passerait me prendre à l’heure dite. Rien d’autre, concernant la *ninfa* ou sa mère.

Néanmoins, je transmis les détails de ce rendez-vous à Pichuca, en prenant la peine de lui expliquer qu’il n’y avait sans doute pas de risques – les militaires ne disposaient que des noms et adresses de leurs cibles, parfois d’une vieille photo de classe ou d’une vague description physique, pas de quoi trahir Gustavo s’il se déplaçait en voiture, à partir du moment où il avait des faux papiers. Pichuca répliqua sèchement qu’elle connaissait ce raisonnement : elle était allée deux fois chez Nerea. Celle-ci aussi estimait que c’était sans risques, ajouta Pichuca.

*

Quand octobre arriva, Automotores était devenu plus calme. Sans

les étrangers, sans Triste et sans le Curé, nos effectifs s'étaient considérablement réduits. Nous avions quelques nouvelles recrues – un agent du SIDE répondant au nom de code Rouge et deux malfrats proches d'Aníbal, Chèvre et Nez, qui ressemblaient à deux mafieux jumeaux dans leurs survêtements Puma quasiment identiques – mais ils avaient d'autres affectations et des horaires irréguliers. Une pensée désespérante m'était venue : si nos trente et quelques prisonniers avaient su qu'ils étaient six fois plus nombreux que nous, sans doute auraient-ils eu de bonnes chances d'évasion.

Au lieu de quoi, comme j'allais l'apprendre ce mercredi-là, le résultat fut une augmentation du rythme des transferts.

J'avais toujours l'angoisse qu'Elizabeth soit sur la liste. Elle n'y figurait pas, pas encore. Et même si je n'irais pas jusqu'à dire qu'elle semblait inquiète, il était évident, quand je lui rendis visite, qu'elle avait conscience de la situation dans laquelle elle se trouvait. Je venais d'entrer, et j'étais en train de lui présenter comme un mets délicat la conserve de soupe aux haricots que j'avais apportée, quand elle lança : « Vous n'avez aucune raison de me laisser en vie, n'est-ce pas ? »

C'était pire que cela, pensais-je. Il y avait sans doute des raisons de vouloir à tout prix qu'elle ne reste pas en vie. Si elle parvenait à prévenir les autorités américaines, alors qu'on était au beau milieu d'une élection présidentielle dont Jimmy Carter pouvait sortir vainqueur – lui qui verrait à coup sûr d'un moins bon œil le régime argentin –, alors la communauté internationale pourrait s'en émouvoir. Des Uruguayens ou des Brésiliens racontant les tortures qu'ils avaient subies, cela représentait un risque assez minime, en comparaison. Mais une jeune et belle Américaine ?

Si Rubio n'avait pas aimé s'amuser avec elle, et que le reste des hommes n'avaient pas été convaincus que c'était aussi mon cas, ils auraient probablement déjà validé son ticket.

Pourtant, je lui répondis : « Moi si. J'ai des raisons.

— Mais eux ? »

Je ne savais pas comment poursuivre. Je me faisais déjà l'effet d'un tel menteur, rien qu'à lui parler, que l'idée de lui mentir pour de bon – ça, c'était au-dessus de mes forces.

« Pas de bonnes raisons », reconnus-je.

Rien n'égalait le silence d'une cellule d'isolement à Automotores quand la salle de torture était déserte et que le train, dehors, ne passait pas. Dans la cellule d'Elizabeth, on n'entendait même pas les

grattements des souris ni le bruit d'une fuite dans les murs.

« C'est peut-être mieux comme ça, dit-elle.

— Comment ça ?

— Je ne veux pas rester en vie pour ces raisons-là. »

Je baissai les yeux sur la soupe, par terre ; elle n'y avait pas touché. Cherchait-elle à se laisser mourir avant qu'ils ne la tuent ? Cette injustice-là semblait plus cruelle que toutes les autres, d'une certaine manière – que même sur ce point, elle ne puisse pas choisir.

Je ramassai la boîte de conserve et la lui tendis.

« Il y a d'autres raisons de rester en vie », dis-je. J'avais l'impression de plaider mon cas devant elle.

« Il y en a, vraiment ? », dit-elle. Elle ne prit pas la boîte. « Je les ai oubliées. »

*

Le jour de notre prétendu *asado*, Pichuca vint me retrouver à la *pensión*. Nous ne parlâmes pas de Nerea, ni de grand-chose d'autre d'ailleurs. Je compris rapidement, après une tentative maladroite de briser la glace en tournant en dérision l'enseigne de l'établissement « Gran Atlantico », tout sauf grandiose – tentative qui tomba à plat –, qu'ouvrir sa bouche risquait de libérer tout ce qu'elle avait en elle, et qu'elle peinait déjà à contenir.

J'ignorais quel type de voiture conduisait Gustavo et fus surpris de voir se ranger au bord du trottoir une petite Fiat turquoise – pas vraiment la Guérilla-mobile que j'avais imaginée. Il baissa sa vitre et je le vis changer d'expression – déglutir, mal à l'aise, sa pomme d'Adam proéminente montant et redescendant – en constatant que nous étions deux.

« Eh bien, ça... ça, c'est une surprise, bafouilla-t-il. Tomás, nous n'avions pas prévu que...

— Nerea a disparu, lui dis-je.

— Nerea est enceinte », ajouta Pichuca.

Gustavo avala de nouveau sa salive. Puis il se pencha et ouvrit la portière passager pour Pichuca, lui donnant du « Señora » comme s'il s'efforçait de faire bonne impression. Je montai à l'arrière.

Il nous expliqua en s'excusant d'avance – du moins auprès de la *señora*, ignorant sans doute le fait qu'elle avait déjà une certaine

expérience – que nous allions devoir baisser la tête pendant tout le trajet, qu'il serait plus sûr pour tout le monde que nous n'ayons aucune idée de l'endroit où nous nous rendions. « Ou bien fermez les yeux, faites semblant de dormir. Mais baissez la tête, si cela ne vous dérange pas. Je sais que ça fait mal au cou, ajouta-t-il dans un rire qui se voulait réconfortant, mais vous seriez surpris de voir combien les yeux ont tendance à s'ouvrir sans qu'on le veuille au mauvais moment, et à entrapercevoir une plaque de rue.

— Ne vaudrait-il pas mieux nous mettre des bandeaux, tout simplement ? demandai-je.

— C'est sûr que ce serait très discret... Deux passagers dans ma voiture avec des bandeaux, visibles à travers les vitres. »

Son ton me déplut – surtout comparé à celui qu'il employait avec Pichuca. « Les *milicos* le font, insistai-je.

— Les *milicos* n'ont pas besoin d'être discrets. Ils te mettent un bandeau et te jettent dans leur coffre. Tu veux qu'on te jette dans le coffre, Tomás ? »

Cette réplique aussi me déplut. Mais, à court de repartie, je contemplai mes pieds tandis que nous nous mettions en route.

*

Certaines banlieues de Buenos Aires étaient de vrais quartiers périphériques à l'américaine : vastes pelouses verdoyantes et belles clôtures, piscines étincelantes et femmes de ménage. Villa Ballester n'avait rien d'un *suburb* à l'américaine. Je n'y étais jamais allé mais je savais que l'endroit rivalisait, en termes économiques, avec les banlieues situées entre Buenos Aires et La Plata, que je connaissais assez bien pour les éviter. Même s'il était logique qu'ils se retrouvent là – quel genre de boulot auraient-ils pu dégoter avec leurs faux papiers, et sans même une licence ? –, cela n'en était pas moins perturbant. Cela n'avait rien à voir avec Palermo, le quartier huppé où Isabel avait grandi.

J'ignore si cela m'aurait perturbé davantage ou moins si j'avais pu regarder dehors et observer le quartier. Il me suffit, quand nous nous engageâmes dans la longue allée – c'était le genre de maisons que l'on trouve beaucoup dans ces banlieues-là, cachée derrière une autre, généralement celle du propriétaire – de relever accidentellement la tête et d'apercevoir la porte d'entrée bardée de verrous et les fenêtres garnies d'épais barreaux.

Isabel nous accueillit en nous serrant furieusement dans ses bras, sa mère surtout. Au prétexte de lui faire visiter les lieux et de commencer par le jardin, elle l'emmena à l'arrière. Me laissant seul avec Gustavo.

Il boitait encore et, à peine entré, s'était assis. Déclinant le maté et la chaise qu'il m'offrait – cela me procurait un infime sentiment de supériorité de me tenir debout devant lui –, j'inspectai leur maison. Elle était petite – une première pièce qui faisait office de cuisine, de séjour et de salle à manger, et qui donnait sur une chambre. Le mobilier était minimaliste, tout comme la décoration. Certains des livres dont Isabel avait discuté avec moi par le passé étaient posés sur les étagères. Rien de T. E. Lawrence ni du Che, de Rodolfo Walsh ni d'Eduardo Galeano – bien trop dangereux dans l'éventualité d'une rafle. Je tentai de me convaincre que je n'avais pas de quoi être jaloux de leur minuscule foyer. Mais son aspect spartiate eut l'effet inverse, renforçant le sentiment qu'ils se suffisaient à eux-mêmes.

Gustavo et moi sombrâmes dans le silence, observant Isabel et sa mère à travers la porte du jardin. Isabel avait allumé une cigarette mais tirait à peine dessus. Pichuca s'était remise à pleurer, hurlant par intermittence, tandis que sa fille lui frottait le dos. Des répliques éparses nous parvenaient, d'autres restaient inaudibles : « Tu ne sais donc pas ? Ta sœur est morte au nom de ta stupide cause. » « On ne sait pas si elle est morte, seulement qu'ils l'ont emmenée. » « Qu'est-ce que ça change, hein ? » Elles furent bientôt trop loin, à l'autre bout du jardin, mais je vis Pichuca se calmer peu à peu. Quels qu'aient pu être les mots de réconfort d'Isabel, j'imaginais qu'ils devaient être aussi bienveillants et inefficaces qu'ils l'avaient été pour moi.

« Les femmes font les meilleurs guérilleros, tu le savais ? me lança Gustavo.

— Non, je ne le savais pas.

— Les hommes ne sont bons qu'à une chose : tirer avec des armes à feu. Les femmes peuvent recoudre les vêtements, réparer les chaussures, soigner les blessures, embobiner les gardes. Et elles peuvent aussi se servir des flingues.

— Recoudre des vêtements et réparer des chaussures, ça n'a pas l'air très utile. »

Gustavo éclata de rire. « Tu as raison. C'était plus utile à Cuba. C'est là que j'ai reçu ma formation – à Cuba et dans les montagnes de Tucumán. Mais toujours dans des zones de guérilla rurale. L'urbaine, c'est autre chose.

— Ils en ont tenu compte dans ta *formation* ? demandai-je, articulant le mot avec condescendance.

— À Cuba ? Ils faisaient ce qu'ils pouvaient. Ils n'avaient pas vraiment moyen de nous envoyer à La Havane poser des bombes et menacer leur propre régime, pas vrai ? Dans la guérilla urbaine, on est plus ou moins obligé d'apprendre sur le tas. La plupart d'entre nous, en tout cas. Mais Isa – je te jure, par moments, j'ai l'impression qu'elle a appris ça dans le ventre de sa mère. »

Je grimaçai. « Ce n'est pas agréable à entendre.

— Ah bon ? Moi, je trouve ça beau. C'est la preuve qu'elle est faite pour ça, non ? Que c'est sa destinée ? Si seulement nous pouvions tous avoir cette chance.

— Tu ne crois pas que c'est ta destinée ?

— Je m'y suis mis au moment du Cordobazo, en 1969. À faire la grève, à manifester. À exiger le changement. J'avais dix-neuf ans. Je ne m'étais pas rendu compte de ce que ça impliquait jusqu'à ce que la police commence à nous tabasser et tue quelqu'un que je connaissais. Alors, moi aussi, j'ai eu envie de tuer. Mais cet aspect des choses n'a jamais été naturel pour moi, pas comme vouloir le changement. Contrairement à elle. » Nous nous tournâmes vers Isabel, dans le jardin, l'admirant chacun à notre manière. « Mais tu dois le savoir mieux que moi », ajouta-t-il.

Je continuai de la regarder. Cherchant la jeune fille de Mar Azul qui avait marché sur un éclat de verre. Puis je me rappelai qu'elle avait marché dessus volontairement.

« Je ne suis pas sûr », répondis-je.

Quand elles nous rejoignirent, Isabel demanda à Gustavo de déboucher une bouteille de vin, et de préparer quelque chose pour sa mère. Puis elle se tourna vers moi. « Tu veux voir quelque chose de beau ?

— Isa... tenta d'intervenir Gustavo.

— C'est Tomás, Gusti. Il ne dit rien, même à sa mère !

— Sa mère ne le torturerait pas, fit remarquer Gustavo.

— On ne peut jamais être sûr », s'esclaffa Isabel et elle passa outre son objection. Je la suivis, jetant un bref regard à Pichuca en passant. Elle était assise à la table, tête basse, n'avait pas touché à son vin.

À peine étions-nous sortis qu'un parfum succulent me caressa les narines. « Vous avez un tilleul », dis-je. Il était tout petit, et c'était plus celui des voisins que le leur, mais ses ramures surplombaient suffisamment le jardin pour m'envelopper dans leur délicieuse fragrance. Isabel savait que j'adorais cet arbre – en bon *Platense*, j'y

étais presque obligé ; les tilleuls décoraient tant de grandes places à La Plata qu'on l'appelait *la ciudad de los tilos* – « la ville des tilleuls ». Un nom qui, comme ma mère me l'avait fait remarquer récemment au téléphone, alors qu'elle se plaignait de ses nuits d'insomnie, ressemblait beaucoup à *la ciudad de los tiros* – « la ville des coups de feu ».

Isabel hocha la tête, distraite. « Gusti a appris à les aimer aussi, me confia-t-elle, continuant en direction de l'abri de jardin. La première fois qu'on est venus repérer le quartier, et que j'ai senti cette odeur, j'ai crié *Tilos* ! si fort que Gusti m'a carrément plaquée au sol, croyant qu'on nous tirait dessus. On en a pleuré de rire. Qui sait ce que le propriétaire a dû penser ? »

Je savais ce que moi je pensais. « Tu as l'air heureuse, déclarai-je.

— Tu dis toujours ça, Tomás.

— Tu as l'air heureuse, et pendant ce temps, Nerea...

— Je n'ai pas abandonné Nerea. Nous prononçons toujours son nom chaque fois que nous faisons l'appel.

— Chaque fois que vous faites l'appel, répétais-je, incrédule.

— Au début de toutes nos réunions. Chacun répond présent. Nous répondons présent pour Nerea, aussi. Puisqu'elle participe toujours à la lutte. »

Isabel entreprit de composer la combinaison du cadenas qui verrouillait la porte. Elle tournait la molette dans un sens puis dans l'autre, puis secoua la tête et recommença, les petits cliquetis du cadenas évoquant ceux d'un réveil qu'on remonte.

« Tu réponds présente pour Nerea à chaque appel.

— C'est ce qu'elle voudrait que je fasse », répondit Isabel. Et devant ce qui devait être mon air sceptique, elle ajouta : « Elle a été nommée sergent, Tomás. Tu te rends compte ? Ma petite sœur est sergent.

— Elle ne l'est sûrement plus, maintenant.

— Putain, Tomás ! hurla-t-elle, écrasant le cadenas contre la porte de l'abri, d'un geste peu spectaculaire : il ne produisit qu'un petit bruit sourd en heurtant le bois. À chacun sa manière de faire face. Ok ?

— Ok.

— Tu crois que c'est facile pour moi ? Il faut juste qu'on regarde devant – il le faut. On ne peut pas accepter que tout ça ait été vain. Ce n'est pas ce que Nerea voudrait.

— Ok », répétais-je. Isabel se pencha de nouveau sur le cadenas. Cette fois, il s'ouvrit dans un soupir et elle inspira profondément, comme pour l'imiter.

De l'extérieur, l'abri semblait immense. Mais l'intérieur était rempli de caisses de cigarettes Bond, dont des cartouches occupaient toute une étagère sur le mur du fond.

« On ne va pas éternellement planquer des fusils ici, déclara Isabel. Ni faire du trafic clandestin de balles camouflées dans des paquets de cigarettes. Non, on a un plan plus ambitieux. »

Elle m'expliqua que le propriétaire de Papel Prensa, le premier fournisseur de papier journal du pays, qui entretenait des liens avec les Montoneros et avait des parts dans des journaux libres tels que *La Opinión*, avait disparu, que son père et son frère étaient en prison et qu'on avait forcé sa veuve à vendre l'entreprise aux deux principaux quotidiens argentins, *Clarín* et *La Nación*, pour la modique somme de 7 000 dollars. Ce qui voulait dire qu'il n'y avait plus aucun fabricant de papier journal indépendant, et par conséquent, plus de grands journaux indépendants. La vraie bataille – c'était là où Isabel voulait en venir – ne se livrait pas avec des armes, mais des informations. « Bon, certes, ces aspects-là ont été relativement modestes, par comparaison, mais réfléchis un peu – si suffisamment de Montoneros montaient ce genre de journaux et que la nouvelle de ce qui était en train de se passer dans tout le pays se répandait – bon. » Elle n'arrêtait pas de dire « bon », et enchaînait avec un rire comme si elle reconnaissait que l'instinct enfantin en elle projetait des attentes disproportionnées.

« C'était l'idée de Nerea, au départ – elle a étudié le journalisme, souviens-toi. Elle voulait que je l'appelle Guti – pour Gutenberg », dit-elle, en déplaçant l'étagère couverte de cigarettes.

Derrière se trouvait un mur de fusils et de ceintures de munitions et, dessous, comme si ces armements n'étaient que des ornements autour de la principale attraction, se trouvait une presse d'imprimerie de fortune.

Elle était de petite taille, évidemment, pour tenir au fond d'un abri de jardin. Mais ce n'était pas un jouet ; les roues, les poids, les planches de bois qui formaient le socle, le mécanisme sophistiqué proprement dit. Avec embarras, je me rendis compte à quel point j'avais sous-estimé l'expertise d'Isabel dans le domaine de l'ingénierie. Caressant l'un des panneaux comme un sculpteur aurait pu le faire, elle tira sur le levier et me montra comment la presse fonctionnait – comment elle fonctionnerait, bientôt.

« Et si on se fait prendre, dit-elle, on mettra ça sur le dos de cette salope de propriétaire fasciste, en disant qu'on n'était pas au courant ! »

C'était aussi farfelu et risqué que son plan consistant à m'envoyer sur le front de l'ESMA. Et rétrospectivement, tout aussi représentatif des extravagances de ce jeune mouvement désorganisé qu'étaient les Montoneros. Ces derniers temps, ils s'étaient réduits à un groupe de gamins ambitieux et idéalistes qui se précipitaient vers l'avenir, surexcités, jusqu'à ce qu'ils basculent au fond du précipice.

Pourtant, ça me touchait. Ça m'inspirait, même. La grandeur de l'espoir, les efforts hallucinants qu'Isabel était prête à déployer pour contribuer à le réaliser. J'ai tendance à croire que je serais tombé amoureux d'elle à cet instant, si je ne l'avais pas déjà été.

« Pas mal, hein ? dit-elle en remettant en place l'étagère coulissante.

— Absolument parfait. » Elle me gratifia d'un de ses baisers de cousine, rapide, sur la joue.

*

Personne ne but le vin, et le semblant de gaieté qu'Isabel avait voulu insuffler retomba vite. Bientôt il fit noir dehors et Pichuca et moi remontâmes dans la Fiat, avec Isabel – parce que leur association était égalitaire et qu'ils partageaient les risques – au volant.

Juste après avoir marqué un court arrêt à la sortie de l'allée, elle freina de nouveau et, même si je fixais mes chaussures suivant leurs instructions, je compris que leur maison devait se trouver au coin d'une rue. D'instinct, je jetai un rapide coup d'œil pour confirmer mon hypothèse – et je constatai non seulement qu'elle était juste, mais que nous étions sur la rue Río Negro. Réalisant mon erreur, je détournai aussitôt le regard – le détournai, sans le baisser, et ce fut trop tard : j'avais aperçu le numéro à moitié effacé sur la porte blanche de la maison de la propriétaire : 2166.

Après quoi je repliai mon cou comme un héron et étudiai les détritits éparpillés sur le plancher de la voiture aussi intensément que possible.

*

Isabel déposa d'abord Pichuca, qui avait pleuré doucement tout au long du trajet, et elles s'enlacèrent sur le trottoir sans que je puisse

distinguer leurs paroles. Je restai sur la banquette arrière, comme si j'avais peur de bouger.

Redémarrant, Isabel me lança : « Tu peux redresser la tête maintenant, Tomás. Ouvre les yeux. »

Ils étaient déjà ouverts, mais je redressai mon cou raidi. J'apercevais le visage d'Isabel dans le rétroviseur, mais elle fixait la route, pas moi.

« On dirait presque une métaphore, dis-je.

— Quoi ?

— Ouvrir mes yeux. Vous voir, Gusti et toi. Te voir juste toi, peut-être. » Toujours pas le moindre regard dans le rétroviseur. Ça me brisa le cœur. « Je t'aime, Isa. » C'était la première fois que je le lui disais. « Je n'aurais jamais rien fait de tout ça si ça n'avait pas été pour toi.

— Je sais, Tomás. Je suis désolée. »

Elle n'ajouta rien d'autre.

« Tu es vraiment désolée ? demandai-je.

— Oui. Ça ne veut pas dire que je ne le referais pas, mais, oui, je suis désolée de ce que ça te fait.

— Dans ce cas, je ne suis pas sûr que ça veuille dire quoi que ce soit.

— Moi non plus. C'est peut-être trop simple comme concept, être désolé. »

En m'en souvenant – en l'entendant –, je me souvins et j'entendis les propos du Colonel quand nous nous étions retrouvés dans le cimetière. *C'est un concept bien trop simple, ton regret. Faire quelque chose, ne pas le faire – comme si on pouvait réduire les actions à des bifurcations aussi dérisoires sur le chemin.*

« Je ne sais pas non plus combien de temps je vais encore pouvoir faire ça, ajoutai-je.

— Ça, j'ai moins de doutes, répliqua Isabel, jetant enfin un coup d'œil vers moi dans le rétroviseur. Tu es meilleur et plus courageux que tu ne le crois. Ce n'est pas seulement pour moi, Tomás, en réalité. »

De l'autre côté de la vitre, la nuit semblait paisible. Aucune impression de violence ni de danger, pas de voitures qui déboulaient ni de sirènes ni de Ford Falcon vertes. Où était cette guerre dont tous, nous n'arrêtons pas de parler, cette révolution ? Pourquoi avais-je l'impression ridicule qu'il y avait beaucoup plus de douleur dans cette

voiture ?

« On verra, dis-je.

— Oui, comme tu dis. » Elle rangea la voiture le long du trottoir. Nous étions à quelques rues de ma *pensión*. « Prends soin de toi, d'accord ? »

Je descendis et, sans trop savoir ce que je voulais dire par là, lui répondis que je le ferais.

*

Ce n'était pas le même soir – je le sais parce que je suis rentré à la *pensión* pour prendre le revolver du Colonel – pourtant dans mon souvenir il me semblait que c'était le cas. Comme si, au lieu de rentrer chez moi, j'avais tout de suite marché jusqu'à la Estacion Once, faisant plier du regard les jeunes type louches qui m'auraient sans doute rendu nerveux avant que je voie des choses bien pires à Automotores, et avais pris le train pour Floresta pour mon service de nuit.

De la même façon, cela n'a pas pu être la première chose que j'ai faite en arrivant, mais en le revivant, rien d'autre ne venait combler ce trou. Je me dirigeai vers la salle de torture et la trouvai déserte. Puis je me rendis dans la cellule d'Elizabeth.

J'ouvris la porte si violemment qu'elle alla s'écraser contre le mur. « Viens avec moi ! Tout de suite ! », criai-je, marmonnant entre mes dents pour avoir l'air ivre. Je l'empoignai par le bras et la relevai de force puis la traînai derrière moi, d'un pas titubant, vers le bout du couloir.

Elle n'émit pas le moindre son.

« C'est le moment de chanter », lui lançai-je d'une voix forte, chantant presque moi-même. J'ouvris la porte de la salle de torture et la poussai à l'intérieur.

L'attrapant par les poignets, je les attachai avec la corde accrochée aux poutres, et m'apprêtai à la hisser.

« Je n'ai pas serré fort », soufflai-je alors. À peine un murmure, au ras de son oreille. « Dans cinq minutes, vous la déferez. Enlevez votre bandeau et marchez jusqu'à la dernière cellule sur votre gauche. La dernière sur la gauche, vous m'entendez ? Tout ce que vous aurez à faire, c'est l'ouvrir, rien de plus. »

Elle me gratifia d'un hochement de tête tremblotant. Gémit, peut-être. Mais ne répondit rien.

Je sortis sans rien ajouter.

Je marchai jusqu'au placard des marchandises ; nous n'y conservions pas seulement le butin des prisonniers, mais des armes aussi. Je pris un fusil, le premier qui me tomba sous la main. Puis je refermai la porte et remontai le couloir jusqu'à la dernière cellule sur la gauche.

J'ouvris la porte et la refermai derrière moi, plus discrètement cette fois. L'homme ensanglanté, à demi brisé, couché à même le sol, sursauta et se recroquevilla instinctivement dans un coin. Je m'agenouillai devant lui, soulevai son bandeau. Il faisait presque noir dans la cellule, mais je distinguai tout de même le choc sur son visage en voyant le mien.

« Une autre prisonnière vous ouvrira la porte dans trois minutes, annonçai-je à Juan Miguel Pereyra. Elle marchera devant, vous la suivrez avec ça. » Je lui tendis le fusil ; il en contempla les contours. « Ne prenez pas l'escalier en bois qui descend au garage – passez par la cuisine et prenez l'autre ; vous saurez que c'est le bon si les premières marches sont en marbre. Je serai sur la terrasse quand vous sortirez, je tirerai à côté. Faites pareil avec moi, c'est compris ? Avec les autres, ça m'est égal. »

Il continua de me regarder. Essayait-il de comprendre s'il s'agissait d'une hallucination ou d'un piège, ou hésitait-il à suivre mes instructions et à tirer à côté ? Était-ce l'étincelle de la tentation que j'apercevais dans ses yeux, ou bien tentaient-ils tout simplement de s'accommoder à la lumière ?

« Tu es de l'ERP ? », demanda-t-il.

Je fis non de la tête. « Montonero. » Il n'avait toujours pas pris le fusil. Je le posai à ses pieds. « Trois minutes, lui rappelai-je. Pas plus. »

Puis je me relevai et refermai la porte de la cellule derrière moi, sans la verrouiller.

*

Je me rendis dans le quartier des officiers, m'allongeai sur un matelas inoccupé depuis le départ des Uruguayens ; une sieste, avais-je prévu de dire. Je faisais une sieste. Elle avait dû desserrer la corde – je l'avais nouée comme un ivrogne, reconnaîtrais-je, furieux qu'elle me résiste – et trouver les armes et Pereyra par hasard. Le fait qu'elle joue le rôle principal de ce stratagème le rendrait plus crédible, pensais-je, car Pereyra était celui qui risquait de s'enfuir alors qu'elle, elle n'était qu'une simple spectatrice. Mieux : une victime des

circonstances.

Rubio était en train de travailler dans le bureau d'Aníbal, continuerais-je pour ma défense, et il y avait les gardes en bas dans leur guérite. Nous ne pouvions pas savoir qu'il aurait fallu nous montrer plus prudents encore ; trois ou quatre hommes, la nuit, cela avait toujours suffi.

Je sortis le revolver de sous ma ceinture et le serrai de toutes mes forces, posé sur mes cuisses.

Trois minutes passèrent. Puis cinq. Sept, dix, puis ce qui me donna l'impression d'être cent minutes, mille. Rien, aucun signe d'agitation dans les couloirs, là-bas. Tout était aussi silencieux qu'une cellule.

Et puis – des tirs. Assourdissants, secs, un fusil à n'en pas douter. Un, puis un deuxième. Une brève pause, tandis qu'une arme automatique envoyait une rafale en retour, puis un troisième. Je me ruai hors de la pièce, revolver au poing. Rubio me rejoignit dehors, mitrailleuse à la main, ses yeux soupçonneux scrutant furieusement les environs. « Putain, c'est... »

Un autre.

« Descends, moi je vais sur la terrasse », lui lançai-je. Dire qu'il aurait pu tout aussi bien dire ça le premier ou choisir de faire autrement, de m'envoyer en bas et d'aller sur la terrasse. Par chance, il n'en fit rien.

Le temps que je sorte, ils s'enfuyaient déjà le long de Venancio Flores. Je tirai plusieurs mètres à côté de la cible – je n'avais jamais tiré avec une arme à feu, et la pression sur mon poignet et sur ma paume me surprit. Elizabeth continua de sprinter vers le carrefour, mais Pereyra se retourna, pointa son fusil dans ma direction ; j'étais persuadé, quand il appuya sur la détente, que la balle allait me percer un gigantesque trou dans la poitrine.

Ce ne fut pas le cas – elle ne m'érafla même pas. Il tira encore deux fois à mes pieds, criblant le béton, puis fit volte-face – Rubio était arrivé en bas. Au lieu de le mettre en joue, Pereyra repartit en courant.

Je vis Rubio tirer dans la nuit. Mais celle-ci était vide ; Pereyra et Elizabeth avaient déjà disparu et, dans ce qui fut sûrement le plus grand moment de compassion de la vie de Rubio, au lieu de les prendre en chasse, il retourna trouver l'homme agonisant dans la guérite des gardes. Mais il était déjà – dans ce qui aux yeux de quelqu'un d'autre aurait pu apparaître comme un bon augure, mais

qui me sembla être tout le contraire, le présage funeste de ce qui nous attendait tous – trop tard pour lui aussi.

Troisième partie

Le Delta

Dix-huit

*

Quand je repris mes esprits – c'était comme si j'avais perdu connaissance en revivant ce chaos, le fil s'interrompant après que j'eus posé mes doigts sur le cou du gardien en quête d'un pouls –, j'étais debout dans le couloir principal d'Automotores, surnommée l'Avenue du Bonheur. Une lumière d'un violet sombre filtrait depuis la terrasse, confirmant l'heure à défaut de l'année, et je contemplais la porte ouverte de la salle de torture en me demandant si je devais entrer.

Ce soir-là, après l'évasion, je m'étais tenu à l'écart. Je pensais que cela serait suspect si j'y pénétrais, étant donné ce qui s'était passé, comme si j'essayais de faire disparaître des preuves. Rubio et moi avions porté le gardien à l'intérieur du garage – il s'appelait Juan Ramirez ; il était assez distant des détenus pour ne pas avoir besoin d'un nom de code. Chaque fois que je passais devant sa guérite, il me gratifiait d'un salut militaire et évoquait le match de football de la veille, ou dérivait vers d'autres sports quand je ne réagissais pas – Guillermo Vilas à l'US Open, un match de polo dont j'ignorais l'existence. Mais c'était un homme avenant, la cinquantaine, attendant la retraite, et je me sentais mal que les choses se terminent comme ça pour lui. Rubio et moi avions regardé son cadavre pendant une minute entière, respirant lourdement, comme si c'était le premier que nous ayons jamais vu. Puis il m'avait donné une tape sur l'épaule comme pour dire, « Eh bien, on n'aurait rien pu faire, ce n'est pas de ta faute », avant de téléphoner à Aníbal pour le mettre au courant. Pendant ce temps, j'étais remonté à l'étage, soi-disant pour patrouiller dans les couloirs au cas où d'autres prisonniers se feraient des idées après avoir entendu les coups de feu.

Tandis que je me tenais de nouveau dans ce couloir, Rubio n'était plus là. C'était l'une des nombreuses différences avec l'Automotores dont je me souvenais cette nuit-là, avec les néons de meilleure qualité

au plafond, ou encore les solides serrures intégrées aux portes des cellules en lieu et place des cadenas. Le couloir semblait également plus long de huit ou dix mètres. Je portai la main à ma barbe et même si elle ne rencontra que le duvet clairsemé que j'avais à vingt et un ans, cela me rappela les dix années pendant lesquelles j'avais réussi à survivre depuis la nuit de l'évasion, et le voyage qui m'y avait ramené.

Je me sentais attiré par la pièce du fond. C'était comme l'attraction enchantée des vagues de la plage fantôme de Mar Azul, ce courant insidieux. Sauf que cette fois, je m'y abandonnai.

La table grillagée occupait le centre de la pièce, et aucune corde ne pendait des poutres. Une radio cabossée était posée sur l'étagère, au fond, avec un petit vase rempli de tulipes jaunes flétries d'un côté et de l'autre, une *picana*.

Elle était soigneusement enveloppée dans le fil qui la reliait au boîtier de commande, lui-même branché sur une prise. Sur le mur, au-dessus, deux nouveautés : une croix gammée, et une pancarte qui disait :

BIENVENUE DANS L'OLYMPE DES DIEUX

— LES CENTURIONS

L'Olimpo. Le centre de détention créé après la fermeture d'Automotores, où le Gringo m'avait dit qu'ils avaient regardé la Coupe du Monde avec les prisonniers. Cela devait être le fruit du delta métaphorique évoqué par le Colonel – la fusion des souvenirs et des enfers de différentes personnes, l'amas enchevêtré des possibles. Ce qui soulevait cette question : dans l'enfer de qui me trouvais-je à présent ?

« Pardon ? », lança quelqu'un derrière moi, comme pour répondre à mes pensées. La voix était douce et polie, immédiatement reconnaissable. Personne, à part le Curé, n'aurait fait mine d'avoir besoin d'une permission pour entrer dans cette salle.

J'aurais dû comprendre aux tulipes que ce domaine était le sien. Et aussi à l'esthétique, aux appareils neufs, à la propreté irréprochable. Il ne s'agissait pas d'un atelier grossièrement reconverti comme à Automotores, mais d'une pièce construite tout exprès dans l'optique de son ignoble fonction. Même si le Curé n'avait pas vécu assez longtemps pour connaître l'Olimpo, il était parfaitement logique, d'un point de vue cauchemardesque, qu'il ait trouvé cet endroit dans sa mort.

Il portait, par-dessus sa soutane, une blouse de chirurgien dont le blanc immaculé était assorti à son col et à son crâne chauve. Il avait mal vieilli, le teint si terreux qu'il semblait être en train de se décomposer, sans parler de sa bedaine boursouflée et des articulations de ses doigts comme rongées par la goutte. Je n'aperçus ces dernières que fugacement, avant qu'il n'enfile une paire de gants en latex avec un soupir de plaisir.

« Ahhhh, Azul, roucoula-t-il, comme si j'avais été un ancien amant. Tu as toujours essayé de jouer sur les deux tableaux, d'être dans les deux camps à la fois. Qui aurait pu prévoir que ce serait les vivants et les morts ? »

Son ton était plus enjôleur que jamais, doux et sinistrement modulé pour apporter un réconfort trompeur. Le bruit courait que les prisonniers qui ne voyaient jamais son visage l'avaient surnommé *el diablo materno*. « Le diable maternel ».

« C'est ce que tu veux, n'est-ce pas ? Avoir ta vie, et celle de ta Montonera ? »

Je ne répondis rien et ne fis pas le moindre geste, même lorsqu'il me contourna pour gagner l'étagère où se trouvaient la radio et la *picana*.

« Comment puis-je le savoir, te demandes-tu ? Alors que certaines âmes ici ne savent même plus leur propre nom ? Il y a des moments où je ne m'en souviens plus non plus, pour être honnête. Mais quelque chose m'a aidé à tenir, pendant tout ce temps. Mon rôle de confesseur peut-être, de rédempteur. Même si nous sommes dans une certaine mesure les juges les uns des autres ici, si nous appuyons tous nos doigts sales sur les balances qui soupèsent les cœurs des autres, il est des cas où j'ai un peu plus mon mot à dire. Tu en fais partie, Azul.

— Peut-être parce que je vous ai fait assassiner, lui dis-je.

— Peut-être », répondit le Curé, avec une amabilité troublante. Il se mit à tripoter le bouton de la radio, réveillant une brique de guitare électrique puis un interlude de parasites, quelques instants d'actualités nationalistes de fin 1976 puis à nouveau des parasites. « Peut-être. C'est l'une de ces règles vieilles comme le monde, non, le lien qui se crée entre la victime et l'assassin ? Mais selon moi, poursuivit-il avec philosophie, c'est sans doute plus simple que cela. Une simple histoire de commodité. Qui d'autre s'intéresserait à toi ? Prendrait la peine de te juger ?

— Vous allez me torturer ? demandai-je, comme si je n'avais pas mon mot à dire, aucun moyen de m'échapper même si la porte derrière moi était ouverte.

Il sembla confus, l'espace d'un instant. « Eh bien, pas avec la *picana* en tout cas », dit-il. Sa station de musique classique passait l'aria effrénée et entraînante de Figaro dans *Le Barbier de Séville*. « C'est dommage, mais il faudra faire avec. Je suis quand même désolé, Azulito. Felipe t'avait donné l'impression d'une quête plus inoffensive, pas vrai ? Descendre en douce tel Orphée aux Enfers, pour dérober l'une de leurs âmes ? C'est tout lui, ça, cette sounoiserie. Mais tu savais forcément que ça ne marcherait pas comme ça. Encore une règle vieille comme le monde, non ? Une âme en échange d'une autre ? L'équilibre doit toujours être maintenu. »

Le baryton poursuivait son numéro, toute cette pagaille de syllabes italiennes s'entrechoquant pendant ce court silence : *Qua la sanguigna... Presto il biglietto... Figaro ! Figaro ! Figaaaaaro !*

« Je ne comprends pas », dis-je, même si je commençais à comprendre. Le plongeon du Colonel et son pile ou face métaphorique, ces autres choix qu'il avait évoqués, la vie comme l'endroit où on sauvait des vies. *Avec la mort, c'est plus une affaire de donnant-donnant.*

« Tu vas pouvoir rejouer cette partie-là, réellement, déclara le Curé. Pas exactement comme elle s'est déroulée à l'époque, bien sûr, les choses seront à coup sûr plus confuses, plus *personnalisées* si tu préfères, pour ta gouverne. Mais tu auras la chance que tu voulais, ou prétendais vouloir. Tu auras la chance de ramener la Montonera à la vie, en restant ici à sa place. »

Figaro qua, Figaro là, Figaro su, Figaro giù...

« Ça ne ressemble pas vraiment à cet endroit, n'est-ce pas ? Les deuxièmes chances, pouvoir tout recommencer. Mais de ce point de vue-là, la mort n'est pas très différente de la vie, Azulito. Contrairement à ce que beaucoup de gens croient, dans ces deux mondes, la plus grande malédiction à laquelle on est parfois confronté, c'est la liberté.

— Le Colonel m'avait dit que ça ne marchait pas comme ça, répliquai-je.

— Comme quoi ?

— Que ça ne pouvait se résumer à un choix aussi simple. »

Ne l'avait-il pas affirmé ? C'était redevenu flou, comme tant d'autres choses, perdu dans cet enchevêtrement de métaphores. Ces routes bifurquant sans cesse et ces labyrinthes, ces grandes roues qui ne s'arrêtaient jamais de tourner.

« Eh bien, reprit le Curé. Tu l'as cru ? »

Malgré tout ce qu'on a pu me dire, j'ai rarement moins cru en quelque chose.

« Pourquoi cette partie-là en particulier ? interrogeai-je.

— Eh bien, répéta-t-il, pensif. J'imagine que dans une certaine mesure, tu n'as jamais cessé de la recommencer. Mais ce qui s'est passé avant, tu ne le regrettes pas vraiment, n'est-ce pas ? M'avoir fait assassiner – pas le moindre scrupule, là. Et avoir sauvé Pereyra et l'Américaine – même si ça a causé la mort d'un homme, tu continues de penser que c'était une bonne chose, pas vrai ? »

Je le pensais toujours, ou du moins j'essayais. Deux personnes avaient été libérées, et quelques jours après cet incident, qui faisait suite au scandale des Uruguayens, ils avaient fini par fermer Automotores.

Mais parmi les leçons à tirer de cet endroit, il y avait celle-ci, la plus ancienne et la plus rebattue : que l'enfer était pavé de bonnes intentions. Quand Automotores avait fermé, les derniers prisonniers avaient probablement été transférés vers d'autres centres, et un nouveau – l'Olimpo, ce garage réaménagé situé à dix minutes à peine – l'avait bientôt remplacé. Loin du bref répit auquel, m'étais-je longtemps répété, les prisonniers devaient avoir eu droit pendant qu'Aníbal se faisait réprimander par ses supérieurs du SIDE, le traitement qu'on leur avait infligé avait sans doute été pire encore.

« Ni comment tu as rencontré ta femme, n'est-ce pas ? », poursuivit le Curé. C'était vrai. Quand j'avais quitté Rome pour New York, ç'avait été pour retrouver Elizabeth. Je voulais – j'avais besoin – de preuves que j'avais fait de bonnes choses, que ma vie, par extension, pourrait encore servir à faire de bonnes choses. Elizabeth serait un genre de preuve, sa gratitude, la vie qu'elle mènerait et n'aurait pas connue sans moi.

L'un des exilés argentins que j'avais rencontrés à Rome s'était fait des contacts aux Nations Unies en essayant d'attirer l'attention de la communauté internationale sur la situation de l'Argentine, et même si je n'avais pas vraiment intérêt à l'aider dans ses efforts, je lui avais demandé de me chercher un endroit où m'installer à New York, et c'est ainsi que je m'étais retrouvé à Parkway Village. Incapable de comprendre quels bus prendre et craignant de poser la question, j'avais marché près de trois heures le long du Queens Boulevard avant de trouver un métro qui m'avait déposé dans l'Upper West Side.

Je n'avais pas trouvé Elizabeth. Elle avait depuis longtemps quitté l'adresse figurant sur ce permis de conduire, et impossible de savoir si elle était allée trouver les autorités américaines pour rapporter ce

qu'elle avait subi. Cette maigre part de magnanimité m'avait également été refusée.

Mais alors, le hasard avait fait son œuvre : Claire vivait à cette adresse ; c'est ainsi que nous nous étions rencontrés pour la première fois. Deux ans plus tard, j'avais déménagé à Morningside Heights, et nous nous étions de nouveau croisés de manière fortuite. « Tu as l'air perdu, Tom », avait-elle dit en souriant. Et je lui avais été reconnaissant, comme je continuerais de l'être ensuite, de m'avoir montré la direction.

« Non, Azulito, reprit le Curé. À bien y repenser, c'est vraiment la seule partie que tu referais différemment, pas vrai ? »

L'aria avait recommencé depuis le début, comme si la station ne passait que cela, et touchait de nouveau à sa fin : *Ah, bravo Figaro ! Bravo, bravissimo !*

« Tu crois que Felipe a signé pour toi un pacte avec le diable ? Non. Tous les pactes, dans ce monde-ci, sont signés avec Dieu. Voilà ce que je crois.

— Vous n'avez pas appris grand-chose ici, n'est-ce pas ?

— Oh non, Azul, j'ai trop appris en fait, beaucoup trop. Autrefois, je croyais que la vérité était une bénédiction, une lumière étincelante. Mais elle est aveuglante. Comme ce fut le cas pour Paul sur la route de Damas – une lumière terrible, puissante. En tant que Juif, tu ne connais peut-être pas cette histoire. Mais la leçon à retenir, c'est qu'il s'agit tout à la fois d'une grâce et d'une malédiction.

— Et vous croyez toujours que vous êtes béni ? »

Il s'autorisa un petit sourire. « Je dois admettre que j'ai parfois été amené à douter. À me perdre complètement, à ne plus savoir ce qui était bon et ce qui ne l'était pas, ni de quel côté je me trouvais. Le bien ou le mal, et même la vie ou la mort. Mais il n'est pas de foi sans doute, Azul. Dans les pires moments ici, quand je m'arracherais volontiers les yeux pour en extirper la vérité, je me dis que ma foi a été éprouvée. Et qu'elle est solide. »

Au moment où la musique repartait de plus belle, le Curé tourna brusquement le bouton de la radio, qui se mit à cracher un bip chargé d'électricité statique.

« Donc maintenant, c'est mon épreuve à moi, dis-je.

— Oui. En substance. Sauf que, si j'ai bien compris, ce n'est pas ta foi qui va être éprouvée mais ton amour. C'est bien ça, Azul ? Tout cela n'est-il pas qu'une histoire d'amour, pour toi ? »

Il commença à faire le tour de la pièce, et poursuivit son chemin dans le sens des aiguilles d'une montre comme s'il lui fallait parcourir tout le cercle, décrire un cycle complet. Je le contemplai par-dessus la table grillagée, sans rien dire.

Arrivé sur le seuil, il s'immobilisa. « Je ne te hais point, Azul, si tu tiens à le savoir. Oh, ça m'est arrivé par moments, bien sûr – de maudire ta trahison, ta nature sournoise de Juif. Nul doute que cela t'aurait apporté une certaine satisfaction si je t'avais détesté. Mais la vérité, c'est que tout cela n'a jamais été une histoire de haine, pour moi. Depuis le début, c'était une question de justice. Et quoi que tu en penses, il me semble que tu lui as échappé en 1976.

— Moi aussi, répondis-je avec sincérité.

— Dans ce cas, conclut le Curé, ne fuis pas cette fois. »

Il quitta la pièce. Et quand je le suivis quelques minutes plus tard, je constatai qu'il s'agissait à nouveau du couloir sombre d'Automotores. Je sortis sur le balcon et contemplai la rue Venancio Flores, les rails déserts, l'école muette, les bodegas et les kiosques, volets fermés jusqu'à l'aurore. Serait-elle aussi lente à venir cette fois que dans la réalité, me demandai-je avant de retourner à l'intérieur, et je tranchai : cela serait sans doute plus long. Très probablement, cette nuit ne s'achèverait jamais.

Dix-neuf

*

Rubio et moi patientâmes une heure entière dans la cuisine, notre lourd silence uniquement interrompu lorsqu'il sortit une tasse de lait du frigo et la but. Aníbal finit par débarquer, d'humeur massacrant – il se rua dans son bureau, en sueur, les cheveux tout ébouriffés de sommeil. Il convoqua d'abord Rubio et ferma la porte, tandis que je patientais avachi sur la chaise, mains à plat sur la table, mon attention dérivant du robinet qui fuyait au placard à provisions rempli à la va-vite – les paquets de céréales et de pâtes que j'avais achetés, les piles de Wonder Bread et les fruits farineux qui pourrissaient déjà.

Je me sentais vidé – de mon énergie, de mes idées et même de toute sensation de danger. Quoi qu'il puisse advenir dans ce bureau, cela semblait civilisé comparé aux techniques d'interrogatoire employées ailleurs à Automotores, et je portais étrangement peu d'intérêt à ce qui pourrait m'arriver ensuite.

Rubio ressortit au bout de vingt minutes, et j'entrai à mon tour. Aníbal semblait plus détendu – pieds sur le bureau, déchaussés, l'odeur moisie de ses chaussettes agressant mes narines. « Décris-moi tout depuis le début », dit-il, et je lui livrai mon récit comme s'il était appris par cœur, répondant à ses questions de manière plus mécanique que je ne l'aurais souhaité. Ce n'est qu'en présentant mes excuses que je réussissais à invoquer ce qui ressemblait tant soit peu à un talent d'acteur : je les formulais fréquemment, à profusion et avec sincérité.

« Tu as l'air d'avoir peur, nota-t-il quand j'en eus terminé.

— Bien sûr que j'ai peur, lui répondis-je, et il éclata de rire.

— Tu te la tapais, cette Américaine, Azul ? », me demanda-t-il, sans se départir de son sourire.

Je soupesais mes mots pendant quelques instants. Mais alors, il me

sembla que trop de temps s'était écoulé et je secouai la tête. « Je voulais qu'elle m'apprécie », dis-je.

Aníbal m'observa pendant une minute – avec compassion me sembla-t-il, comme s'il comprenait ma détresse. « Je crois qu'elle t'aimera mieux maintenant, soupira-t-il. Tu es fatigué, Azul. Je le vois bien. C'est samedi – tu étais censé revenir ce soir, pas vrai ? Eh bien, prends ton week-end. Ton lundi aussi, pourquoi pas ? Reviens mardi. Nous y verrons plus clair. Allez, insista-t-il en voyant que je restais bêtement assis là. Le jour va bientôt se lever. Va dormir. »

Je me levai, avec hésitation, et sortis du bureau d'un pas chancelant. Rubio était déjà parti, et d'autres étaient arrivés pour prendre le relais. Chèvre, Nez et deux hommes que je ne reconnus pas – des agents du SIDE, pensai-je, ou d'autres hommes de main d'Aníbal, capables de faire en sorte que l'incident ne s'ébruite pas, si besoin. Ils me suivirent des yeux dans l'escalier.

Il n'y avait pas encore de train à cette heure matinale, et au lieu de prendre un taxi, je décidai de marcher. Pour mon esprit embrumé, cela semblait logique : tout épuisé que j'étais, je n'arriverais sans doute pas à dormir et, par ailleurs, il fallait que je réfléchisse à ce que j'allais faire maintenant, si tant est qu'il y eût quelque chose à faire. L'idée d'une véritable action semblait encore lointaine, comme si toute cette capacité en moi était déjà épuisée. Un état d'esprit à la *que será será*. Ce qui doit arriver arrivera.

*

*Fait accompli*¹. Cette expression exprime peut-être mieux encore mon attitude durant ces heures passées à zigzaguer vers le nord-est entre les avenues Rivadavia et Independencia. Une autre, retenue de mon latin de primaire : *Alea jacta est* – les dés sont jetés. Ou encore : *Finita la commedia* – la dernière réplique, fameuse, de je ne sais quel opéra italien. Toutes les phrases qui me venaient appartenaient à d'autres langues que la mienne. Celle qui résonnait le plus fort était la plus simple : *Too late*. Alors que je quittai Automotores, sans doute pour la dernière fois, j'avais le sentiment qu'il était déjà trop tard pour tout.

Les rues larges et interminables dénuées de piétons, les conducteurs qui klaxonnaient quand je traversais au feu rouge, les ampoules naissantes sur mes talons, les gamins sortant des *boliches* qui me regardaient comme si j'étais sur le point de m'effondrer ivre mort ou malade, ou que je venais carrément d'une autre planète. Mon cerveau élaborait des impressions plutôt que des plans, et les rares plans qu'il échafaudait étaient dérisoires, étranges mélanges de pragmatisme, de

sentimentalité et d'irrationnel. Vers cinq heures du matin, j'arrivai en vue du café du Colonel, le Parada Norte. Je me jurai que c'était avant tout une coïncidence – la proximité de ma *pensión*, le fait qu'il avait l'air d'être ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre – mais il ne fait aucun doute qu'une partie de moi espérait qu'il serait là avec ses *tostados* jambon-fromage, encourageant les appels à l'aide et les confessions.

Il n'y avait personne, hormis le serveur. « Tomás, non ? », me demanda-t-il à mon arrivée, et l'espace d'un instant, je crus que l'univers tendait mystiquement le doigt vers moi, et allait me dire : *Il est temps*. Puis il me tendit la main et je me rappelai que le Colonel nous avait présentés. « *Cafecito* ? demanda-t-il. Un verre de vin ? » Et j'étais si patraque et azimuté que je commandai les deux.

Ensuite, je descendis à Puerto Madero et m'approchai aussi près de l'eau que possible, espérant voir le soleil se lever au-dessus. Mais le ciel était gris et laiteux, la vue à moitié obstruée par des clôtures. Je regardai l'eau crasseuse rouler paresseusement sur les ordures aux endroits les moins profonds, caressant les tuyaux brisés et les bouteilles, les baignant tous sans discrimination.

Je ne sais pas si c'était l'effet apaisant de l'eau ou ma tendance suicidaire à tout laisser en plan et à dire adieu, mais de là, je marchai jusqu'à la gare ferroviaire de Constitución. Je scrutai brièvement les destinations lointaines sur le panneau des départs : Neuquén, Catamarca, Iguazu, autant d'endroits qui avaient des frontières communes avec le Chili ou le Brésil – puis je pris un billet pour La Plata. Ma mère méritait au moins ça, songeai-je sans achever ma pensée.

*

Je lui expliquai en arrivant que j'avais voulu lui faire la surprise. Ma voix était inexpressive, sans aucun enthousiasme, mais elle joua le jeu, me serrant fort dans notre hall et me remerciant de cette gentillesse.

Elle n'avait pas changé, c'est-à-dire qu'elle était maigre et exténuée, affaissée comme un élastique détendu. Elle me demanda si j'avais faim et j'eus beau lui répondre que non, elle entreprit de me préparer un en-cas. Il était onze heures du matin mais j'avais l'impression que minuit venait de sonner, et je lui demandai un peu de vin.

« Tu bois trop, Tomás ? »

— Tu plaisantes, ou quoi ? »

Je commençais à regretter d'être venu. Je ne pouvais pas aborder

avec elle l'idée qui m'avait traversé l'esprit de quitter l'Argentine – elle n'aurait pas soutenu ce projet et même si elle l'avait soutenu, elle ne m'aurait pas été d'une grande aide dans la mesure où elle n'avait pas quitté le pays depuis qu'elle y avait émigré. Je ne savais pas comment lui expliquer, d'ailleurs : *Désolé, Maman, j'ai déconné et les milicos risquent de te contacter bientôt à ce sujet*. Ils ne la contacteraient pas. Qu'ils viennent ou non me chercher, elle n'entendrait jamais parler de cette histoire.

Avec tout ce que j'avais appris – en recueillant des noms pour qu'Isabel puisse les communiquer aux familles, en voyant la réaction de Pichuca après la disparition de Nerea –, j'aurais dû savoir mieux que personne combien cela serait atroce. Mais dans mon esprit – accablé, privé de sommeil – rien ne semblait préférable. La mort aurait pu me faire peur. Mais la disparition avait perdu toute réalité, et je la considérais presque comme une belle manière, facile, de mettre un terme à tout ça.

Après le déjeuner, je dis à ma mère que j'allais faire une sieste. Je dormis jusqu'au lendemain matin. « Exams de fin d'année », expliquai-je en redescendant, baragouinant quelque chose au sujet de mes difficultés dans les épreuves orales. Même elle, elle ne pouvait me croire.

Autre repas. Autre conversation corsetée, à sens unique. Elle me demanda si j'allais rendre visite à des amis pendant que j'étais en ville, et je lui répondis que oui, que j'aurais déjà dû les appeler. Elle me laissa pour que je le fasse, au lieu de quoi je composai le numéro du Colonel. Personne ne décrocha. Mais le téléphone sonna assez longtemps pour que je fasse semblant d'avoir eu quelqu'un, et quand ma mère me rejoignit, je lui dis qu'il fallait que j'y aille, balançant les noms de personnes avec lesquelles je n'avais plus aucun contact depuis dix mois et quittant la maison comme si elles m'attendaient.

Mon errance ne fut pas tellement différente de celle de la nuit précédente. Mais mon humeur, si, les réflexions occasionnelles que je m'autorisai. Je me rappelai les dimanches, les visites chez mes grands-parents ou la pelouse bondée et jonchée de détritres à l'université, où je buvais avec mon ex jusqu'à la nuit tombée. Cela faisait si longtemps que je n'avais pas eu de vrai dimanche. Je me revis, enfant, jouant avec les gamins de mon âge dans ces rues tranquilles, bordées d'arbres, allant au zoo avec ma mère ou à l'université avec mon père pour admirer au télescope les constellations sur lesquelles il aimait tant me raconter des histoires. Ces souvenirs semblaient aussi lointains que les étoiles d'alors, aussi beaux, étincelants et hors de portée.

Je me retrouvai à marcher jusqu'à la République des Enfants et,

dans un élan de fantaisie ou de nostalgie, j'achetai une entrée pour ce parc d'attractions. Me joignant aux familles qui traînaient dans cette ville factice en miniature, avec ses façades roses et bleu turquoise et ses imitations de tours moscovites, je me rappelai quand mes parents m'y avaient emmené, à six ans. De mauvaise grâce, ils m'avaient expliqué que cet endroit était l'œuvre de Perón – c'était la première fois que ce nom était relié à mon expérience. Mon père avait déclaré que ce parc était à l'image de l'homme, *tout en apparence, sans aucune substance*, et ma mère avait acquiescé et ajouté que Perón avait offert l'asile aux nazis – *un populiste, comme eux*, avait-elle dit, résumant parfaitement le borbier moral qu'était le monde politique argentin. La décision de ne pas lui parler de mon implication avec les Montoneros me paraissait la meilleure chose à faire, alors, comme si je l'épargnais. Comme si c'était un cadeau de la laisser avec sa conviction que j'étais juste un enfant ingrat et égoïste comme tous les autres, et que rien de tout ça n'était de sa faute.

Bientôt, les couleurs clinquantes et tape-à-l'œil, les flèches montant vertigineusement à l'assaut des nuages cotonneux, toute cette fausseté spectaculaire furent trop pour moi. Sans terminer le circuit, je fis demi-tour vers l'entrée et pris le bus jusque chez ma mère.

Je me demandai soudain ce que j'étais en train de faire. Me reprochai d'avoir gâché un temps si précieux. Mais le temps ne me paraissait plus si précieux, à présent.

*

Déjeuner. C'était comme au petit déjeuner sauf que cette fois, je ne mentis pas lorsque ma mère me demanda si j'avais passé un bon moment avec Pablito et les autres. « Je ne les ai pas vus, finalement », lui répondis-je. Son front se plissa d'inquiétude. « J'ai juste fait un tour. Revu les endroits où on allait quand j'étais petit.

— Ça te manque ? » demanda-t-elle avec une note d'espoir dans la voix, et comme je haussais les épaules en guise de réponse. « Personne n'aime vieillir. » Elle éclata de rire, mais avec un reniflement mélodramatique. « Je ne supporte pas ça, pour toi. Tout ce qui se passe – ce n'est pas une manière de grandir.

— Ne t'en fais pas, Mami, lui répondis-je. Tout va bien se passer pour moi. » Elle hocha la tête et se moucha. Puis débarrassa nos assiettes et les lava, et je lui dis que j'allais bientôt devoir y aller. « Les examens de fin d'année, répétais-je malgré moi.

— Tu veux la voiture ? Je ne m'en sers pas. Tu devrais la prendre. Prends-la », insista-t-elle et, sachant qu'elle n'en démordrait pas jusqu'à ce que je cède, j'acceptai. Elle alla chercher les clés sur la petite table de l'entrée et je lui emboîtai le pas, ne lui laissant pas d'autre choix que de me raccompagner dehors.

« Je t'aime, dis-je, sur le ton à moitié grommelé dont je le disais toujours au téléphone. Prends soin de toi, Mami. On se parle bientôt.

— Merci d'être venu, lança-t-elle depuis le seuil, d'une voix timide, craignant de trop montrer son affection. Tu ne l'as pas fait la dernière fois.

— Quoi ?

— La dernière fois, répéta-t-elle. Tu n'étais pas venu me voir, au bout du compte. »

Ce fut comme un interrupteur qui basculait, comme l'un de ces éclairs dans les rêves où vous réalisez que vous rêviez avant que cette prise de conscience ne s'évapore complètement. En 1976, me rappelai-je, j'avais contemplé le panneau des départs à la gare de Constitución – Neuquén, Catamarca, Iguazu – et pensé que mon nom serait sans doute fiché aux postes-frontières. Puis j'avais envisagé La Plata. Mais j'avais eu peur de causer plus de tracas que de soulagement à ma mère en allant la voir, et finalement, je m'étais résolu à rentrer chez moi pour dormir, et réfléchir à tout ça le lendemain matin, à tête reposée. À mon réveil, d'autres soucis avaient pris le pas sur celui-là – fallait-il que je retourne à Automotores ? Que j'appelle le Colonel ? Que j'aille retrouver Isabel ? – et je n'avais plus du tout envisagé de rentrer à La Plata.

Je ne l'avais pas non plus appelée depuis Rome, au début. J'avais trop honte, et quand j'avais enfin réussi à la joindre deux mois plus tard, après toute une série d'appels longue distance indisponibles ou qui sonnaient occupés, une voisine avait décroché. Elle s'était portée volontaire pour aider à vider la maison après que ma mère avait fait une overdose de somnifères. Un accident, m'avait-elle affirmé, mais j'en doutais, et ces doutes avaient contribué à me faire quasiment avoir un « accident » similaire avec le revolver du Colonel.

Je regardai ma mère sur le seuil de notre maisonnette étroite et la vis transformée : les traits squelettiques, le dos voûté, rabougrie. Les poches sous ses yeux, si sombres qu'on aurait dit des bleus, des cavités noires dans un crâne flétri.

« C'est si bon de te voir, dit-elle. Mais tu ferais mieux d'y aller. Sinon je ne te laisserai peut-être plus partir. » Elle referma la porte et j'entendis le léger cliquetis du verrou l'enfermant à l'intérieur.

De nouveau immergé dans le silence calme et familier du quartier et l'air pur et brillant de l'été, je marchai jusqu'à la rue et montai dans la voiture de ma mère. Ce n'était qu'une petite Peugeot argentée, rien de spécial. Mais en cet instant, ma gratitude fut si grande que je dus essuyer mes yeux baignés de larmes avant de pouvoir démarrer le moteur pour rentrer à Buenos Aires.

Notes

1. En français dans le texte.

Vingt

*

Il y avait quelque chose dans le fait de conduire, le sentiment un peu cliché de liberté que j'avais associé à cela en grandissant, qui me fit me sentir plus calme, plus maître de la situation. La circulation était clairsemée et fluide au début, et j'avais l'impression, si ce n'est de pouvoir aller n'importe où, du moins qu'il y avait encore certains chemins ouverts, des virages à prendre, aussi peu nombreux soient-ils. Même quand les voitures devant moi ralentirent, et qu'un début d'embouteillage et la présence de gyrophares m'indiquèrent qu'il y avait sûrement un contrôle de police, je décélérai en pensant avec détachement qu'aux yeux de bien des gens, c'était sans doute là la pire faute de cette dictature – une circulation merdique pour aller travailler et rentrer chez soi le soir. Je n'éprouvai même aucun soulagement en découvrant que c'était juste un accident, comme il y en avait tant.

Mon intention n'était pas de continuer jusqu'à Villa Ballester. Mais une fois franchi le parc de Chacabuco, il me sembla naturel de poursuivre ma route. Ne m'arrêtant que pour étudier la carte routière de ma mère et refaire le plein alors que je m'étais perdu dans Villa Devoto, je roulai de l'Avenida San Martín à l'Avenida General Paz en passant par je ne sais combien d'artères portant des noms de militaires, jusqu'à ce que j'atteigne l'Avenida 25 de Mayo.

Je ne savais pas vraiment ce que j'allais faire en les voyant. La vague idée d'une mise en garde m'effleura, leur dire qu'ils étaient en danger. Mais quel était ce danger au juste – ça, je n'aurais su le formuler clairement. J'avais souvent eu l'impression que les activités d'Automotores se déroulaient de l'autre côté d'un rideau, mais jamais autant que ce jour-là. J'imaginai d'autres entretiens avec Rubio, avec Aníbal, peut-être un appel au Colonel pour vérifier mes antécédents. Mais peut-être n'avaient-ils pas besoin de se donner tant de mal, peut-

être m'avaient-ils déjà coincé et attendaient-ils simplement que je rentre à ma *pensión*. La mise en garde la plus difficile à formuler, sans doute : le danger qu'ils couraient venait peut-être de moi.

*

À l'approche de leur adresse, je fus frappé par la laideur du quartier, son aspect laissé-pour-compte dans la lumière du soir. Les ordures non ramassées qui pourrissaient dans la fournaise, les bâtarde galeux et les habitants partageant leurs *asados* sur le trottoir, qui mataient ma voiture d'un œil suspicieux dès que je ralentissais à l'abord d'un carrefour. J'avais à peine remarqué tout ça la dernière fois, car je fixais mes chaussures comme on me l'avait demandé, et la rue elle-même semblait impossible à trouver. Je zigzaguai, fis demi-tour, encore et encore. En me garant enfin au coin de leur rue, je me rappelai avec une anxiété soudaine que je n'étais pas censé être là, ni savoir où ils habitaient. Le Gringo m'avait dit que les Montoneros faisaient disparaître les leurs exactement comme les militaires quand ils découvraient qu'on les avait trahis, et qu'ils procédaient même à leurs propres simulacres de procès avant de les exécuter.

Depuis le trottoir, j'aperçus le chien de la propriétaire dans la cour. Rien qu'un collie hirsute avec un jouet à ronger, pas de quoi être intimidé. Mais la perspective de ses jappements haut perchés me fit hésiter, la certitude stressante qu'il allait m'accueillir comme un intrus. Il resta silencieux quand je descendis de voiture et, tandis que je remontais l'allée, il releva à peine la tête de son jouet couvert de bave.

Le sentiment d'intrusion demeura, l'impression pure et trouble de faire quelque chose de mal. La pelouse non tondue me semblait plus haute et la Fiat, rouillée, loin de la voiture impeccable, turquoise comme le ciel, de mon souvenir. Le volet de la fenêtre munie de barreaux, à côté de la porte d'entrée, était ouvert, ce qui était encore plus bizarre. Et alors que ma main dans ma poche se refermait en un poing lâche et moite se préparant à frapper à la porte, je me retrouvai malgré moi penché en avant pour regarder à l'intérieur.

La pièce principale était déserte. Mais des voix me parvenaient de la chambre – son rire rauque à lui, son renâchement si reconnaissable à elle – et sans même réfléchir à ce que je faisais, je me glissai vers l'arrière de la maison. Les volets de la chambre étaient grands ouverts, eux aussi.

Il n'y avait pas de table de chevet, rien qu'une lampe sans abat-jour posée au pied du lit. Elle était éteinte et dans la pénombre de ce

crépuscule qui tombait en accéléré, je ne sais pas comment je pus les distinguer. Ils étaient allongés nus sur le matelas, à moitié sous les draps seulement – ses seins et le reste de son torse à elle, son bras et sa jambe gauche à lui. Des cartouches de cigarettes et des balles dorées étaient éparpillées tout autour d’eux, comme s’ils avaient été distraits alors qu’ils étaient en train de remplir les cartouches de balles. Mais comment ils avaient pu être distraits au point de faire ça nus, avec les volets ouverts – c’était soit un tour cosmique à mes dépens, soit, après Nerea et tout le reste, ils avaient renoncé à toute prudence avec le même abandon que moi.

Isabel poussait des gloussements, tête sur l’oreiller, tandis que Gustavo se penchait sur elle. « Qu’y a-t-il de si drôle, mon amour ? demanda-t-il.

— Ça, non ? J’ai des balles dans les cheveux et je n’ai jamais été aussi heureuse. »

Je détournai le regard. Vers les panneaux décolorés au-dessus de la fenêtre, une large bande de mur où la peinture beige avait été grattée. Le tuyau qui courait le long de la maison et la gouttière mal entretenue au-dessus, le ciel dense et de plus en plus gris. C’était si laid, tout ça. Et pourtant Isabel trouvait son bonheur là-dedans, de la beauté. Je ne me rappelais pas l’avoir jamais entendue dire, sous les arbres des Bosques ou sur le sable de Mar azul, qu’elle était heureuse avec moi.

« Tu devrais te dépêcher avec cette histoire de grossesse, déclara Gustavo.

— C’est *toi* qui devrais te dépêcher avec cette histoire de grossesse », répliqua Isabel et mon regard se reposa sur eux juste à temps pour la voir pousser la main de Gustavo plus bas encore. Il rit.

« Il y a deux semaines tu as failli me quitter, et maintenant tu veux avoir un bébé ?

— Ce n’était pas il y a deux mois, plutôt ?

— Ce n’est pas ça le problème, me semble-t-il.

— Ah bon ? Et c’est quoi le problème, alors ?

— Je veux juste m’assurer que tu sais ce que tu veux, répondit Gustavo.

— Qui sait ça, putain ? », rétorqua Isabel.

Gustavo se recoucha de son côté du lit et soupira, et alors je songai : *oh ! être capable de seulement soupirer devant une telle chose.*

« Tu te rappelles pourquoi j'ai failli te quitter, Gusti ?

— Elba Hilda Gazpio ?

— Non.

— Tomás Orilla ?

— Non.

— Isabel Aroztegui ? »

Elle partit d'un grand rire. « Oui. Isabel Aroztegui. Je craignais que tu cherches une autre version d'elle, un mensonge.

— Comme Tomás, tu veux dire. Tu as de ses nouvelles, au fait ? »

Elle secoua la tête, et plusieurs douilles de balles tombèrent de l'oreiller. « Il faudrait que je vérifie les messages. De toute façon, il faut que je reprenne contact avec Miguel au sujet de l'enquête sur la mort du curé. »

Qui était donc Miguel ? Rien qu'un autre Tomás dans un autre centre de détention ? Ou peut-être, pensai-je avec tristesse, était-ce Tomás qui n'était rien qu'un autre Miguel.

« Pauvre gars, dit Gustavo.

— Miguel ?

— Non, pas Miguel. »

Je m'attendais presque à les voir se tourner vers la fenêtre et me regarder, comme s'ils savaient depuis le début que j'étais là. Mais ils n'en firent rien et cela me parut normal, autre signe encore que je n'étais qu'un simple arrière-plan pour eux, que j'existais à peine.

« Qu'est-ce que tu disais déjà, Gusti ? Qu'il m'accepterait comme j'étais, sans même sourciller ?

— Qu'il n'ouvrirait jamais les yeux, voilà ce que je disais. »

Je repensai à la nuit où elle était venue me voir à la *pensión*, et avait évoqué une dispute avec Gustavo et ce nom-là, Elba Hilda Gazpio. Ses allégations avinées sur les mensonges et l'acceptation, avec en toile de fond sa peur de l'abandon, ce réconfort de l'enfance, inébranlable, que je lui avais toujours apporté. Ma conversation à l'arrière de leur Fiat un mois plus tard, quand elle m'avait dit d'ouvrir les yeux.

« Et mes yeux à moi, reprit Gustavo, pinçant le drap au niveau de la clavicule d'Isabel et le faisant lentement glisser jusqu'à son nombril. Tu n'as pas idée à quel point ils sont ouverts. »

Elle rit de plus belle. « Ce n'est pas ça non plus le problème, Gusti.

— Depuis quand te soucies-tu autant de savoir quel est le problème de quoi que ce soit ? » demanda-t-il, étudiant le reste de son corps, savourant cette vision comme s'il n'y avait aucun problème plus crucial que celui-ci. « Si nous avons un garçon, l'appellerons-nous Juan comme tout le monde ?

— Putain, Gusti. Il ne s'agit pas de Perón, pour nous.

— Très bien. De quoi s'agit-il, alors ?

— De quelque chose de plus grand, non ? Perón peut bien aller au diable. Et puis, je crois que si nous avons un garçon, il devra s'appeler Guido. Comme ça j'aurai mon Gusti, Guti et mon Guido. Ça sonne bien, pas vrai ?

— Ça sonne comme une *boludez*, répliqua Gustavo, affectueusement. Parfois, Isa, je m'interroge quand même sur tout ce bonheur que tu éprouves, ici. Est-ce moi qui en suis la cause, ou juste les balles dans tes cheveux ?

— Ce qui me rend vraiment heureuse, c'est quand les balles sont dans les cheveux de quelqu'un d'autre », dit-elle en roulant vers lui et en dressant son poing au-dessus des cuisses de Gustavo. Les doigts s'ouvrirent, et des douilles dorées s'abattirent sur lui comme une averse.

« J'ai créé un monstre, dit-il.

— Non, répondit Isabel en se penchant pour l'embrasser. Tu en as libéré un. »

Je me détournai une nouvelle fois. Fis volte-face et me retrouvai à contempler la clôture contre laquelle je me tassai, avec son terne grillage argenté à travers lequel pointaient des brindilles et des feuilles de lierre. La maison des voisins par-delà une haie de ronces, le tilleul qui dépassait de leur jardin. J'étais soulagé de ne pas pouvoir en sentir le parfum depuis l'endroit où je me trouvais.

Moins prudemment que je n'aurais dû, je passai devant la fenêtre et me glissai au coin de la maison. Cette fois le chien de garde pathétique de la propriétaire se mit à aboyer tandis que je redescendais l'allée, un jappement agressif, toutes dents dehors, mais je n'y prêtai pas attention. Je remontai dans la voiture et, après avoir passé plusieurs minutes les coudes posés sur le volant et la tête dans mes mains trempées, je démarrai le moteur.

je dus trouver une place où me garer, quasiment deux heures s'écoulèrent avant que j'arrive sur place. À peine entré, j'appelai l'homme du *locutorio*. Lui dis que j'étais Penguino et demandai si j'avais des messages.

J'en avais. La Señora Amarga avait appelé pour dire qu'elle avait appris que le garage automobile fermait, et elle se demandait s'il était prévu qu'il rouvre ailleurs. En outre, un *asado* aurait lieu mardi soir, et si j'avais besoin qu'on m'emmène, elle pourrait s'en charger. Il fallait juste la prévenir.

« Alors, dit l'homme du *locutorio* avec sa désinvolture habituelle. Vous voulez que je la prévienne ? Alors ? me pressa-t-il en l'absence de réponse. Señor Penguino ?

— Non, dis-je, avant de me reprendre. Oui. Dites-lui que j'ai une voiture. Je n'ai pas besoin qu'on m'emmène. »

Je l'entendis presque hausser les épaules tandis qu'il raccrochait, ne laissant que le bourdonnement de la tonalité au creux de mon oreille. Je montai à l'étage, me livrai à mon rituel consistant à boire et fumer pour tout oblitérer, et restai allongé sur mon lit, tout habillé, jusqu'à ce que je m'endorme.

Vingt et un

*

Je me réveillai de bonne heure. Je n'avais pas baissé les stores, et même si ma fenêtre n'était guère plus grande qu'un hublot et ouvrait sur l'arrière du bâtiment, où se dressait un autre immeuble qui bloquait presque entièrement la lumière du soleil, celle-ci était encore assez vive pour piquer mes paupières.

Je m'assis sur le lit. Me tournai pour poser mes pieds sur le plancher. Puis m'agenouillai et tirai sur ma valise. J'avais pris l'habitude d'y conserver mes économies – la torture était une activité étonnamment lucrative – et avec l'inflation, celles-ci prenaient de la place. Je comptai à peu près 30 000 pesos. Un ou deux ans plus tôt, cela aurait représenté l'équivalent de 6 000 dollars, plus qu'assez pour un vol international. Maintenant, ça faisait moins de 20 dollars.

Je descendis. Après avoir attendu que le téléphone se libère, je composai le numéro du Colonel.

« Il est là ? demandai-je, dès que Mercedes eut décroché.

— Il est au travail, Tomás. Cet homme travaille bel et bien, que tu le croies ou non. Quelque chose ne va pas ? »

J'essayai de l'imaginer : l'impeccable chignon entremêlé de mèches argentées, son eye-liner appliqué à la perfection. Rien ne semblait jamais de travers chez Mercedes.

« Pouvez-vous lui dire de me rappeler ? J'aimerais juste... j'aimerais le voir, bafouillai-je. Cela fait un moment.

— Nous t'avons eu à dîner il y a tout juste un mois. »

Cela paraissait une éternité.

J'entendis quelque chose en arrière-fond – un bruit long et strident, comme un cri de bébé. « Pardonne-moi, Tomás, j'ai des gens à la

maison. Qui prennent le petit déjeuner », dit-elle comme un ajout de dernière minute, comme si elle avait momentanément oublié le nom de ce repas.

« Ne vous en faites pas, il faut que j'y aille de toute façon, répondis-je. Merci de lui passer le message, Mercedes. » J'attendis une minute après avoir raccroché, au cas où elle rappellerait, inquiète. Mais elle ne le fit pas.

*

Je remontai dans ma chambre. Retrouvai mon lit défait. Je n'avais pas rangé ma valise, ne l'avais même pas fermée – les billets étalés au fond auraient sauté aux yeux de quiconque serait entré – et je la repoussai nonchalamment du pied dans sa cachette.

Aníbal m'avait dit de ne pas retourner au travail avant le lendemain, mais je décidai de m'y rendre quand même. Je me disais que j'aurais l'air plus innocent si je me présentais pour les aider – qu'en fait, j'aurais dû y aller deux heures plus tôt, ou même la veille. En outre, je n'avais nulle part ailleurs où aller et, raisonnai-je de manière contradictoire, sans un frisson, il était probablement trop tard pour me sauver de toute manière.

Sur le quai de la gare, je me mis malgré moi à faire les cent pas ; pour la première fois, j'aurais aimé que le trajet se fasse plus vite. Mais une fois dans le train, une variante de l'effroi coutumier s'empara de moi. Le défilement des façades arrière décrépite des immeubles et des taches de verdure avait un caractère inéluctable. La perspective de revenir sur le lieu de mon crime, pour ainsi dire – c'était comme plonger tout droit dans la bouche affamée d'un monstre.

Quand nous atteignîmes le premier arrêt et que les portes du train s'ouvrirent brusquement, je me dis qu'il fallait descendre. Mais la barre chromée dans ma main semblait liquide et froide, possédant un étrange pouvoir sédatif. Identique, imaginai-je, à celui d'une seringue remplie de Pentothal sodique.

Les portes s'ouvrirent et se refermèrent à Flores, et une nouvelle fois, je restai planté là. Ce n'est qu'une fois à Floresta que je pus de nouveau bouger. L'idée que je me jetais dans la gueule du loup ne m'avait pas quitté. Mais je parcourus quand même à pied les quatre blocs qui menaient à Automotores, comme d'habitude.

*

Il n'y avait aucun signe inhabituel à l'extérieur du bâtiment. Le gardien dans sa guérite – l'un de ceux qui travaillaient là par roulement depuis le début, même si son humeur sombre après le décès de son prédécesseur le faisait paraître nouveau – accepta mon *sésame* grommelé sans faire de commentaire. Je gravis l'escalier mi-bois mi-marbre, repérant au passage un éclat dans l'une des marches, là où Ramirez avait dû tirer et rater sa cible.

À mi-chemin de l'étage, je commençai à entendre l'agitation – des froissements de sacs-poubelle, ce qui ressemblait au bourdonnement frénétique d'une déchiqueteuse. Le bruit provenait du bureau d'Aníbal mais la porte était fermée, et je poursuivis mon chemin jusqu'à la cuisine. Les tiroirs et les placards étaient tous grands ouverts, comme après un pillage.

Plus frappant encore : les cellules étaient inoccupées. Même la cellule commune était vide, révélant des portions de sol tachées, d'un marron boueux. Je repensai au message qu'Isabel m'avait laissé au *locutorio* : elle avait appris que le « garage automobile » allait fermer.

Dans la salle de torture, je trouvai le Gringo accroupi dans un coin, la raie de ses fesses en évidence sous sa chemise hawaïenne trop serrée. « *Mierda, carajo* », marmonnait-il en se débattant avec le cordon électrique de la *picana*, qu'il tentait manifestement de retirer de la prise. « *La puta que lo...*

— Carlitos », l'appelai-je.

Il pivota sur lui-même. Me gratifia de son sourire enfantin et se releva. « Azul ! s'écria-t-il joyeusement en s'époussetant les genoux. Je vais juste laisser ce truc coincé dans la prise. On s'en fout, non ? C'est pas comme si ce machin était un putain d'aiguillon à bétail, personne se demandera ce qu'il fout dans un garage et pas dans une ferme. Mais dis-moi, Azul, c'était pas ton jour de repos ? Qu'est-ce que tu fais là ?

— Toi, qu'est-ce que tu fais là ? répliquai-je.

— Je nettoie. Ben quoi, Azul ? dit-il comme s'il s'adressait à un gosse un peu triste. Tu te sentais abandonné ? »

Je balayai la pièce du regard. La radio était encore là à côté de la *picana*, ainsi que la table grillagée. Mais le défibrillateur et le reste de mes ustensiles avaient disparu.

« Le centre va fermer ? demandai-je.

— Le groupe est dissous, aussi, du moins pendant quelque temps, jusqu'à ce que les choses se calment. Pour moi, ce sera le Club Atlético. Je ne sais pas ce que les non militaires comme toi vont devenir... » Il s'interrompit, mal à l'aise.

« Aníbal est ici ? Et Rubio ? »

Le Gringo fit non de la tête. « Juste moi et les gars du SIDE. Va surtout pas t'imaginer que cette situation les enchante. »

Il tendit le bras par-dessus mon épaule, et j'aperçus l'un d'eux qui nous observait depuis l'autre bout du couloir, ses traits indistincts malgré la lumière filtrant de la terrasse. Il nous regarda quelques instants encore, puis se retira.

« Tu as besoin d'aide ? demandai-je au Gringo.

— Non, merci Azul, répondit-il gentiment. On s'en occupe. Il s'agit de jeter des trucs, pour l'essentiel, pas ton genre d'activité. On va pas nettoyer l'endroit, tu comprends ? »

Je repensai aux objets hétéroclites qui jonchaient le couloir : mégots de cigarettes, serviettes, crayons, une seringue. Pas de documents ni de bandeaux ni rien qui aurait pu laisser deviner ce qui s'était vraiment passé ici, et je me sentis momentanément rassuré par l'explication du Gringo. Mais alors, je me rappelai que personne ne m'avait demandé de participer.

« T'inquiète pas, me dit-il. Je suis sûr qu'on va te contacter bientôt. »

Je hochai la tête. Moi aussi, j'en étais sûr.

*

La même question me hantait en repartant : que faire ? La même oscillation de pendule aussi, entre panique et indifférence, la certitude désespérée et l'absolue perplexité. Même si le balancement était moins clairement défini que cela, en réalité, plus proche de celui d'une ficelle ou d'un brin d'herbe jauni qui tremblote au vent.

Je pris le train jusqu'à mon arrêt et continuai en direction de l'université car je venais de me souvenir que j'avais un cours de biochimie cet après-midi-là. Cela faisait des semaines que je n'y avais pas assisté, mais le ronronnement d'un cours magistral avait quelque chose d'attirant au vu des circonstances, tout comme les formules moléculaires complexes et sans fin qui avaient un pouvoir soporifique sur moi. Mais en arrivant à la salle, je trouvai porte close – les examens de fin d'année, une réalité qui m'avait échappé après avoir menti à ma mère. N'ayant rien d'autre à faire là-bas, je m'achetai des *empanadas* et remontai tel un yo-yo vers ma *pensión*.

Je croisai Beatriz dans l'escalier, qui m'annonça : « Quelqu'un est venu pour toi il y a une heure. Rodrigo ? »

— Rodrigo », répétais-je. Cela ne me disait rien. « Pas Felipe, plutôt ? Ou Gustavo ? »

Elle haussa les épaules, l'air indifférent. « Peut-être que c'était Gustavo. »

Isabel avait-elle pu s'alarmer de mon message de la veille au soir au point d'envoyer Gustavo ?

« Il est juste venu et puis reparti ? », demandai-je.

Nouveau haussement d'épaules. « Il a dit qu'il reviendrait. »

J'ai monté mes *empanadas* dans ma chambre et je les ai mangées sur le lit, porte fermée, en repensant aux repas que j'avais préparés à Automotores, regrettant presque ces corvées. Au moins, alors, je savais comment j'étais censé remplir mes journées.

Aucune nouvelle du Colonel. Seulement, peut-être, de Gustavo. J'aurai pu appeler le *locutorio* pour vérifier si Isabel ne m'avait pas laissé un autre message, mais la vérité, c'était que je ne voulais pas savoir. Je ne voulais pas parler à Gustavo, non plus. Je ne me posai pas la question du pourquoi, mais songeai de nouveau : *Laissez-moi partir*.

Laissant de côté ma dernière *empanada*, je ressortis marcher.

*

La ville était tranquille, presque comme un dimanche, tous les gens dînaient en famille ou se remettaient du week-end. Les rues étaient pratiquement désertes, même dans les quartiers en général animés du centre-ville. Buenos Aires n'a jamais connu de réel couvre-feu durant la dictature, mais ce soir-là, c'était l'impression que cela donnait.

Mon esprit était tranquille, lui aussi. Vide, mais impénétrable ; ni la paire de nonnes en habit flottant, angélique, ni le vieil homme poursuivant l'adolescent qui lui avait volé son portefeuille ne lui firent grand effet. J'écartai d'un coup de batte toutes les réflexions que je ne désirais pas avoir : *Pourquoi n'avais-je pas répondu à Isabel ? Pourquoi ne les avais-je pas mis en garde ? Étais-je vraiment plus à l'abri d'un enlèvement dans la rue que chez moi ?* Je m'engageai à la place dans des allées de rumination beaucoup plus étroites : le taux de change stratosphérique et les fastidieux calculs qui en résultaient ; à qui parler de ce projet d'exil à l'étranger (*Beatriz est Colombienne, tu te souviens ?*) ; comment faire avec mes unités de valeur (*j'allais devoir recommencer cette année d'étude à zéro, peut-être même les précédentes, si je partais dans un pays où le cursus de médecine était différent*). La

question la plus sérieuse à laquelle je m'attaquai – fugacement, sans lui apporter de réponse – était comment, même si je parvenais à me payer un billet d'avion, j'allais pouvoir subvenir à mes besoins là où il m'emmènerait.

Le vent sur les larges avenues, l'éclat cuivré des lampadaires – tout cela me faisait me sentir seul et minuscule, détaché de tout. Comme si le centre du monde était ailleurs. Je repensai à Isabel, de retour à Mar Azul après l'un de ses étés à New York, m'expliquant ce que cette ville avait de magique : « L'impression d'être au cœur de tout, Tomás. Les choses comptent, là-bas. Tandis que l'Argentine – c'est vraiment le tiers-monde, aux yeux de tous les étrangers. Un coin perdu. Un endroit sans enjeux. Tout le monde se fiche de ce qui se passe ici. Rien ne compte. »

Si seulement c'était vrai, me dis-je malgré moi. Si seulement il n'y avait pas d'enjeux. Si nous n'en avions pas eu besoin, de ces enjeux, cela aurait été mieux pour tout le monde.

*

Il se faisait tard. Comme je ne travaillais plus, je n'avais pas mis de montre, mais il devait être minuit passé quand j'arrivai en vue de ma *pensión*. Un homme sec et musculeux se tenait debout devant l'immeuble, fumant une cigarette. Je n'y prêtai pas grande attention, d'abord – entre les visiteurs et les résidents eux-mêmes, il n'était pas rare que des gens traînent dehors pour fumer. Puis le feu de signalisation au coin de la rue passa au vert, les phares blancs passèrent sur lui, et j'aperçus l'éclat doré de ses cheveux.

« Azul », cria-t-il.

J'étais trop près pour faire demi-tour ou traverser la rue – c'est-à-dire que j'avais trop peur d'avoir l'air coupable –, si bien que je me figeai tout simplement sur place.

« Rubio ? » répondis-je, et c'est alors seulement que cela me revint : « C'est toi qui t'appelles Rodr... ? »

— Et toi, tu t'appelles Tomás Orilla, résidence temporaire : *Pensión Gran Atlantico*, résidence permanente : 334 Calle 57, La Plata. C'est bien ça, n'est-ce pas ? »

Il s'approcha de moi, si près que je dus pivoter hors de son chemin, vers le mur. À la lueur de la fenêtre, au-dessus de nous, je distinguai le rougissement de ses joues claires et la sueur qui, pour une fois, avait ébouriffé ses cheveux gominés. Et aussi le revolver dans un étui, à sa taille. À Automotores, il n'avait jamais eu besoin de le porter.

« Qu'est-ce que tu fais là, Rubio ?

— Et toi, qu'est-ce que tu fais, Azul ? C'est un soir de semaine, non ? T'as pas cours demain ?

— Examens de fin d'année, répliquai-je, comme un idiot. Rubio, je...

— La vérité, Azul, c'est tout ce que je veux. Comment il a fait pour se procurer le flingue, par exemple. Pereyra, comment il s'est procuré l'arme ?

— Je ne sais pas. L'Américaine a dû...

— Trouver le placard des marchandises ? Et dans sa bravoure sans limite, elle s'est dit qu'elle pouvait prendre le temps d'aller jusqu'à une cellule d'isolement et de trouver un putain de guérillero de l'ERP, pour lui filer un fusil ? »

Je me suis dit de ne pas paniquer. Mon propre revolver était glissé dans ma ceinture, sous ma chemise – je ne quittais plus la *pensión* sans, depuis l'évasion. Je n'avais tiré qu'une fois avec, il devait donc encore y avoir des balles dans le barillet. N'est-ce pas ?

« Alors ? », insista-t-il en respirant fort. Il m'a poussé l'épaule et j'ai senti les briques grossières dans mon dos.

« Tu as bu, Rubio.

— J'ai bu, oui. Assez pour faire un truc idiot. » Il sortit son flingue et le courage qu'il m'aurait fallu pour tendre la main vers le mien m'abandonna. « Comme toi l'autre jour, non ? » Il pointa son arme sur moi, de manière désordonnée, gesticulant avec plus qu'autre chose. Les voitures passèrent en trombe sans s'arrêter, et les rares passants détournèrent le regard comme si c'était un événement banal – moche, mais banal. « Tu as dit que tu étais complètement saoul en attachant l'Américaine. Ce n'est pas ce que tu as raconté, que tu étais tellement saoul que... ? »

Ne panique pas. Regarde-le : la transpiration, le souffle court, l'ivresse et ses mouvements incontrôlés avec ce flingue. Tu sais ce que c'est – tu reconnais cette chose, même chez Rubio. Tu la ressens tous les jours.

« Tu es seul, déclarai-je.

— Tu crois que j'ai besoin de quelqu'un d'autre pour te faire chanter, Azul ? Tu crois que j'ai besoin d'une *picana* ? Même sans, tu te pisserais dessus. Tu te pisses déjà dessus, d'ailleurs.

— Si tu étais ici pour me ramasser, vous seriez venus à plusieurs »,

poursuivis-je, pensant à toute vitesse, faisant une confiance aveugle à mon instinct comme par le passé avec Aníbal et le Colonel. « Ils s'intéressent aussi à toi, pas vrai, Rubio ? »

D'abord, il ne répondit rien. Puis le plaisir que lui procurait cette manœuvre chaotique sembla se dissiper. Quelque chose de tout aussi reconnaissable, plus enraciné dans le Rubio que je connaissais, s'empara de son regard. La colère. La haine.

« La vérité, Azul, gronda-t-il.

— Bien sûr, m'obstinai-je, la tête me tournant presque devant cette soudaine prise de conscience, la magnifique ironie de la situation. Tu étais présent la nuit de l'évasion. Et c'est toi qui l'as kidnappée, au départ.

— La putain de vérité, Azul.

— Tu étais de service et tu ne leur as même pas couru après quand ils se sont enfuis. Me faire chanter ? Mets-moi sur une table, je chanterai pour Aníbal, bien fort et bien cl... »

Ce fut si rapide, son flingue sur mon visage. Cela me fit l'effet d'un coup de couteau, le geste avait cette fulgurance et ce côté tranchant, et un jet de sang atterrit sur le trottoir tandis que ma tête valdinguait sur le côté. Un autre coup suivit, dans l'autre sens, et je l'accompagnai également, jusqu'au trottoir, où je me fracassai le menton. En tombant, je vis des gens plus loin dans la rue qui nous regardaient en silence – un jeune couple, qui ne savait pas quoi faire ni s'il fallait faire quelque chose. Il y avait aussi une dame sortie promener son chien, un bichon maltais niaisement apprêté, qui passa au pas de charge devant nous comme si nous n'existions pas.

La botte de Rubio s'écrasa sur mon ventre. Une fois, puis deux. Mes poumons se vidèrent, et les lumières de la nuit disparurent tandis que mes yeux roulaient vers le haut, au-delà de mes paupières.

« La vérité, Azul », répéta Rubio d'une voix pleine d'écho, qui me donna l'impression qu'il avait dit d'autres choses avant et que je venais juste de reprendre connaissance. « Si tu veux vivre, rends-nous service à tous les deux. J'écouterai avec grand plaisir. »

Quelque chose toucha mon visage. C'était doux, enfin, plus doux que le trottoir et que le flingue de Rubio, et ça se colla sur le sang qui coulait de ma lèvre. Je portai la main à ma bouche et en détachai ce qui se révéla être un morceau de papier. J'ouvris les yeux et découvris un numéro de téléphone maculé mais lisible.

Je m'assis sur le trottoir et regardai autour de moi, après être resté couché là je ne sais combien de temps. Ni le couple ni la femme au

bichon maltais n'étaient plus là, et il n'y avait pas non plus de badauds attroupés venus me secourir ou voir si j'allais bien. En Argentine, personne ne se mêlait de rien. On voyait, mais on ne voyait pas.

*

Je rentrai en titubant à la *pensión*, et eus à peu près droit à la même réaction de la part des rares résidents qui étaient encore debout. Seule Beatriz dit quelque chose de différent quand je passai devant sa chambre, attrapant au passage le son du jazz et l'odeur réconfortante de l'herbe ; j'imaginai déjà comment, avec l'aide du Chivas, les joints allaient anesthésier mon visage et mes ecchymoses.

« Attention, *boludo*, dit-elle. La logeuse pourrait croire que tu causes des problèmes, maintenant. »

La logeuse. Je m'esclaffai malgré moi, parachevant ce qui devait ressembler à une scène de film d'horreur – une apparition sanglante, hurlant de rire comme un mort-vivant. Ce qui m'avait paru si drôle, c'était que sa mise en garde était parfaitement raisonnable. Dans ce pays, un seul coup de fil bien placé de la part d'une logeuse effrayée pouvait vous tuer aussi facilement qu'un tortionnaire de l'armée pointant sur vous son flingue, dans la rue. Si ce n'était pas une chose, songeai-je après coup, dans ce qui me parut être une illumination démente, mais qui n'était en réalité que celle d'un étudiant apeuré et défoncé, c'en était une autre.

Vingt-deux

*

Mardi. N'y avait-il pas quelque chose de prévu mardi soir ? Impossible de me souvenir. Je me réveillai collé à l'oreiller comme le papier de Rubio s'était collé sur mon visage. Il y avait du sang sur le reste des draps, aussi. Même s'il avait séché et que je savais qu'il n'y aurait plus moyen de s'en débarrasser, je décidai de laver les draps et tout mon linge sale avec. Normalement, c'était compris dans le loyer, mais je n'aimais pas trop l'idée qu'un employé de la logeuse tombe sur ces taches de sang, et, faute de mieux, cela m'apporterait un peu du réconfort que le ménage me procurait.

C'était clairement le facteur décisif. Puisque je me retrouvai à laver tout ce linge sale dans l'un des lavabos de la salle de bains commune, où un certain nombre de mes colocataires eurent tout le loisir de jeter des coups d'œil furtifs à ma lèvre enflée et à mon menton éraflé. Si j'avais voulu cacher quoi que ce soit par le biais de cette entreprise alambiquée, c'était raté.

Il n'y avait pas de corde à linge à la *pensión*, si bien que je fourrai quelques vêtements encore mouillés dans mes tiroirs, et étalai les autres sur le plancher, le matelas et ma commode. En dégageant de l'espace, je retombai sur le papier ensanglanté de Rubio. Un petit fragment jaune, arraché dans le coin d'un carnet. Rien qu'un numéro quelconque de Buenos Aires, rien n'indiquant s'il s'agissait d'une ligne privée ou professionnelle.

Que voulait-il m'offrir ? Difficile d'imaginer que ce puisse être une échappatoire. Mais s'il avait suffisamment peur, s'il se sentait assez en danger ? Il ne pouvait pas me tuer : il avait besoin que j'affirme que j'étais coupable et lui innocent. Et sans doute en savait-il assez sur les fausses confessions obtenues sous la torture pour exiger de moi une autre forme d'aveux.

Non. Bien sûr que non, ça ne pouvait pas être ça ; j'extrapolais. La vérité, c'était que les autres membres de l'équipe prenaient tout simplement leur temps, réfléchissant à la meilleure manière de gérer politiquement le fait de compter potentiellement deux traîtres dans leurs rangs, dont l'un était un proche du colonel Felipe Gorlero. Il n'y avait donc bien qu'une seule échappatoire que Rubio pouvait m'offrir.

Sans plus me soucier de tout ça, je pliai le papier rougi du mieux que je pus et le fourrai dans ma poche.

*

Peu de temps après, un coup à ma porte m'informa que j'avais un appel. L'envie me prit de rester où j'étais, de faire semblant de dormir. Mais j'avais encore téléphoné sans succès au Colonel, tout à l'heure, et avec la pagaille qui régnait dans ma chambre, je n'allais pas pouvoir m'allonger sur mon lit de toute façon, alors autant aller répondre.

C'était Pichuca. Je n'avais plus eu de ses nouvelles depuis notre périple à Villa Ballester.

« J'ai entendu dire que tu étais invité à un *asado* ce soir, dit-elle, avec une touche de reproche.

— J'ai autre chose à faire, répondis-je.

— Je croyais que tu n'avais pas besoin qu'on passe te prendre.

— Ce code est pourri, Pichu : qui est-ce que ça trompe au juste ? »

Elle se tut. Je pensai à ce soi-disant *asado*. Était-ce ce à quoi je pensais en me réveillant, quand il m'avait semblé qu'il y avait quelque chose de prévu ce soir ?

« Le code n'a pas d'importance, déclara Pichuca au bout d'un moment. Mais y aller, Tomás – y aller pourrait changer les choses. »

On aurait dit qu'elle parlait encore de manière codée, et ses paroles avaient quelque chose de bizarre, elles sonnaient faux. Sa voix aussi me mit la puce à l'oreille – elle avait l'air plus rauque et plus lointaine qu'elle n'aurait dû, comme s'il s'agissait d'un appel longue distance.

« De quoi parles-tu, Pichu ?

— Tu sais très bien de quoi je parle, Tomás. Le Colonel m'a tout expliqué.

— Le Colonel ?

— Quand j'étais malade. À l'Hospital Alemán. »

Cet interrupteur s'actionna. La brume digne d'un rêve s'éclaircit un instant. Des souvenirs m'assaillirent, comme s'ils franchissaient un gouffre infiniment large : son corps ratatiné sur le lit d'hôpital, les voix assourdies des endeuillés. Sa petite-fille me disant que j'aurais droit à une deuxième chance.

« Le Colonel vous a dit de m'appeler ?

— Il m'a dit qu'il pourrait te donner une deuxième chance – nous donner à tous une deuxième chance. Je ne l'ai pas cru, d'abord. Mais il s'est montré convaincant. Tu sais à quel point il pouvait se montrer convaincant. »

Je ne jugeai pas nécessaire d'acquiescer.

« Tu n'es pas le seul à avoir des regrets, poursuivit-elle. Tu n'as pas idée du nombre de regrets que j'ai. Si j'avais été une meilleure mère, si je les avais mieux surveillées, si j'avais envoyé mes filles vivre à New York avec leur père... Nous commettons tous des erreurs, Tomás. Pourquoi tout ça se résume aux tiennes, je l'ignore. Je ne sais pas pourquoi les choses se résument toujours aux choix de telle ou telle personne. »

Peut-être n'est-ce pas le cas, eus-je envie de répondre. Peut-être que rien ne se résume à rien, et que nous nous disons ça à cause de la douleur, pour ne pas nous sentir si petits et si impuissants. Cela semblait logique – le genre d'argument que le Colonel aurait sans doute validé. Mais j'imaginais aussi la réplique : *Peut-être que nous nous disons que nous sommes petits et impuissants pour ne pas sentir la douleur.*

« Que veux-tu que je fasse, Pichu ? demandai-je.

— Tu sais ce que je veux que tu fasses, Tomás. »

Nous restâmes silencieux un long moment, et même s'il n'y eut aucun clic de déconnexion ni aucune tonalité, je finis par me rendre compte qu'elle avait raccroché. Un résident attendait le téléphone depuis un moment, et il me gratifia d'un regard accusateur quand je reposai le combiné – lentement, avec la pensée vite estompée et bientôt disparue que je n'avais une fois encore pas pu lui dire au revoir.

*

Je sortis. Pas de sang ni aucune autre trace discernable sur le trottoir, à l'endroit où Rubio m'avait attaqué, et les gens passaient

devant moi avec autant d'indifférence que la veille au soir. Les *Porteños* typiques, avec leur vin rouge, leur viande et leur hédonisme – ils étaient loquaces et souriants, savourant le beau temps, des vacances qui approchaient. On les sentait déjà faire le compte à rebours – jusqu'à la fin de l'année, la fin de ce chapitre déplaisant mais oubliable qu'avait été 1976. Je ressentais la même chose, même si c'était d'une manière différente, beaucoup moins apathique : le cercle sur le point de se refermer, le sentiment abstrait, imminent, de la fin.

J'enfonçai la main dans ma poche, en sortis le papier de Rubio. Regardai à nouveau le numéro puis ouvris mes doigts, laissant la brise le prendre sur ma paume et l'envoyer filer et bondir dans les airs, à l'autre bout de la rue.

Je ne savais pas précisément ce que j'étais censé faire en me dirigeant vers la voiture. Mais je dépliai la carte de Buenos Aires de ma mère sur le siège passager, comme si je savais, comme s'il n'y avait rien de plus clair au monde que ma destination.

*

Quand j'arrivai à Villa Ballester en fin d'après-midi, le chien de la voisine avait disparu, mais la Fiat était garée dans l'allée. En la voyant, la colère m'envahit. Toutes ces nuits passées dans la salle de torture d'Automotores, pendant qu'ils passaient leurs journées à baiser les volets ouverts.

Je marchai vers la porte. Frappai doucement, puis plus fort en l'absence de réponse. Toujours rien, et j'eus soudain envie de battre en retraite une deuxième fois. Qu'allais-je donc faire, après tout ? Faire irruption chez eux et leur dire : « Il faut que vous partiez avant qu'ils me fassent parler » ? Isabel me tendrait sans doute un flingue en me disant de faire le nécessaire pour ne pas parler.

J'entendis le murmure d'un mouvement derrière la fenêtre du séjour et frappai une troisième fois.

Non, Isabel n'aurait jamais été si cruelle ni si simpliste. J'avais peur d'autre chose : l'aveu que je ferais en leur disant cela, la confession de ce dont j'étais capable. La vérité, en d'autres termes. Peu de choses étaient plus effroyables qu'elle.

Toujours pas de réponse. J'essayai la poignée. À ma grande surprise, elle tourna. Je poussai la porte doucement, pour qu'elle grince.

Gustavo était penché sur la cuisinière, en train de faire frire des escalopes panées ; Isabel lisait un magazine, assise à la table. Ni l'un

ni l'autre ne se tournèrent vers moi.

« Gustavo ? lançai-je, sans comprendre. Isabel ? »

Ils continuaient de vaquer à leurs occupations tandis que les escalopes grésillaient dans la poêle.

Puis le frisson de l'évidence : la main se portant à ma joue, le souvenir de ce qui s'était vraiment passé lors de mon unique retour ici, ce jour-là, en 1976. C'était le mardi, et je n'avais même pas posé le pied dans l'allée, mais j'avais pris la fuite devant la sirène accusatrice du collie, comme si ce chien était un habile serviteur du destin.

Qu'avait dit le prêtre, déjà ? Que les choses seraient plus confuses, plus personnalisées, pour mon édification ? Peut-être que ces deux-là n'étaient pas inconscients de ce qui les entourait ; peut-être que moi je l'étais. Dressé tel Tantale dans un étang dont les eaux se retiraient quand j'essayais de les toucher, ne pouvant utiliser la surface vitreuse de leurs vies que comme un miroir, ou ne pouvant pas l'utiliser du tout.

Gustavo était en train de sortir des choses pour ce qui devait être un déjeuner tardif – une bouteille de vin, un bocal de mayonnaise, un citron tout juste tranché – quand soudain, il se figea.

« Isa, dit-il.

— Mmmm ? » Elle tourna sa page – un *Rico Tipo*, la revue humoristique qui avait cessé de circuler en 1972.

« L'ERP est foutue. Les Montoneros – même toi, tu ne peux pas nier que ça va bientôt être notre tour. Nerea a disparu depuis un mois, nous n'avons plus de nouvelles de Tomás. Je crois qu'il est temps d'envisager un départ.

— Un départ ? répéta Isabel comme si ce mot la déroutait.

— On pourrait aller à Cuba. J'ai encore des amis là-bas.

— Cuba ? Pourquoi irions-nous à Cuba ?

— Pourquoi ? Comment ça, pourquoi ? Pour vivre là-bas, Isa. »

Elle posa sa revue sur la table. « Comme tu viens de le dire, Nerea a disparu depuis un mois. Visiblement, elle ne nous laisse pas tomber.

— Ce n'est pas le problème, Isa.

— Et Tomás est plus fort que tu ne crois. Il est sans doute juste fâché après moi.

— C'est pas le problème.

— Tu as peur, dit-elle.

— Bien sûr que j'ai peur.

— Moi non. Pas de la mort. Tu n'es pas censé en avoir peur, non plus.

— Si les *milicos* venaient frapper à la porte, je n'aurais pas peur. Je te donnerais cette grenade et te laisserais nous envoyer tous en enfer. »

Ils éclatèrent de rire tous les deux. Fanfaronnant, Isabel déclara : « Tu n'aurais pas besoin de me la donner, Gusti. Je l'aurais déjà préparée. »

Et soudain, obéissant à quelque harmonie intime ou à un changement d'atmosphère dans l'espace étroit qui les séparait, ils cessèrent tous deux de sourire.

« Je suis sérieux, Isa, dit Gustavo.

— Moi aussi, répliqua Isa.

— On pourrait mener une belle vie.

— Tu sais combien de gens dans ce pays se sont sans doute dit la même chose pour éviter de se battre ?

— Pour éviter de mourir, corrigea Gustavo.

— Tu peux partir, Gusti. Je ne t'en empêcherai pas.

— Mais tu ne m'accompagneras pas non plus.

— Pas à Cuba, non », dit-elle.

Ils restèrent silencieux pendant une minute. Il y eut un petit claquement d'huile dans la poêle et, étrangement, cela suffit : la tendresse revint, les sourires. Toute cette émotion dont j'étais coupé, coincé de l'autre côté.

« Dans la chambre, alors ? », reprit Gustavo.

Isabel hocha la tête. « Ça ressemble au paradis, pour moi. »

Elle le prit par la main et le fit entrer dans la chambre sans refermer la porte.

Les escalopes panées continuèrent de grésiller, projetant des éclaboussures de graisse. Je marchai jusqu'à la gazinière et éteignis le feu.

De là, j'avais une vue dégagée sur la chambre. Mais alors que je m'attendais à voir leurs corps entortillés et voraces, je ne vis rien. Seulement la lampe sans abat-jour posée à même le sol, le matelas à

côté avec les draps jetés en désordre sur le côté. Pas de douilles ni aucun autre signe qu'ils avaient récemment séjourné dans cette pièce.

« Je ne sais pas si c'est un souvenir heureux ou s'il est triste », entendis-je dans mon dos. La voix était sèche et croassante, et avant d'avoir pu la remettre, je me retournai et le vis. Il s'était laissé pousser la barbe, mais celle-ci était aussi grisonnante et marbrée que sa peau était blême et malade.

« Heureux », dis-je au fantôme de Gustavo.

Ses hanches n'étaient pas alignées, comme s'il avait continué à boiter dans l'au-delà. Je repensai au Colonel affirmant que les gens mouraient aussi différemment qu'ils avaient vécu, et me demandai si la lisière entre le paradis et l'enfer était aussi ténue que cela – si tout le monde atterrissait ici à la fin, et si le séjour de chacun était simplement différent.

« Je n'en suis pas sûr, répliqua Gustavo.

— Isa est par ici ? demandai-je.

— Ça dépend de ce que tu entends par “ici”. Si tu veux dire dans cette maison, dans cette pièce, non. Nous ne sommes jamais plus dans la même pièce, désormais.

— Pourquoi ? Vous êtes fâchés ?

— Cet endroit ne nous le permet pas, répondit Gustavo. Parfois, je me dis que nous pourrions nous trouver à quelques centimètres l'un de l'autre, et même littéralement l'un sur l'autre, que ce lieu trouverait encore le moyen de nous séparer. Invisible l'un à l'autre. En amour, seuls les vivants semblent être à portée l'un de l'autre. Nous n'avons droit qu'à des mensonges.

— Au moins, tu as ces souvenirs, dis-je.

— Les souvenirs sont des choses mortes, rétorqua Gustavo. On le voit, ici. C'est peut-être tout ce qu'on voit. »

Ce n'était pas tout ce que j'avais vu. Ce que je venais de voir était terriblement, spectaculairement vivant. Pourtant, ici, j'étais incapable de faire quoi que ce soit de plus grand qu'éteindre une gazinière. L'atmosphère de la pièce s'était figée, une odeur de renfermé flottait, ça sentait la naphthaline, comme si personne n'avait ouvert les fenêtres depuis des années. Aucun parfum n'émanait des escalopes ni de rien d'autre.

« Qu'est devenu le tilleul qu'il y avait dans votre maison ?

— Ce n'est pas notre maison, répliqua Gustavo. Je t'ai dit ce que

c'était. »

J'ignorais s'il sous-entendait que c'était une chose morte ou un mensonge. Peut-être était-ce la même chose, pour lui.

« Il n'y a plus rien à faire, alors ?

— À faire ? répéta-t-il, de la même manière perplexe qu'Isabel avait dit : "Partir ?".

— Je croyais que je pourrais vous sauver, dis-je. Vous dire de partir...

— N'as-tu donc pas entendu notre conversation ? Pour Isa, il n'a jamais été question de partir du pays. »

Cela aurait dû être évident. Peut-être que d'un certain point de vue, ça l'était. Isabel n'aurait jamais fui l'Argentine ; impossible de la sauver ainsi. Il n'y avait qu'une manière pour moi de la sauver, qu'un seul choix que j'aurais pu rectifier. Et c'est à ça, réalisai-je tranquillement, sans l'éclair ni le fracas d'une illumination, que se limiterait ma soi-disant deuxième chance : le seul pile ou face métaphorique que j'avais jamais vraiment désiré pouvoir rejouer.

« Ce n'était pas obligé de se terminer de cette façon, dis-je à Gustavo.

— Peut-être pas de cette façon, concéda Gustavo. Mais ça se serait terminé. » Pour une raison que j'ignore, je ne dis rien en repartant, et Gustavo non plus.

*

De retour à la *pensión*, je rangeai le reste de mes vêtements encore humides. Une fois que j'eus fait mon lit et que tout fut aussi immaculé que possible, je me dirigeai vers ma commode. Je retirai mon revolver de sous ma ceinture et l'étudiai. Tant d'allers-retours en vain – La Plata, Villa Ballester, et même mon cours de biochimie ; c'était comme si je voulais lui offrir un peu de répit, ou par procuration en prendre un peu. Je le glissai dans le tiroir de mes sous-vêtements et refermai celui-ci en pensant : je n'en aurai plus besoin.

Puis je sortis marcher une nouvelle fois.

Heure de pointe, des gens qui allaient courir ou prendre un verre après le travail, des étudiants qui se dirigeaient vers une bibliothèque, sac au dos, ou une soirée dans un sous-sol, ou Dieu sait quelle autre activité normale. L'air était doux et doré, dense comme du miel.

Au bout de mon errance, j'atteignis la Plaza Primero de Mayo, où se

trouvait un parc à chiens que je fréquentais parfois. En général, je restais à quelques mètres et regardais les chiens se renifler entre eux ou courir après des balles de tennis, leur bonheur simple éveillant en moi une agréable jalousie. Mais cette fois, je marchai jusqu'à la clôture et j'y plaquai mes mains, que ces gentilles créatures léchèrent comme si elles savaient que j'en avais besoin.

Quand je rentrai à la *pensión*, la Ford Falcon verte m'attendait devant. Mes paumes étaient moites au fond de mes poches, et je ne savais pas si c'était à cause de la sueur ou de la bave des chiens. Un homme sur le siège passager, que je ne connaissais pas – bouc impeccable, yeux verts extrêmement calmes, voire amicaux – me demanda si j'étais Tomás Orilla. Je répondis que oui, et la portière arrière s'ouvrit. Je montai de mon plein gré. On me jeta la cagoule, et je l'enfilai.

Vingt-trois

*

Il y eut peu de sensations associées à ce trajet. Sombres, dénuées d'images et de texture – c'est peut-être pour cette raison que les souvenirs que j'en aurais allaient demeurer à l'écart de mes cauchemars. Les hommes qui étaient venus me chercher restèrent silencieux tout du long, roulant vitres fermées et sans la radio, sans même discuter. La mitrailleuse posée sur les genoux de mon voisin et pressée contre mon flanc bougea à peine, pas plus que la main qu'il avait posée sur ma tête pour la garder baissée. À part les démangeaisons provoquées par le tissu de la cagoule et la pression sur mes paupières, le goût du bâillon et l'odeur humide et chaude de mon haleine dessus, je ne sentis absolument rien.

La voiture ralentit avant de s'arrêter, et j'entendis le raclement d'une porte de garage qui s'ouvrait. Humai l'odeur caractéristique de l'huile de vidange. La main se détacha de mon crâne et la mitrailleuse me poussa à descendre. « Je crois que tu vas être le dernier client du Jardin », lança l'un des hommes, avant qu'un autre ne lui dise de la fermer. Leurs voix étaient basses et étouffées, et je ne pus les identifier.

J'ignorais si c'étaient les mêmes hommes ou d'autres qui m'avaient emmené dans l'escalier. Mon hypothèse, c'est qu'ils avaient passé le relais à ceux qui le désiraient le plus – Aníbal, le Gringo peut-être, Rubio à coup sûr. Quelle que soit leur identité, ceux-là non plus ne m'adressèrent pas la parole. On me donna à nouveau des ordres par le biais d'un canon de revolver – un coup vers le haut sous l'aisselle pour m'enjoindre de me lever, vers le bas au niveau de la taille pour que je me déshabille, au creux des reins pour que j'avance. Chaque fois que je ne comprenais pas, une grosse chaussure ou la crosse du flingue rendait l'ordre plus clair. Leur silence me semblait excessif, comme une trahison que je ne méritais pas. Mes geôliers étaient probablement

des gens que je connaissais déjà, alors pourquoi ne me laissaient-ils pas voir leur visage ? Les entendre, au moins ? Pourquoi était-il si important que je me sente seul ?

Nous remontâmes tout le couloir, depuis la cellule où je m'étais déshabillé. Le flingue n'arrêtait pas de me pousser vers la salle de torture, comme si j'avais besoin d'être guidé ; j'aurais pu m'y rendre comme Gordo, en comptant mes pas.

Quelqu'un m'attacha à la table. M'ôta mon bâillon et jeta de l'eau froide sur moi. Certains fils de fer du grillage avaient vrillé et cassé à force d'usure, et quelques-uns me poignardaient – un en haut de ma colonne vertébrale, un autre au bord de ma fesse gauche. Le pire rouvrit une ampoule sur mon pied, qui commençait tout juste à cicatriser.

Ils n'allumèrent pas la radio. Ils prenaient à contrepied toutes mes attentes, tous les détails du processus que j'avais appris à connaître. Là où on forçait tout le monde à parler, à donner des noms, mon châtiment était le silence, l'anonymat. Je me dis qu'ils ne supportaient peut-être pas de faire ça à quelqu'un qu'ils connaissent, à qui ils avaient accordé leur confiance. C'était peut-être le Gringo qui tournait autour de moi, son âme tremblant tout autant que son ventre, sa honte si grande qu'il ne pouvait pas avouer que c'était lui. « Désolé, Azul. » J'attendais que quelqu'un prononce ces paroles. En vain.

Pendant un moment, personne ne se servit non plus de la *picana*, et ce répit était étrangement atroce. L'effroi, l'interminable préparation mentale, me rappeler encore et encore que tout ce que j'avais à faire, c'était de ne rien dire. Les laisser tout me prendre sauf ça.

Mais ils ne me posèrent pas la moindre question. Au fil des minutes, mon silence m'apparaissait de moins en moins comme un refuge que comme un autre instrument qu'ils avaient retourné contre moi. Azul croit savoir comment endurer ça, avaient-ils dû se dire en préparant l'opération ; il croit qu'il peut se raccrocher à quelque chose. Il regrettera qu'on n'ait pas envie de le faire parler.

Un cordon que l'on déroulait, l'ajustement méthodique du rhéostat. Je distinguai chaque cliquetis du bouton et fis mes calculs : ils avaient opté pour 14 000 volts.

Le vrombissement grave de la *picana* se rapprochant peu à peu.

À ce stade, l'expérience est comme chargée de parasites. Pas en termes de son – mais pour tout le reste. Les élans de douleur chaotiques et imprévisibles, les pertes et reprises de conscience brutales et fulgurantes. L'agitation de mes membres, les brûlures jusqu'aux nerfs sur ma peau et dans mes organes, comme si un feu de

forêt faisait rage au-dedans.

Tous ces cris. Tous mes cris sans entraves et incohérents.

*

La *capuchita*. D'abord, je pris comme un soulagement de me retrouver dans l'obscurité la plus totale de la cellule d'isolement, sous ce bandeau et cette cagoule. Au bout de la douleur, de l'effroi. Je pouvais me convaincre que c'était paisible, une forme de paix absolue. Rien à faire, rien à craindre. Le néant absolu.

Et puis, cet écoulement régulier. Comme si le néant était un trou à travers lequel je m'écoulais. Je n'aurais su dire si mes yeux étaient ouverts ou fermés, ni si les parties de mon corps étaient encore reliées les unes aux autres. Mes pensées donnaient l'impression de s'éparpiller, elles aussi, vagabondant librement hors de mon esprit. Ce n'est pas la fin, me narguaient-elles, comme de petites brutes dans la cour de l'école. Bientôt, ils te ramèneront dans la salle de torture. Et bientôt, peut-être pas pendant la prochaine session ni la suivante, mais bientôt, ils commenceront à te demander des choses. Et ce sont des choses que tu sais.

Je m'efforçai de ne pas y penser plus précisément que cela, de repousser en bloc la notion même de savoir. Ou peut-être est-ce la *capuchita* qui s'en chargea, ouvrant en grand toutes les portes de mon esprit, laissant entrer des courants d'air qui déferlèrent sur ses fondations branlantes, au plus profond de moi ?

Tu croyais savoir comment cela allait se passer ? Tu étais loin du compte, en fait. Même quand tu étais dans cette salle, à manipuler le défibrillateur ou les lanières ou autre chose, tu écoutais les cris de l'extérieur. Et le silence, après – tu ne l'avais encore jamais vraiment entendu, non plus. Tu ne savais pas encore combien il allait devenir assourdissant.

*

La lenteur. La manière qu'a le temps de se déployer, donnant à chaque conclusion l'espace de changer de direction ou de sombrer dans l'oubli, de devenir une goutte de plus dans la mare de plus en plus profonde.

J'étais assis dedans, à présent. La puanteur était atroce, mais je m'y habituai, et d'autres sensations prirent le dessus – le goût de ma salive, le rythme apathique, obstrué, de ma respiration. Le bruissement que je

provoquais à chaque mouvement, aussi infime soit-il – ils m’avaient remis mes vêtements pendant que j’étais inconscient – et des bruits plus lointains aussi : des claquements de pas sporadiques dans le couloir, une mouche qui voletait quelque part, la fuite d’un tuyau dans le mur, gouttant avec une précision parfaite. Comment tout pouvait-il être si clair, songeai-je, alors que je ne voyais rien ?

Je n’avais plus la maîtrise du temps. La nuit, le jour, leur accumulation. Il demeurait lent mais sorti de ses gonds, comme égrené par une horloge privée d’aiguilles.

Endormi ou éveillé – cette différence-là aussi était devenue floue –, je restais adossé à mon mur. C’est comme ça que j’avais fini par le considérer : le mien. Comme ce gamin un peu geek de l’Institut de technologie que nous avions réceptionné à Automotores et qui n’avait pas voulu lâcher une de ses dents, arrachée par les coups, jusqu’à ce que le Gringo la lui prenne de force en marchant sur sa main. Au bout d’un certain temps enfermé avec rien, on prend possession de ce qu’on peut.

Cet étudiant en technologie avec sa dent – il avait tenu un mois avant qu’ils le transfèrent. Gordo, presque six mois. Et moi, je me sentais à peine capable d’endurer une épreuve qui ne durait sans doute que depuis quelques jours. Je remâchais sans cesse le fait qu’Automotores était censé avoir été liquidé, que je n’aurais pas dû être là.

« Tu n’es personne, avais-je entendu le Curé lancer plus d’une fois à des prisonniers, au cours de ses sessions. Tu n’existes plus. » Les premières fois que mes tortionnaires avaient fait une pause alors que j’étais sur la table, j’avais espéré que la session était terminée. J’étais plus avisé, désormais. Mais parmi les nombreuses pensées qui se répétaient sans cesse tandis que le temps s’écoulait au ralenti, pareilles à un enregistrement tournant en boucle, figuraient ces paroles du Curé. À ce souvenir, mes espoirs concernant la fin s’élargissaient, se faisaient plus universels. Quelle bénédiction ce serait, songeais-je. De n’être personne.

*

Autre pensée tournant en boucle : ces choses que je savais. Elles continuaient de fusionner avec les choses que je ne savais pas et d’en épouser la forme. Les faits éprouvés s’effilochaient, les hypothèses me concernant ne s’ancrent plus dans rien, et voguaient librement. Étais-je une bonne personne ? Me souciais-je seulement de la morale ? Que pouvait donc bien changer une seule personne, son amour ou sa

mort ? Rien de tout cela ne compte. Rien de tout cela ne vaut la peine qu'on s'y accroche.

Plus facile d'envisager les choses comme ça, plus acceptable. Des doutes abstraits et philosophiques plutôt que des certitudes concrètes et particulières. Rien à voir avec la situation dans laquelle je me trouvais ni avec les actions que je pouvais entreprendre pour y remédier.

Je ne regardais jamais ces *choses* directement. Je ne prononçais jamais mentalement le nom de la rue ou le numéro, je n'allais jamais beaucoup plus loin que la formulation des noms qui leur étaient associés : Gustavo Morales. Isabel Aroztegui. Comme s'ils n'avaient été que de simples noms sur une liste.

Et pourquoi seraient-ils autre chose que cela, me demandais-je. Encore une fois : quelle importance peut bien avoir l'amour ? Et la mort ?

*

Images et souvenirs épars, Elizabeth dans sa cellule d'isolement, peut-être celle-ci, me confiant qu'elle regrettait le trou dans un coin. La mousse de savon répandue sur le plancher de la salle de torture après que Rubio avait renversé mon seau d'un coup de pied. Ma mère m'obligeant à faire le ménage après la mort de mon père, alors que nous n'avions plus les moyens de payer une bonne, et écartant mes protestations en m'assurant que cela me servirait un jour. La photo d'identité sur ma carte du Club Atenas, le flash sur ma coupe d'adolescent avec la raie au milieu. Les plaisanteries avec Isabel sur la soupe au poulet et aux oignons de Pichuca, où l'on cherchait le poulet. Les séries télé que l'on regardait les jours de pluie et tard le soir, après que Nerea et nos mères respectives étaient allées se coucher. Les coups discrets d'Isabel à ma porte, deux étés plus tard, et sa façon de me demander de la serrer plus fort alors que je la serrais déjà aussi fort que je pouvais. Mon minuscule lit simple et le murmure susurré d'Isabel : *Tu rêves, Tomás. Continue de rêver.*

*

Pour la première fois depuis que j'étais détenu ici : la radio. Un match de football – River contre Boca. Le gars qui était de service n'avait sans doute pas pu résister.

La partie devait être serrée, spectaculaire. Il y avait une telle énergie

chez les commentateurs, dans les rugissements du public. Tout ça semblait si important – tellement plus important que ce qui m’arrivait.

Et puis, un but. Il déclencha comme une série d’explosions.

GOL ! GOL GOL GOOOOOOOOL !

Comme une trompette, comme un héraut.

GOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOL !

Une proclamation de la fin.

GOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOL ! GOOOOOO...

La radio se tut brusquement.

Des pas lourds résonnèrent dehors.

Tout – mes questions, mes va-et-vient, les fils effilochés de ma raison –, tout cela disparut. Il ne resta plus que la peur, l’instinct de survie animal.

S’il vous plaît, voulus-je crier, mais le bâillon m’en empêchait. S’il vous plaît, demandez-moi juste...

Le claquement de la serrure. La lourde oscillation de la porte.

Demandez-moi quelque chose ! S’il vous plaît. Demandez-moi n’importe quoi !

Des mains. Sur ma tête, ma cagoule. Elles tiraient dessus.

S’il vous plaît ! Laissez-moi juste partir, s’il vous plaît...

On ôta la cagoule. La lumière filtra à travers le bandeau, frêle et diaphane, teintant la noirceur des ténèbres. Ensuite, ces mains solides et assurées baissèrent mon bandeau, qui reposa tel un foulard sur mes clavicules. Retirèrent la chaussette imbibée de bave de ma bouche cotonneuse.

La silhouette – il n’était encore que cela pour moi – recula. S’accroupit, apparemment, puis changea de position pour se mettre à genoux. Il attendit. En silence, pendant je ne sais combien de temps, jusqu’à ce que j’arrête de pleurer.

*

Mes yeux s’accommodèrent, et je commençai à reconstituer ses contours : fins, des bras comme des fils de fer, des yeux qui semblaient étrangement ronds et immenses jusqu’à ce que je comprenne que c’étaient sans doute des lunettes.

« Tu me vois ? », demanda-t-il. Faiblement, je secouai la tête. « Et ma voix ? Tu la reconnais ? Quelqu'un m'a dit un jour qu'elle était triste, mais je crois que c'était à cause de mon nom. »

Mon esprit aussi s'accommoda. Au cadre, aux circonstances, au staccato lent de ses mots. Le ton neutre avec lequel il avait articulé l'un d'eux en particulier.

« Triste, c'est toi ?

— Toi aussi, tu avais une voix triste, Azul, continua-t-il. Avec le recul, j'en viens presque à me dire que la seule raison pour laquelle les autres n'ont pas capté qui tu étais, c'est que tu m'avais comme faire-valoir. »

À part sa voix, sa présence était dénuée de son. La cellule semblait stagnante, privée d'air.

« Qui t'a dit ça, à propos de ta voix ? demandai-je.

— Le Colonel, répondit Triste. Il m'a dit que mon visage l'était, aussi – un visage triste, moral. Des traits droits et raides. Je lui ai répondu que c'était juste un visage.

— Tu étais proche du Colonel ? demandai-je.

— Tu sais bien que je n'étais proche de personne, Azul.

— Tu parlais aux prisonniers, lui rappelai-je.

— C'est vrai, reconnut Triste. Ça, ça n'a pas changé, tu vois. »

Une pause. Les ténèbres avaient encore gagné en texture, comme si la lueur ambrée de la fine fente sous la porte rampait vers le plafond, cherchant des formes autour desquelles s'enrouler. Une charnière, un coin. La cagoule qui pendait encore de la main de Triste, telle une ombre.

« C'est donc de cela qu'il s'agit ? D'une visite, comme celle que tu rendais à Gordo ?

— La plupart d'entre nous, on se trouve juste une place, répondit Triste. Pareil que dans la vie. Au bout d'un moment, tu sais quels sont tes ordres sans qu'on ait à te les donner.

— Et qu'est-il arrivé à ta vie ?

— Un accident en état d'ivresse, en 1981.

— Je ne me rappelle pas que tu buvais.

— Eh bien, ce n'était pas vraiment un accident non plus. C'en est rarement un, pour les gens comme nous, pas vrai ? »

Je n'arrivais toujours pas à distinguer son visage, rien que les cercles noirs de ses lunettes. Pourtant, j'étais certain qu'il me voyait clairement.

« Tu le regrettes ? demandai-je.

— Il y a d'autres choses que je regrette davantage. Même si je n'ai jamais eu l'impression d'avoir trop eu le choix. Je ne crois pas que ce soit le cas, pour aucun d'entre nous.

— Nous sommes tous victimes des circonstances à tes yeux, pas vrai ? dis-je, repensant à ma conversation avec Gordo dans sa cellule.

— Peut-être pas tous, nuança Triste. Je ne sais pas, Azul. Tout le monde dit toujours aux autres que leurs choix dépendent d'eux. Mais ce n'est pas vrai, pas comme ils l'entendent. Prends ton cas, par exemple : tu penses sans doute qu'ils t'ont attrapé à cause de cette évasion, pas vrai ? Eh bien non. C'était cette fille enceinte qu'ils avaient à la Coordinación, une certaine Aroztegui. Elle a tenu le coup pendant quelques semaines, puis elle a eu son bébé. Elle voulait le récupérer, et donc elle a donné ton nom. Elle n'a pas récupéré le bébé. »

Je repensai au béguin ridicule et malencontreux que j'avais eu pour Nerea à treize ans, avant de rencontrer Isabel. Le fait que nos sorts se retrouvent liés de cette manière, à la place, que j'aie finalement eu si peu d'influence sur le mien – cela me semblait tellement injuste. Certes, j'avais l'habitude de me sentir comme un spectateur de ma propre vie – cela faisait partie des choses qui m'avaient poussé vers Isabel, la sensation que la vie était ailleurs, un ailleurs où elle serait capable de m'emmener. Mais j'avais toujours cru que cet embranchement-là, j'y étais arrivé tout seul.

« Qu'a pu devenir ce bébé ? demandai-je.

— Ça dépendait du centre. Connaissant la Coordinación, il a sans doute fini dans une benne à ordures. »

Je revis la fillette de l'Hospital Alemán, ses cheveux sombres et ses grands yeux marron qui n'avaient rien à voir avec ceux d'Isabel et de Nerea. « La grand-mère ne l'a pas récupéré ?

— Pichuca Aroztegui ? Je lui en ai donné un autre – c'est pour ça que je me souviens du nom, expliqua Triste. Il y avait plein de bébés, suffisamment pour tout le monde, à l'époque. Pas à Automotores, personne ne tenait assez longtemps pour ça, là-bas. Mais à l'ESMA, à Campo de Mayo ? Le Colonel avait ramené celui-là chez lui, deux semaines plus tôt, pour le sauver de la benne à ordures ou peut-être simplement parce qu'il en avait envie, je ne sais pas. Il avait mauvaise

mine quand il l'a amené – la tête de quelqu'un qui avait mal dormi, une mauvaise griffure de leur chat sur le visage. Il m'a donné la petite dans ce grand berceau avec un tas de rubans dessus, et m'a dit où l'emmener. Il m'a dit que ça ne ferait aucune différence pour des gens aussi désespérés. »

D'autres souvenirs. La petite fille sur le parking de la plage avec cet homme qui pouvait être le Colonel, la fois où il m'avait raconté la fin de son mariage et confié que c'était lui qui avait fait une fausse couche, les nombreuses voies sans issue dans le labyrinthe des possibles. Mes vaines tentatives de le joindre dans les jours qui avaient précédé mon enlèvement, et ce cri, pareil à celui d'un bébé, la fois où Mercedes avait décroché.

Ils n'avaient pas de chat, et comment aurais-je pu oublier que les ongles de Mercedes étaient toujours manucurés.

« Pourquoi l'a-t-il donnée ?

— Je ne crois pas qu'il voulait le faire. Mais on a reçu cet appel te concernant, Azul. Aníbal annonçant qu'ils t'avaient ramassé, énonçant ses conditions pour que le Colonel puisse te sauver. Il a sans doute eu peur, ou s'est senti coupable, je ne sais pas. Aníbal le tenait par les couilles, à ce moment-là, et moi aussi. L'expression est de lui, tu t'en doutes : « Je te tiens par les couilles, Tristecito. Tu vas bientôt retravailler pour moi. » Tu vois ce que je veux dire, Azul ? Tu te fais balancer par une fille à la Coordinación, la vie du Colonel et la mienne partent en vrille et ce bébé se retrouve dans une nouvelle famille, choisie au hasard. Rien de tout ça ne dépendait de nous, pas comme nous l'entendions. Nous avons peut-être le choix, parfois, mais à quoi bon si ça se passe comme ça ? »

J'aurais pu répondre de tellement de manières. Que ce n'était la faute de personne ou celle de tout le monde à parts égales, ou que nous aurions dû savoir depuis longtemps que nos choix ne servaient à rien. Mais ces leçons-là, apparemment, on ne les apprenait jamais. Et tout ce que je parvins à répondre, ce fut : « J'aurais aimé savoir quelle part exactement dépendait de nous.

— Eh bien, je suppose que tu vas bientôt en avoir le cœur net, pas vrai ? »

Il se leva. Se pencha vers moi, la cagoule dans la main. Je me souvins de ses paroles : qu'il n'était pas venu me rendre visite, qu'il connaissait ses ordres. Triste avait fait partie des gardiens chargés d'évacuer les transférés, à Automotores. Ces gardiens, on les appelait les Pedros, en référence à saint Pierre ; ils détenaient les clés du paradis, disait-on.

« C'est bientôt fini, maintenant, m'assura-t-il. Tu n'as pas à avoir peur. »

Triste m'enfonça de nouveau le tissu noir sur la tête. Me souleva par les aisselles et me poussa hors de la cellule. Me guida avec soin, gentillesse même, dans l'escalier, jusqu'au garage.

Là, d'autres bras prirent le relais. Me poussèrent dans la voiture. Les hommes restèrent taciturnes, professionnels, tandis qu'ils me faisaient baisser la tête sur la banquette arrière et plaquaient contre mon oreille le canon de la mitraillette.

Au moment où le moteur démarra, j'entendis le claquement d'une porte de cellule qui se rabattait, comme si Triste s'était enfermé à l'intérieur, et je songeai aux paroles qu'il avait prononcées au moment de prendre congé. Me les répétais comme un mantra, une prière : *C'est bientôt fini, maintenant. Tu n'as pas à avoir peur...*

Vingt-quatre

*

Je ne pleurai pas dans la voiture. Je restai assis là, ma tête rebondissant de temps à autre sur le genou de mon voisin. Même lorsqu'une pâle lueur pénétra le tissu de la cagoule, cela ne me fit rien. Elle n'apaisa pas mes yeux ni ne les baigna, elle ne me procura pas non plus un dernier goût, éclatant, de la vie. Ce n'est que de la lumière, pensai-je sans émotion. Il n'y a rien d'extraordinaire à cela.

Nous nous garâmes. Le garde m'ôta la cagoule. Lança son menton indistinct vers la fenêtre, tandis que le chauffeur descendait m'ouvrir la portière. « Essaie pas de courir, ça servirait à rien », me dit-il, comme si c'était nécessaire.

La lumière, encore. Elle était si forte que je ne pus la regarder en face, je scrutai mes baskets sales à la place, jusqu'à ce que j'arrive à en distinguer les différents éléments – la languette et les lacets, la poussière rouge argileuse sur les bouts, celle du chemin sur lequel je me tenais. Ce détail-là me parut d'instinct erroné, incongru. Et quand je relevai les yeux, et que la pelouse brillante et impeccable commença à prendre forme, puis les gens qui passaient et les bancs, je constatai que le mur du cimetière n'était plus là. Des arbres se dressaient là où il aurait dû se trouver, et sous l'ondulation verte de leur feuillage se tenait une femme que j'aurais reconnue n'importe où.

Isabel. En train de m'attendre dans un parc, comme elle l'avait fait tant de fois.

Elle ne se retourna pas à mon approche, ni quand j'arrivai à sa hauteur. Toute son attention était fixée sur une vieille dame solitaire qui poussait son déambulateur, se déplaçant avec l'apathique régularité de qui se forçait à faire cette balade tous les jours. Ses mains étaient noueuses et aussi potelées que ses joues, et l'un de ses doigts arthritiques avait enflé autour d'une alliance qui étincelait au

soleil. Elle avait les cheveux blancs et une cicatrice sur le cou qui pouvait être due à tout un tas de choses – une chute, une opération, tous les aléas que de longues décennies de vie pouvaient vous imposer. Une chaîne d'argent se balançait dessous avec pendue au bout, la mystérieuse lettre *J*, et bien que ses yeux fussent voilés par la cataracte et le temps, je pouvais encore distinguer le bleu en dessous.

« Elle a l'air en paix, n'est-ce pas ? », dit Isabel. Elle avait la même apparence que devant l'Hospital Alemán : des cheveux fins et secs et, sous son chemisier à fleurs trop ample, le corps qui allait avec.

« Oui, elle a l'air, Isa, répondis-je.

— Il y a mille autres images comme ça, ici, représentant les vies que j'aurais pu avoir : journaliste comme Nerea, politicienne, une vieille ingénieure comme les autres. Mariée avec deux enfants, parfois trois. Tantôt en Argentine, tantôt à Cuba ou au Mexique, parfois même pas avec Gustavo mais avec un homme que je n'ai jamais rencontré et que je ne rencontrerai jamais. Aucune de ces images ne me fait autant de bien que celle-ci, cependant. Elle a l'air si pleine, si pleine de tout.

— Elle est belle », remarquai-je.

Isabel éclata de rire. « Là, tu exagères sans doute un peu.

— Pas du tout. J'aurais encore été amoureux de toi à cet âge.

— Tomás...

— Pourquoi tu ne me crois jamais, Isa ?

— C'est un fantasme. Comme moi avec cette vieille dame. Je suis triste parce que jamais je... Jamais je ne ressentirai la douleur dans mes articulations ni la fatigue, jamais je ne verrai les êtres aimés mourir au fil des années sans autre raison que le temps.

— L'usure du temps est une meilleure raison de mourir que celle que tu as eue », déclarai-je.

Isabel secoua la tête. « Je ne crois pas, non, vraiment. »

Elle étudia la silhouette pendant quelques instants encore, puis se mit à marcher sans prévenir, m'obligeant à la poursuivre, comme toujours.

« Tu as dû le penser une fois, puisque tu t'es enfuie de cet endroit, fis-je remarquer.

— C'est vrai, je me suis posé la question », reconnut-elle, et elle parut se la poser de nouveau, détachant son regard du sol pour le diriger vers la cime des arbres, les ombres de leurs feuilles dansant sur son visage. « Cet endroit vous pousse à le faire. Si je ne m'étais pas

battue, si j'avais survécu à l'un des centres de détention, si j'avais vécu assez longtemps pour devenir cette vieille dame – oui, je me suis posé la question. C'est pour ça que je suis revenue quand ma mère était mourante, que je t'ai cherché – je me la posais de nouveau. »

L'atmosphère paisible qui régnait toujours dans le parc semblait en dissonance avec ses propres sentiments. La douceur, la brise et le silence – il ne semblait pas y avoir de place ici pour ce genre de contingence, pour de tels doutes. Nous gravâmes une colline et, à l'approche du sommet, un décor familier se dévoila sans hâte, douloureusement : l'entrée du cimetière de la Recoleta.

« Je regrette, Isa.

— Moi aussi. Mais malheureusement, ce n'est pas si simple que ça pour nous, pas vrai ? Je te l'ai dit il y a longtemps, Tomás. Tu ne t'en souviens pas ? »

Je m'en souvenais. Notre dernière conversation de son vivant. *C'est un concept bien trop simple, ton regret.*

Mais les souvenirs se remirent à tourbillonner, les paroles du Colonel mélangées comme dans un cocktail ou une potion aux proportions parfaites, pour quoi ? Me jeter un sort ? M'en libérer ? *C'est un concept bien trop simple, ton regret. Faire quelque chose, ne pas le faire – comme si on pouvait réduire les actions à des bifurcations aussi dérisoires sur le chemin.*

« J'aurais dû t'écouter, dis-je.

— Tu m'as écoutée. »

Nouveau tourbillon, nouvel ingrédient. L'obscurité totale à l'exception de la lueur d'une petite lampe d'hôtel bon marché, les mains tremblantes, l'une se posant sur l'autre pour l'immobiliser, la sueur sur ma tempe. Le canon du revolver du Colonel glissant dessus, des mots entrant en collision, plusieurs voix qui se disputaient : *Regretter ne résout pas le problème. Te punir ne résout pas le problème. Tu choisis la solution de facilité.*

« Rome, tu veux dire », répondis-je, en espérant qu'elle dirait : *Oui, pendant toutes ces années, il se trouve que je t'ai sauvé la vie.* Ou : *Oui, ne savais-tu pas que je t'avais pardonné ?* Ou : *Oui. C'est moi qui regrette, Tomás. Je n'aurais jamais dû te faire une chose pareille. Je n'aurais jamais dû t'obliger à vivre avec ce fardeau.*

Elle resta silencieuse.

« Et maintenant que tu es revenue, tu ne te poses plus de questions ? demandai-je.

— On n'arrête jamais de s'en poser. Je recommence déjà à pleurer des choses que je n'ai jamais désirées, des rêves que je n'ai jamais eus. Il est si difficile de se souvenir de qui l'on est. Ça demande une telle volonté.

— Tu n'as jamais manqué de volonté, fis-je remarquer.

— Non, reconnut-elle. J'en ai même eu suffisamment pour me ramener à la vie. Mais c'est un exemple parfait : une fois que j'ai retrouvé la vie, que pouvais-je bien en faire ? Qu'en ai-je fait ? Elle ne m'a jamais suffi, tu t'en souviens ? Comme je le disais souvent à Gusti, quand il me demandait pourquoi je me battais, au fond, ce qui me faisait croire encore à l'importance de tout ça : c'étaient les balles dans mes cheveux. »

Elle avait dit cela avec tant de tendresse. Cette phrase lui brisait encore le cœur, je le voyais bien.

« Tu ne veux vraiment pas de deuxième chance ? », demandai-je.

Ses yeux parcoururent à nouveau les ramures des arbres, les feuilles miroitant joliment et le ciel lumineux quadrillé par les branches, s'attardant de façon inhabituelle sur tout, comme si chaque élément infinitésimal du paysage était splendide, et méritait un adieu particulier.

Que faisait-elle donc, me demandai-je, tandis que ses yeux redescendaient lentement du ciel pour se fixer dans les miens. Était-ce un au revoir ?

« Comme je le disais, malheureusement, ce n'est pas si simple. On n'arrête jamais de se poser des questions, ici. » Elle désigna l'entrée du cimetière, déroulant sa main comme l'hôtesse d'un restaurant ou d'un hôtel. « Nous voulons tous une deuxième chance, en fin de compte. Pas toi ? »

Je regardai l'arche du portail. Juste dessous, tout sourire, se tenait le Colonel, tel qu'il était ce jour de décembre 1976, quand la voiture m'avait déposé là et qu'on m'avait retiré la cagoule.

À présent, comme ce jour-là, je marchai vers lui.

*

Il ouvrait la marche sans parler. Des oiseaux pépiaient sur les rebords des mausolées et les palmiers se balançaient au-dessus des murs, le soleil les parant d'un éclat surnaturel. Tout ce que l'on voyait rayonnait de la sorte. Des gens passaient devant les cryptes, montrant du doigt tel ou tel tombeau et vantant d'un murmure respectueux la

beauté, la splendeur de la cité des morts. Les statues d'anges et de madones les contemplaient d'en haut avec austérité. Des gargouilles aussi. Elles étaient plus nombreuses parmi les flèches que dans mon souvenir.

Mon odeur était terrible, mais je ne la remarquais plus non plus. Et si le Colonel l'avait notée, il n'en montra rien.

« Puis-je te donner un conseil, Tomás ? commença-t-il. Je peux ? »

Il resta silencieux après cette question, comme s'il était déterminé à ne pas continuer sans mon consentement. J'entendais les coups assourdis d'un marteau, quelque part, sans doute des travaux d'entretien sur l'un des tombeaux.

J'acquiesçai.

« Les gens que tu aides – quoi que tu fasses, ils mourront. C'est une guerre que leur camp ne peut pas gagner. Toi, en revanche – tu peux vivre. Et tu peux éviter aux gens que tu aides un sort que tu connais très bien. L'équilibre moral, ici, penche clairement d'un côté : donne-moi une adresse. Pas un nom – nous en avons déjà tellement que nous ne savons plus quoi en faire, malheureusement. Une adresse suffira. »

Je n'avais que cette seule adresse à ma disposition. Elle rebondissait encore et encore sous mon crâne : *Río Negro 2166. Río Negro 2166*. Je l'apercevais sur les plaques des cryptes et les panneaux des allées du cimetière. *Río Negro 2166. Río Negro 2166*. S'il arrivait que des phrases perdent leur signification à force de répétition, celle-ci semblait au contraire en gagner, s'en gargariser même. Bien sûr que cette rue devait s'appeler Fleuve Noir. Bien sûr qu'il serait facile de s'en souvenir.

« Je ne dis pas ça à la légère ni pour te tromper, poursuivit le Colonel. Je suis un cynique, tu le sais. Mais l'aspect positif, c'est que cette bataille est sans enjeux pour moi. Ni la guerre contre la subversion, ni le combat pour un État occidental, chrétien en Argentine, ni l'objectif lointain d'une simple stabilité n'en appellent à ma loyauté. Qu'est-ce que l'Argentine, après tout ? Elle n'a rien de spécial. Même ce moment n'a rien de spécial. Des coups d'État en Amérique latine, il y en a toujours eu depuis le ^{XIX}^e siècle – un gars du Tennessee nommé William Walker s'est retrouvé chef d'État au Nicaragua en 1885, *joder* ! Non, l'Argentine, ce moment – tout ça n'est qu'une goutte de plus dans l'étang de l'histoire mondiale.

« Ce qui m'intéresse là-dedans, Tomasito, ce sont les *gens*. Les simples gens, modestes et précieux. C'est toi qui es venu me trouver pour travailler à l'ESMA, tu te souviens ? Tu penses que je n'avais pas une petite idée des raisons qui te poussaient à le faire ? Je ne savais

pas à quel point ce serait terrible, là-bas, mais quand même. Il valait mieux t'avoir sous les yeux, me suis-je dit, plutôt que sous les yeux d'un autre qui ne serait pas là pour te protéger. Et je te protégeais, Tomás. Je t'ai toujours protégé. Même maintenant, en cet instant précis : tu sais ce qu'ils vont faire de toi. Mais si tu me donnes une adresse, je peux te sauver.

Il était mon *ange*, se rappela une partie de moi. L'effondrement fut total, la ligne de séparation entre passé et présent s'écroula comme un pont, ne laissant que l'eau, les vagues indistinctes.

« Je sais que ces rebelles ne sont pas si dangereux, au fond. Mais je sais aussi qu'ils t'ont mis en danger avec cette requête. Ça non plus, je ne le prends pas à la légère. »

Moi non plus, je ne l'ai pas pris à la légère, songea une autre partie de moi. Une partie attachée à ce moment, à ma colère d'alors, ma peine infinie.

Je ne voulais pas être là-bas, poursuivit cette partie de moi. *Je n'aurais jamais dû être impliqué dans ce combat.*

Ce n'est pas ma faute.

S'il vous plaît ! S'il vous plaît, laissez-moi partir...

« Vous ne les enverrez pas en détention ?

— Ce sera rapide, Tomás, répondit le Colonel. Je te promets que ce sera rapide. »

Il ne mentait pas, se rappela une autre partie de moi, plus lointaine. *Il était mon ange.*

« Et moi ?

— La liberté. Enfin, une certaine liberté. Tu devras quitter l'Argentine, bien sûr, mais n'auras-tu pas envie de t'en aller, après tout ça ? T'installer dans un autre pays, recommencer ta vie ? Rompre les liens, effacer l'ardoise ? Tu pourrais rencontrer une femme, quelqu'un de sûr et de stable. Avoir des enfants, une famille ? »

Prouts et gloussements, un coup de serviette sur leurs épaules après la douche. Je faisais de mon mieux, soutint une autre part de moi. Vraiment.

« Vis, Tomás, continua le Colonel. C'est là où je voulais en venir. Qu'importe ce que tu auras fait ? Tu vas vivre. » Je ne sais pas combien de temps passa, combien de temps nous marchâmes en cercle autour des cryptes, en silence, tandis que je me débattais avec ça, ma nuque tantôt chauffée par le soleil, tantôt refroidie par la brise, les

bavardages des touristes bourdonnant à mes oreilles. Je ne saurais dire exactement avec quoi je me débattais, d'ailleurs : ma douleur, mon sentiment de trahison ? Ma peur de me retrouver encore sous la capoule ? De mourir ? Me débattais-je vraiment ?

Je ne sais pas. Je sais seulement qu'assez rapidement, je m'arrêtai. Je dis au Colonel : Villa Ballester. Je lui donnai l'adresse.

C'était une si belle journée.

Plus tard, il me remit un gros dossier en papier kraft et mon faux passeport, dans les pages duquel était glissé un billet d'avion. Le Colonel m'expliqua qu'il était plus facile d'émigrer en Italie que dans des pays hispanophones, en ce moment, car ils surveillaient ces derniers comme des faucons. La capitale italienne abritait d'autres anciens révolutionnaires, et si je voulais entrer en contact avec eux, il m'avait donné un numéro, ainsi qu'un peu de liquide, en cas de besoin. Le taux de change avec la lire était correct, ajouta-t-il, remarque qui me fit l'impression d'être brutalement déplacée.

« Écoute-moi, Tomás, déclara-t-il alors. Je sais que tu vas avoir l'impression que tout s'effondre. Ça, je le sais. La première fois que j'ai fait tuer quelqu'un, je m'en souviens, c'était pareil – j'avais l'impression que moi aussi, j'étais brisé, en mille morceaux. Mais le temps, Tomás – tu te rappelles ce que je t'ai dit au sujet du temps ? Pas de preuve de son existence sans ces choses qui se désagrègent. C'est-à-dire pas de vie non plus. Tu le vois bien, n'est-ce pas ? Mourir, c'est juste un prix à payer pour pouvoir vivre.

— Ces conneries, ça vous console ? », demandai-je. De nouveau, je n'arrivais pas à savoir si c'était le passé ou le présent, ni quelle version du Colonel riait en me donnant une tape dans le dos.

— Ha, non, sans doute pas. Mais j'essaie quand même de me consoler avec. Je me disais que ça pourrait peut-être t'aider.

— M'aider, répétais-je.

— Tomás, Tomás... Tu crois que c'est juste des conneries, pas vrai, rien qu'un tas de discours, hein ? Tout ce que je dis, c'est que c'est ainsi que les choses se passent. C'est tout. Tu n'es ni le premier, ni le dernier à faire ce genre de chose. Ça ne s'arrangera peut-être pas avec le temps. Mais ça deviendra sans doute plus clair.

— J'attends ça avec impatience, dis-je, mais aussitôt, je me demandai : *était-ce donc devenu plus clair ?*

— Rentre chez toi, bois un whisky, écoute un peu de musique. Fais-moi confiance. Plus vite que tu ne le penses, tu ne t'entendras plus. Alors, dis-moi, poursuivit-il, comme je ne disais rien. Que vas-tu

écouter une fois rentré chez toi, Tomás ?

— Je ne sais pas. Les Beatles ? Quelle importance ?

— Les Beatles ! s'écria-t-il, sincèrement consterné. Non, s'il te plaît. Laisse-moi te donner un conseil : écoute Gardel. C'est le chanteur de la mémoire. Et tu te souviendras de tout ça bien plus longtemps que tu ne le souhaiterais. » Il me donna une nouvelle tape dans le dos. « Les Beatles, ha ! »

Il s'éloigna. Me laissa devant une crypte à l'abandon, sans aucun nom de famille visible, et dont l'un des étages, à l'intérieur, était affaissé. Je la contemplai un long moment avant d'entreprendre mon propre départ.

*

Le Colonel était réapparu à mes côtés. C'était sa version fantomatique, mais il avait plus mauvaise mine encore, les traits creusés, comme si dans notre échange, il avait lui aussi perdu quelque chose.

« Je croyais que vous aviez dit que les actions ne pouvaient se réduire à des bifurcations aussi dérisoires sur le chemin.

— Eh bien, c'était le cas, n'est-ce pas ? Au bout du compte ? »

Nous marchâmes lentement, comme je l'avais fait, seul. Je faisais de grands écarts pour éviter les touristes, comme si je craignais qu'ils ne remarquent mon odeur ou pire encore – l'air que vous avez quand vous venez de faire un truc pareil. Malgré l'espace que je laissais entre eux et moi, leur babillage nonchalant et indifférent résonnait tout de même en moi, tout comme le claquement des souliers du Colonel.

« Vous ne m'avez pas raccompagné jusqu'à l'entrée, ce jour-là, me rappelai-je.

— Aujourd'hui non plus, je ne vais pas le faire, répondit-il. Pas vraiment. »

Une profonde solitude s'abattit sur moi, assez semblable à celle que j'avais ressentie au moment de partir, en 1976. C'était comme si j'avais déjà conscience de toutes les années durant lesquelles je vivrais seul avec ça, de comment je me sentirais isolé, arraché comme la branche d'un arbre.

— Tout cela n'était-il qu'un jeu ? Pour me donner une leçon ?

— Peut-être que c'était destiné à me donner une leçon, à moi. Peut-être qu'il n'y a pas de leçon. Je ne sais pas, Tomás, nous ne le savons

pas nous-mêmes. N'avons-nous pas tous essayé de te le faire comprendre ? »

Un groupe de chats nous suivait. Parmi eux, il y avait le siamois aux yeux louches qui vous fixaient avec bienveillance, presque sagement confus, comme si des questions bien plus grandes que nous étaient ici en jeu.

« Je ne sais toujours pas ce que j'ai tiré de tout ça », dis-je.

Il me gratifia de son éternel haussement d'épaules. « Du temps. À défaut d'autre chose, tu as gagné un peu plus de temps. Il y en a scandaleusement peu, n'oublie pas. Il passe comme ça – pouf. Un souffle d'air. »

Nous passâmes devant le mausolée d'Arturo E. Gomez et de sa famille, et tournâmes dans l'allée qui menait à la porte sud. La même Vierge Marie nous regardait, toujours juchée sur la crypte de la famille Dasso, et toujours aussi décrépite. Le temps ne passait-il jamais, vraiment ?

« Je suppose que nous nous reverrons ici dans pas si longtemps, dis-je.

— J'ai bien peur que non, Tomasito, répondit le Colonel. Une fois que tu es ici, une fois que tu y es pour de bon – il n'y a plus vraiment de rencontres, en réalité. Rien que de longs adieux. »

Nous étions revenus au portail. Le Colonel s'arrêta, et les chats aussi.

« Eh bien, Señor Shore, dit-il. Vous avez tout ce qu'il vous faut, me semble-t-il.

— Je n'ai pas besoin de ça », dis-je, en désignant le faux passeport. Le haut du billet d'avion dépassait encore de ses pages, comme dix années plus tôt.

Le Colonel secoua une nouvelle fois la tête. « Tu es vraiment d'une intelligence assez idiote, Tomás », dit-il, et il referma le portail derrière moi.

Vingt-cinq

*

Dehors, rien ou presque ne semblait différent. La journée était chaude et ensoleillée, et les gens continuaient de fourmiller autour de moi comme si j'étais invisible. Les seuls changements discernables par rapport au jour où j'avais quitté le cimetière en 1976, c'étaient la destination et la date figurant sur le billet que le Colonel m'avait donné : New York et 5 décembre 1986. Le nom, cependant, était le même : Thomas Shore.

La transition fut aussi fluide et peu spectaculaire que cela. Quand je jetai un coup d'œil derrière moi à travers les barreaux du portail, le Colonel avait disparu. Et quand je m'approchai d'un kiosque au bord de la place pour étudier la une d'un journal, je constatai que la date était la même que sur mon billet. L'existence ne m'offrit aucune autre preuve pour me souhaiter un bon retour.

Je marchai de la Recoleta jusqu'à mon hôtel, à Palermo. J'avais besoin de me laver et de faire ma valise – de passer à autre chose, plus généralement. La mort m'attendrait peut-être encore un peu. Mais pas la vie.

*

Hormis le fait de prévenir la réception que j'aurais besoin d'un taxi ce soir-là et de ne pas avoir de flingue dans mon tiroir à sous-vêtements, le retour à mon hôtel me rappela également celui à ma *pensión*, ce jour de 1976. La longue douche et la sensation de fondre sous l'eau, le récurage paresseux en dépit de ma saleté épouvantable. Les répliques absurdes que je répétais mentalement au cas où la logeuse demanderait où j'allais avec cette énorme valise, ou le réceptionniste de l'hôtel, pourquoi je partais plus tôt que prévu. La

difficulté que j'avais à faire ma valise, à tout faire tenir dedans, et le souhait, dans un cas, que ma mère soit là pour m'aider – et dans l'autre, Claire.

Il y avait aussi les sons décousus à l'extérieur de ma chambre : dans l'hôtel, les tintements des ascenseurs et les clients dans le couloir, les coups des femmes de ménage aux portes avant d'entrer. Dans ma *pensión*, la musique. Je n'avais mis ni les Beatles ni Gardel, comme le Colonel me l'avait recommandé – même si j'avais fumé un joint et bu plusieurs whiskys – mais j'avais entendu le tourne-disque de Beatriz à travers le mur. *The Girl from Ipanema*. Si léger et plaisant, la parfaite mélodie pour des vacances en amoureux. Et quand la voix de la femme faisait son apparition, chantant : *Grande et bronzée et jeune et jolie*, je me mis enfin à pleurer. Isabel n'était rien de tout cela, songeai-je, essayant de me consoler et d'endiguer mes larmes, avant de me rappeler : elle était jeune, sans aucun doute. Et jolie aussi, à sa manière.

Et quand elle passe, je lui souris

Mais elle ne me voit pas

Elle ne me voit pas.

Je buvais dans un gobelet en polystyrène. Ce qui me conduisit à une autre pensée : Isabel avait raison. J'aurais dû boire dans un verre, un truc que j'aurais pu briser.

*

Peu avant l'heure de partir pour l'aéroport, le téléphone sonna dans ma chambre d'hôtel. Une sonnerie insupportable, comme une alarme, sans doute parce qu'il n'avait aucune place dans mes souvenirs de 1976. Ce jour-là, c'est moi qui avais passé des appels. Ils n'étaient pas destinés à ma mère ni à Pichuca, ni à aucun de mes amis et professeurs de l'université. Non, tous deux étaient destinés à notre messenger, au *locutorio*. Deux brèves requêtes, assez confuses – j'étais ivre et défoncé à ce moment-là, sans aucun doute, sinon j'aurais compris la vanité de ces efforts – de joindre le Profe et la Señora Amarga pour leur dire que Penguino avait dit de quitter leur maison le plus vite possible et d'aller ailleurs, n'importe où, que moi aussi je m'en allais et que je...

Il n'avait pas leur numéro, m'avait rappelé l'homme. Ils l'appelaient juste pour déposer leurs messages.

J'avais raccroché. Puis je m'étais ravisé, reprenant tout du début. Cette fois, quasiment en pleurs, l'homme du *locutorio* m'avait dit qu'il ne voulait pas être impliqué. S'il vous plaît, avait-il gémi, sa voix d'automate adoptant soudain un ton plus humain. S'il vous plaît, laissez-moi partir. Et au bout du compte, c'est ce que j'avais fait.

Le téléphone de ma chambre d'hôtel continuait de sonner. Finalement, je décrochai. C'était la réception, qui m'informait que mon taxi était arrivé.

*

Cette fois, je ne me demandais pas avec anxiété ce que les agents de l'immigration allaient dire en voyant mon faux passeport. En 1976, cela avait été mon ultime moment de terreur, regarder leurs yeux rouler de haut en bas et retour, écouter le moindre froissement de page, se demander si le papier était assez épais. Mais à présent, j'avais le sentiment que rien ne pouvait m'arrêter, comme si je savais comment l'histoire allait se terminer. Ou, plus précisément, comment elle allait se poursuivre : un autre aéroport encore où je serais anonyme, sans personne pour venir me chercher. Je n'avais pas prévenu Claire que j'avais décidé de rentrer, et qui savait, d'ailleurs, si elle voudrait encore de moi. Et même si j'avais vaguement soupesé l'idée de lui raconter toute cette expérience, de la lui écrire en anglais et de la présenter comme une sorte de lettre d'amour, la preuve d'une foi nouvelle en la vie, aussi ténue soit-elle, la vérité, c'était que, de ce point de vue aussi, il était sans doute trop tard.

L'agent examina mon passeport, puis le tamponna. En me le rendant, il m'alerta sur le fait qu'il allait bientôt expirer ; je ferais mieux de le renouveler, avant qu'il soit trop tard.

*

Tandis que j'attendais dans la salle d'embarquement, en 1976, j'avais tenté de me convaincre que l'homme du *locutorio* avait réussi à joindre Isabel et Gustavo. Qu'au moins, le téléphone s'était mis à hurler au moment où les *milicos* avaient frappé à leur porte, de sorte qu'ils avaient su que j'avais tenté de les prévenir. Je me représentais aussi des éléments plus glorieux de ce scénario : les regards qu'ils avaient échangés quand ils avaient vu les Ford Falcon débarquer et décidé ce qu'ils allaient faire, qu'ils avaient empoigné leurs flingues et s'étaient préparés, ou bien qu'ils avaient emporté une grenade au fond

du jardin, pour faire exploser l'abri et ce qu'il restait de leurs rêves.

Mais ces deux piètres mots avaient quand même trouvé le moyen de se frayer un chemin jusqu'à moi, comme ils le faisaient maintenant, et l'avaient fait souvent au fil des années : trop tard. Le téléphone n'avait certainement pas sonné, et même s'il l'avait fait, c'était sans doute dans une pièce vide ou au-dessus de leurs cadavres.

Cet aspect-là, ce n'est que bien plus tard, quand le temps eut passé, que j'avais commencé à m'y intéresser : la manière dont on s'était débarrassé de leurs corps. Difficile de croire que ceux qui les avaient tués se soient donné le mal de les balancer à la mer s'ils étaient déjà morts et commençaient à se décomposer. Il y avait de grandes chances qu'ils aient opté pour une solution plus simple – rapide, avait promis le Colonel. On les avait transportés le long d'une route isolée de Villa Ballester ou du quartier voisin de San Martín, et jetés dans une fosse commune. Il y a d'ailleurs des chances qu'ils s'y trouvent toujours, paresseusement enfouis aux côtés de leurs pairs.

*

En attendant le décollage, je m'efforçai de dévier le flot de mes pensées, de regarder vers l'avant, si l'on peut dire. L'avenir était encore là, dehors, probablement, par-delà le soleil couchant et l'obscurité duveteuse qui enveloppait le ciel, et je scrutai le paysage à travers le hublot comme pour essayer d'en distinguer les contours parmi les silhouettes indistinctes.

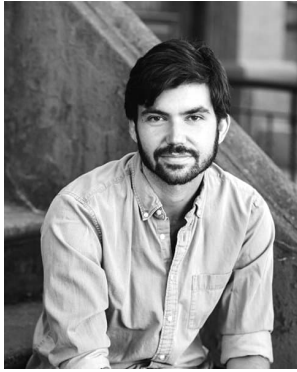
Je n'y parvins pas, évidemment. Je n'arrivais même pas à localiser mon reflet sur la vitre. Dix ans plus tôt j'y étais parvenu, et j'avais fixé ce visage trouble et émacié comme si ce n'était plus le mien. Peut-être est-ce une bonne chose, m'étais-je dit alors ; peut-être vais-je devenir quelqu'un d'autre. M'échapper non seulement du pays et du passé, mais de mon être tout entier. Deux mois plus tard, en partant pour New York, cette idée m'avait offert un réconfort trompeur, le sentiment erroné d'avoir brisé mes chaînes. Cela m'avait même fait l'effet d'une libération d'arriver aux États-Unis, avec leurs mythes éternels de nouveaux départs, et de pouvoir proclamer que Tomás Orilla avait disparu.

Je me disais que cette fois, tout serait différent. Que j'allais rentrer sans déguisement, rapportant avec moi, à défaut d'autre chose, une acceptation, une sorte de solide clarté. Mais il y avait si peu de choses que j'arrivais à distinguer à travers ce hublot, alors que l'horizon se dissipait rapidement dans l'obscurité grandissante du crépuscule. Et pour cette raison, ou parce que quelque chose m'avait distrait – les

gens qui entassaient leurs bagages dans les compartiments ou l'hôtesse qui vint peu après inspecter les allées –, mon attention se porta de nouveau sur l'intérieur de l'avion. L'air recyclé, le manque d'espace pour mes jambes. L'immobilité, surtout. Je n'entendis plus les autres passagers et ne vis plus rien quand j'eus fermé les yeux pour tenter, en vain, de dormir. Même quand les réacteurs se mirent à rugir, et que les roues commencèrent à tourner en dessous de nous, je n'eus pas l'impression que nous étions en mouvement.

À propos de l'auteur

DANIEL LOEDEL vit à New York où il est éditeur. Inspiré de son histoire familiale, *Hadès, Argentine* est son premier roman.



Copyright photo : © BY Sylvie Rosokoff

TITRE ORIGINAL :

Hades, Argentina

La croisée

Groupe Delcourt

8, rue Léon-Jouhaux

75010 Paris

Conception graphique :

Studio Delcourt/Soleil – Karine Picault

Première publication aux États-Unis

par Riverhead, Penguin Random House

© 2020 by DL Literary LLC

© La croisée, Groupe Delcourt, pour la traduction française, 2021

www.editions-lacroisee.fr

ISBN : 978-2-413-03452-0

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

Sommaire

Couverture

Titre

Première partie - 1986

Chapitre Un

Chapitre Deux

Chapitre Trois

Chapitre Quatre

Chapitre Cinq

Deuxième partie - Hadès

Chapitre Six

Chapitre Sept

Chapitre Huit

Chapitre Neuf

Chapitre Dix

Chapitre Onze

Chapitre Douze

Chapitre Treize

Chapitre Quatorze

Chapitre Quinze

Chapitre Seize

Chapitre Dix-sept

Troisième partie - Le Delta

Chapitre Dix-huit

Chapitre Dix-neuf

Chapitre Vingt

Chapitre Vingt et un

Chapitre Vingt-deux

Chapitre Vingt-trois

Chapitre Vingt-quatre

Chapitre Vingt-cinq

À propos de l'auteur

Copyright